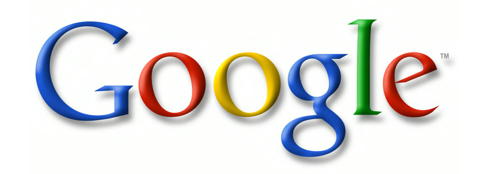
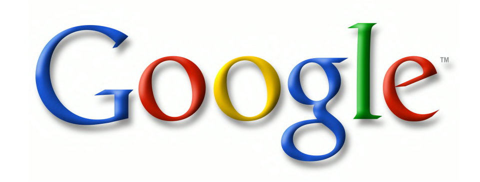
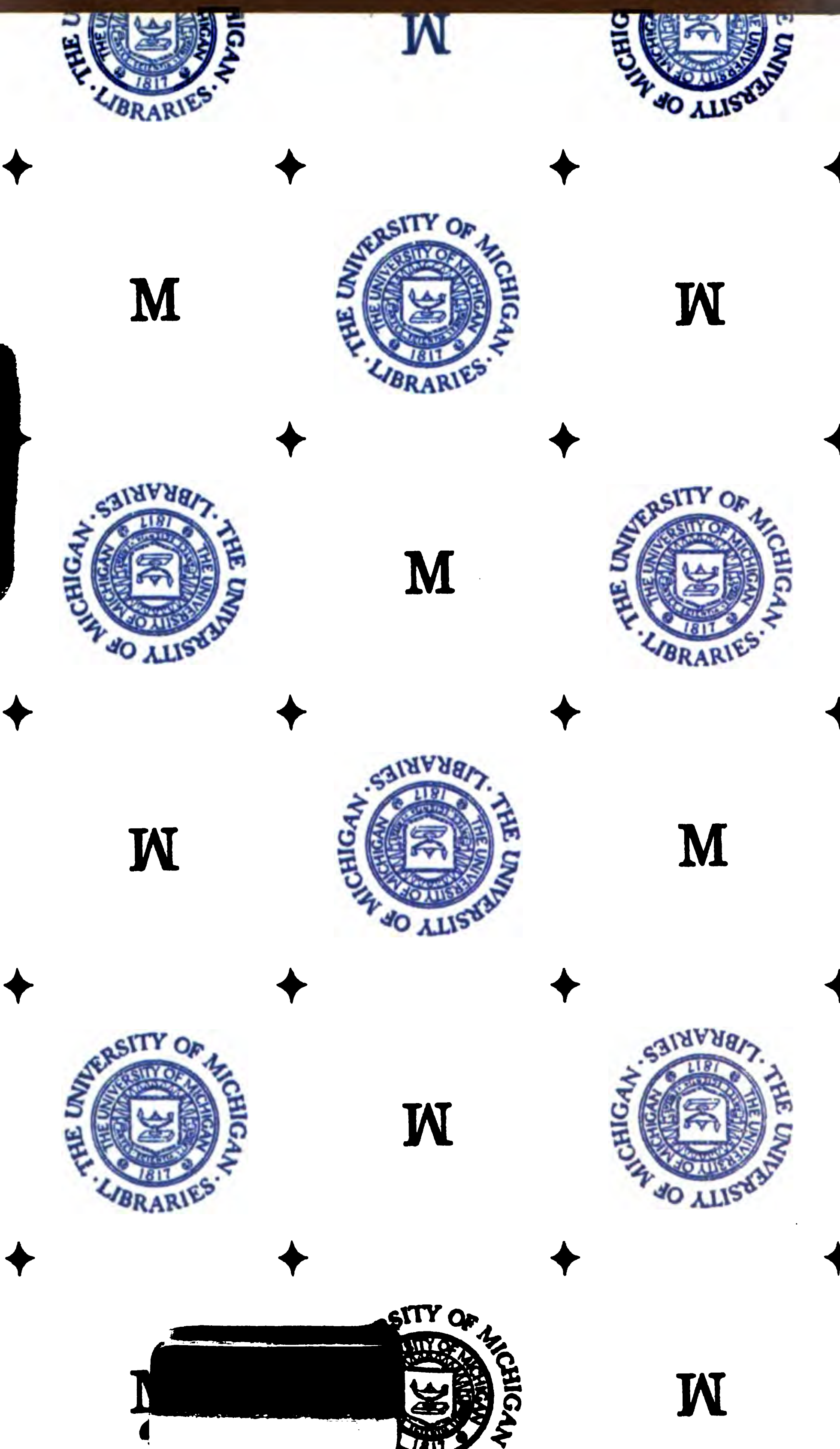
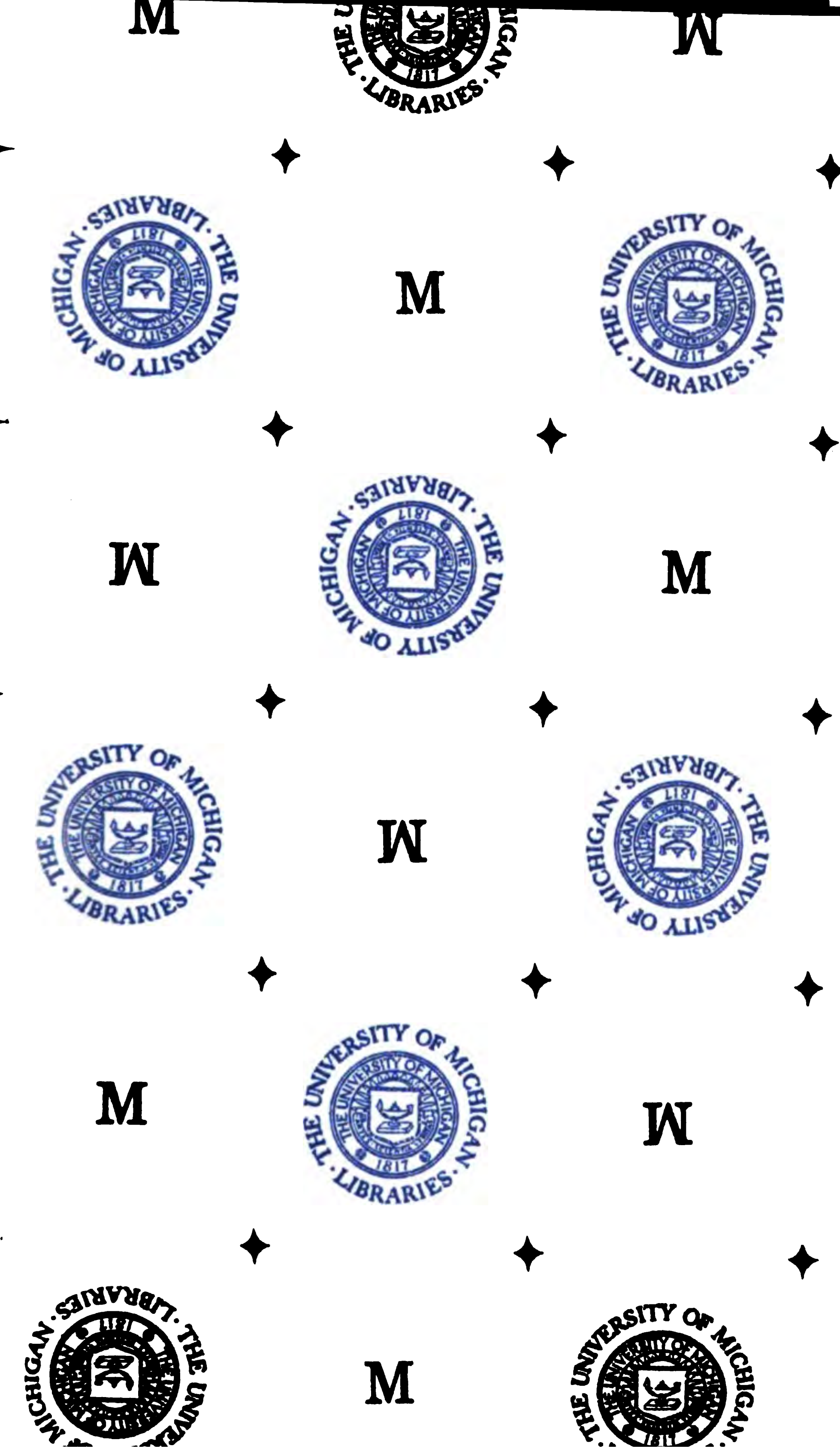





B 50343 4


THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
LIBRARIES
1817
M
[redacted]


THE UNIVERSITY OF MICHIGAN LIBRARIES 1817

VOYAGE EN ARABIE.

VOYAGE EN ARABIE.

VOYAGE EN ARABIE.

COMBES ET TAMISIER.

VOYAGE EN ABYSSINIE, dans le pays des Galla, de Choa et d'Ifat. 4 forts vol. in-8 et carte. 32 fr.

TAMISIER.

VOYAGE EN ARABIE. Séjour dans le Hedjaz.—Campagne d'Assir. 2 vol. in-8 et carte. 16

Sous Presse :

VOYAGE EN ARABIE, retour de la campagne d'Assir. 1 vol. in-8. 8

VOYAGE EN ARABIE. Histoire et Géographie. 2 vol. in-8 et une grande carte d'Arabie. 16

PARIS. — IMPRIMERIE DE V[e] DONDEY-DUPRÉ,
RUE SAINT-LOUIS, 46, AU MARAIS.

VOYAGE
EN ARABIE

SÉJOUR DANS LE HEDJAZ.—CAMPAGNE D'ASSIR.

Accompagné d'une Carte,

PAR

MAURICE TAMISIER,
L'un des auteurs du VOYAGE EN ABYSSINIE, ouvrage couronné par la Société de Géographie.

I

PARIS.
LOUIS DESESSART, ÉDITEUR,
RUE DES BEAUX-ARTS, 15.

MDCCCXL

PRÉFACE.

L'auteur de cet ouvrage se trouvait au Caire vers la fin de l'année 1835. Parti de France avec l'intention de visiter l'Orient, il cherchait une occasion favorable à ses desseins ; elle ne tarda pas à se présenter. Mohammed-Ali envoyait des troupes en Arabie ; le médecin en chef de l'expédition se trouvait sans secrétaire ; cette place fut offerte au voyageur, il l'accepta avec joie.

Grâce à cette position, il put parcourir avec sécurité plusieurs provinces de la péninsule arabique inconnues aux Européens, et il vient publier aujourd'hui le résultat de ses observations[1].

Dans le cours de sa narration, l'auteur s'occupe rarement des relations des autres voyageurs; il raconte simplement ce qu'il a vu ou senti par lui-même, et laisse aux hommes qui s'occupent de coordonner le travail des explorateurs le soin de désigner la place que son œuvre doit occuper dans l'ensemble des travaux géographiques.

[1] Plusieurs Européens de l'expédition se sont empressés de fournir à l'auteur les documens qu'ils pouvaient recueillir. Il saisit cette occasion pour remercier de leur bonne volonté MM. Chedufau, médecin en chef de l'armée d'Arabie, Onadrogi, pharmacien, et Maruchi, médecin, attachés à la même armée.

I

I

Départ du Caire.—Station à l'Assouah. — Le désert de Suez. — Courriers du Hedjaz. — Déserteurs égyptiens.— Repas chez un musulman de Suez.

II

Départ de Suez. — L'abou-Djamous. — Pèlerins musulmans. — Le capitaine.— Le pilote.— Navigation arabe.—Tor.—Raz-Mohammed. —Golfe de l'Akaba.

I

9 décembre 1833. — Vers cette époque, les pèlerins des côtes barbaresques, des îles et du littoral de la Méditerranée, de la Syrie et de l'Anatolie, se rendaient au Caire pour se réunir à la grande caravane qui, sous peu de jours, devait se mettre en marche pour la Mekke, et porter à la ville sainte

la chemise de soie noire que le pacha d'Égypte confie, toutes les années, à l'Émir-Hadjj[1]. A la fin de la journée, une longue suite de chameaux défilait dans la campagne du Caire par la porte du Secours (Bab-el-Nasr)[2]; mais au lieu d'aller prendre sa place autour de la tente verte du chef du pèlerinage, elle alla camper à l'Assouah, station située entre le Caire et le désert de Suez. C'est que cette caravane était uniquement composée d'Européens, de chrétiens dont la présence aurait profané la sainte assemblée. Cependant, si la mission des infidèles n'était pas religieuse, elle avait un but philanthropique; car elle était formée en grande partie de médecins qui devaient veiller à la santé de l'expédition envoyée dans le Hedjaz par Mohammed-Ali.

10 décembre. — Les chameaux emploient ordinairement trois journées pour franchir le désert qui sépare le Caire de Suez. On part le matin, au lever du soleil, et on voyage jusqu'au magreb[3]. A la station,

[1] *Émir-Hadjj*, l'émir du pèlerinage, nom donné au personnage chargé de conduire la caravane religieuse à sa destination.

[2] Si l'on veut avoir des détails sur cette porte, on peut consulter l'excellente *Description de la ville et des environs du Caire*, publiée par M. Jomard. 1 vol. in-fol. Paris, 1829.

[3] Coucher du soleil.

les chameaux sont débarrassés sur-le-champ de leurs fardeaux ; les conducteurs leur donnent quelques poignées de fèves et quelquefois un peu de hachich[1]. Ils ramassent des broussailles, allument le feu et se réunissent en cercle tout autour : c'est là qu'ils font cuire leur pain et qu'ils mangent leurs vivres avec une sobriété qui ferait rougir de honte des anachorètes. Après avoir cheminé toute la journée, nos chameliers s'arrêtèrent en un lieu où ils espéraient trouver quelques plantes pour leurs animaux ; quant à moi, fatigué de la course que je venais de faire et qui était mon premier essai dans ce genre, je me retirai sous ma tente avec un peu de fièvre, ce qui ne m'empêcha pas de tomber bientôt dans un profond sommeil.

11 décembre. — Le jour allait paraître : en un moment les tentes furent abattues et les chameaux chargés de leurs fardeaux. Vers midi, nous vîmes s'avancer, dans le lointain, deux formes incertaines que nos Bédouins reconnurent pour deux Arabes montés sur des dromadaires. Le cheikhr de la caravane alla pousser une reconnaissance en avant, et il revint en nous recommandant de marcher en bon ordre jusqu'à l'arrivée des étrangers.

[1] Espèce de foin.

— Comment savez-vous, lui dis-je, que ces hommes ne sont pas de votre pays?

— L'allure de leurs dromadaires est bien différente de celle des nôtres. D'ailleurs leur démarche m'annonce qu'ils sont fatigués de longue date : ils doivent avoir parcouru un bien long trajet.

— Ce sont des Bédouins du mont Sinaï, dit un jeune chamelier.

— Taisez-vous, présomptueux, lui dit le vieillard; croyez-vous que nos yeux soient moins bons que les vôtres parce que nous avons la barbe blanche?

— Je dis ce qu'il me semble, père, et je n'ai pas eu l'intention de manquer à mes anciens.

— Vous ne saurez donc jamais distinguer une chèvre d'une vache? Apprenez que ces gens-là viennent du Hedjaz et qu'ils sont montés sur des dromadaires bicharris [1].

Dans peu d'instans les étrangers vinrent, par leur présence, couper court à la discussion. Le cheikhr ne s'était pas trompé.

— Que Dieu vous conserve dans le bon chemin! dirent-ils en arrivant.

[1] Les Bicharris habitent les environs de Souakem. Leurs dromadaires sont très-renommés pour leur légèreté.

— Que le Tout-Puissant daigne vous accorder la même grâce, frères! répondit le cheikhr. Vos dromadaires paraissent bien fatigués?

— Ce sont deux jeunes produits venus de Souakem; ils ne sont pas encore habitués aux courses soutenues.

Le cheikhr lança un coup d'œil vers le jeune chamelier; celui-ci baissa la tête et garda le silence.

— Savez-vous si Mohammed[1] est au Caire ou à Alexandrie? demanda un des étrangers.

— Je crois que vous le trouverez au Caire, répondit le cheikhr.

— Tant mieux; nous venons de la Mekke, et le Grand Chérif nous a remis des dépêches de la plus haute importance.

—Voilà des courriers bien bavards, dit en grommelant, un vieux chamelier.

— Il faut avouer qu'ils ne sont guère propres à garder un secret. Est-ce ainsi que l'on divulgue les affaires qui vous sont confiées? répondit un second.

— Les Bédouins ne divulguent jamais que ce

1 Les Bedouins sont peu cérémonieux : ils appellent toujours les grands par leur simple nom sans y joindre leurs titres. Par Mohammed, l'Arabe voulait désigner Mohammed-Ali-Pacha.

qu'ils veulent que l'on sache, dit un troisième. Je gagerais que ce sont des espions, envoyés par les grands de la Mekke pour s'informer de ce qui se passe en Égypte.

— Au reste, que nous importe? si le Renard[1] est dépisté par nos frères du Hedjaz, nous en profiterons aussi bien qu'eux.

— Taisez-vous, mes amis, dit le cheikhr aux chameliers, et continuez à marcher vers Suez. Puis, s'adressant aux étrangers : Depuis combien de temps êtes-vous partis de la Mekke? leur demanda-t-il.

— Depuis vingt-cinq jours.

— C'est bien marcher. Avez-vous besoin d'eau ou de vivres?

— Fais-nous remplir cette zimzémié[2], elle nous suffira jusqu'au Caire. Dieu veuille qu'on vous rende le même service dans la même occasion! Le Bédouin hospitalier est comme un puits que la Providence a creusé dans le désert.

Leur demande fut satisfaite, et on se sépara très-contens les uns des autres.

[1] Mohammed-Ali-Pacha. Les Bédouins d'Égypte ne souffrent qu'avec impatience le joug du vice-roi.
[2] Outre en cuir.

— Regardez derrière vous, dit le vieillard au jeune homme qui s'était trompé, et remarquez la tournure de vos frères du Hedjaz, afin qu'une autre fois vous ne les preniez pas pour des montagnards du Sinaï.

12 décembre. — Le désert du Caire à Suez présente une surface unie et admirablement disposée pour un chemin de fer : on pourrait même provisoirement établir une communication au moyen de voitures traînées par des chevaux[1]; et si le pacha d'Égypte pouvait se dégager de ses préjugés, le commerce des Indes et de l'Europe se ferait par son territoire, qui deviendrait alors une des positions les plus importantes du globe. Le Caire et Alexandrie reprendraient l'ancienne opulence que la découverte du cap de Bonne-Espérance leur a fait perdre; et les Osmanlis, coupables d'avoir laissé envahir par les sables le canal qui faisait jadis communiquer le Nil avec la mer Rouge, se réhabiliteraient aux yeux des deux mondes, s'ils rétablissaient des relations que la vapeur rendrait plus rapides, plus régulières et moins dispendieuses qu'autrefois.

[1] Depuis mon retour, une compagnie anglaise a, dit-on, établi sur ce point un service régulier de voitures à l'instar de celles d'Europe.

La caravane était en marche depuis long-temps, lorsqu'un Bédouin, qui s'était avancé pour faire cuire du pain, aperçut deux hommes qui l'observaient de loin et qui semblaient se disputer entre eux. Le Bédouin retourna sur ses pas et vint informer le cheikhr de ce qui se passait.

— N'as-tu aucun soupçon de ce que peuvent être ces hommes? dit le cheikhr.

—Non; leur costume est étrange, et ne ressemble pas à ceux de ces contrées.

— Sont-ils à pied ou à cheval?

— A pied.

— Deux hommes à pied au milieu du désert ne sont pas seuls; cela me paraît louche, il faut que je l'éclaircisse.

Deux cavaliers partirent, d'après ses ordres, et se dirigèrent vers la fumée provenant du feu que leur compagnon avait allumé. Nous les perdîmes de vue un moment; mais ils revinrent bientôt, conduisant devant eux deux prisonniers que nous reconnûmes pour des paysans égyptiens lorsqu'ils nous eurent rejoints.

— Mes amis, leur dit le cheikhr, comment se fait-il que vous vous trouvez presque nus au milieu du désert, à une si grande distance de toute habi-

tation? Le fellah [1] est, vous le savez, comme le buffle, il lui faut de l'eau, et ce n'est pas volontairement qu'il s'écarte des rivages du Nil.

— Aussi ce n'est pas de notre propre gré que nous nous trouvons dans ce lieu.

— Voyons, racontez-moi votre histoire et ne me cachez pas la vérité.

— Hélas! répondit l'un d'eux, nous sommes des domestiques d'un riche marchand du Caire, qui a un beau magasin dans le khan Khalil [2]. Il y a quatre jours qu'il partit de la ville avec son harem pour aller au pèlerinage de la Mekke, et c'est avec joie que nous avions suivi notre maître pour accomplir ce saint voyage. Le troisième jour nous devions arriver à Suez, et comme nous étions fatigués de la route, nous sommes montés sur un chameau dont le balancement n'a pas tardé à nous plonger dans un profond sommeil. Il était jour quand la chaleur nous a éveillés, et nous avons vu avec effroi que nous étions seuls et que notre chameau broutait tranquillement les broussailles dans un lieu où nous ne trouvions aucune trace de chemin.

[1] Nom que l'on donne aux paysans égyptiens.

[2] C'est le nom d'un bazar du Caire.

— Et votre monture qu'est-elle devenue?

— Nous venions de descendre pour prier Dieu de nous remettre sur notre route, et nous crûmes que nous avions été exaucés lorsque nous vîmes arriver vers nous des hommes montés sur des dromadaires. Nous sommes allés au-devant d'eux; mais quel a été notre étonnement, quand nous nous sommes aperçus que nous étions tombés entre les mains d'une bande de voleurs qui nous ont pris notre monture et nous ont laissés dans l'état où vous nous voyez! Cependant ils ne voulaient pas notre perte, et ils nous ont indiqué la direction que nous devions prendre pour arriver jusqu'à ce chemin; nous l'avons suivie, et nous nous sommes aperçus d'une colonne de fumée. Mais au moment où nous allions nous diriger de ce côté, votre Bédouin est venu vous donner l'alarme, et vos cavaliers, nous ayant rejoints, nous ont amenés devant vous.

— Votre histoire serait merveilleuse si elle était vraie; mais j'ai des raisons pour en douter.

— Comment vous refusez-vous à nous croire?

— Jurez-en par votre barbe.

— Hélas! nous n'en avons pas.

— D'où vient que vous êtes privés d'une chose qui fait l'ornement de l'homme?

— Ce sont les voleurs qui nous l'ont coupée en signe de mépris.

— Il s'est trouvé un barbier bien à propos dans le désert; vous mentez. Le bœuf assujetti à labourer les champs porte sur l'épaule le signe de la servitude, et vous, qui n'avez pas de barbe, vous avez subi le joug de Mohammed-Ali, vous avez des moustaches de soldat; vous êtes des déserteurs. Je vous déclare prisonniers, et vous serez remis, en arrivant à Suez, au gouverneur du pacha.

A ces mots, les traits des Fellahs présentèrent les signes de la stupéfaction. Tout d'un coup, rompant le silence, celui qui n'avait pas parlé prit la parole et s'exprima en ces termes:

— La vérité est ce que vous dites, père. Ce que mon compagnon vous a raconté est faux. Nous nous sommes mis en marche du Caire avec le 16e régiment, dont nous faisons partie. La douleur d'avoir perdu notre liberté nous a fait résoudre à déserter, et, avant que le camp ne partît, nous nous sommes cachés en laissant nos armes dans notre tente; ensuite, de peur d'être reconnus, nous avons jeté nos habits d'ordonnance, qui nous auraient trahis, et nous sommes restés avec cette simple chemise. Nous n'avions ni bu ni mangé de-

puis avant-hier au soir, et nous mourions de faim et de soif, lorsque nous avons tenté de venir vers vous, dans l'espoir que vous viendriez à notre secours; mais, puisque nous nous sommes livrés à vous, ne nous perdez pas.

Les Européens de la caravane furent touchés de leur récit; ils les prirent sous leur protection et leur promirent d'obtenir leur grâce du colonel. Le soir, nous arrivâmes à Suez, et le lendemain les déserteurs rentrèrent dans leur compagnie, sans avoir eu à subir aucune punition. Quelle aversion les fellahs doivent-ils avoir pour le service militaire, lorsqu'ils s'exposent à de pareils dangers dans l'espoir de s'en délivrer !

M. Chedufau[1] avait apporté des lettres de recommandation, du Caire, pour un négociant de Suez, qui voulut donner à dîner à tous les Européens. Nous fûmes servis dans un salon orné de plusieurs moucharabies[2]; mais le maître ne voulut pas se mettre à table avec nous. Était-ce par modestie ou par fanatisme? c'est ce que je ne puis assurer positivement. Ce repas se composait d'une vingtaine

[1] C'est le nom du médecin en chef de l'expédition. M. Chedufau est un élève du baron Larrey; il est natif de Bagnères de Bigorre.

[2] Jalousies orientales.

de petits plats. L'eau que nous bûmes était celle de la pluie, que l'on recueille dans des citernes; elle nous parut délicieuse, après celle que nous avions eue dans le désert. Le négociant devait aussi nous embarquer sur un bâtiment aux frais du pacha. Il promit de nous donner le meilleur voilier, et de le faire commander par un capitaine expérimenté. Il nous assura qu'il l'avait frété exprès pour nous, et qu'il n'y embarquait aucun pèlerin. Nous verrons bientôt de quelle manière le digne homme sut tenir ses promesses.

II

18 décembre. — Vers le soir, nous abattîmes nos tentes, et une felouque remorquée par six vigoureux rameurs nous conduisit à bord du bâtiment qui devait nous transporter à Djeddah. Ce fin voilier qu'on nous avait promis se nommait Abou-Djamous (le Père Buffle), et, à son gabari et à ses

agrès, il était facile de voir qu'il avait les allures aussi lestes que celles de l'animal, dont on lui avait si justement donné le nom. En approchant, nous entendîmes un bourdonnement confus, et lorsque nous eûmes accosté le navire, j'aperçus, en mettant le nez au-dessus du bastingage, un guêpier de pèlerins, hommes, femmes et enfans, serrés les uns contre les autres comme des harengs dans un tonneau.

Le bâtiment est très-lourd, dis-je en moi-même, et les pèlerins y pullulent. Ces deux promesses du négociant ne sont guère bien remplies. Voyons au moins si le capitaine a meilleure mine. Je vis, assis sur la banque de quart, si on peut l'appeler ainsi, un homme de quarante-cinq ans environ : il avait l'air honnête mais très-incapable. Je ne pensai pas que ce fût le raïs [1] du navire; cependant il s'annonça comme tel, et il ne me fut plus permis d'en douter. Je m'approchai de lui, et je m'aperçus qu'il était borgne; son second œil était rouge et couvert d'une tache blanchâtre : il ne valait guère mieux que le premier.

Outre le capitaine, tous les bâtimens arabes qui

[1] Nom arabe du capitaine ou patron.

font le trajet de Suez à Djeddah ont un pilote; je voulus le voir pour savoir à quoi m'en tenir sur son compte. Je m'adressai à un marin d'un âge avancé et lui demandai où était le roubban [1].

— C'est moi-même, me dit-il.

— Je suis très-heureux de faire le voyage sur un bâtiment où tu te trouves, et ton aspect m'annonce que tu dois avoir une parfaite connaissance de la mer.

— Ahmed peut se flatter d'être au fait de son métier, sans faire tort à sa modestie.

— Je n'en doute nullement.

— Tu en seras encore plus certain quand tu sauras que j'ai vu échouer sous mes pieds six bâtimens qui m'ont été confiés à diverses époques : quand on est passé par ces épreuves, on doit être au fait de son métier.

— S'il en est des marins comme des cavaliers, qui, pour acquérir de la solidité à cheval, doivent tomber plusieurs fois, tu dois connaître ton état mieux que personne. Cependant, si tu tâches de te dispenser d'une septième expérience avec l'Abou-Djamous, je t'en serais très-reconnaissant.

[1] Nom arabe du pilote.

—« Allah-Kerim, » fut sa seule réponse, « Dieu est magnifique. »

Mes compagnons de voyage firent des réclamations ; mais il n'en fallut pas moins accepter l'Abou-Djamous, le capitaine et le pilote. Seulement, on évacua quelques pèlerins, qui eurent le soin de revenir furtivement pendant la nuit, et les marins les firent cacher à fond de cale sous les marchandises.

Ce soir-là, nous profitons de la haute marée pour passer le canal, et *le Buffle* vient mouiller en pleine mer par dix brasses d'eau.

19 décembre. — Pendant la nuit, les matelots avaient tâché de mettre un peu d'ordre dans cette Babel ; le matin ils hissent l'antenne de leur voile, et pendant tout le jour nous longeons la côte d'Asie par une faible brise de nord-nord-est. Nous doublons *Aioun-Moussa*, les Sources de Moïse, espèce de puits artésiens que l'habile législateur des Juifs sut rendre féconds en pratiquant une ouverture avec sa baguette. Nous passons successivement devant *Hamam-Pharaoun*, ou Bain de Pharaon, qui possède une source thermale, et nous venons jeter l'ancre à une encâblure du rivage, par cinq brasses de fond, protégés contre le vent par une haute

montagne dont la base est baignée par la mer.

20 décembre. — On sait que les Arabes ne naviguent pas pendant la nuit, car ils redoutent les écueils innombrables dont la mer Rouge est couverte. Il y a sur la rive diverses stations connues des pilotes, espèce de caravansérails où le bâtiment trouve tous les soirs un abri. Les matelots, se reposant pendant la nuit, n'ont pas besoin de dormir durant le jour, et l'organisation des quarts n'est nullement nécessaire.

La même brise nous accompagne ce jour-là comme la veille. Nous naviguons constamment sur cette partie de la mer Rouge que les Arabes nomment Birket-Pharaoun (Étang de Pharaon). C'est là que, selon l'auteur de *la Moïsiade*, les poissons ébahis regardaient passer les Israélites. Plusieurs écrivains, et Niéburn entre autres, ont écrit de graves dissertations sur ce miracle, je prends la liberté d'y renvoyer mes lecteurs. Le soir, le capitaine désire entrer dans l'ancrage d'Abou-Selima, mais le pilote veut pousser un peu plus loin, et nous venons mouiller par six brasses d'eau à deux milles du rivage, vis-à-vis la montagne de Marchad.

21 décembre. — Nous naviguons au milieu de

ces écueils, qui rendent si périlleuse la navigation de la mer Rouge; nous avons le bonheur de les franchir sans accident. A dix heures du matin, un matelot placé en vigie annonce le port de Tor; à midi, nous jetons l'ancre et nous venons nous échouer mollement sur le sable, en face de *Beled-el-Nassara* [1]. Il y avait dans ce moment une vingtaine de navires venus de Kosseir, d'Iambo et de Djeddah : ils se rendaient à Suez pour transporter les troupes de Mohammed-Ali en Arabie.

Le port est fermé par une petite anse que les montagnes mettent à l'abri du côté de la terre, et, vers la mer, des bas-fonds le protégent contre les grosses lames qui viennent s'y briser. Il est rare qu'un bâtiment passe devant Tor sans s'y arrêter pour y faire de l'eau. Les sources qui la fournissent sont près d'un village situé vers le sud. Cette eau est saumâtre, mais on peut en acheter de la bonne aux Bédouins.

Nous allâmes visiter un jardin que nous apercevions au nord au pied des montagnes qui longent la mer. Il est uniquement planté de dattiers qui

[1] Le village des chrétiens, ainsi nommé à cause de sa population qui professe le rite grec. Les musulmans ont établi leurs demeures un peu plus loin vers l'intérieur.

appartiennent au monastère du mont Sinaï. Une tour en briques crues sert de résidence aux religieux qui viennent à Tor pour accompagner les pèlerins chrétiens qui viennent visiter ces lieux, fameux dans les annales juives. A côté de la tour, on remarque une source d'eau thermale dont la température s'élève environ à quarante degrés Réaumur. Elle sort du pied de la montagne par une petite ouverture, et on la reçoit dans un bassin en maçonnerie recouvert d'une toiture. On pénètre sur le bord par un petit corridor. Le Grec qui nous servait de guide nous engageait à prendre un bain, en nous disant que tous les pèlerins qui abordaient à Tor pratiquaient cet usage.

L'excédant de l'eau s'écoule à travers le jardin des moines, qui en arrosent leurs dattiers; après l'évaporation elle laisse un sel très-blanc sur le sol.

Tor doit son existence aux pèlerins chrétiens qui viennent visiter le mont Sinaï[1]. L'ancien village est en ruines; le nouveau est bâti, au sud, avec des pierres de madrépore. Il possède un petit bazar où tout se vend excessivement cher depuis le passage des troupes égyptiennes. Les habitans

[1] En arabe Djebel Sina.

tirent aussi un bon revenu de la pêche du corail, et de celle des poissons, qu'ils ont le soin de saler. J'ai remarqué sur le rivage deux petites pirogues formées d'un seul arbre ; on prétend qu'elles sont apportées de l'Inde par les bâtimens qui font le commerce entre Bombay et Djeddah.

A côté du village, on voit un chantier de construction où se trouve en ce moment une chaloupe que les calfats enduisent de poix avec la main ; j'ai beau leur expliquer de quelle manière on procède en Europe, ils n'en persistent pas moins à trouver leur méthode supérieure à la nôtre.

Au sud, on distingue encore les ruines d'un fort qui a dû être très-bien bâti. Les Osmanlis le firent construire au commencement du seizième siècle, pour s'opposer aux flottes portugaises qui, depuis la découverte du passage du cap de Bonne-Espérance, faisaient des apparitions menaçantes sur la mer Rouge.

22 décembre. — Je suis réveillé par les cris des matelots, occupés à hisser la voile gonflée par la brise de terre. A peine hors du port, nous sommes surpris par un calme plat, et l'Abou-Djamous se balance mollement sous la lame jusqu'à deux heures du soir. Attirés par le beau temps, les pèlerins,

qui s'étaient cachés à notre départ de Suez, ne craignant plus d'être expulsés, sortent de la cale par tous les trous et viennent sépanouir au soleil. Ces pauvres gens sont aussi serrés que les spectateurs du parterre d'un théâtre à une première représentation, et leur supplice doit durer plusieurs semaines; jusqu'à ce que le vent nous aie conduits à Djeddah. Dans les momens où la manœuvre exige de la promptitude, les marins, pour aller de l'avant à l'arrière du bâtiment, marchent sur leurs corps comme sur des ballots de marchandises, et tous supportent ce désagrément sans proférer la moindre plainte.

De petites chaloupes occupées à la pêche du corail, poussées par de vigoureux rameurs, glissent légèrement sur la surface de la mer, tandis que notre Buffle reste immobile. A quatre heures, on jette l'ancre, une felouque est armée, et nous venons nous promener près de la côte, en compagnie des dauphins qui montrent leur dos brillant au-dessus des eaux. Dans certains parages, les calmes sont insupportables; mais on se résigne facilement quand on a devant soi les monts Sinaï d'un côté et la chaîne Libyque de l'autre. Une journée entière n'est pas trop quand on peut con-

templer des sites où se rattachent des souvenirs historiques aussi puissans.

23 décembre. — Le vent fraîchit légèrement et semble suivre la même progression que le soleil, qui vient de se lever derrière les montagnes de l'Arabie. Quittons le Sinaï, où Moïse reçut la loi; les montagnes d'Égypte, illustrées par les moines chrétiens émules de ceux de la Thébaïde; laissons le passage où Pharaon s'engloutit vivant avec son armée : le cap que vous voyez en face a aussi son illustration; mais celle-ci est plus moderne, elle appartient à l'époque de l'hégire musulmane. Un marabout, serviteur du prophète, lui a donné son nom; les Arabes l'appellent Raz-Mohammed[1], et le pilote vous en racontera la légende. Aujourd'hui, si le temps nous protége, nous le verrons de près.

En ces parages, la côte est toute parsemée d'écueils et de bas-fonds, et vous le reconnaissez facilement à la couleur de l'eau ou aux vagues qui viennent s'y briser. L'île de Tiran ou des Taureaux, rocher stérile qui s'élève à l'entrée du golfe de l'Akaba, comme pour jalonner votre route, commence à

[1] Cap Mohammed.

sortir au-dessus des flots; mais la voile bat contre le mât, le vent a manqué tout-à-coup; la journée de demain seulement nous laissera contempler ce que nous n'avons fait qu'entrevoir aujourd'hui.

24 décembre. — Une forte brise du nord nous porte rapidement sur Raz-Mohammed. Les montagnes finissent ici brusquement; mais elles sont coupées par de nouvelles chaînes qui s'étendent jusqu'à l'Akaba, où viennent aussi se réunir celles qui longent la rive opposée; jusqu'au cap les bâtimens longent la côte; mais là ils sont obligés de doubler le golfe, afin de venir joindre le rivage qui se continue dans la même direction jusqu'au détroit de Bab-el-Mandeb.

La traversée n'est pas longue, mais elle n'en paraît pas moins dangereuse à des marins habitués à suivre les rives comme les matelots qui naviguent sur les fleuves. Ceux qui connaissent les mœurs des marins de la Méditerranée doivent se rappeler qu'un bâtiment ne sort jamais de certains ports sans que le mousse, comme la personne la moins indigne de l'équipage, n'adresse une prière à Notre-Dame, afin qu'elle daigne accorder au navire une pêche heureuse, ou une traversée sans danger. Partout les mêmes causes produisent des effets ana-

logues; ici les imans[1] des bâtimens arabes se mettent sous la protection du serviteur du prophète, et lui adressent une prière pleine de ferveur. Les matelots, encouragés par la cérémonie religieuse, se livrent sans défiance à la merci de la mer, et ce n'est que par une pure forme que le pilote exhume de dessous la poussière la boussole dont l'aiguille n'est pas toujours aimantée; car il est persuadé que le marabout le guidera dans le vrai chemin. Ensuite, comme tout service mérite récompense, l'iman prend une soucoupe taillée en forme de navire, et se promène sur le bâtiment en recueillant les offrandes des pèlerins et des voyageurs.

Favorisés toujours par la même brise, nous doublons les îles de Tiran et de Sanafi; mais, au milieu du golfe, le vent souffle avec violence, la mer moutonne fortement, et le Buffle commence à em-

1 Le nombre des musulmans qui vont à la Mekke ou qui en reviennent étant très-considérable, il se trouve à bord de presque tous les navires des cheikhrs ou imans qui reçoivent le passage gratis et qui mangent à la table des matelots ou du capitaine. Ces cheikhrs remplissent ici bénévolement les fonctions de prêtre. Ils consolent les malades, donnent le signal de la prière ou des ablutions, invoquent la protection du ciel dans les momens critiques, saluent par une prière les tombeaux des santons et des marabouts qui se trouvent sur la rive, etc. La présence de ces hommes est très-consolante pour ceux qui les entourent, car ils ont tous une foi.

barquer quelques vagues. La position n'est pas rassurante; cependant elle n'offre pas encore de graves dangers. Le temps eût été magnifique pour un navire ponté; mais le nôtre ne l'est pas; comme le vent vient de l'arrière, le roulis est considérable, et une fausse manœuvre du timonnier peut nous envoyer rejoindre quelque bâtiment échoué des flottes de Salomon.

Pour couper court au mal, le pilote quitte la partie, et vient se réfugier à l'abri d'une île qui se trouve à babord. Tous les pèlerins, hommes et femmes, veulent prendre terre afin de délier leurs membres engourdis. Cette île, ou plutôt ce rocher, ne présente pas la moindre végétation; il est couvert d'un détritus de coquillages et de squelettes étranges d'oiseaux et de poissons.

25 décembre. — Nous avions le cap sur la dernière de ces îles échelonnées à l'entrée du golfe de l'Akaba; nous naviguions au plus près avec les amures à tribord. Le vent devint contraire vers le soir, et nous mouillâmes au milieu de brisans qui se prolongent jusque sur la côte d'Arabie. La voile est serrée; un matelot prend une corde armée d'un crochet de fer; il plonge et va le fixer dans le creux d'un rocher; un moment après, le navire s'abat, et nous

voyons que l'on se dispose à passer la nuit au milieu des écueils, n'ayant qu'un seul câble à la mer et exposés à des lames allongées, restes de la tempête de la veille.

Vers minuit, le pilote, voyant le danger du mouillage, se dispose à le quitter, et se dégage heureusement de ce réseau d'écueils, malgré l'obscurité. Il y a un Dieu pour les marins arabes, comme on dit qu'il y en a un en Europe pour une autre espèce de gens.

II

I

Kala-Moilah, station des pèlerins. — Mœurs des Bédouins de la côte.— Déba.—Puits d'eau douce.— Coquillages.—Ile de Naaman.—Estabel-Antar.—Cavernes.—Ile de Kamérin.—Aouech.—Écueils.—Courans.

II

Mouillage de Djebel-Hassan.—Pêcheurs arabes.—Esquifs.— Rencontre d'un bâtiment au mouillage.—Anglais.—Iambo.— Iambo-el-Bahar.— Iambo-el-Nakhral.— Brouillard.—Conteurs arabes.— Dja.—Raz-el-hama.— Raboghr.— Oum-el-mech.— Tual.— Chronique scandaleuse du bord.—Obhor.—Arrivée à Djeddah.—Ramadan.

I

26 décembre. — Les montagnes de l'Afrique ont disparu à l'horizon, nous voici sur la terre classique du mahométisme. Les constructions que vous apercevez à bas-bord, à travers les manœuvres, appartiennent à Kala-Moïlah. Cette forteresse, qui renferme une garnison de cinquante hommes, sert de

station aux caravanes du pélerinage. On y trouve de l'eau saumâtre, de l'orge pour les animaux et de la farine pour les pauvres qui suivent le convoi sacré. Le vice-roi d'Egypte a grand soin de pourvoir toutes les années à l'approvisionement de cette station, pour prouver à ces voyageurs religieux tout son dévouement pour la foi musulmane.

Le pilote me fait remarquer un groupe de dattiers : ce sont les premiers que l'on distingue depuis Tor. En voyant leur fût élevé, on dirait des mâts de navire balancés par le vent. Sans trop savoir pour quel motif l'aspect d'un palmier qui s'élève au-dessus d'une terre stérile procure des émotions plus douces que la vue des plus belles forêts, avec tout le luxe de leur végétation, j'ai connu cependant des Européens qui comparaient cet arbre à un manche à balai renversé.

—Où aborderons-nous ce soir? demandai-je au pilote.

— Où Dieu nous conduira.

J'avais prévu cette réponse; les marins arabes ne vous en donnent jamais d'autre.

— Mais enfin, lui dis-je, si la brise qui nous pousse continue jusqu'à la nuit, où iras-tu prendre terre?

— Si Dieu le permet, nous jetterons l'ancre dans une petite anse nommée Déba, qui offre un excellent mouillage.

— Pourrons-nous quitter le bâtiment sans danger?

— La côte est habitée par des Bédouins qui spéculent sur les navires qui passent : ils leur fournissent de l'eau, du charbon et de la viande; mais il est d'usage qu'en arrivant on leur fasse un cadeau, qui consiste en farine ou en biscuit. Les céréales leur font beaucoup de plaisir, car ils n'en récoltent pas.

— Et si l'on voulait s'en dispenser ?

— Ce ne serait pas prudent; car, en cas de naufrage, ils sont les maîtres absolus de la vie de l'équipage. On a vu d'ailleurs des marins qui, pour avoir voulu se soustraire à cet usage, ont eu leurs câbles coupés pendant la nuit et sont allés s'échouer sur le rivage ; d'autres ont été éveillés en sursaut par l'eau qui envahissait leur navire, et l'on découvrait que les Bédouins avaient furtivement enlevé un bordage pour les faire périr.

A l'entrée de la nuit, nous entrons dans Déba. Un feu qui brille sur la plage nous annonce la présence des Bédouins. Deux d'entre eux s'embarquent sur un petit radeau formé de quatre troncs d'arbres liés avec des cordes de palmier. Dès que leur frêle

embarcation eut accosté l'Abou-Djamous, le plus âgé vint nous rendre visite à bord, et nous demanda quelques provisions. L'iman fit une collecte générale qui était destinée aux visiteurs, et il criait à haute voix : « O vous qui êtes dans l'abondance, donnez quelque chose aux Arabes ; car la terre que vous apercevez forme leur héritage depuis que Dieu l'a cédée à leurs pères, Abraham et Ismaël. »

Le produit de la quête est remis aux Bédouins, et ils s'empressent de retourner auprès de leurs familles.

27 décembre. — Le lendemain matin, les Bédouins avaient disparu : on eût dit que la côte était inhabitée ; cependant quelques tas de charbon et de bois à brûler, symétriquement disposés sur la rive, annoncent le travail et la présence de l'homme.

— D'où vient, dis-je à un matelot, que je ne vois personne en ces lieux, pour garder ces objets, qui cependant doivent être la propriété de quelqu'un ?

— Ce qui est livré à la bonne foi publique est sacré pour les indigènes et pour les équipages.

— Mais cependant il pourrait se trouver ici quelque voleur : car tu sais qu'on en rencontre partout.

— Tu crois donc que personne ne t'observe ?

Rappelle-toi qu'il y a derrière les rochers un œil qui ne te perd pas de vue : si tu touchais à la moindre des choses, tu serais entouré à l'instant, et tu paierais ces bagatelles bien au-dessus de leur cours.

Depuis Tor, nous n'avions pas trouvé d'eau douce, la chaleur avait fait corrompre celle qu'on y avait prise. La provision de l'équipage et des pèlerins était épuisée. Le pilote avait annoncé que nous en trouverions à Déba d'une bonne qualité. Je suivis les matelots, qui étaient munis de ghirbès[1], et j'arrivai, au bout de deux minutes, en présence de grands puits construits en pierres de taille. Ils étaient en très-bon état et avaient de quinze à vingt pieds de profondeur sur huit de large. A quelques pas de là s'élevaient plusieurs groupes de palmiers d'une espèce particulière, que les Arabes nomment *doum*.

Du côté de l'est, on voit surgir brusquement des montagnes qui s'entr'ouvrent pour laisser un passage fréquenté par les Bédouins. Je grimpe sur un des pics les plus voisins, et je ne découvre au-dessous de moi que des mamelons stériles, qui

[1] Mot arabe qui signifie *outre*.

renferment une grande quantité de coquillages pétrifiés. A la faveur du lieu où je suis placé, je vois plusieurs hommes déboucher à travers les collines : ils amènent avec eux des chèvres et des moutons, espèce de monnaie vivante, qui procure à leurs maîtres les objets d'échange apportés par les navires.

On a peine à concevoir que des êtres organisés comme nous puissent vivre au milieu d'une nature aussi avare ; et cependant ces hommes sont plus attachés que nous au sol de leur patrie, et ils souffrent plus que nous dans l'exil. Comme ces plantes sobres mais vigoureuses qui se cramponnent dans les fentes des rochers les plus stériles, les Arabes se complaisent sur cette terre désolée et se perpétuent depuis des siècles dans ces lieux où nous mourrions inévitablement de faim si nous y étions amenés par notre destinée.

28 décembre. — La veille, à l'entrée de la nuit, les matelots et les passagers étaient entrés dans le navire comme les limaçons dans leur coque, et le lever du soleil retrouva tout le monde à la place qu'il occupait auparavant. Cependant, sur l'arrière, personne n'avait pu dormir ; chacun de nous avait apporté de terre des coquillages qui s'amusaient à

courir sur la côte, et nous les avions mis dans un coin de la chambre, sans prendre aucune précaution contre leur humeur voyageuse. Nous venions d'éteindre notre fanal, et nous nous disposions à nous livrer au sommeil; mais nos prises, qui se croyaient peut-être encore sur la plage, se vengèrent en envahissant nos lits, et il nous fut impossible de nous en débarrasser complètement. Il fallut se résoudre à veiller jusqu'au jour, et les musulmans riaient sous cape, en disant que nous avions mérité ce qui nous arrivait, puisque nous n'avions pas eu honte d'introduire chez nous des animaux impurs.

Mais, en revanche, ces bons mahométans étaient la proie de certains insectes que l'on ne trouve guère en Europe que chez les mendians. Grâce à la chaleur et au peu de soin que les pèlerins avaient de leur personne dans un lieu si resserré, ils pullulaient tous les jours d'une manière effrayante. Les pèlerins étaient constamment occupés à les pourchasser, et les matelots, renonçant à les attaquer individuellement, les exterminaient en masse, en prenant un gros boulet en fer qu'ils faisaient rouler sur leurs hardes après les avoir étendues sur le pont.

Malgré cette occupation, on avait levé l'ancre, et nous avancions vers l'île de Naaman, qui possède

un petit port où se trouvaient en ce moment une foule de bâtimens qui se dirigaient vers Suez et Kosséir. Nous avions à l'horizon une ligne verdâtre d'écueils formés par le travail des coraux, et le soir nous entrions dans une anse semblable à celle de Déba, mais un peu plus grande. Les gazelles, attirées par notre présence, poussent une reconnaissance de notre côté; mais elles s'enfuient bientôt à toutes jambes vers l'intérieur.

Les bords de la mer produisent beaucoup de plantes propres à faire de la soude. Le terrain offre partout des traces non équivoques du séjour de la mer, les montagnes sont remplies de coquillages et de pétrifications marines.

Ce port est, comme celui de Déba, fréquenté par les Bédouins.

29 décembre. — Le calme règne jusqu'à deux heures de l'après-midi. L'équipage attend le vent sans manifester la moindre impatience, comme un homme qui serait destiné à passer sa vie dans cette position; cependant le capitaine s'écrie : « Voilà la fumée de ma pipe qui se dirige vers l'avant, nous allons avoir la brise en poupe. » En effet, l'eau de la mer commença à se rider, et la voile à se gonfler; bientôt nous découvrons Estabel-Antar (étable

d'Antar), gros bourg qui se trouve sur le passage des caravanes du pèlerinage, et nous entrons dans une anse pareille à celle de la veille.

Un troupeau de chameaux passait non loin du rivage. Nous débarquons, et, en examinant le site qui se présentait à moi, je remarquai à travers une ouverture de rocher quelque chose qui se mouvait, sans pouvoir distinguer précisément ce que c'était.

—Ne voyez-vous pas, dis-je à un de mes voisins, un objet étrange au fond de ce trou obscur?

— Il me semble, en effet, voir quelque chose d'assez drôle ; mais je ne pourrais pas dire au juste ce que c'est.

— Ça me semble un hibou, dit un individu qui avait entendu ma demande.

— Je croirais plutôt que c'est un chacal, répliqua un autre.

— Ou un renard, reprit un troisième.

— Et moi, je parierais pour une fouine, s'écria un médecin.

— Hibou, chacal, fouine, renard, je ne sais pour lequel me décider, dit le dernier ; mais il est un moyen bien simple pour s'en assurer : l'animal ne bouge pas, et un coup de fusil bien ajusté éclaircira l'affaire.

Il allait prendre son arme des mains de son domestique, lorsque le capitaine, qui avait été attiré vers nous par la curiosité, s'aperçut de son intention :

— Arrête, imprudent! lui dit-il : tu vas tuer un homme.

Nos regards se portèrent en même temps sur le capitaine. Quelques-uns doutaient encore; mais ceux qui tenaient pour vrai ce qu'ils venaient d'entendre s'estimaient fort heureux que le raïs fût arrivé si à propos.

Le Bédouin, en apercevant le mouvement de notre compagnon, avait jugé prudent de battre en retraite, et il s'était retiré dans la caverne. Il mit un moment après le nez à la fenêtre, et, voyant que le danger était passé, il sortit, tenant d'une main un vase plein de lait, et traînant de l'autre une chèvre qu'il avait arrachée de son antre. C'était un petit vieillard avec une figure basanée, une barbe de bouc d'un blanc de neige et un œil perçant comme celui d'un lynx.

— Bonhomme, lui dîmes-nous, tu as failli devenir la victime d'une fatale méprise, et nous te devons un dédommagement pour la frayeur que nous t'avons causée.

— Le dernier jour du vieux Ali n'était pas encore arrivé. Vous aviez beau faire, ma mort n'était pas inscrite pour aujourd'hui sur le livre du destin.

— Voilà une bourse que nous te prions de recevoir comme un souvenir.

— Un Bédouin avec une bourse dans sa poche est comme un homme qui aurait une écuelle à la main devant une source desséchée.

— Que pouvons-nous faire pour toi ?

— Donnez-moi quelques vieilles hardes et un peu de biscuit, et que le Seigneur vous accompagne.

— Nous t'accorderons ta demande très-volontiers ; mais dis-nous pourquoi tu habites une demeure qui serait tout au plus digne d'un renard ou d'un chacal ?

— Pourquoi se donner la peine de construire ce que Dieu vous offre tout achevé ? Cette grotte renferme ma famille, mon troupeau, et mes richesses, qui ne sont pas grandes, il est vrai. Elle m'abrite contre la pluie et me préserve de la chaleur ; c'est tout ce que je souhaite.

En finissant sa phrase, le Diogène arabe poussa un cri perçant, et nous vîmes sortir à l'instant

de la caverne une femme maigre, sèche, noire et enfumée; elle tenait par la main deux petits enfans assortis à sa personne; un troisième, plus âgé, les suivait; et, d'après l'ordre du père, qui voulait nous montrer sa demeure, le dernier s'apprêta à nous servir de cicérone.

L'intérieur de la grotte n'était pas assez haut pour qu'on pût s'y tenir debout; des peaux de chèvre et de mouton étendues sur le sol, et quelques ustensiles de bois, en formaient l'ameublement. On avait accroché dans le roc un fusil à mèche et une djambié : trois pierres entouraient le foyer, et la porte servait de tuyau de cheminée. Une vingtaine de chèvres étaient éparses sur le sol, et un enfant, couché dans un hamac en cuir, dormait profondément dans une atmosphère de fumée capable de donner une ophthalmie à tout individu qui n'y aurait pas été habitué.

30 décembre.—Pendant la nuit nous avions été éveillés par les sifflemens sauvages du vent du nord, et notre oreille avait été frappée du bruit monotone d'une mer agitée qui venait se briser avec fracas contre les écueils. Ceux qui ont passé des nuits au mouillage savent tous ce que ce fracas a de terrible poésie. A terre, les sensations de l'orage sont

bien différentes : elles ont un mélange de douceur et de mélancolie ; elles sont douces : parce qu'il y a du bonheur à voir un danger dont on est à l'abri ; mélancoliques, parce que l'on sent tout ce qu'il y a de douloureux pour ceux qui y sont exposés ; mais, dans l'un et l'autre cas, cette situation vous fait éprouver de puissantes émotions.

Cependant, le matin, les eaux n'offraient pas la moindre trace de cette houle qui est si désagréable dans la haute mer, lorsque le calme succède tout d'un coup à l'orage. Nous doublons l'île de Kamerin, et nous venons mouiller dans un petit port nommé Aouech, où nous trouvons un transport qui appartenait à notre expédition. Les environs offrent quelques traces de fertilité, et le passage des troupes a donné à ce lieu un aspect animé, qui prouve l'heureuse influence que les débouchés assurés exercent sur un pays, serait-il aussi peu favorisé de la nature que celui que je décris.

Douze maisons sont bâties sur la plage : elles ont huit pieds de haut et renferment une population de cinquante personnes qui paraissent avoir établi depuis long-temps leur demeure dans ce hameau ; d'autres Bédouins étaient accourus de l'intérieur, et ne l'habitaient que provisoirement. Ils avaient

dressé près d'Aouech leurs tentes en poil de chameau.

On trouve dans ce port un café construit en branches et recouvert d'algues marines, un four, un bazar où les Bédouins vendent de l'eau douce, du sel d'une blancheur éblouissante, des dattes, du lait, des moutons, des chèvres et du poisson. Quatre ou cinq chaloupes échouées sur la plage servent à la pêche.

Ces Bédouins sont secs, maigres; cependant leurs traits sont réguliers, et ils paraissent jouir d'une bonne santé. Ils portent une chemise blanche, des souliers en peau de chèvre ou de chameau; ils ont de la barbe et une longue chevelure. Leurs armes sont le fusil à mèche, la lance et la djambié.

31 décembre. — Le capitaine nous annonce que nous allons entrer dans un labyrinthe d'écueils des plus dangereux. L'iman salue à haute voix le santon placé sur une île, et lui demande une heureuse navigation. Le navire avance lentement au milieu de cette masse de coraux; des montagnes arides à bas-bord et des écueils du côté de la haute mer forment notre horizon. Ici se présente encore un nouveau danger : c'est celui des courans, dont la

direction varie selon la direction de la marée. La mer mugit contre les brisans et se couvre d'écume. On voit, à travers les eaux, un lit de roches effrayantes qui effleurent la quille de l'Abou-Djamous. Les courans, devenus plus forts, nous entraînent avec une rapidité effrayante contre un bas-fond. Pour la première fois l'équipage s'émeut; nous ne sommes séparés que d'une demi-encâblure du danger qui nous menace. Les pèlerins recommandent leur ame à Dieu. Le capitaine et les matelots adressent des vœux au ciel; mais un beau nègre, d'une force prodigieuse, prend la barre et parvient à la mettre sous le vent. Le bâtiment obéit et nous sommes sauvés.

II

1er janvier 1834. — L'année qui venait de s'écouler devait compter au nombre de celles qui ont exercé sur ma vie une grande influence. Je l'avais

commencée à l'abri du toit maternel, je la finissais sur un mauvais bâtiment arabe, mouillé au milieu d'écueils, au bruit d'une mer mugissante et du vent du nord qui faisait siffler les cordages et crier le grelin d'où dépendait notre destinée. Parti des bords du canal du Languedoc, j'avais pendant cette année parcouru plusieurs provinces de la France et admiré les sites montagneux de la Suisse; j'avais quitté la Provence et sillonné la Méditerranée aux eaux bleues comme un ciel du midi; et l'Égypte, avec son Nil et ses sables, était déjà loin de moi. Cette nuit orageuse était comme un présage; elle m'annonçait la destinée pleine de dangers qui m'était réservée par l'avenir.

La journée fut aussi périlleuse que celle de la veille; mais j'avais acquis l'habitude de contempler sans crainte les roches qui jonchaient notre route. A neuf heures, nous doublons l'île de Tembéia, couverte d'une innombrable quantité de goëlands; et, le soir, le pilote vient prendre un mouillage à l'abri de Djébel-Hassan.

— Cette île me paraît aussi stérile, dis-je au raïs, que celles de Tiran ou de Tembéia; cependant il me semble distinguer des habitans sur la rive.

— Tu ne te trompes pas, me répondit-il, ce

sont des cabanes construites en bois et en plantes marines; elles renferment cinq cents habitans.

— Mais alors l'île doit posséder quelque source?

— Non, les naturels se procurent l'eau sur la terre ferme, et plusieurs felouques sont employées à ce travail.

— Alors il me semble que ces insulaires auraient mieux fait de s'établir sur le continent.

— Ils n'y trouveraient pas un asile aussi sûr que sur Djebel-Hassan. Ici leurs richesses n'ont rien à craindre de la rapacité des Bédouins; car, tels que tu les vois, ces gens-là ne sont pas aussi pauvres qu'on pourrait le croire. Grâce à leur position, ils cumulent ce que leur produit la pêche du poisson et du corail; et plusieurs d'entre eux sont propriétaires de bâtimens qui font le cabotage de la mer Rouge.

— Cependant les Arabes du continent pourraient leur refuser la permission de venir puiser de l'eau chez eux?

— Tous les habitans ont dans leurs cabanes de grandes jarres qui suffisent à leurs besoins pour plusieurs jours, et leurs felouques trouvent toujours moyen de s'approvisionner sur le continent.

En ce moment, plusieurs pêcheurs montés sur des pirogues faites avec un seul tronc d'arbre viennent accoster le navire et nous offrent du poisson. Ces embarcations sont si petites, qu'elles sont toujours à moitié submergées, quoiqu'elles ne soient chargées que du poids d'un seul homme. Les marins les font avancer au moyen d'un bâton terminé aux deux bouts par deux palettes rondes qui leur servent de rames, et ils vident avec une écuelle en bois l'eau qui s'introduit dans leur esquif. Si, en comparant l'Abou-Djamous aux beaux bâtimens d'Europe, je m'étais cru embarqué sur une frêle chaloupe, il me semblait en revanche que je me trouvais sur un vaisseau de haut bord lorsque j'abaissais mes regards sur ces vraies coquilles de noix.

2 janvier. — Après un calme que tous nos vœux ne peuvent parvenir à faire cesser, nous nous établissons dans un cercle d'écueils, et on s'y amarre avec l'intention d'y passer la nuit.

3 janvier. — Une heure avant le coucher du soleil, l'Abou-Djamous vient mouiller d'une manière plus commode et plus sûre dans une anse pareille à celles que nous avions rencontrées auparavant. Un bâtiment nous avait devancés. Ces ren-

contres sont fort agréables dans des parages aussi déserts : le soir les équipages vont se visiter, et passent ensemble quelquefois une grande partie de la nuit occupés à fumer la pipe et à boire du café, donnant et demandant des nouvelles du port qu'ils viennent de quitter. Les aristocrates du bord communiquent entre eux au moyen des chaloupes; mais les simples matelots se jettent à la mer, en ayant le soin de rouler autour de leur tête, en forme de turban, la pièce de toile qui doit leur servir de vêtement.

Plusieurs individus que nous avions pris de loin pour des Indiens se promènent sur le *gaillard d'arrière* de l'autre bâtiment; mais leur costume ne nous permet plus de douter que ce ne soient des Européens, et il est même très-probable qu'ils sont Anglais. Les Français sont portés par leur caractère mobile et souple à prendre les habits et les mœurs des peuples qu'ils fréquentent. Ils sont Arabes dans le désert, Égyptiens au Caire, et Turcs à Constantinople. John Bull, au contraire, conserve partout ses bottes, ses pantalons collans et l'ignoble frac; il faut même qu'il ait avec lui des cigares, mais surtout du thé. Prenez-le dans l'Inde, en Turquie ou en Amérique, ce sera toujours le

dent un grand nombre de citernes; on apporte aussi de l'eau de source de l'intérieur.

Iambo doit son importance à Médine, où les Musulmans vont visiter le tombeau de Mahomet. Au nombre des marchandises exposées au bazar, je remarquai des citrons, du sel blanc qu'on recueille sur la plage, et du sel gemme d'un très-beau rose que l'on retire des montagnes voisines. La ville sert d'entrepôt aux négocians de Médine. Le port est profond et sûr; les navires ont même l'avantage de venir presque toucher les maisons avec leur beaupré; mais l'entrée est un peu dangereuse par le gros temps, parce qu'elle est parsemée de rochers à fleur d'eau.

La garnison d'Iambo se composait d'une orta [1] de trois cents fantassins arnaoutes.

6 janvier. — Dès que les matelots ont terminé l'arrimage des pèlerins, on lève l'ancre, et nous recommençons notre course. Vers dix heures, un brouillard s'élève au large, et ne tarde pas à nous envelopper. On aurait cru naviguer sur les côtes brumeuses d'une mer d'Europe, et le thermomètre ne marquait que 14° Réaumur. Cepen-

[1] Bataillon.

dant, à la faveur des échappées de la brume, on pouvait s'apercevoir que l'aridité de la côte avait fait place à une assez belle végétation, et de temps en temps on voyait des palmiers agiter leur tête à travers les nuages.

Lorsque l'horizon se rétrécit, les sensations de l'homme subissent le même sort, et il rapporte son attention particulièrement sur le petit monde qui l'environne. L'iman qui se trouvait à notre bord était un homme érudit, quoiqu'il n'eût jamais lu que deux livres, le Coran et *les Mille et une Nuits*. Il savait par cœur une foule d'histoires qu'il débitait le soir après que l'équipage avait terminé son travail, et tous les jours il se rencontrait sur le navire quelqu'un qui lui disait comme Dinarzade à sa sœur Scheherazade[1] : « Mon cher iman, si vous ne dormez pas, veuillez me raconter un de ces contes que vous savez. » Et il faut croire que, si le digne prêtre avait été condamné à mort comme la princesse du grand sultan des Indes, on aurait sursis à son exécution pour avoir le plaisir de l'entendre encore une fois.

Les Orientaux font leurs délices de ces contes, et

[1] Allusion à la manière dont commencent toutes les nuits de ces contes.

je regrettais vivement de ne pas savoir assez d'arabe pour partager leur plaisir : je ne pouvais que saisir des phrases isolées et les noms qui revenaient sans cesse, tels que ceux de Haroun-el-Raschid et de Giafar, son premier ministre, ou du chef des eunuques Mesrour. Un jour, l'habile conteur parvint presque à magnétiser son auditoire en faisant la description des villes et des empires situés au fond de la mer, et en parlant de la nature des hommes qui les habitent. Je suis persuadé que si un habile comédien se fût présenté au milieu du cercle en feignant de sortir du milieu des flots, on l'aurait pris pour un de ces êtres qui venait de quitter ses palais de cristal, dont les parquets et les plafonds sont formés de topazes ou de fines porcelaines de la Chine.

Dans les contes arabes des *Mille et une Nuits*, auxquels, pour le dire en passant, on aurait dû donner un autre titre, puisqu'ils ne représentent pas plus les mœurs arabes que celles des Français, on parle très-peu des barbiers ; mais, dans les fictions égyptiennes, ces Figaros d'Orient ne sont presque jamais oubliés. Nous avions précisément à bord un barbier du Caire qui luttait avec l'iman : ses contes étaient plus intéressans, plus dramati-

ques, et il faisait tressaillir de terreur ses auditeurs; mais ceux de l'Arabe du Hedjaz les plongeaient dans une rêverie douce qui faisait épanouir leurs ames de bonheur. C'étaient Racine et Corneille transportés en Orient, et recevant du public arabe les applaudissemens qui ont accueilli sur les théâtres d'Europe les œuvres de ces deux grands génies.

L'auditoire n'était composé que de matelots ou de pèlerins peu aisés, tous gens du peuple habitués à vivre du fruit de leur travail, et les acteurs eux-mêmes n'étaient qu'un simple barbier et un pauvre prêtre arabes, et cependant ces réunions abondaient de poésie. Des hommes qui ne trouvent rien de plus beau qu'un plaisir si innocent ne sont-ils pas plus élégans, plus artistes que ces êtres si nombreux qui composent les classes ouvrières d'Europe, et qui ne trouvent du bonheur qu'à se gorger de vin dans les tavernes et les cabarets? Et cependant je connais beaucoup de gens qui n'en persistent pas moins à considérer la civilisation de l'Orient comme inférieure à la nôtre sous tous les rapports.

7 janvier. — Nous quittons le bon ancrage de Dja, où nous avions passé la nuit. La côte est bordée de sèches qui commencent à Raz-el-Hama.

Vers midi nous dûmes passer le tropique. Les

Arabes ne pratiquent pas l'usage grotesque du baptême, et ils ont tort, car ils se privent d'une scène très-comique et très-divertissante.

L'intérieur des terres présente quelques dunes de sable mouvant, et la mer une double rangée d'écueils dont les sommets apparaissent de temps en temps au-dessus de l'eau : les matelots s'en servent comme d'une borne pour y amarrer notre Argo.

8 janvier. — Les écueils se prolongent jusqu'à Rabokhr, ancrage situé par le 22° 3′ de latitude nord. Un village de même nom habité par les Bédouins est bâti à six milles de distance du lieu où nous sommes. Vu de la pleine mer, il présente un aspect assez agréable; ses environs possèdent un grand nombre de palmiers; mais il est difficile de se former une idée exacte de la topographie du pays, à cause du mirage, qui déjoue l'observation. C'est là que les pèlerins ont l'habitude de revêtir l'ihram[1],

[1] Le territoire qui environne la Mekke est considéré comme sacré par les musulmans. D'après le rite de leur religion, les pèlerins, lorsqu'ils arrivent à cette limite, doivent quitter leurs habits ordinaires et revêtir l'ihram, qui doit être sans couture et n'avoir jamais servi. Cet usage doit être assez connu de mes lecteurs, aujourd'hui que l'attention générale se porte sur les peuples d'Orient, sur leurs usages et leurs mœurs. Je ferai observer seulement que cette coutume est très-favorable aux marchands de l'Arabie, et qu'elle paraît avoir été établie par Mahomet principalement en faveur du commerce de sa patrie.

qui se compose de deux pièces de calicot sans couture, dont l'une est fixée autour des reins, tandis que l'autre sert à couvrir les épaules. Les bons musulmans prient instamment le capitaine de les déposer à terre, dans le désir d'y faire leurs ablutions; mais celui-ci refuse, en disant que, d'après l'usage établi, la cérémonie s'accomplit à bord quand on est par le travers de Rabokhr.

9 janvier. — Nous laissons à tribord l'île d'Oum-el-Mech, près de laquelle nous avions couché, et le soir on jette l'ancre par la latitude de Tual, petite ville trop éloignée de la mer pour que nous puissions la visiter.

10 janvier. — Ce jour-là chacun faisait ses préparatifs, comme cela arrive dans tous les navires au moment où l'on touche à la fin du voyage; chacun se pare de son mieux, afin de se présenter convenablement sur le territoire sacré. Les Européens eux-mêmes imitent l'exemple des Musulmans, et plusieurs d'entre eux confient leur tête au barbier originaire du Caire, qui, selon l'habitude des gens de son état, profite de ce moment pour nous raconter la chronique scandaleuse des pèlerins.

— Si nous arrivons à Djeddah aujourd'hui, dit-il, demain le cadi aura de la besogne.

— Pourquoi cela ? répliqua l'un de nous.

— D'abord la domestique de ces trois femmes, qui n'ont pas plus bougé que des momies depuis qu'elles se sont embarquées à Suez, est devenue amoureuse d'un jeune fellah que je connais, et celui-ci m'a dit en secret que leur mariage se ferait peu de jours après son débarquement.

— Voilà tout ?

— Non, la femme de mon ami, un peu jalouse de son naturel, a résolu de faire divorce avec son mari, et elle veut lui donner pour successeur ce matelot vigoureux qui, dans ce moment, est en vigie au haut du mât.

— Et ce vieux Turc à barbe blanche ne doit-il pas aussi répudier tout son harem ?

— Oui, car depuis qu'il est à bord, ses femmes ont si souvent fait toilette en public, qu'elles n'ont pu éviter de faire connaître à tout le monde les parties les plus secrètes de leur corps, et le mari ne peut pas se résoudre à garder auprès de lui des épouses dont les charmes ont été vus par d'autres que par lui.

— Cela est injuste : pour prévenir le mal, il aurait dû noliser la chambre du navire, où ses femmes auraient été aussi bien cachées que derrière les

murs de son harem; maintenant ces femmes, sans ressource et sans argent, pourront se trouver malheureuses si loin de leur pays.

— Pourquoi? le mari, avant de les répudier, est obligé de leur rembourser la dot qu'elles lui ont apportée le jour des noces. D'ailleurs, pendant le pèlerinage, elles auraient du guignon si elles ne trouvaient pas à se remarier.

— Ainsi, au milieu de ce calme apparent il s'est formé plus d'un orage. Voilà déjà plusieurs projets de mariage et de divorce arrêtés sans que nous nous en soyons doutés?

— Oui, mais je n'ai pas encore fini. Ce vieux fellah égyptien, qui grignote toute la journée son biscuit et son fromage durs comme la pierre, veut absolument répudier sa femme, parce que, l'autre jour, elle a vomi dans son pilau [1] et sur sa barbe pendant qu'elle avait le mal de mer.

L'iman chantait la prière du midi, et le barbier discontinua de parler pour aller faire ses ablutions. Nous nous trouvions alors en face d'Obhor. On croirait apercevoir d'ici une rivière qui se jette dans la mer, et l'on est désappointé lorsque le pilote vous an-

[1] Plat oriental fait avec du beurre et du riz.

nonce que ce n'est qu'une baie étroite qui pénètre à plusieurs milles dans l'intérieur. Bientôt un matelot annonce Djeddah, et on ne tarde pas à découvrir les mâts des bâtimens mouillés en rade et les minarets des mosquées.

La ville a une apparence de richesse qui nous surprend, mais qui nous sourit, parce que nous devons y tenir garnison pendant long-temps. A quatre heures du soir, l'Abou-Djamous laisse tomber son ancre pour la dernière fois. Les pèlerins contemplent, à un mille de distance, le territoire sacré, but de leur longue et dangereuse pérignination; plusieurs d'entre eux ne peuvent détourner leurs regards de cette terre qu'ils ont appelée de leurs vœux les plus ardens, et leurs yeux se baignent de larmes.

Le soir, un léger croissant apparaît au ciel; c'était le premier jour du mois musulman. Le canon annonce aux fidèles que le mois de chaban vient de finir, et qu'avec la nouvelle lune commence le ramadan [1] avec ses plaisirs et ses mortifications.

[1] C'est le mois du carême musulman.

III

I

La ville de Djeddah est bâtie sur une grève sablonneuse : ses maisons élevées et ses minarets élancés se détachent crument sur le fond d'azur du ciel. Chaque soir, les habitans, assis sur leurs terrasses, peuvent contempler le reflet des étoiles sur la surface plane de la mer, ou s'endormir au bruisse-

ment des flots soulevés par la brise du nord. Pendant le jour, le port et la rade sont sillonnés par une foule de légères embarcations, espèce de chemins mobiles placés entre la ville et les bâtimens mouillés au loin. Tout cet ensemble est gracieux; mais, à l'égard des villes musulmanes, il ne faut pas se fier aux apparences : leur aspect vous trompe souvent, et l'intérieur vient démentir l'idée qu'on s'en était faite. Elles sont comme les sépulcres dont parle l'Écriture, blanchies au dehors et pourries au dedans.

Le lendemain de notre arrivée, nous étions installés dans une belle maison qui domine toutes les terrasses des environs. Du haut de ce belvédère la vue s'étend vers l'intérieur des terres, où se passe tous les jours le phénomène du mirage, et sur la rade animée par l'arrivée des navires qui portent les pèlerins. Pendant quelques jours passés au milieu des fêtes, qui marquent toujours les premiers momens où des compatriotes se rencontrent sur une terre éloignée, l'harmonie ne cessa de régner parmi les Européens; mais plus tard, le besoin que l'homme éprouve de se retirer parfois à l'écart de ses semblables pour jouir de la solitude et de la liberté ne tarda pas à se manifester; chaque

coterie se colloqua dans une maison particulière, et l'on ne se réunissait plus qu'à de rares intervalles.

La vie en commun ne serait possible qu'à des camarades établis sur le pied d'une égalité parfaite ; et, parmi les étrangers qui se trouvaient à Djeddah, il y avait des inférieurs et des supérieurs. Les derniers croient qu'on doit avoir pour eux des égards qu'on ne leur accorde ordinairement que par la contrainte dans l'exercice de leurs fonctions, et qui cessent dès que l'on rentre dans la vie privée. En Orient, un Français, un Italien, par cela seul qu'ils sont Européens, ne veulent reconnaître aucune hiérarchie; et les employés de la plus médiocre importance ne saluent qu'avec répugnance un colonel, un général ou un pacha. A cet esprit d'insubordination se joint la manie des cancans et des commérages : sous ce rapport, il n'y a pas de portière à Paris qui ne doive céder le pas à la majorité des Européens du Caire, et leur humeur remuante et tracassière a rendu populaire en Égypte ce proverbe : « Là où il y a deux Francs, fût-ce même dans un désert, il y en a un de trop. »

Pendant mon séjour à Djeddah, j'eus occasion

de me lier d'amitié avec plusieurs personnes importantes de la ville, et j'ai toujours reçu d'elles un accueil très-bienveillant : nous parlions très-peu de religion; je faisais ordinairement tomber la conversation sur les mœurs arabes et sur l'état actuel de leur civilisation. Ma barbe et le costume oriental que j'avais l'habitude de porter m'avaient valu leurs bonnes grâces, et en général celles des habitans de toutes les classes. On me distinguait très-bien des autres Européens, qui étaient tous rasés, et on me donnait le nom de Cheikhr-Frangi (Cheikhr-Franc). J'avais grand soin de ne choquer personne dans ses opinions. Je respectais les usages des habitans, et surtout leur religion; et, grâce à cette conduite, qui n'a rien de difficile dans sa pratique, je m'étais mis à l'abri du mépris et de la haine que la population fanatique du territoire sacré voue à tout ce qui n'est pas musulman...

Nous allons faire une promenade dans l'intérieur de la ville; mais avant, écoutons de la bouche de mon cicerone la circonstance merveilleuse qui détermina la fondation de Djeddah.

« Un jour, me dit mon Arabe, deux pêcheurs idolâtres étaient occupés à raccommoder leurs filets dans une cabane située sur le bord de la mer;

comme l'heure favorable à la pêche approchait, l'un d'eux sortit pour mettre à flot leur felouque, et en jetant les yeux du côté de l'occident, il aperçut un homme qui se tenait debout sur une île déserte éloignée du rivage. Étonné de cette découverte, il rentra dans sa demeure et en fit part à son compagnon.

— Eh bien! lui dit celui-ci, cela n'a rien d'étonnant; c'est sans doute quelque pêcheur qui aura été plus matinal que nous; ce qui me contrarie, c'est de penser qu'il aura les dattes de la mer, et nous les noyaux [1].

— Cela ne me paraît guère possible; car il est loin d'être vêtu aussi misérablement que les gens de notre condition.

— Et quel est son costume?

— C'est celui des riches habitans de la Mekke.

— Cet homme est peut-être un naufragé, hâtons-nous d'aller le secourir.

— Cependant rien ne m'annonce la présence d'un navire, pas même d'une chaloupe, et ses vêtemens sont aussi propres que s'ils sortaient des mains du tailleur.

[1] Proverbe arabe, c'est comme en France l'huître et l'écaille.

— Dans l'incertitude, nous allons nous mettre en mer avec nos filets, nous nous approcherons de l'île sans paraître faire attention à lui, et il nous appellera s'il a besoin de nous.

— C'est bien pensé, et notre conduite nous vaudra peut-être plus de profit que quinze jours de pêche; car cet homme paraît fort riche, si on en juge d'après son costume.

Les deux pêcheurs traînèrent leur felouque sur la grève et se mirent en mer. L'un d'eux s'occupait à ramer; l'autre retira plusieurs fois ses filets, mais il ne s'y trouvait que des algues marines ou des coquillages sans vie.

— J'ai eu bien raison, dit ce dernier, d'annoncer qu'aujourd'hui notre pêche ne serait pas heureuse. Depuis que ce prétendu prophète a commencé à prêcher contre notre religion, nos idoles irritées se vengent contre nous de cette impiété, et ces parages ne renferment plus aucun poisson.

— Peut-être que nos dieux nous punissent parce que nous laissons cet homme sur cette île déserte sans lui porter secours.

— Ils savent bien que notre intention est d'aller le secourir.

— Eh bien ! que tardons-nous ? Deux coups de rames, et nous abordons.

— Donne-les.

La felouque, poussée par deux bras vigoureux, s'échoua sur la rive, poussant devant elle les eaux, qui allèrent mouiller les sandales de l'inconnu.

— Braves gens, leur dit celui-ci, vous êtes venus généreusement au secours d'un de vos compatriotes ; je vois que votre pêche n'a pas été heureuse. Conduisez-moi à terre, et la récompense que je vous donnerai vous permettra de suspendre vos filets dans votre demeure et de vous reposer pour le reste de vos jours.

Les pêcheurs mirent l'Arabe dans leur nacelle, et ils étendirent à la poupe leur abbaié [1], en guise de tapis. Arrivé à terre, l'inconnu se prosterna sur le sable pour remercier Dieu de l'avoir sauvé, et ses libérateurs reconnurent à ses poses qu'il était musulman. Avant qu'il eût terminé sa prière, un Arabe, qui revenait de la pêche, accosta ses deux compatriotes, et leur dit :

— Savez-vous, mes amis, quel homme vous venez de secourir? Apprenez que j'étais sur la rive

[1] Espèce de manteau arabe fait en poil de chameau.

lorsqu'il s'y est présenté. Après quelques instans de recueillement, il a laissé tomber son châle dans la mer, et aussitôt les eaux se sont séparées pour lui laisser un passage; il est arrivé à pied sec sur l'île où vous êtes allés le prendre, et la mer a repris sur-le-champ son premier niveau.

Dès qu'il eut cessé de parler, l'inconnu se leva : Ce que vous venez d'entendre est vrai, dit-il en s'adressant aux pêcheurs. Pour échapper aux persécutions que les Mekkaouis dirigent contre moi, j'avais résolu de passer en Abyssinie, afin de donner à leur haine le temps de se calmer. La mer m'a livré un passage; mais moi-même, voyant le grand nombre d'êtres sacrifiés à mes desseins, j'ai renoncé à mon voyage, et je me sens disposé mieux que jamais à affronter mes ennemis. Pour perpétuer à jamais le souvenir de votre bonne action, je vais jeter ici les fondemens d'une ville qui s'appellera Djeddah, et vous en serez les premiers citoyens. Apprenez que je suis Mahomet, l'envoyé de Dieu; prosternez-vous et adorez cet être qui n'a point d'égal.

Les pêcheurs, séduits par les paroles et l'attitude du prophète, récitèrent la formule des croyans, et devinrent de bons et fidèles musulmans. Ils vé-

curent heureux dans la nouvelle ville; et, à leur mort, ils sont allés prendre leur place au milieu des jardins et des houris destinés aux bienheureux. Djeddah n'était pas située alors au lieu qu'elle occupe aujourd'hui. La mer se retirant insensiblement, les habitans ont toujours établi leurs demeures sur le terrain qu'elle abandonnait, et, si la retraite des eaux continue, il faut espérer qu'elles finiront par atteindre la côte d'Afrique. »

Tel est le récit qui m'a été fait par les Djeddahouïs. J'ai tâché de conserver, autant que possible, la couleur locale que les Arabes ont soin de jeter sur leurs descriptions.

— Si tu y consens, me dit mon guide, nous allons faire le tour des remparts, et ensuite nous errerons tant que tu voudras dans l'intérieur de la ville.

— Je veux bien; mais commençons d'abord par le nord, où j'ai aperçu de loin la tombe d'Ève.

— Oui, j'y consens; mais à une condition.

— Laquelle?

— C'est que je ne prétends pas t'introduire sous la coupole où repose notre mère commune Eouan[1].

[1] Nom arabe d'Eve.

— Et pourquoi?

— Tu n'es pas un vrai croyant, et j'aurais un compte trop sévère à rendre à Dieu au jour du dernier jugement.

— Je respecte tes scrupules, mais je saurai trouver un moyen pour m'y rendre sans toi.

— Chacun répond de ses actions.

Vois-tu cette porte? me dit mon guide; c'est celle de Médine[1], où se trouve le tombeau du prophète; c'est par ici que passent les caravanes qui vont dans cette ville. Ces moulins à vent placés sur ce mamelon furent construits par Ibrahim-Pacha sur le modèle de ceux d'Alexandrie, et on dit qu'ils ressemblent parfaitement aux vôtres.

— C'est vrai; seulement chez nous ils n'ont que quatre ailes, tandis que ceux-ci en ont huit.

— Malgré le nombre de ces bras, on a été obligé de les abandonner, faute d'ouvriers capables de les réparer. D'ailleurs Mohammed-Ali, dans ces derniers temps, a pris l'habitude de ne donner que du biscuit à ses soldats. Il prétend qu'un biscuit bien dur d'un demi-rotle[2] vaut autant pour eux qu'un rotle de farine, parce qu'ils apprécient seu-

[1] Bab-el-Médina.

[2] Unité de poids.

lement leur nourriture par le temps qu'ils emploient à l'avaler. C'est comme si l'on disait qu'un chien préfère les os à la viande, parce qu'il peut s'amuser à les ronger pendant une journée tout entière.

— C'est absurde, injuste, mais économique, et Mohammed-Ali ne cherche qu'à atteindre ce dernier but.

— Nous voici arrivés en face de Bab-el-Mekka (la porte de la Mekke). Le nombre des pèlerins qui sont passés par ici est aussi grand que les gouttes d'eau qui forment l'Océan.

Ces deux tours renferment quelques pièces d'artillerie apportées du Caire depuis le départ de Tuckchi-bil-Mez [1]. Les murs sont couverts de sentences extraites du Coran, qui rappellent sans cesse aux fidèles les préceptes du livre divin.

— On m'a assuré, dis-je à mon cicerone, que jadis les Européens n'avaient pas le droit de s'approcher de cette porte.

— Oui, me répondit-il, avant l'invasion de Mohammed-Ali, les chrétiens ne pouvaient pas dé-

[1] C'est le nom d'un chef de cavalerie qui venait de révolutionner le Hedjaz. Il avait été obligé d'abandonner le territoire sacré avant l'arrivée de notre expédition.

passer le bazar. Dernièrement, quelques Anglais vêtus à la mode de leur pays ont essayé de s'avancer jusqu'ici; mais ils ont été reçus à coups de pierres. Cependant ceux qui portent le costume turc peuvent aller partout impunément.

— Achevons promptement de faire le tour de la ville, car le soleil commence à me faire bouillir la cervelle dans la tête.

— Nous allons rentrer par Bab-el-Iémen [1], que tu vois devant toi. Cette porte est souvent fermée, parce qu'il y passe très-peu de monde, et on n'y place pas de corps-de-garde comme à celles de Médine et de la Mekke.

En ce moment, un soleil ardent comme une masse de fer rouge sortant d'une fournaise ruisselle sur les surfaces blanches des habitations et des remparts. Ses rayons, réfléchis par les montagnes, par la grève nue et désolée, par les dunes, où toutes végétation est anéantie, oppressent votre poitrine, attristent le regard, et vos yeux n'échappent à la torture de ce spectacle affreux qu'en se reportant sur la surface calme et bleue de la mer, dont l'aspect vient apporter à votre ame un peu de sérénité et de fraicheur.

[1] La porte de l'Iémen (Arabie Heureuse).

Au nord de la ville, quelques plantes, quelques roches surgissent du sein des sables, et forment une espèce de transition entre la grève et la terre végétale. Ici, vers le sud, la plage n'est qu'un morne désert jonché çà et là d'algues vertes ou de franges de mousses apportées par le mouvement éternel des marées. Cependant les habitans de Djeddah ont su tirer parti de ce site stérile. Ils ont creusé sur sa surface des trous peu profonds qu'ils remplissent d'eau de mer. Après l'évaporation, elle laisse au fond des mares une quantité de sel qui est plus que suffisante pour la consommation de la ville.

Du côté de l'est les remparts sont défendus par un fossé en assez bon état; mais il est ruiné au sud et au nord. La muraille qui entoure la ville est flanquée de tours de formes diverses dont la plupart renferment des pièces de canon. Deux petits forts en assez bon état se trouvent à chaque extrémité du port, et ils ont été construits pour veiller à sa sûreté. Celui du midi a été élevé depuis peu de temps, et un mur pratiqué le long du quai le joint à celui du nord. Ce mur est percé de quatre portes qui donnent sur la mer, et il complète le système des fortifications de Djeddah. Pendant les heures de la prière, on a coutume de fermer toutes les

portes; car, d'après une croyance généralement répandue, les Djeddahouis pensent que leur ville sera prise un jour pendant que la population sera réunie dans les mosquées.

La poudrière consiste en un mauvais magasin isolé; il est situé près du rempart entre les portes de la Mekke et de Médine; un soldat y est toujours en faction. Les environs sont couverts de cabanes construites en bois et en chaume. Ces habitations, rôties par le soleil de la zone torride, sont très-inflammables, et si un incendie venait à s'y manifester, la sûreté de la ville serait gravement compromise.

A côté du fort du nord, on voit, sur le rivage, une batterie de quatre pièces de dix-huit; elles ne sont gardées par personne, et il serait très-facile à un ennemi de les enclouer sans être surpris.

Les mosquées les plus remarquables de Djeddah sont au nombre de cinq.

La première se nomme Gémaa-Soultan-Hassan[1]. Elle est carrée et entièrement bâtie en pierres de corail bien équaries. A l'angle du sud s'élève isolément un minaret dont la partie supérieure penche

[1] La mosquée de Sultan-Hassan.

considérablement. Pendant l'époque du pèlerinage, c'est sur ce minaret que les santons et les derviches viennent chanter à tue-tête ou psalmodier avec nonchalance le texte de la prière, les versets du Coran ou des hymnes particuliers en l'honneur du Dieu unique. Leurs séances durent quelquefois trois ou quatre heures, et l'oreille d'un Européen ne peut guère résister pendant tout ce temps à la monotonie de leur chant. Vers l'ouest, un escalier composé de plusieurs marches taillées en arc de cercle conduit dans l'intérieur de la mosquée; du reste, son architecture n'offre rien de saillant.

La seconde, dédiée à Chafi [1], est située à côté de la porte de la Mekke.

Celle qui est voisine de la marine se nomme Akat, et vers le centre de la ville s'élève celle de Hanefi [2]. La cinquième s'appelle Mahammar. Il en existe encore d'autres de moindre importance, et quelques-unes qui ne servent plus au culte ont été transformées en magasins par ordre de Mohammed-Ali.

On trouve à Djeddah des écoles pour les petits enfans : elles sont dirigées par un iman ou un

[1] C'est le nom du chef d'une des sectes orthodoxes du mahométisme.
[2] Nom d'un autre chef de secte orthodoxe.

cheikhr qui donne ses leçons dans une mosquée. Ces écoles n'ont ici rien de particulier pour celui qui a vu celles d'Alger, du Caire ou de Constantinople : ce sont toujours de jeunes moutards assis les jambes croisées sur une simple natte de palmier. Ils ont tous devant les yeux une planche polie où leur devoir se trouve écrit. Ils lisent ou récitent à haute voix des passages du coran en se dandinant continuellement en cadence, comme pour mieux graver les leçons dans leur mémoire. Un cheikhr à la figure vénérable, au regard sévère mais bienveillant, se tient au milieu de l'école, ayant toujours à la main un martinet pour châtier les élèves paresseux ou turbulens. Ces écoles s'annoncent de loin par un bourdonnement propre à tous les lieux où plusieurs personnes sont assemblées pour causer de leurs affaires, comme à la Bourse ou dans un marché public.

Le grand bazar forme une rue large et bien alignée. Les maisons sont élevées et ornées de moucharabies construites d'après un même plan. Les magasins consistent en quelques échoppes exhaussées de deux pieds au-dessus du sol. Les négocians y exposent des échantillons de leurs marchandises, dont le dépôt se trouve dans une arrière-boutique

où l'on pénètre par une porte basse et étroite : un homme a bien de la peine à y passer. En Europe, la fortune d'un marchand se trouve dans son magasin, qu'il a le soin de disposer avec luxe, afin de séduire les acheteurs; mais ici c'est tout le contraire, et l'étalage ne forme qu'une très-minime partie de la richesse du maître. La crainte d'exciter la cupidité des gouvernans a donné naissance à cet usage.

Les boutiques sont couvertes d'un auvent de nattes qui préserve les marchandises du soleil. Les négocians se réservent pour eux une petite place qu'ils couvrent d'un tapis; ils s'y asseoient gravement, les jambes croisées, occupés à mâcher du bétel ou à fumer le narghilé au long tuyau. Chaque partie du bazar est consacrée à divers genres d'industrie, et il y règne un ordre que l'on trouve rarement en Europe, où l'antre d'un forgeron n'est quelquefois séparé que par une mince cloison du boudoir d'une modiste. Vers le nord on trouve les boulangers et les restaurateurs, qui, moyennant quelques paras, vendent au peuple les mets tout préparés. Plus loin ce sont les armuriers, les marchands de poterie, de verrerie et les cafés. En avançant vers le sud vous rencontrez les

fruits secs, les huiles, le beurre, les herbages, les fruits, le blé, les fèves, l'orge, les lentilles, le riz, et en général toute espèce de céréales.

Outre ce bazar, il en existe un autre plus petit qui possède deux passages voûtés où l'on vend des étoffes. Les tailleurs, les ferblantiers et les chaudronniers, les marchands de pipes et de tabac, y ont aussi établi leurs demeures.

Chaque jour, des crieurs publics assermentés vendent toutes sortes d'objets à l'encan, et la foule qui s'y rend est très-considérable, surtout pendant le temps du pèlerinage. Les dellals [1] se promènent au milieu de la foule en agitant avec la main les articles qu'ils veulent vendre, et ils les laissent au dernier enchérisseur si le prix leur convient. Ils ont cinq pour cent de bénéfice sur toutes les ventes, mais ils sont obligés de payer un droit au gouvernement.

Cependant, malgré cette taxe, le métier des dellals est excellent; on s'en aperçoit facilement à leur embonpoint et à la recherche de leurs habits. Quelquefois des personnes riches qui se trouvent dépourvues d'argent momentanément ont recours à l'encan;

[1] Mot arabe qui signifie crieur public.

grâce à la concurrence, leurs effets se vendent à un prix raisonnable, et quelques jours après elles s'en procurent de nouveaux par le même moyen. J'ai vu quelquefois des soldats vendre leurs armes et leurs chevaux pour y acheter des esclaves dont ils s'étaient épris; d'autres, au contraire, y menaient les leurs, quoiqu'ils les aimassent beaucoup, pour satisfaire aux réclamations d'un créancier inexorable.

Tout le long du bazar on remarque de nombreux cafés où se rassemblent les gens du pays et les étrangers. Ces lieux publics sont établis sous de grands hangars construits en forme d'esché[1]; vers le fond, sur un grand fourneau de terre, brûle sans cesse un feu nourri avec du charbon de bois : il sert à préparer le café et à allumer la pipe ou le narghilé; les chichés[2] et leurs tuyaux sont rangés symétriquement à côté du fourneau; des sofas, composés de branches d'arbres grossièrement préparées et garnis en sparterie, sont disposés dans l'intérieur pendant la journée; mais le soir on les transporte au dehors.

[1] On appelle *esché* les habitations du peuple. Elles sont construites en branches d'arbre recouvertes de nattes ou de chaume.

[2] Synonyme de narghilé. Cette pipe orientale est assez connue aujourd'hui en Europe : on peut se dispenser d'en donner la description.

C'est là que viennent s'asseoir les oisifs. On y sert du café sans sucre, mais parfumé avec de la cannelle, du girofle et du gingembre; des sorbets, espèce de tisane faite avec de l'eau où l'on a mis des épices à infuser. Un saka[1] toujours établi à côté vous sert de l'eau fraîche contenue dans un goullé[2] de grès.

Les murs sont ornés de quelques peintures représentant des navires à l'ancre ou à la voile[3]. Les riches cafetiers suspendent au plafond de petits bâtimens en relief avec leurs agrès : les Orientaux aiment beaucoup ce genre de décoration, qui double les charmes de leur vie nonchalante et contemplative, en leur rappelant les dangers et les fatigues auxquels sont exposés les marins, et qui ne sauraient les atteindre.

Les boutiques des barbiers servent aussi de centre de réunion : c'est chez eux que se répandent ou se fabriquent les nouvelles. Un plat à barbe en cuivre étamé, une longue bande de cuir attachée à leur ceinture, et qui retombe jusque sur les pieds,

[1] Porteur d'eau.

[2] Vase poreux, où l'eau se maintien dans un état de fraîcheur bien précieux dans ce pays.

[3] Ces gravures sont l'ouvrage d'*artistes* grecs.

des rasoirs, quelques peignoirs en coton pour les pauvres et en soie pour les riches, et un miroir rond incrusté de nacre, composent tout ce qui est nécessaire à l'exercice de leur état. Ils se piquent en outre de connaître la médecine; mais ce ne sont que des empiriques d'une ignorance remarquable, bons tout au plus à vous tirer quelques gouttes de sang, à employer au hasard quelques drogues dont l'usage se conserve par la tradition, et à vous appliquer à tous propos sur le corps des plaques de fer rougies au feu.

Djeddah possède quelques places assez régulières. La plus remarquable est celle de la Marine, dont un côté est formé par la mosquée d'Akat. On en trouve encore deux autres vers la porte de la Mekke et au centre de la ville, mais elles ne renferment aucun monument qui mérite notre attention. Parmi les riches habitans de cette ville, il ne s'est pas encore rencontré un homme qui, en mourant, ait doté son pays d'une fontaine pour désaltérer le peuple, comme au Caire et dans d'autres cités de l'Orient, et je ne pus m'empêcher d'en faire la remarque à mon cicérone.

— Tu crois, me dit-il, que ton observation est défavorable aux Djeddahouis, mais tu te

trompes. Les gens du Caire sont des débauchés qui passent leur vie au milieu des festins en s'enivrant de liqueurs prohibées par la loi : à leur mort la crainte de l'enfer leur inspire de sérieuses réflexions, et ils laissent à leur khasnadar [1] une somme d'argent pour élever des fontaines où les passans viennent se désaltérer dans des coupes de cuivre attachées aux robinets. Ce n'est pas par amour pour leurs semblables qu'ils font ériger ces fondations pieuses, c'est tout simplement par peur de trébucher sur ce pont étroit comme une lame de rasoir que les fidèles doivent franchir avant d'arriver au paradis.

— Avoue au moins qu'après leur mort ces gens, tout débauchés qu'ils étaient, font plus de bien aux vivans que tes compatriotes avec toute leur vertu.

— Tu conclus donc que le mal est préférable au bien?

— Non. Je prétends seulement que le véritable homme de bien doit faire par inclination ce que les méchans ne font que par la crainte d'un châtiment.

— Dougri (c'est vrai). Voilà une chose à laquelle je n'avais pas songé.

[1] Caissier.

Djeddah est beaucoup mieux percée que les villes d'Égypte; les rues y sont larges, assez bien alignées, et d'une propreté remarquable, surtout pendant le temps du ramadan. Les maisons ont ordinairement deux étages et quelquefois trois; elles sont bâties en madrépores que l'on extrait de la mer et qui sont apportés en ville à dos de baudet. Ces pierres ont l'inconvénient d'être trop légères, et les constructions où on les emploie ne sont jamais solides. Elles blanchissent quand elles sont exposées à l'air, et elles donnent aux maisons un air d'élégance et de propreté que l'intérieur ne justifie pas toujours. La mer fournit aussi un assez bon ciment qui n'a besoin d'aucune préparation pour être employé par les maçons.

Il est certaines maisons dont les moucharabies et les portes sont sculptées avec le goût le plus délicat; ces ornemens ont une élégance et une grâce que je n'ai rencontrées nulle part en Arabie. Je passais quelquefois des heures entières à parcourir les quartiers où se trouvent les harems les plus remarquables par leur architecture, au risque même de passer pour un indiscret. J'ai observé que, dans tous les dessins, la ligne droite et les arcs de cercle sont très-peu mis en usage; les courbes que l'on

y emploie leur donnent une tournure moitié indienne et moitié arabe.

Les architectes n'ont pas résolu d'une manière aussi heureuse le problème des escaliers, qui sont presque toujours très-obscurs. Les diverses pièces d'un même appartement sont rarement au même niveau. Les Arabes se sont attachés plutôt à empêcher la chaleur de pénétrer dans l'intérieur, et ils y ont très-bien réussi. Les murs sont garnis d'une foule d'armoires et d'étagères en bois peint et sculpté; les plafonds sont dans le même genre, et cet ensemble a une physionomie qui ressemble à celle des ameublemens du moyen âge. Les planchers des maisons dont les propriétaires sont peu riches sont formés avec des chevrons bruts qui supportent un treillage de branches de palmier. On étend au-dessus des nattes, et l'on y répand le ciment dont j'ai déjà parlé [1], comme on le pratique en France pour l'asphalte. Mais il est bon de remarquer que les Arabes n'ont pas encore formé de société par actions pour l'exploitation de ce produit.

Ils s'en servent cependant pour couvrir les terrasses et pour revêtir l'intérieur des citernes, et je

[1] Il n'est besoin que de le laisser exposé trois ou quatre jours au soleil avant de s'en servir.

ne doute pas que, dans les pays où l'on ne voit ni voitures ni charrettes, comme en Arabie, on ne puisse l'employer très-avantageusement pour le pavage des rues. Ce ciment a l'avantage de durcir par la chaleur, au lieu de se ramollir comme celui de nos trottoirs, où nous risquerions fort de laisser nos chaussures, si, au lieu de bottes, nous portions des babouches ou des pantoufles comme les Orientaux. Si quelque industriel lit ce passage, nous verrons peut-être dans quelque temps l'asphalte arabe coté à la Bourse en compagnie de ceux qu'on y exploite déjà, et cela d'autant plus facilement, qu'il ne sera pas plus nécessaire d'aller le prendre sur la côte de Djeddah que l'on ne va y chercher le racahout des Arabes et autres drogues parfaitement inconnues aux peuples qui, d'après l'annonce, leur doivent leur embonpoint et leur santé.

Nous avons parlé des demeures du riche, disons un mot de celles du pauvre, humblement assises au pied des premières. Tout l'espace renfermé entre les maisons de madrépores et les remparts est couvert de cabanes que les Arabes nomment esché. Elles sont habitées par la moitié de la population de Djeddah. Elles se composent d'une charpente grossière revêtue de hachich, et le toit a la

forme d'une pyramide quadrangulaire couverte de toile forte ou d'une simple natte, selon la fortune du propriétaire. Quelques Arabes possèdent plusieurs eschés, et alors elles s'ouvrent toutes vers une cour intérieure, où il se passe souvent des scènes de mœurs très-divertissantes, que l'on aperçoit du haut des maisons sans que les acteurs puissent s'en douter.

II

Les premiers habitans de Djeddah étaient des Bédouins qui avaient abandonné leurs tribus pour s'adonner au commerce. A mesure que la ville devint plus florissante, elle attira tous ceux qui préféraient des demeures fixes à la vie errante qu'ils avaient menée jusque-là. Leurs habitudes sédentaires, si différentes de celles du désert, donnèrent à leur physionomie une expression nouvelle, et leur race, qui, depuis cette époque, s'est mêlée

avec celles de l'Asie et de l'Afrique, a perdu la plus grande partie de son originalité[1].

Cette population peut être évaluée à dix mille ames; mais cette évaluation n'est qu'approximative, car les musulmans n'ont point de registres pour constater le nombre des naissances et des décès[2]. Elle se compose d'Arabes du Hedjaz et de l'Iémen, d'Indiens et de Persans; on y compte en outre un assez grand nombre de fellahs venus d'Égypte pour échapper à la conscription, quelques Grecs qui s'adonnent au commerce de la quincaillerie, et des nègres venus de l'intérieur de l'Afrique. Il y a aussi dans la ville une grande quantité d'esclaves gallas et abyssiniens des deux sexes. Avant notre arrivée, la garnison était composée de Turks, mais aujourd'hui quelques employés du pacha seulement appartiennent à cette nation.

Les Arabes de la ville qui s'adonnent au commerce ont une tournure peu différente de celle

[1] Il existe seulement aujourd'hui à Djeddah une vingtaine de familles arabes de vieille souche; une épidémie arrivée il y a environ trente ans et le choléra de 1832 en ont détruit un grand nombre.

[2] D'ailleurs, le nombre des habitans varie considérablement lors de l'arrivée des caravanes de l'intérieur et des bâtimens qui viennent de l'Inde. A l'époque du pèlerinage, ce nombre s'élève à 20, 30, 40 et même 50,000 personnes qui y séjournent assez long-temps, soit en allant à la Mekke soit au retour.

des Bédouins. Ils sont ordinairement grands, secs et maigres; leur teint est d'un brun mêlé à un reflet de cuivre. La nature ne leur a donné qu'un petit bouquet de barbe au menton; ils le laissent croître, mais il ne devient jamais très-long. Leur costume, qui est celui des grands de l'Arabie, se rapproche beaucoup de celui des Arméniens: ils portent un caleçon qui laisse la jambe nue, et une chemise par-dessus; ils revêtent ensuite une longue robe en mousseline ou en soie et un caftan en drap de couleur brillante. Un turban blanc comme la neige et des sandales artistement travaillées complètent leur parure.

Tous les musulmans nés sur le territoire sacré ont sur chaque joue et aux tempes trois profondes entailles faites avec un instrument tranchant. Je demandai un jour à un Arabe la raison de cette mode barbare, et voici quelle fut sa réponse :

— Tu sais que, depuis bien long-temps, les hommes accourent à la Mekke pour visiter la Kaaba[1]: cet usage est utile aux musulmans qui le suivent, parce qu'il aplanit pour eux le chemin du ciel, et profitable aux gens du Hedjaz, à cause des

[1] Les lecteurs connaissent probablement la Kaaba; nous nous dispensons d'une description inutile.

bénéfices qu'ils réalisent sur les pèlerins. Cependant les habitans des lieux saints étaient exposés à un grand malheur : les étrangers qui venaient à la Mekke et qui n'avaient pas d'enfans attiraient les nôtres sous leurs tentes en les alléchant par l'appât des sucreries et des confitures, et lorsque la caravane se remettait en marche, ils les faisaient monter sur leurs chameaux et les dérobaient à leurs pères pour les emmener chez eux.

— Ils faisaient pour vos fils ce que vous faites sans scrupule pour ceux des Africains.

— Oh! c'est bien différent : il y a deux races mises par Dieu sur la terre, l'une blanche, l'autre noire; la première libre, la seconde esclave : les noirs doivent s'estimer très-heureux que les blancs veuillent les acheter, et les élever dans leurs maisons, où ils sont mille fois mieux que dans leur pays natal.

Voilà les raisons que les Orientaux vous donnent chaque fois qu'on parle d'esclavage, et il est impossible de leur en faire apercevoir la fausseté.

L'Arabe continua ainsi :

— D'abord les pèlerins ne volaient que les enfans des gens pauvres, persuadés que leurs plaintes ne seraient pas écoutées; mais, enhardis par l'im-

punité, ils commencèrent à dérober ceux des premiers personnages du Hedjaz, et notre pays était menacé de devenir une nouvelle Géorgie. Les chérifs et les ulémas se plaignirent aux sultans; mais le mal empirait tous les jours. Enfin le sultan Sélim conseilla aux Arabes de marquer leurs enfans sur le visage : il promit de restituer à leurs parens tous ceux qui porteraient ce signe, et menaça de fortes peines les ravisseurs.

— Et son stratagème réussit-il?

— Après quelques châtimens exemplaires, on n'entendit plus aucune plainte à ce sujet. Telle est l'origine de la mode que nous pratiquons, et on a continué de la suivre par habitude, même après que le danger a eu disparu.

— Comment vous y prenez-vous pour pratiquer cette opération?

— Ce sont les mères qui font elles-mêmes ces incisions avec un rasoir. Les enfans en ont d'abord la fièvre; mais au bout de quelques jours ils sont parfaitement guéris.

— A quel âge les soumet-on à cette pratique?

— Dès qu'ils sont assez forts pour pouvoir s'écarter un peu loin de la maison paternelle.

— Ainsi, vous incisez vos femmes, vous circon-

cisez les garçons, et vous leur faites encore endurer cette souffrance sans aucune utilité pour personne?

— Ce n'est pas là le mot, car ceux qui portent ces signes sur leur face prouvent par cela seul qu'ils sont nés sur le territoire sacré, et partout où il y a des musulmans ils sont certains d'être traités comme des frères en leur qualité de compatriotes du prophète.

Les cheikhrs, les ulémas attachés aux mosquées, et en général tous les gens de religion de quelque importance, sont vêtus comme les riches Arabes. Ils n'ont point, comme les prêtres catholiques, des costumes particuliers. J'ai remarqué cependant qu'ils aiment à porter des vêtemens d'une blancheur éblouissante, et ils s'appuient toujours, quand ils sortent, sur une canne de bambou qui leur sert à éviter le contact des chiens. Au lieu du tarbouch, ils ont sur le sommet de la tête une takia [1] formée de petits morceaux de drap de diverses couleurs artistement disposés comme les pièces d'une mosaïque. Au reste, cet usage est suivi par tous les habitans des villes du Hedjaz.

[1] Calotte.

Les gens du peuple ont pour tout costume une de ces takias et une chemise qui leur couvre à peine les genoux; le plus grand nombre même n'a qu'une serviette nouée autour des reins et retenue au moyen d'une ceinture en cuir.

Les marchands indiens portent des vêtemens de mousseline blanche taillés à la mode arabe. On les distingue à un petit turban qui ne leur couvre que le sommet de la tête. Ils ont d'ailleurs un corps plus souple, une tournure plus svelte que les indigènes, et on ne voit point sur leur figure ces entailles qui sont propres aux gens originaires du Hedjaz. Ils sont un peu avares, mais d'un caractère assez doux. Quelques-uns s'établissent à Djeddah; d'autres, au contraire, n'y restent que le temps nécessaire pour faire fortune, et dès que leurs vœux sont satisfaits, ils retournent promptement dans l'Inde avec leurs trésors.

Les fellahs qui se sont expatriés d'Égypte conservent dans toute leur originalité les mœurs et les costumes de leur patrie. Ce sont eux qui servent de portefaix ou qui manœuvrent les embarcations occupées à décharger les navires mouillés en rade. Les Grecs de Djeddah sont tels qu'on les trouve à Rhodes et dans les ports de l'Archipel.

Les nègres font le métier de porteurs d'eau. Ils n'ont pour vêtement qu'un chiffon roulé autour de la ceinture, et l'on peut contempler à l'aise les formes athlétiques de leur corps; le torse surtout est d'une beauté frappante.

Quant aux Turks, ce sont de très-hauts et très-puissans seigneurs dont le travail consiste à mettre un seing sur toutes les pièces écrites qu'on leur présente, et à chercher dans toute la ville l'emplacement le plus convenable pour fumer au frais le narghilé, et respirer le parfum du moka.

Dans la rue, le costume de toutes les femmes *semble* uniforme, car elles sont enveloppées d'un grand mélaïé [1] quadrillé dont la couleur est la même pour toutes les conditions. Ce n'est qu'au moment où elles sont étendues sur les divans du harem que l'on peut apprécier toute la richesse de leurs parures. Cependant, comme ce grand voile qui les couvre entièrement n'est pas fermé par-devant, dès que celle qui le porte écarte les bras, il s'ouvre et laisse entrevoir une chemise de mousseline ou de soie jetée par-dessus le caleçon; quelquefois elle est en gaze légère, bleue ou rouge,

[1] Grande pièce de toile ou de soie que les femmes jettent par-dessus leurs habits.

bordée d'un galon d'or qui descend du cou sur la poitrine. Au large caleçon des Égyptiennes a succédé celui des Indiennes, qui est moins ample, mais rehaussé d'une bordure d'or qui embrasse le coude-pied et le mollet. Leurs voiles sont ornés de la même manière; ils descendent généralement jusqu'au genou. Lorsqu'elles sortent, elles nouent leur argent à l'extrémité, comme certains Européens dans un coin de leur mouchoir. J'ai vu, mais très-rarement, des femmes porter un voile qui ne dépasse pas le menton. Cette mode est beaucoup plus élégante que la première, qui fait ressembler cette partie du costume à une trompe d'éléphant [1].

Les petites filles des familles riches ont la figure découverte; elles portent, par-dessus le caleçon, une simple chemise de gaze brodée d'or. Quelques-unes ont sur le tarbouch une large plaque du même métal. D'autres entourent leur cou de colliers,

[1] J'ai vu quelques femmes de pèlerins dont le voile est formé d'une natte très-souple, sans ouverture pour les yeux. Ces femmes ne peuvent se diriger dans les rues qu'en regardant à travers les interstices imperceptibles de la trame de ce tissu. On m'a dit que cette mode est en usage dans l'intérieur de l'Iémen. D'autres portent des borgos (a) en gaze transparente qui leur permet de voir sans être vues.

(a) Nom arabe du voile.

composés de grandes boites d'argent remplies de talismans. Le costume des jeunes garçons est le même; on leur suspend de plus au cou des sequins de Venise ou des quadruples d'Espagne. Les uns et les autres ont leurs bras et leurs jambes entourés d'anneaux ou de grelots enfilés dans un cordon de soie, et le tintement produit en marchant paraît les amuser beaucoup.

Les filles un peu plus âgées se drapent avec des châles ou une pièce de foulards, dont les couleurs doivent toujours être très-éclatantes : celles qui ont dépassé l'âge de puberté sont habillées comme leurs mères. Quoiqu'elles ne soient guère nubiles qu'à douze ans, on en voit quelquefois que l'on marie à l'âge de six ans, et elles demeurent dans le harem du mari jusqu'à ce qu'elles puissent accomplir l'acte du mariage.

Toutes ces femmes ont les yeux très-grands et d'un noir mat, relevé encore par la teinte du cohul[1]. Elles se teignent avec du henné[2] les ongles et la face palmaire des mains et des pieds; mais elles n'ont pas l'habitude de se tatouer le corps. On admire leur grâce tant qu'elles demeurent sur

[1] Préparation à base d'antimoine.

[2] Cette substance est rouge.

le divan ; mais elles en perdent une partie quand elles veulent marcher. Dans la rue, leur jambe est emprisonnée dans une bottine de maroquin jaune, dont l'extrémité plonge dans une babouche de même couleur. Elles quittent cette chaussure en rentrant et demeurent nu-pieds dans les appartemens ornés de tapis. Les femmes du peuple portent au dehors des sandales en bois, garnies d'une bande de cuir ou d'un simple bouton qu'elles embrassent avec les orteils.

Les habitans de Djeddah sont doués d'un tempérament ardent : ils sont dans l'usage de se marier très-jeunes, et les excès qu'ils commettent avec les femmes émoussent leurs sens et les rendent impuissans à un âge où les peuples des contrées éloignées de l'équateur n'ont pas encore songé à se marier. Outre le nombre des femmes légitimes que le Coran permet, ils achètent des négresses ou des gallas, et ils les soumettent aux épreuves les plus dégoûtantes, afin de recouvrer, pour un instant, cette vigueur qu'ils ont perdue sans retour.

En général, la naissance d'un enfant est considérée en Orient comme un grand bienfait du ciel ; mais cependant, lorsqu'un homme âgé a de nombreux enfans, il arrive que, lorsqu'une de ses es-

claves devient enceinte, il emploie ce que la médecine arabe a de plus immoral pour arriver à un avortement. Heureusement ces cas sont très-rares, et ils se présentent seulement lorsque le père ne veut pas priver ses descendans d'une partie de la fortune qu'ils se sont habitués à espérer; ou bien lorsqu'une de ses femmes est jalouse et qu'il tient à lui prouver qu'il n'a eu aucune relation avec d'autres personnes de son sexe.

Ces immoralités vraiment révoltantes sont moins rares à la Mekke, où la dépravation est bien plus grande. J'ai vu des empiriques arabes et même des médecins européens qui avaient embrassé l'islamisme, raconter avec complaisance les moyens qu'ils emploient dans ces circonstances. Qu'on me permette de ne pas les exposer aux yeux des lecteurs, c'est bien assez de les avoir simplement mentionnés. Je dois ajouter, cependant, que les mères ne se prêtent pas toujours à ces infamies. On a vu quelquefois des Arabes qui, ne sachant comment cacher ces sortes de grossesses, faisaient étrangler leurs esclaves ou ordonnaient de les jeter dans la mer.

Les Djeddahouis sont aussi jaloux que les autres Orientaux. Quelque temps avant notre arrivée, une femme devint amoureuse d'un instructeur de mu-

sique français attaché au 7e régiment; elle allait voir son amant chez lui, en ayant le soin de se déguiser; mais, malgré cette précaution, son mari parvint à découvrir l'intrigue. L'épouse adultère fut cousue dans un sac et jetée à la mer. L'Européen ne conserva sa vie qu'à la condition de devenir musulman.

Avant l'arrivée des troupes régulières, une fille publique, convaincue d'avoir reçu un infidèle dans sa maison, aurait subi la même peine que les femmes adultères; mais depuis que l'on sait la protection que Mohammed-Ali accorde aux Européens, la police ferme les yeux. Cependant elle note les filles qui se montrent complaisantes envers eux, et on prétend que, si un jour l'Arabie échappait au pacha, on leur demanderait un compte terrible de leur conduite. A Djeddah, qui est le rendez-vous d'une foule d'étrangers privés de leurs femmes, le nombre des courtisanes est très-considérable; et, pendant les fêtes de l'Arafat[1], elles

[1] L'Arafat est le nom d'une montagne voisine de la Mekke; elle joue un grand rôle dans les fêtes du pèlerinage. D'après la croyance répandue chez les Mahométans, Adam et Ève, chassés du paradis terrestre, se rencontrèrent en ce lieu, après avoir erré séparément pendant plusieurs années. *Arafat*, en arabe, signifie reconnaissance, et ce nom lui a été donné par allusion à cet événement.

se rendent en foule à la Mekke, imitant l'exemple de ces prostituées qui accouraient dans les villes d'Europe où se tenaient jadis les conciles.

Dans les rues, ces femmes affectent de grands airs de modestie; et comme leurs vêtemens n'offrent rien de particulier, il est très-difficile de les distinguer. Elles habitent ordinairement ces échés dont j'ai déjà parlé. Dans ce quartier, elles ne tâchent pas de se déguiser, et on les reconnaît sans peine à leurs parures bizarres couvertes de clinquans; car elles ont la passion des bijoux et des costumes étranges, passion qui, du reste, est partout l'apanage des femmes de leur condition.

Avant de terminer, disons un mot des harems, lieux mystérieux où vient s'engloutir, pour le plaisir d'un seul homme, tout ce que Dieu a donné à la femme d'amour et de beauté. Les dames de nos pays ont peine à concevoir que les Orientales puissent vivre sans souffrance sous la garde vigilante des eunuques; cependant les femmes des musulmans trouvent du charme dans cette solitude; et si une loi ouvrait les portes des sérails, je suis persuadé qu'un très-petit nombre d'entre elles seraient disposées à user de leur liberté. Absorbées par la tendresse de leurs maris, ou le soin que réclame

l'éducation de leurs enfans, leur vie participe à toutes les joies de l'épouse et de la mère. Le culte de la famille est leur religion, et le harem leur sanctuaire : indifférentes à tout ce qui se passe hors de la portée de leur vue, le monde finit pour elles aux lieux où elles ne découvrent plus rien à travers leur jalousie. Cependant cette existence n'est pas complète : si la femme éprouve mieux que l'homme ce bonheur d'intérieur, elle a besoin aussi des émotions qui se produisent dans le monde. Le premier aspect domine chez le sexe d'Orient ; le second, chez celui d'Occident. L'un et l'autre, pris séparément, sont faux ; et la vie, pour être heureuse, doit être un mélange de ces deux faces de l'existence.

En Orient, les bains publics servent de rendez-vous aux femmes, et c'est pour elles une agréable distraction. Le sexe de Djeddah en est privé, car la ville ne possède pas un seul de ces établissemens. Alors les harems[1] des hommes qui sont unis par les liens de l'amitié ou de la parenté, se visitent réciproquement et font diversion avec leur isolement ordinaire. Les appartemens des femmes sont

[1] Les Arabes appellent indistinctement *harem* (défendu) le lieu que les femmes habitent ou les femmes elles-mêmes.

couverts de tapis sur lesquels on empile une masse de coussins. Les armoires sont pleines de confitures et autres gourmandises. Le café est toujours prêt, et le narghilé n'a pas un instant de repos.

Tout en causant, les femmes s'occupent à coudre ou à broder. Les garçons sont élevés en commun avec les petites filles jusqu'à leur puberté. A cet âge, les mères les engagent à sortir pour se mêler aux affaires de leurs pères. Quand ils sont très-jeunes, on les met dans une couverture liée par les deux bouts en forme de hamac. Lorsque les femmes veulent dormir, elles assujettissent une moustiquière au-dessus du divan, on l'enlève le lendemain matin, et la chambre à coucher se trouve transformée en salon.

C'est à Djeddah que j'ai vu, pour la première fois, les femmes faire la prière musulmane. On m'a dit qu'elles appartenaient à la famille des Imans.

III

Lorsque les habitans de Djeddah reçoivent un Européen chez eux, ils le traitent avec autant d'é-

gards que s'il était musulman. J'ai eu occasion de visiter plusieurs personnes riches, et voici de quelle manière j'étais accueilli. Dès qu'on s'est assis sur le divan, un esclave déroule le tuyau d'un narghilé persan et vous le présente en s'inclinant; à peine a-t-on eu le temps d'aspirer quelques bouffées de fumée, qu'un domestique se présente avec un plateau où sont disposées une cafetière et des tasses de porcelaine chinoise; un nouveau serviteur l'accompagne : il verse le café et le distribue successivement à tous ceux qui sont présens; un autre vous jette sur les mains de l'eau de rose que l'on répand soi-même sur sa figure ou toute autre partie du corps, et l'on vous donne pour vous essuyer un mouchoir de mousseline des Indes, enrichi de broderies confectionnées dans le harem du maître de la maison. Un esclave se tient debout à côté de vous en ayant à la main une cassolette en argent, remplie de feu et de bois d'aloès qui parfume tout l'appartement.

Voilà, certes, un peuple bien autrement hospitalier que nous. Quand nous recevons quelqu'un chez nous, nous lui offrons une chaise ou un fauteuil, et nous croyons avoir satisfait ainsi aux lois de la plus parfaite politesse. Les rapports qui s'éta-

blissent entre les maîtres de la maison et ceux qui viennent les visiter sont purement intellectuels : la langue en fait tous les frais. Nous ne connaissons pas le prix de ces communions matérielles : si l'on nous offre quelque chose, l'urbanité nous apprend qu'il faut la refuser ; en Orient, si l'on agissait ainsi, vos hôtes s'en trouveraient fortement offensés.

A l'époque des fortes chaleurs, les habitans de Djeddah habitent le rez-de-chaussée de leurs maisons ; pendant l'hiver ils se tiennent dans les étages supérieurs. Les appartemens où l'on nous recevait se ressemblent tous, et ils n'offrent rien de remarquable ; car les Arabes meublent avec une simplicité exagérée leurs salles de réception, et réservent tout le luxe pour l'intérieur du harem, où les hommes ne pénètrent jamais : la maison de Mahlem-Ioussouf, consul anglais, fait seule exception à cette règle. Le parquet est couvert de nattes de peu de valeur ; tout le long du mur, où sont adossés les coussins, règnent des tapis ordinaires qui forment le divan, et sur les étagères des armoires on remarque les vases nécessaires pour présenter le café ou le thé, et quelques flacons renfermant des parfums. Il n'est pas rare

de voir aussi dans cet appartement des canapés indiens ou des fauteuils en bois odoriférans, reliques précieuses qui se transmettent par héritage de père en fils.

Ce lieu sert de salle à manger : l'heure des repas varie selon l'appétit des convives, et les femmes n'y sont jamais admises, même en l'absence de tout étranger. Lorsque leurs maris veulent manger avec elles, ils se font servir dans le harem. Des plats de viande coupée en menus morceaux et quelques herbages leur paraissent suffisans. Les mets sont fortement épicés, comme dans tous les pays chauds, et il est rare qu'ils mangent à leur dîner des pastèques ou des melons : on préfère les garder pour les intervalles des repas. Lorsqu'ils reçoivent du monde à leur table, les heures d'étiquette sont à midi ou à l'éché [1], et dans ces circonstances ils ajoutent à leur service ordinaire un mouton entier rôti à petit feu. L'animal patriarchal, farci de riz, saupoudré de canelle, de poivre, de muscade et de girofle, est flanqué d'un énorme pilau recouvert de sauces parfumées. Tout le monde mange à la gamelle, et la bienséance exige qu'on laisse prendre

[1] Après la première prière de la nuit.

au maître la première bouchée. Un domestique ou un esclave placé à côté des convives tient une bardaque [1] à la main, et la fait passer à ceux qui veulent boire. Les Djeddahouis mangent avec gloutonnerie : ils ne soupçonnent pas tout le plaisir que nous éprouvons à demeurer à table, et sous ce rapport nous avons des leçons à leur donner.

J'avais fait connaissance avec le Capitaine du port de Djeddah, il me donna plusieurs renseignemens que sa position le forçait à connaître. Abdallah (c'est ainsi qu'il se nomme) était un de ces hommes aux formes athlétiques que l'on rencontre souvent dans les ports du Levant, et qui semblent être nés pour la vie de forban. Il était toujours armé d'un long jonc qui lui servait à administrer ses corrections. Malheur à celui qui excitait sa colère! ses épaules en portaient l'empreinte pendant long-temps. Aussi n'avait-il qu'à lever son gourdin comme Neptune son trident, et un ordre admirable régnait parmi la foule de marins et de commissionnaires que leurs occupations attiraient sur le port.

Il avait promis de me conduire sur ses domaines,

[1] Vase de terre en forme de bouteille.

et un jour nous nous acheminâmes ensemble vers la marine. Après avoir traversé le grand bazar, il s'arrêta, et, me tirant par le bras, il me dit :

— As-tu remarqué cette construction qui est là devant nous ?

— Oui, lui dis-je, et je pense que ce sont de vieux restes de fortifications.

— Tu as raison. Ce sont les Turcs qui les avaient élevées pour se défendre contre les Portugais.

Je ne savais trop alors quelle confiance accorder à cette assertion ; mais, depuis mon retour en Europe, je me suis convaincu de son exactitude. D'ailleurs, dans le pays même, plusieurs personnes plus instruites qu'Abdallah sur l'archéologie étaient d'un avis unanime sur ce point.

Lorsque le Bolonais Louis de Barthème vint de Damas à la Mekke, il se rendit à Djeddah, et dans la description qu'il donne de cette ville, il assure qu'elle n'était pas fortifiée. « Cette cité, dit-il[1], » n'est point fermée de murailles ni de fossés, » mais néanmoins riche en maisons bâties à la » mode d'Italie. » C'était en 1503. Quelques an-

[1] Voyages de Louis de Barthème, Bolonais, page 46.

nées plus tard, les Portugais, qui venaient de s'établir dans les Indes, avaient formé le projet de détruire la Mekke et Médine, et c'était contre Djeddah que leurs flottes devaient tenter les premiers efforts. Préoccupé de ce projet, Alphonse d'Albuquerque entra dans la mer Rouge après sa malheureuse tentative contre Aden en l'année 1513[1]. « Le gouverneur, » dit le père Lafitau en parlant de lui, « entra dans la mer Rouge, contre » l'avis de tous ses capitaines et de tous ses pilotes, » à qui il n'eut d'autre raison à donner, sinon que » c'était l'ordre de la cour. En y entrant, il fit une » salve générale de toute son artillerie, comme par » une espèce de triomphe, parce qu'il était le pre» mier des Européens qui y fût entré avec une » flotte. Personne ne l'avait fait avant lui, avant » la découverte du Nouveau-Monde. Cependant ce » qui lui avait été prédit arriva : il pensa périr sur » les basses ; il fut obligé d'hiverner à l'île de Ka» meran ; il ne put joindre ni Suez ni Gidda » (Djeddah), ni avoir des nouvelles de la flotte du » sultan. »

[1] Histoire des découvertes et conquêtes des Portugais dans le Nouveau-Monde, avec des figures en taille-douce, par le R. P. Joseph-François Lafitau, de la compagnie de Jésus; in-8°, Paris, 1734, tom. 2, page 212.

Les musulmans n'ignoraient pas les desseins hostiles des Portugais, et on voit, d'après les derniers mots du passage cité, qu'ils se mettaient en mesure d'y résister. En 1516, le danger auquel les Djeddahouis avaient été exposés trois ans auparavant se présenta de nouveau. Soarez arriva devant cette place avec l'intention de l'attaquer [1]. Mais, en l'an 920 de l'hégire, ou 1514 de notre ère, El-Gouri, gouverneur de l'Égypte et de l'Arabie, avait fait fortifier cette ville. Il paraît pourtant que les ouvrages de défense n'étaient pas encore terminés, puisque les habitans voulurent s'enfuir dès qu'ils aperçurent la flotte. « Soliman, com- » mandant des forces musulmanes, les rassura [2]. » La prudence du général portugais les tranquil- » lisa encore davantage. Il est vrai que le port était » de difficile accès, qu'on ne pouvait en approcher » que par un canal tortueux qui était fortifié de » quelques redoutes et de quelques batteries. Soa- » rez appréhenda de s'y engager. Tandis qu'il perd » le temps en irrésolutions, Soliman, qui connut » à qui il avait affaire, lui envoya proposer le duel » corps à corps. Soarez eut la sagesse de le refu-

[1] Lafitau, t. 2, p. 274.
[2] Lafitau, t. 2, p. 274, 275.

» ser. C'en était une s'il avait osé entreprendre de » s'emparer de la ville et de brûler la flotte du ca- » life, comme il le pouvait.... Mais, n'ayant pu » prendre cela sur lui.... il se remit à la voile pour » l'île de Kamaran. » Soarez avait déjà fait une première tentative l'année précédente ; mais, parvenu à huit lieues de Djeddah, il fut obligé de rétrograder. André Corsal, qui était sur un des navires de la flotte, attribue cette retraite au temps contraire. « La fortune, » dit-il [1], « voulut que le » vent se tournât de poupe à proue, de sorte qu'il » ne fut jamais possible de passer plus outre ; ce qui » nous porta grand dommage, étant en ce temps-là » l'armée du sultan dépourvue. »

Les Djeddahouis furent encore délivrés de ce danger ; mais cependant leur commerce en souffrait, d'après le rapport du même Corsal [2]. « Il y a, » dit-il, « trois autres forteresses au pays de Mala-

[1] Seconde Lettre d'André Corsal, Florentin, à très-illustre prince, le duc Laurent de Médicis, touchant la navigation de la mer Rouge et de la Perse, jusqu'à la ville de Cochin, au pays des Indes, écrite le dix-huitième jour de septembre 1517, page 340.

[2] Première Lettre d'André Corsal, Florentin, à très-illustre seigneur Julien de Médicis, écrite en Cochin, ville des Jarres, le sixième jour de janvier, en l'an 1515, touchant ses voyages faits aux dites parties ; confrontée avec le Ptolémée, et traduite du toscan en français par le seigneur Gabriel Siméon, p. 322.

» bar, à savoir : Cananor, Calicut et Cochin, où
» les Portugais maintenant chargent les poivres et
» gingembres pour envoyer en Portugal, ne vou-
» lant qu'ils soient chargés pour ailleurs, et même
» pour Aden et par la Mecca, afin qu'ils ne passent
» en Alexandrie, envoyant tous les ans pour ce
» faire une armée au détroit de la mer Rouge, afin
» qu'il n'y passe point d'autres navires, de manière
» que l'on sera contraint de s'aller fournir d'épi-
» ceries de Venise à Lisbonne. »

Si l'on en croit Corsal, à l'époque de la seconde apparition de Soarez, Djeddah était fortifiée du côté de terre, mais sans défenses vers le port. « La-
« dite ville n'est pas trop grande, » dit-il[1], « mais
» bien murée et pleine de bâtimens de pierre :
» bien est vrai que du côté de la mer elle soulait
» être sans murailles; mais ils commencèrent à
» les y faire depuis que les Portugais furent pre-
» mièrement à la mer Rouge. » Les musulmans, connaissant toutes les difficultés de leur port, avaient commencé sans doute à fortifier cette place vers la terre, par crainte d'un débarquement; mais ils durent élever leurs murs vers la mer

[1] Seconde Lettre d'André Corsal, 352, 353.

après les tentatives des Portugais. Ainsi la tour que j'ai devant les yeux date environ de 1517.

Elle est adossée à un mur qui a appartenu à l'ancienne citadelle, et à l'extrémité de ce mur on en voit une nouvelle qui a la même forme. Vers le milieu on aperçoit encore une vieille porte dans le goût de l'architecture arabe un peu dégénérée. C'est un joli reste qui pourrait faire plaisir à un archéologue. Les pierres qui la forment sont sculptées avec goût, et on y distingue encore des restes des couleurs dont on les avait ornées à l'époque d'où date cette construction. Cette porte donnait autrefois sur le port, et on la nommait Bab-el-Bahar (porte de la marine). Elle est maintenant à égale distance des deux forts qui défendent la ville du côté de la mer, et à deux cents mètres du quai d'aujourd'hui. Le gouverneur de Djeddah a voulu utiliser ces ruines; il a fait élever un mur sur l'ancien, et il en a formé une choune[1] pour le gouvernement.

— L'espace renfermé entre la vieille citadelle et la nouvelle muraille, » me dit Abdallah, « a été abandonné par la mer, et on l'a disposé convenablement

[1] *Choune*, en arabe, signifie magasin.

pour y bâtir les maisons que tu vois et la grande mosquée d'Akat.

— Tu crois donc, » répliquai-je, « que les eaux se retirent vers l'Ouest ?

— C'est incontestable. Tu dois avoir remarqué sans doute ces deux petits étangs situés l'un au nord et l'autre au sud de la ville. Leurs limites te donnent la position de la mer à l'époque où l'on construisit la citadelle pour la défense du port. L'espace occupé encore par les eaux était plus profond, et voilà pourquoi il est demeuré enseveli sous les flots.

— A propos de ces étangs, il me semble que votre gouverneur devrait les faire combler, car, à la marée basse, les herbes marines, les coquillages et les poissons morts exhalent une odeur nuisible à la santé des habitans.

— Pourquoi vouloir faire ce qui arrive naturellement? L'homme doit-il travailler à une œuvre, lorsque Dieu se charge de l'accomplir? Croyons qu'il est meilleur ouvrier que nous. Au reste, veux-tu une nouvelle preuve de la retraite de la mer? Tu vois que l'espace enfermé entre les remparts n'est pas entièrement occupé par les maisons; c'est qu'à mesure que la ville s'agrandit vers l'ouest, la

population se porte de ce côté, et abandonne celui du Levant.

— La reconstruction de la muraille de terre me paraît indispensable : dans un cas de siége, la garnison aurait à défendre un espace trop considérable.

— Une nouvelle enceinte serait, il est vrai, nécessaire; mais où prendre l'argent? D'ailleurs, au besoin, les habitans de Djeddah feraient cause commune avec les soldats du pacha.

— Ordinairement, les marchands ne sont pas d'une humeur très-guerrière.

— Il n'en est pas de même des Djeddahouis. Ils sont tous dans l'usage de conserver deux fusils; et, en cas de siége, chaque quartier est préposé à la garde d'une portion des murailles : défense est faite à chacun d'eux d'aller au secours des autres, à moins qu'une brèche ne soit faite, et que l'ennemi ne soit sur le point de s'introduire dans la place. La cause de cet usage vient de l'orgueil et de la jalousie des habitans. »

Pendant que nous causions ainsi, nous arrivâmes sur le bord de la mer.

Le quai est formé de quelques longues poutres recouvertes de planches de sapin : il s'élève d'un

pied au-dessus du niveau des plus fortes marées. On a bâti sur la chaussée des murailles qui la coupent et forment autant de divisions destinées à recevoir spécialement certaines marchandises qu'on ne peut transporter ailleurs. Cette précaution établit de l'ordre dans les débarquemens, et les objets sont introduits dans la ville par les portes pratiquées sur toute la longueur du kai.

Le port est assez sûr et peut recevoir des bâtimens de guerre. J'y ai vu des navires de commerce de l'Inde, qui jaugeaient plus de mille tonneaux. En arrivant de Suez, la côte est toute remplie d'écueils à fleur d'eau formant une masse plane et compacte. Ceux semés à l'ouest de la ville sont isolés, et on les distingue à l'écume produite par la lame lorsqu'elle vient s'y briser. Les bâtimens doivent s'avancer entre ces deux rangées de sèches, doubler Djeddah, et ils trouvent enfin, parmi les récifs du sud, un bogaz [1] assez étroit, par lequel on est obligé de passer pour pénétrer dans le port. Du côté de la ville, on trouve de nouveaux écueils qui forment avec les premiers un canal où les navires d'un fort tonnage doivent mouiller. Les baglas [2]

[1] Mot arabe qui signifie *défilé, passe*.

[2] Nom arabe de bâtimens à voile latine de la mer Rouge.

arabes peuvent jeter l'ancre plus près du kai, et, après leur déchargement, elles pénètrent encore plus avant du côté du nord. L'ancrage des navires arabes est à un mille des murailles, et celui des premiers à trois milles environ. Les uns et les autres semblent être en rade; cependant ils sont comme dans un port, qui ne serait défendu que par un môle inachevé, dont le faîte n'aurait pas encore atteint le niveau des eaux, comme les écueils qui protégent celui de Djeddah contre les tempêtes de la mer.

On est obligé d'employer des chaloupes pour débarquer les marchandises. Ce moyen est long et dispendieux; mais il donne à vivre à beaucoup de pauvres gens.

L'espace parcouru par ces embarcations a très-peu de fond, et les marins doivent suivre un petit canal qui n'est pas praticable à la marée basse.

Entre la muraille du kai et les premières maisons, on trouve un assez grand espace, beaucoup plus long que large, où l'on a établi un petit chantier de construction. Il en sort des chaloupes destinées aux bâtimens de toute grandeur, des mâts, des vergues, des antennes, des timons et de grandes caisses cubiques, dont les Arabes se servent

à bord pour mettre leur eau[1]. On voit en ce moment en construction une chaloupe et une pirogue de pêcheur formée d'une seule pièce de bois. Tant que le chantier existera dans ce lieu, il ne sera pas possible d'y construire même des navires de cabotage, parce que tout ce qui en sort doit passer sous la porte du mur qui le sépare de la mer.

Au reste, le port n'est pas assez profond, et les bâtimens qui ont besoin d'être radoubés et carénés doivent être inclinés sur la bande, et profiter des plus hautes marées pour pouvoir arriver près du chantier. Lorsque les eaux se retirent, les charpentiers ou calfats font échouer les navires sur le flanc dans une position convenable pour leur opération.

La mer continue à se retirer, et les marins de Djeddah, qui sont témoins de ce fait depuis longtemps, prétendent que dans quinze ou vingt ans les chaloupes ne pourront plus aborder le kai qui existe aujourd'hui. Pendant les marées basses, on voit surgir au-dessus de l'eau des langues de terre qui s'étendent au loin en travers du port, et qui ne laissent entre elles qu'un petit passage fré-

[1] Ces caisses sont connues sur la mer Rouge sous le nom de *fantas*.

quenté par les embarcations. Dès que les sables auront barré cette ouverture, ce sera le moment de jeter une digue qui élèvera ces bas-fonds au-dessus du niveau des hautes eaux. L'espace compris entre cette digue et le kai actuel pourrait être facilement comblé : le port se trouverait alors tout proche du grand canal où viennent stationner les bâtimens du plus fort tonnage, et comme ce mouillage a de 70 à 100 brasses de profondeur, la retraite des eaux y serait insensible.

L'accroissement que prendra Djeddah, si l'on abandonne le passage du cap de Bonne-Espérance, et l'importance que l'Arabie semble devoir acquérir sous le gouvernement éclairé de Mohammed-Ali peuvent faire espérer l'exécution de ce travail, qui n'aurait rien de bien dispendieux, puisque la digue ne devrait avoir que quelques pieds de hauteur. Alors cette partie de la mer Rouge aura un port profond, stable et sûr; de grands bâtimens pourront y être construits et lancés à la mer, et Djeddah deviendra un point de grande importance lorsque le commerce de l'Europe et des Indes passera par l'isthme de Suez.

IV

I

Visite à la tombe d'Ève. — Un marabout. — Mendians. — Cimetière musulman. — Cimetière des infidèles. — Faubourg. — Tacrouris. — Leur voyage. — Leurs mœurs. — Lieu de prières. — Marécages. — Soldats irréguliers. — Habitans de Souakem.

II

Mekkaouis. — Ahmed-Pacha. — Son père. — Portrait. — Barbes. — Turbans. — Les Européens invitent le pacha à un repas. — Chébi-Effendi. — Émin-Bey. — Moustapha-Bey. — Un carrosse européen à la Mekke. — Jeux d'escamotage. — Musiques. — Danses.

I

Depuis que mon guide avait refusé de m'accompagner à la tombe d'Ève, j'avais formé le projet de la visiter sans le secours des musulmans. Quelques jours après mon arrivée, je me joignis à quelques Européens, et nous nous dirigeâmes ensemble de ce côté. Nos costumes pouvaient très-bien faire croire

que nous étions de pieux osmanlis de l'armée, attirés par un sentiment filial vers notre mère commune, et nous pensions avec raison que le gardien du monument ne nous en refuserait pas l'entrée. Cependant quelques-uns de nos compagnons, redoutant le fanatisme des habitans de Djeddah, ju gèrent prudent de ne pas s'aventurer dans une entreprise qui leur paraissait trop hasardeuse; quelques-uns même s'imaginaient que nous allions nous exposer à perdre notre tête ou à devenir musulmans.

A quelques pas au nord-est de la ville se dressent les cippes funéraires des principaux Djeddahouis; mais, au-dessus d'eux, comme une mère au milieu de ses enfans, s'élève un tombeau carré surmonté d'une coupole. La porte de ce petit monument est exposée à l'est, et on a laissé deux fenêtres, l'une au nord et l'autre au sud, pour laisser entrer l'air et le jour dans l'intérieur : c'est là la fameuse tombe d'Ève ou d'Éouan, comme la nomment les Arabes.

Un marabout âgé, à la figure douce et à la barbe ondoyante, était assis sur un petit tapis, à l'ombre de la coupole; un Coran entr'ouvert et une *goullé*[1]

[1] Mot arabe, *vase de grès*.

remplie d'eau étaient à côté de lui; il tenait à la main un chapelet de dattes sèches, et de temps en temps, il en portait quelques-unes à sa bouche. C'était un saint attaché au monument. Son front large annonçait une nature méditative; c'était un de ces hommes qui vivent plutôt de pensées que de pain, par la tête plutôt que par l'estomac.

Dès qu'il nous eut aperçus, il se leva et vint au-devant de nous :

— Vous venez sans doute, » nous dit-il, « pour visiter le monument élevé par les fidèles sur la tombe de leur mère?

— Nous espérons que tu seras assez bon pour nous le montrer.

— C'est ma principale occupation pendant la journée; vous n'avez qu'à me suivre.

Nous entrâmes; mais nous eûmes la vanité de garder nos babouches. Un vrai musulman n'aurait pas manqué de les laisser à la porte. C'était une faute; et s'il y avait eu du danger pour un chrétien de se trouver en ce lieu, nous en aurions subi les conséquences. Cependant le marabout, occupé à réciter quelques prières qu'il répète toujours dans ces occasions, ne parut pas y faire attention.

Pendant ce temps, je m'amusais à considérer la

disposition de l'intérieur. Les murs sont couverts de légendes et de versets du Coran. Au milieu, à six pouces au-dessus des dalles qui couvrent la terre, s'élève le soubassement d'un tombeau. Il est composé d'une pierre noire, un peu creuse vers le centre. Quatre petites colonnettes de bois surgissent de chaque coin; elles sont jointes par une traverse sur le chapiteau et supportent un demi-cylindre vide, dont la concavité est tournée vers le sol. Ce cylindre est coupé selon un plan tangent à l'axe.

Cependant le marabout nous voyant debout sans donner la moindre preuve de ferveur, et sentant bourdonner à ses oreilles une langue qu'aucun pèlerin ne lui avait jamais fait entendre, se douta que nous étions Européens. Il ne parut pas irrité de sa découverte, seulement on voyait sur sa figure l'expression de ce sentiment que l'on éprouve lorsqu'on s'est laissé duper; il se contenta de discontinuer ses oraisons et se montra bien plus tolérant que ne le serait un ermite italien, si un mahométan s'introduisait par la ruse dans le sanctuaire de sa madone. Et lorsque nous lui avouâmes qui nous étions, il nous dit naïvement : « Malech (peu importe) : Éouan est la mère de tous les hommes. »

— De tout temps, » continua-t-il, « ce tombeau a

été visité par les hommes de toutes les nations. Autrefois il avait quarante coudées de longueur et formait un magnifique monument.

— Celui qui existe aujourd'hui est-il ancien?

— Il a été construit depuis que les Ouahabis[1] ont été obligés d'abandonner le Hedjaz. Celui-ci s'élève à la même place et juste au milieu du nombril d'Éouan. Son corps était si long, que la tête se trouve à Médine et les pieds en Afrique. On m'a dit que Mohammed-Ali a envoyé des fonds pour environner le cimetière tout entier d'une muraille, et le gouverneur ne tardera pas à mettre ce projet à exécution.

Avant de partir, nous donnâmes un cadeau à notre marabout. Il ne voulut pas garder les piastres, et les distribua aux pauvres qui s'étaient approchés de ce côté, quand ils nous avaient vu entrer. Cela ne les empêcha pas, cependant, de nous demander un bacchich; et comment se refuser à leur demande, lorsque, profitant adroitement de la position, ils vous disent : « Mes maîtres, quoiqu'une grande distance nous sépare aujourd'hui,

[1] Nom d'une secte religieuse et militaire qui, dans ces derniers temps, s'est rendue très-célèbre en Arabie.

nous n'en sommes pas moins tous les fils d'une même mère. Lorsque vos frères vous demandent l'aumône, pourriez-vous ne pas leur accorder quelques paras ? »

En sortant de ce cimetière, le Père Lachaise de Djeddah, nous nous dirigeâmes vers le sud pour visiter celui du peuple. Une foule de tombes blanches qu'on dirait sculptées sur une même roche, se dressent devant vous. Les plus belles sont surmontées d'un turban : ce sont celles des hommes. Celles des femmes sont plus modestes : elles s'élèvent à peine au-dessus du sol. Rien n'est plus propre que ce lieu à vous rappeler que nous ne sommes que des voyageurs qui passent sur la terre, et qui doivent aller rejoindre ceux qui dorment devant nous. On aurait peine à trouver ici la moindre trace d'une verte végétation. Quelques arbustes secs et poudreux sont les seules plantes qui croissent sur la demeure des morts.

Cependant les chrétiens n'ont pas le droit de se faire ensevelir avec les musulmans. Lorsqu'un infidèle meurt, on l'enterre sur une lagune qu'on voit au sud de Djeddah, et on l'a choisie parce qu'elle est séparée du continent par les eaux. J'aime autant ce cimetière, avec le bruit éternel des flots de la

mer, que la stérilité et l'isolement qui entourent celui des croyans.

Entre ces deux cimetières et en dehors de la porte de la Mekke, on aperçoit quelques chétives habitations que l'on pourrait considérer comme formant un faubourg de Djeddah. On y tient un petit marché approvisionné par les Bédouins. C'est de là que partent la plupart des caravanes qui se dirigent vers l'intérieur. C'est aussi là qu'on dépose les fruits que l'on envoie de Taïf ou d'Oadi-Fatma. Le matin, lorsque les portes s'ouvrent, les *hammals* [1] les apportent au grand bazar, pour le compte des revendeurs.

Plus loin, on voit des cabanes plus chétives encore, et que des chiens d'Europe ne voudraient certainement pas habiter. Figurez-vous quelques branches rabougries jetées sur le sol et recouvertes de lambeaux de chiffons, de morceaux de drap ou de nattes que les derniers des mendians ont jetés au vent parce qu'ils les trouvaient trop sales ou trop usés, et vous aurez une faible idée de ces demeures, où des familles entières croissent et multiplient selon la parole de l'Évangile.

[1] Mot arabe qui signifie *commissionnaire*, *portefaix*.

Ce sont là les habitations d'une certaine race nègre, connue sous le nom de Tacrouri. Quel est l'oiseau du ciel ou l'animal sauvage des forêts qui ne sache pas se créer une retraite plus confortable que ces misérables parias? Aussi leur nom est-il pour les Orientaux synonyme de ce qu'il y a de plus dégradé, de plus vil, et c'est à peine si on leur donne la qualité d'homme. Cependant ces noirs sont plus à plaindre qu'à blâmer. Doués d'une nature douce et soumise, ils vivent au milieu d'un peuple subtil et avare qui les trompe et les appauvrit, et la nostalgie achève de faire ce que l'astuce et le mépris des Djeddahouis ont commencé.

Mais pour faire comprendre le paragraphe qui précède, disons quelques mots sur cette étrange population. Écoutez ce que m'a raconté un jellab[1], que sa position rendait compétent sur ce point:

« Ce peuple, me dit un jour ce marchand d'esclaves, habite une contrée de l'Afrique située au-delà du Darfour. Ce pays se nomme Tacarna, mais plus particulièrement Bournou. Comme le terrain n'est pas très-riche et que les productions ne peuvent pas suffire aux besoins des habitans, le gou-

[1] Marchand d'esclaves.

vernement, pour se défaire de l'excès de la population, renvoie, toutes les années, quelques milliers de nègres, sous prétexte de les diriger vers la Mekke pour l'accomplissement du pèlerinage.

» Leur caravane se met en marche et traverse le Darfour et le Kourdoufan. Quoique ces pays soient séparés par des déserts affreux, ces nègres font tout le trajet à pied, vivant des provisions qu'ils ont mises dans des besaces suspendues aux deux bouts d'un bâton, dont le milieu s'appuie sur leurs épaules. Ils prennent aussi des outres d'eau; mais comme ils partent toujours à l'époque des pluies périodiques, ils en trouvent en chemin dans le creux des rochers ou les lits des torrens.

» Pendant leur pèlerinage, ils vendent des racines et des drogues de leur pays; ils distribuent des amulettes qui préservent les nègres de toute sorte de maladies, et font des philtres d'amour. Plusieurs d'entre eux sont cheikhrs et savent écrire. Quelques versets du Coran, tracés sur un morceau de parchemin, leur valent de bonnes aubaines qui leur permettent d'accomplir leur pénible voyage. Du Kourdoufan ils se rendent à Cartoum ou à Dongolah, et ils gagnent ensuite Massaouah par l'Abyssinie, ou Souakem en traversant

le désert des Bicharris. Dans ces ports de mer, on les prend pour rien sur les navires, et on les débarque à Djeddah.

— Il me semble, dis-je au jellab, qu'il faut être doué d'un courage surhumain pour s'aventurer dans des déserts qu'on ose à peine aborder lorsqu'on a avec soi des dromadaires et des guides expérimentés. Comment une caravane aussi nombreuse trouverait-elle à subsister dans des traversées qui durent quinze jours, avec quelques gouttes d'eau pour se désaltérer?

— Le courage religieux est plus fort que tous ces obstacles. D'ailleurs, ils ne partent pas tous ensemble, mais successivement, par petites troupes de cent cinquante à deux cents hommes, ayant une bannière particulière, et ils n'abandonnent jamais un pays sans avoir acquis les moyens de continuer leur pèlerinage.

» On remarque souvent des femmes au milieu d'eux; mais il est rare qu'on leur fasse porter autre chose que des calebasses remplies d'eau destinée à leur usage particulier. Les habitans des lieux où ils passent ont grand soin de ne pas se rencontrer isolés sur leur passage; car les Tacrouris les font prisonniers et les forcent à se charger d'une

partie de leur bagage. Ces nègres n'ont aucune pitié pour ces malheureux ; il faut qu'ils marchent avec leur fardeau jusqu'à ce qu'ils tombent épuisés de fatigue.

— Voilà qui passe les bornes de l'humanité et de la justice, et qui doit diminuer la compassion des honnêtes gens pour le sort qui les attend dans le Hedjaz.

— De Djeddah, ils se rendent à la Mekke, et après le pèlerinage quelques-uns retournent chez eux, tandis que le plus grand nombre, se rappelant toutes les fatigues et tous les dangers de leur premier voyage, ne se sentent pas assez de courage pour entreprendre le second, et prennent le parti de s'établir dans les principales villes du Hedjaz. Là ils s'adonnent aux métiers les plus vils, que personne ne voudrait faire parmi les Arabes, et ils finissent par s'abrutir au point qu'ils ne conservent de l'homme que la forme.

— Cependant j'ai connu des Tacrouris aussi intelligens que le commun des autres nègres, et peut-être même davantage.

— Ce sont ceux qui ont le bonheur d'être recueillis par des personnes riches, qui les prennent à leur service avant que la misère et la nostalgie les aient abrutis.

» Les femmes de ceux qui conservent leur indépendance font de la poterie, qu'elles vendent au bazar. Leurs maris emploient, pour se nourrir, les moyens dont ils se servaient en voyage : ils font des amulettes, des philtres, ou servent de saka[1]. Plusieurs d'entre eux n'ont point de demeure; ils couchent constamment dehors, et pendant le jour ils s'endorment au soleil, sans contracter aucune maladie.

» Ceux qui prennent le chemin du Bournou n'y arrivent qu'en bien petit nombre. Quelquefois même leurs caravanes sont englouties par les sables ou périssent faute d'eau, et ainsi se trouve accompli le but de leur gouvernement. »

Entre les demeures des Tacrouris et la tombe d'Ève, on voit un grand espace rectangulaire fermé par quatre murs en terre ayant chacun une porte : le premier jour du petit bairam[2], tous les habitans de Djeddah se réunissent dans cette enceinte, et les derniers arrivés sont obligés de se tenir en dehors, à moins qu'ils n'appartiennent à quelque famille distinguée. Un moment avant le lever du soleil, ils prient tous ensemble et à haute voix pour les morts. La cérémonie dure une heure et

1 Porteur d'eau. Ce nom est déjà connu du lecteur.
2 Pâque musulmane.

demie, et elle se termine par un discours que prononce le kadi. Ensuite on se disperse; les hommes rentrent dans la ville; mais les femmes se rendent dans les cimetières, pour pleurer sur la tombe de leurs parens.

En s'avançant encore vers l'est, on aperçoit des rochers de corail, vieux récifs abandonnés par la mer, et que la vague a battus ou léchés pendant des milliers d'années peut-être. Les bas-fonds où jadis le pêcheur jetait ses filets, où mordait l'ancre des bâtimens, ne forment aujourd'hui qu'un cloaque où l'eau se conserve long-temps après l'époque des pluies.

A côté de cette lande marécageuse végètent quelques arbres épineux. Des tourterelles et d'autres oiseaux assez nombreux viennent se reposer sur leurs branches, attirés par la verdure et le voisinage de l'eau. Des soldats arnaoutes ou bosniaques des troupes irrégulières, fatigués sans doute de l'éternel pilau qui forme leur nourriture ordinaire, viennent se placer à l'ombre d'une mimosa, alléchés par l'espoir de faire une brochette de ces oiseaux. Ils tiennent d'une main la pipe et de l'autre le fusil, et ils s'en retournent presque toujours avec leur charnier bien garni.

C'est là l'unique occupation de ces cavaliers, et

les Arabes les maudissent, parce qu'ils ne respectent pas même les tourterelles, qui, dans tout le Hedjaz, sont placées sous la protection du prophète. Ce petit bassin d'eau douce, avec ses arbres flétris et deux ou trois palmiers perdus dans la ville à côté d'une mosquée, voilà toute la végétation de Djeddah.

Puisque j'ai parlé des Tacrouris, disons quelques mots sur un peuple aussi fier et indépendant que le premier est humble et soumis. Vous remarquez à Djeddah un type d'hommes élégans, parcourant nonchalamment les rues, les bazars de la ville, et s'installant gravement sur les sarirs [1] des cafés. Leur teint est presque aussi noir que celui des véritables nègres ; mais une teinte rouge naturelle, d'une couleur presque imperceptible, suffirait pour les distinguer de cette race, s'ils ne se faisaient remarquer d'ailleurs par d'autres signes.

Leur type de figure est bien éloigné de celui des Arabes, et le contour affecte plutôt la forme d'un losange que celle de l'ovale. Leur nez est aquilin, leur menton pointu ; ils ont des yeux d'aigle, aussi fiers mais plus doux, expressifs, mélange incom-

[1] Siéges grossiers en forme de canapé.

préhensible de bonté, de nonchalance et d'orgueil. Le blanc de la prunelle est d'une pureté et d'une limpidité extrêmes, et donne à leur regard un éclat incomparable. Leur bouche est de moyenne grandeur; et les dents sont d'une blancheur éblouissante. Leurs membres sont grêles, déliés, mais forts et nerveux.

Leur tête est ombragée d'une forêt de cheveux longs, crépus, noirs comme des plumes de corbeau; ils s'arrondissent sur le derrière du cou, et une énorme touffe s'élève au-dessus du front. Cette chevelure est nattée avec soin et disposée en une infinité de tresses symétriquement arrangées les unes à côté des autres. Un petit bâton long de six pouces y est toujours fixé; ils s'en servent pour raccommoder les nattes qui se dérangent. Ils oignent les cheveux de beurre ou de quelque autre matière grasse, pour les rendre moins rebelles à leurs soins, et lorsqu'ils se couchent ils appuient leur tête sur un coussin de bois, pour ne pas être obligés de les peigner trop souvent. Cette chevelure est remarquable par son originalité; mais comme elle conserve toujours la même position, à cause de sa raideur, elle manque de cette mobilité qui fait la beauté de celle des races caucasiennes.

Ces hommes étranges sont des indigènes de Souakem, attirés à Djeddah par leur négoce. Ce peuple, qui a une haute opinion de lui-même, se promène gravement au milieu des malheureux qui encombrent les rues de Djeddah, et lui seul conserve sans cesse une figure sereine au milieu de la tristesse qui l'environne. Leur costume, simple mais élégant, a toujours un aspect de propreté qui marque leur aisance et leur supériorité d'intelligence. Ils portent des souliers ou plutôt des sandales dans le genre de celles des habitans de Djeddah, mais mignonnes, coquettes, avec une bande de cuir large de deux doigts qui part du bas de la jambe, suit le dessus du pied, et s'avance de quelques lignes en avant des orteils.

Leurs reins sont soutenus par une ceinture de cuir, et ils jettent sur leurs épaules une toile blanche, qu'ils drapent de mille manières, mais toujours avec grâce. Leur figure et leur démarche annoncent des sentimens nobles, et la teinte d'orgueil qui s'y mêle provient de l'habitude qu'ils ont de commander aux esclaves dont ils font le commerce. Il n'y a pas d'exemple qu'un de ces hommes, éloigné de son pays, ait été obligé de mendier. Ils sont libres dans l'intérieur de leur patrie; mais la ville

de Souakem obéit à un gouverneur turc nommé par le pacha d'Égypte, et qui actuellement se nomme Mohammed-Ali comme lui.

Ces étrangers font avec Djeddah le commerce des céréales; ils apportent aussi des ballass[1] de beurre pour une quantité qui équivaut aux trois quarts de la consommation de cette ville. Leur pays abonde en dromadaires très-estimés : ils les envoient ici par mer, ou bien ils les dirigent par terre vers l'Égypte, en suivant les côtes de la mer Rouge jusqu'à Kosseir.

II

Plusieurs habitans de la Mekke sont venus nous rendre visite, et j'ai eu le temps de les examiner tout à mon aise. Ces Arabes, qui occupent la ville sainte, se croient naturellement le premier peuple de la terre, et aussi est-il facile de distinguer à travers les apparences d'une politesse exquise les traces évidentes

[1] Nom arabe des jarres.

d'une fierté qu'ils ne peuvent dissimuler. Ceux que j'ai vus ont les yeux noirs et perçans ; un teint brun, des lèvres épaisses et une grande bouche annoncent que la pureté de leur race a été altérée par le croisement des négresses et des femmes gallas qui peuplent les harems de la cité sacrée. Leur conversation est vive, enjouée et semée de traits d'un esprit piquant. Ils ont un tempérament nerveux et très-irritable. Le sang africain, qui coule dans leurs veines, les rend capables d'éprouver de grandes passions, et on sait qu'ils portent au plus haut degré l'amour et le fanatisme, le culte des femmes et celui de Dieu.

Cependant les préjugés des principaux citoyens de la Mekke et de Djeddah contre les chrétiens semblent vouloir se dissiper ; mais les sentimens d'intolérance du peuple de ces deux villes n'ont éprouvé aucune atteinte. Chebi-Effendi, gardien de la clef de la maison de Dieu, n'a pas dédaigné d'envoyer de très-beaux présens à quelques Européens de l'expédition, et il a reçu d'eux, en échange, des fusils à piston et des lunettes d'approche, que les Arabes sont encore bien loin de savoir confectionner.

On sait que les Orientaux se soumettent aveuglément au dogme de la fatalité. « Pourquoi ferions-

nous des remèdes? disent-ils lorsqu'ils tombent malades; c'est Dieu qui nous a envoyé le mal, il saura bien nous en délivrer s'il le trouve à propos; et, dans le cas contraire, comment des moyens humains pourraient-ils porter obstacle à sa volonté? » Cependant les grands de la ville sacrée demandent tous les jours des consultations aux médecins de l'armée; ils leur ont même adressé un de leurs fils atteint d'une maladie de poitrine, et un autre jeune homme attaqué de la pierre, sur lequel on va bientôt pratiquer l'opération de la taille.

Il n'y a pas long-temps qu'Ahmed-Pacha, chef de l'expédition d'Arabie, n'avait aucune foi à la médecine européenne, tandis qu'à la Mekke il ne faisait pas difficulté de livrer sa santé à de mauvais empiriques arabes, et même à de bonnes femmes qui, certes, ne possèdent pas même les premiers élémens de la science médicale. Cependant, voyant que leurs remèdes ne produisaient aucun effet favorable, il s'est décidé à faire le voyage de Djeddah. Les employés de l'armée ont été assez heureux pour lui procurer une prompte guérison, et il a commencé à considérer la médecine avec moins de dédain.

A cette époque il accepta une invitation à dîner

chez les Européens de l'armée, représentés par M. Chedufau, médecin en chef, ancien élève de M. le baron Larrey; et M. Mari, dit Bekir-Aga, ancien soldat de l'empire, aujourd'hui bimbachi ou commandant, et attaché au général en qualité de son instructeur particulier.

Mais, avant d'aller plus loin, il est bon de faire connaître le chef de l'expédition à nos lecteurs.

Ahmed-Pacha est neveu de Mohammed-Ali du côté de sa mère. Son père, qui plus tard a été appelé Moustapha-Bey, vendait du poivre et du fromage dans une petite boutique du Caire, pendant que le vice-roi actuel venait de quitter celle où son père débitait du tabac, pour prendre du service dans les armées du sultan. Certains panégyristes salariés, ne pouvant nier que Mohammed-Ali ne fût le fils d'un spéculateur de tabac, ont prétendu que son père était un riche négociant de la Calle, qui faisait en grand le commerce de cette denrée; mais, pour son propre compte, Ahmed-Pacha ne suit pas la conduite des flatteurs de son oncle, et il avoue à qui veut l'entendre que son père était un simple épicier établi dans un bazar de la capitale de l'Égypte.

Ahmed-Pacha est aujourd'hui âgé de trente-deux

ans : sa taille est au-dessous de la médiocre, et il fait partie de ce petit nombre de Turcs qui peuvent laisser pousser leur barbe, quoique portés sur les cadres de l'armée régulière. Lorsque Mohammed-Ali a voulu discipliner ses troupes à l'européenne, il a ordonné aux soldats de se couper la barbe et de laisser croître la moustache, et il a été décidé que ceux qui ne se conformeraient pas à l'ordonnance ne recevraient jamais de l'avancement.

Cependant, au lieu de prêcher par l'exemple, Mohammed-Ali a conservé la sienne ; Ibrahim-Pacha l'a aussi gardée, parce que, disait-il, elle avait été frottée, à Médine, sur le tombeau du prophète, et qu'alors il avait formé le vœu de la laisser croître jusqu'à la fin de ses jours. J'ai connu en Arabie un officier très-dévot qui a mieux aimé végéter dans le grade de sous-lieutenant plutôt que de consentir à se priver de la sienne. Lorsque le pacha d'Égypte donna cet ordre, tous les officiers se demandèrent si leur maître voulait les avilir et les déshonorer, et peu s'en fallut que ce ne fût l'occasion d'une révolution [1] ; mais aujourd'hui on s'y

[1] C'est l'histoire des queues des hussards supprimées par Napoléon, et de la plupart des réformes introduites en Russie par Pierre le Grand.

est habitué, et tous les nouveaux venus se soumettent sans peine au rasoir du barbier.

La barbe d'Ahmed-Pacha est noire, longue et assez touffue. Ses yeux sont de la même couleur, et annoncent une ame bonne, une ame qui souffre mais qui sait se résigner. Sa santé est maladive ; il a le dos courbé, et sa tête est inclinée vers sa poitrine. Un simple tarbouch de la forme de ceux de Tunis compose sa coiffure, et le magnifique turban dont les Turcs étaient jadis si fiers a disparu.

Lorsque Mohammed-Ali défendit aux militaires de s'entourer la tête de châles, il éprouva la même résistance que pour faire tomber les barbes. Les pachas et les généraux, se croyant à l'abri de l'ordonnance, s'étaient dispensés d'y obéir. Ibrahim-Pacha, choqué de leur conduite, les convoqua tous chez lui pour un jour désigné. Il fit poster dans les appartemens qui précédaient le sien des kaouas qui reçurent l'ordre d'arrêter les récalcitrans et de s'emparerde leurs beaux turbans.

Au matin indiqué, tous les officiers généraux, sans se méfier de rien, arrivèrent sur leurs beaux chevaux magnifiquement harnachés ; ils en descendirent et les confièrent à leurs saïs[1]. Dès qu'ils

[1] Palefreniers.

eurent pénétré dans la première salle, qui ordinairement était éclairée, ils furent très-étonnés de la trouver dans une complète obscurité. Les kaouas, qui s'étaient habitués aux ténèbres en y séjournant, exécutèrent leurs ordres, et disparurent furtivement avec leur butin.

Aussitôt des esclaves accoururent et laissèrent pénétrer le jour dans l'appartement. Les chefs, qui avaient craint d'abord pour leur vie, reconnurent qu'on n'en voulait qu'à leur turban et se résignèrent sans murmurer; ils parurent en simple tarbouch devant Ibrahim-Pacha, et la réception eut lieu de part et d'autre comme si rien d'inaccoutumé ne se fût passé. Il n'y a que des Turcs capables d'une pareille résignation à la volonté de leur maître.

Le caractère d'Ahmed-Pacha annonce un homme né plutôt pour goûter le charme de la vie domestique que pour s'occuper d'affaires politiques et de commandemens d'armée. Lorsqu'il se livre aux épanchemens de son cœur, il se plaint à ses confidens du rôle pénible que sa position le force de jouer, et il ne soupire qu'après le repos du harem. Au reste, ce n'est ni l'adresse ni l'intelligence

qui lui manquent, c'est plutôt la volonté, la force d'exécution.

Il aime les femmes passionnément, et son plus grand plaisir, quand il habitait le Caire, était de se renfermer avec elles loin du monde et des affaires. Peu de Turcs ont un sérail aussi beau que le sien. Il a consacré à son embellissement des sommes très-considérables, et l'a orné de tout ce que le goût oriental a imaginé de plus riche et de plus voluptueux. Lorsqu'il était au camp d'instruction, à Kanka[1], où son oncle le forçait de demeurer, il faisait semblant de se coucher dans sa tente; mais il s'échappait clandestinement, et, suivi de quelques mameloucks favoris, il entrait au Caire secrètement. Il passait la nuit dans son harem, et avant que le tambour ne battît la diane, il était de retour au camp.

Ce général a passé les plus belles années de sa vie dans le Hedjaz. Mohammed-Ali, avec sa prévoyance habituelle, l'avait envoyé à la Mekke fort jeune, afin que les Arabes, habitués à le considérer comme un compatriote, eussent moins de peine à se soumettre à son commandement. Autrefois il

[1] Kanka est le nom d'un village peu éloigné du Caire, où Mohammed-Ali avait formé un grand camp d'instruction pour sa jeune armée.

menait, dit-on, dans la ville sainte une vie assez dissipée. Il convoquait ses amis dans des festins somptueux, où les vins et les liqueurs n'étaient pas épargnés, et, après le repas, on s'introduisait dans les harems des voisins absens. Aujourd'hui son caractère est bien changé. L'âge, les maladies, les fatigues de la guerre, la fin malheureuse de ses expéditions militaires, et la douleur d'être éloigné du Caire, l'ont complètement transformé : il est devenu dévot, et ne soupire qu'après le moment où il pourra s'effacer de la scène politique de l'Égypte.

Le soleil vient de se coucher ; c'est l'heure à laquelle les Arabes se lèvent, c'est-à-dire celle où ils donnent le plus d'essor à leur activité. Le pacha se présente dans notre salon : son costume est des plus simples : il a un habit à la mode du nézam [1], vert et sans aucune broderie ; sa ceinture est en soie, et a été travaillée dans un atelier de la Syrie.

Chébi-Effendi l'accompagne ; il est suivi d'un chérif de la Mekke. Tous deux sont vêtus à la mode des Arabes.

Ahmed-Pacha a amené avec lui trente officiers,

[1] Nom de l'armée régulière.

mamelouks ou kaouas attachés à sa personne. Les uns portent son narghilé, une cassette renfermant tous les vases propres à faire le café, une coupe en argent; les autres, des serviettes en soie avec une frange d'or, un bassin d'argent et une aiguière, dont on se sert dans tout l'Orient pour se laver les mains et la bouche après le repas.

Parmi ses officiers, on remarque Emin-Bey, son aide de camp, possédant une éducation européenne; un air de fierté tempéré par un regard assez doux brille sur sa figure. Il est aussi dévot que son maître, et peut-être moins tolérant. C'est lui qui nous recevra si bien à Moka, lorsque je passerai dans cette ville avec M. Combes, pour aller en Abyssinie. Cet homme avec les insignes de colonel, c'est Moustapha-Bey, qui commande le troisième régiment : il est ignorant, orgueilleux; il professe un profond mépris pour tout ce qui n'est pas musulman, et pousse l'indolence jusqu'au dernier degré.

Chébi-Effendi, quoiqu'il ne soit pas chérif, est d'une noblesse beaucoup plus ancienne que les descendans du prophète. Il est gardien de la clef de la kaaba, et sa charge, qui est héréditaire dans sa famille, lui attire le respect et la vénération de tous les fidèles croyans.

Chébi est un homme de moyenne taille; il a de l'embonpoint, un teint brun très-foncé; son menton et ses joues sont couverts de bouquets de poils assez rares; son œil est noir, plein d'expression, et annonce l'adresse, la ruse et la pénétration; sa tête, couverte d'un de ces takias formés de pièces rapportées, que nous avons déjà décrits, est enveloppée dans un immense châle de cachemire blanc; sa robe est d'une étoffe de soie rayée de noir et de jaune, son caftan d'un drap rouge étincelant; ses jambes sont nues, et des sandales arabes composent sa chaussure. Sa famille rappelle celle des patriarches ses ancêtres; elle compte huit garçons et sept filles; mais malheureusement l'aîné de ses fils, qui doit hériter de ses fonctions, est rachitique et bossu.

C'est Chébi qui reçoit les offrandes de tous les musulmans qui visitent la maison de Dieu. A l'époque du pèlerinage, leur nombre s'élève souvent à plus de cent mille personnes, qui toutes préféreraient vendre leur pipe plutôt que de ne rien laisser dans la cassette aux offrandes. Les grands personnages surtout se piquent de générosité, au grand profit du saint Pierre de la Mekke. Chébi prend aussi toutes les années la chemise de soie

noire qui enveloppe la kaaba extérieurement, dès qu'on l'a remplacée par celle que l'Émir-Hajji apporte du Caire.

Ses richesses sont immenses, et comme il craint de devenir victime de la cupidité des Turcs, il a toujours chaudement embrassé leurs intérêts. Aujourd'hui c'est un zélé courtisan d'Ahmed-Pacha, qui l'aime sincèrement, à cause de ses qualités et de l'emploi auguste qu'il exerce. Dernièrement ce général lui a fait cadeau d'un très-beau carrosse venu de Paris, et qu'il avait apporté du Caire pour son usage particulier.

Voilà donc les moyens de transport usités en Europe intronisés au milieu du foyer religieux de l'Orient. Comment les Arabes n'aimeraient-ils pas ces voitures si douces, où l'on est parfaitement à l'abri du soleil et des tourbillons de sable, où l'on peut dormir, fumer, causer avec des femmes ou des amis, pendant que les vigoureux coursiers du Nedj vous emportent avec la rapidité du vent? De Djeddah à la Mecque, la route qui existe aujourd'hui est assez belle pour être parcourue ainsi. Plus tard, si les riches Mekkaouis veulent se transporter ailleurs de cette manière, ils feront aplanir les routes de leur territoire, et le peuple y ga-

gnera ; car souvent ce qui n'est fait que pour l'agrément de quelques-uns devient avantageux aux intérêts de tous. Combien de départemens y a-t-il en France qui sont dotés de belles routes, qu'ils n'auraient jamais eues si le carrosse de tel ou tel personnage avait pu parvenir commodément jusqu'à son château!

Lorsque le pacha veut se mettre à table, un de ses mamelouks met un genou à terre ; d'une main il tient un ticht [1], et de l'autre il verse de l'eau sur les mains de son maître, tandis qu'un nouveau mamelouk, dans la même posture, lui présente une serviette pour s'essuyer.

Chébi-Effendi ne fait aucune de ces cérémonies, et s'installe bravement à table.

Le repas est servi à la mode française, avec cette différence qu'on ne voit point de vin. Qu'on se figure l'embarras des Arabes et des Turcs, assis sur des chaises de l'Inde, avec les jambes retombantes sur le parquet, et en présence d'un attirail de cuillers, de fourchettes, de couteaux, de verres et de tout ce qui s'ensuit. Nous avons une reproduction complète de la fable du loup et de la ci-

[1] Cuvette en métal.

gogne, et certainement, si le bon La Fontaine n'avait pas eu la louable habitude de ne mettre en scène que des animaux, il eût pu intituler son apologue : *Le Turc et l'Européen;* car on sait que, lorsque nous nous asseyons pour la première fois devant une sanié [1], nous ne sommes pas plus à notre aise que nos convives d'aujourd'hui.

Cependant Chébi-Effendi *ne peut prendre miette*, et les Européens, au lieu *de laper le tout en un moment*, s'amusent à couper les morceaux dans son assiette, afin qu'il n'ait qu'à les prendre avec la fourchette, ce qui ne lui réussit pas toujours du premier coup. Le pauvre Mekkaoui [2] est d'une gaucherie inconcevable; mais il conserve toujours une humeur enjouée et rit le premier de sa maladresse. Ayant vu un Français prendre du poivre avec un couteau, il enfonce les doigts dans une salière, met le sel sur la lame de son poignard et le répand sur son assiette. Lorsque le pacha manifeste l'envie de boire, ses mamelouks lui présentent une coupe d'argent : il la refuse et se sert des verres en cristal qui sont sur la table; tous les convives imitent son exemple. La conversation, d'indifférente

[1] Plateau en métal sur lequel les Orientaux prennent leurs repas.

[2] Habitant de la Mekke.

qu'elle était au commencement, s'anime un peu malgré l'absence du vin : on parle politique et religion. Chébi-Effendi a l'apparence d'un homme très-tolérant, et, quand il est en petit comité, il récite en riant la profession de foi musulmane. Il nous assure souvent que, s'il le pouvait, il nous amènerait à la Mekke; mais, à son avis, les préjugés du peuple s'y opposeront encore longtemps.

Lorsque le repas est terminé, on dresse une table dans la salle voisine. La suite du pacha et les Arabes venus avec Chébi-Effendi vont s'y asseoir. En Orient, quand on reçoit le maître, on est habitué à traiter les serviteurs; on doit aussi nourrir et loger les chevaux et les dromadaires qui portent les hommes et les bagages.

Dans la salle principale, on fume et on boit le café. Un pharmacien italien, renommé par son adresse, exécute des jeux d'escamotage avec vitesse et élégance. Ces jeux étonnent et amusent en même temps. Le pacha est le seul qui, de temps en temps, soupçonne les supercheries. Chébi-Effendi se passionne trop et ne comprend pas; il monte sur une chaise en poussant des exclamations de surprise et d'admiration, afin de mieux voir ce qui se passe

sur la table du prestidigitateur; mais il est toujours la dupe de l'habile Italien.

Les jeux cessent, et Chébi, comme pour se délasser de l'effort qu'il vient de faire, s'étend de tout son long sur le divan. Bientôt une musique harmonieuse se fait entendre : c'est un Piémontais qui exécute quelques morceaux d'opéra sur un piano venu des Indes, et qu'il avait acheté pour quinze talaris, avec MM. Mari et Chedufau. Excités par le son de cet instrument, quelques Français commencent à danser. Les Turcs et les Arabes les imitent, et l'on jouit du même coup d'œil des passes rapides et légères de l'Europe et des mouvemens lents et voluptueux des peuples d'Orient. L'orchestre s'augmente encore d'une mandoline italienne. L'ensemble rappelle aux exilés d'Occident la patrie absente et les émotions du foyer paternel. Ils sont les seuls à jouir de ces émotions. Les Turcs et les Arabes n'ont pas une oreille musicale pour ce genre d'harmonie; ils ne comprennent pas.

Le lendemain, tous les habitans de Djeddah, pauvres et riches, grands et petits, hommes et femmes, ne parlaient que de ce fameux repas. Lorsque deux Arabes se rencontraient dans la rue, l'un d'eux disait à l'autre :

— Savez-vous la nouvelle?

— Laquelle?

— Et la grande nouvelle?

— Non.

— Eh bien! apprenez que deux musulmans riches, puissans, connus également par leur inviolable attachement à la foi musulmane, sont allés dîner avec des Européens, sont allés rompre le pain et manger le sel avec des mécréans.

— Et quels sont ces hommes?

— Ahmed-Pacha et Chébi-Effendi.

— Allah! Allah! machallab! Les jours de désolation annoncés dans le Koran sont accomplis. Que pouvait-il arriver de bon de ce nuage d'infidèles qui, comme une nuée de sauterelles, est venu s'abattre sur le territoire sacré?

I

Les trois régimens qui font partie de notre expédition n'avaient pu être réunis en un même lieu, à cause de la rareté de l'eau. Le 3e de ligne campe sous les murs de Djeddah, le 7e a été cantonné à la Mekke, et le 16e a dressé ses tentes à Bahara, large vallée située sur le chemin qui con-

duit du port de mer à la ville sacrée. Le médecin en chef a l'intention de se fixer pendant quelque temps dans cette position pour y organiser le service de santé. Je me dispose à l'accompagner.

Nous disons adieu pour quelque temps à nos amis de Djeddah. Notre demeure ne va plus se composer de murs de pierre, de moucharabies [1] et de terrasses; elle est suspendue aux flancs d'un chameau. Nous quittons la vie de citadin pour nous initier à celle des Arabes bédouins. Désormais notre maison sera une tente; le foyer, quelques pierres noircies par les voyageurs qui nous ont précédés; un tapis étendu sur le sable nous servira de lit. Nous n'entendrons plus le bruit de la vague qui se brise contre les écueils; notre horizon sera fermé de tout côté par des montagnes stériles, nues et décharnées par le temps.

En sortant de Djeddah, on a devant soi une plaine qui fuit à l'horizon au nord et au sud; à l'est, elle est bornée par une chaîne de montagnes parallèles à la côte, dont elles sont éloignées de deux lieues. Depuis la saison des pluies jusqu'à celle où la chaleur devient très-forte, c'est-à-dire depuis

[1] Nom arabe d'une jalousie.

le mois d'octobre jusqu'à celui d'avril, cette plaine se revêt d'une plante verte que les Arabes nomment hachich, et qui sert de nourriture à leurs troupeaux. Quelques Bédouins sèment des concombres et des pastèques sur les terrains arrosés par les torrens qui s'écoulent des hauteurs. Lorsque l'été arrive, les pâturages se dessèchent et laissent à découvert un terrain aride et sablonneux; alors les bestiaux ne trouvent plus à brouter que quelques plantes poudreuses auxquelles leur nature vivace permet de résister à la sécheresse et à la chaleur.

Au nord et au sud de Djeddah, on trouve deux villages dont les maisons sont construites en terre; ils contiennent chacun mille ames de population. Quatre autres, d'une moindre importance, sont disséminés sur la plaine au milieu des douars de Bédouins nomades, que l'on distingue, pendant le jour, à la blancheur de leurs tentes, et, durant la nuit, à la lumière d'un foyer qui ne s'éteint presque jamais.

Après quelques pas faits au milieu des montagnes, nous trouvons un café. Les chameliers et les voyageurs s'y arrêtent ordinairement. Pour l'Arabe et l'étranger, c'est une station aussi agréable que les cabarets qui s'élèvent à côté de nos grandes

routes. Nous y trouvons des ulemas de la Mekke, deux arnaoutes et quelques fellas égyptiens. Les collines que nous avons devant nous s'entr'ouvrent pour nous laisser passer sur un chemin sinueux qui serpente au pied des hauteurs. Il est doux et uni jusqu'à la Mekke, malgré que l'on voyage presque toujours au milieu des montagnes.

Cette chaîne est généralement stérile et fracassée; cependant quelques plantes flétries végètent sur ses déclivités, et nous apercevons de temps en temps des groupes de chèvres qui les broutent avec avidité. Les vallées qui ont conservé un peu d'humus ont un aspect moins désolé; elles produisent une végétation plus abondante, et les Bédouins, à force de soins, ont trouvé le moyen d'y planter de petits jardins. Chemin faisant, je remarque des asclépias aux feuilles grasses, des grenadiers et des citronniers sauvages. Les montagnes que nous parcourons n'ont pas une forme continue; elles sont composées d'une infinité de mamelons plus ou moins élevés et comme saupoudrés de petites pierres ou de gros silex tantôt rouges, tantôt noirs.

Lorsque les caravanes, qui apparaissent quelquefois devant nous, ont disparu derrière les sinuosités des collines, nous nous trouvons seuls au

milieu d'un horizon bordé de roches calcinées par le soleil. La solitude est affreuse, et les Bédouins entonnent un chant national pour troubler ce silence lugubre, qui attriste l'ame et entraîne l'homme à des pensées de deuil et d'anéantissement. En cette circonstance, comme en beaucoup d'autres, les Arabes agissent instinctivement, et ils arrivent au même point que nous, habitués à procéder par raisonnement. L'instinct et la raison nous conduisent les uns et les autres au même but; mais les Arabes y parviennent plus vite, sinon plus sûrement.

Ici point de sources limpides, point de frais ruisseaux, point d'arbres plantés par la main des hommes, point de ces manufactures actives et bourdonnantes qui peuplent et animent les plaines et les vallées de notre belle patrie. Une terre avare et un soleil brûlant ne produisent ni agriculteurs ni industriels; mais la nature de l'Arabie avec ses grandes scènes, comme le semoun, le désert, les belles nuits étoilées et calmes, ses jours inondés de lumière et de chaleur, donnent un essor prodigieux au cœur et à l'imagination; il y a plus de poésie dans l'ame de ce pâtre ou de ce chamelier qui ne possède que ses armes et quelque maigre troupeau, que dans celle de nos plus grands banquiers et

manufacturiers pour lesquels roule le moderne Pactole.

Nous sommes à moitié chemin : cette lumière vacillante que nous apercevons, maintenant que le soleil est couché, et que l'on prendrait pour une étoile qui se lève à l'horizon, c'est le foyer d'un nouveau café ; le feu se reflète sur les visages bronzés de quelques individus accroupis tout à l'entour. Nous continuons notre marche : nous doublons l'établissement du kaouaji[1] sans nous laisser séduire par l'air de béatitude qui règne sur la figure de ses hôtes du moment ; et, après quelques détours, nous découvrons, à la clarté de la lune, la grande vallée de Bahara, où campe en ce moment une partie de l'armée de Mohammed-Ali avec ses tentes, son artillerie et sa musique toute européenne.

Nous nous installons le lendemain. Notre nouvelle demeure se compose de trois tentes en toile de coton. Ce sont trois grands cylindres appelés *touslac* par les Arabes, et ils sont surmontés d'un cône ou *koubbé* soutenu au milieu par une colonne en bois de douze pieds de hauteur : en voyage, elle se divise en deux, et on peut la mettre sur les cha-

[1] Cafetier.

meaux sans difficulté. Quatorze cordes attachées au tonsluc sont fixées à des pieux enfoncés tout autour, dans la terre, comme les haubans des navires; elles protégeront notre tente contre la fureur du vent, qui, par moment, est terrible dans ces parages.

La première tente est notre salon. Deux tapis du Caire sont étendus sur un exhaussement en sable et en pierres, construit par nos domestiques, à gauche et à droite de la porte d'entrée; quelques coussins leur donnent tout-à-fait l'air d'un divan; c'est là que nous recevrons nos visites. La seconde est destinée à servir de chambre à coucher, et la troisième de salle à manger. Deux nouvelles tentes, séparées de ce groupe, renferment nos provisions de campagne; elles servent aussi de cuisine, et, pendant la nuit, les domestiques s'y coucheront sur une simple natte. Si l'on se figure encore quelques chevaux, un baudet et un dromadaire attachés par le pied avec une chaîne terminée par un pieu de fer qui s'enfonce dans le sol, on aura une idée complète de notre petit campement.

La plaine de Bahara est située à six lieues de Djeddah et à sept de la Mekke. Au nord-ouest, elle se prolonge jusqu'à Oadi-Fatma; au sud-est et au

nord-est, elle est bornée par deux chaînes de montagnes qui nourrissent dans cette saison quelques chétifs arbrisseaux ; au sud-ouest, elle est interrompue par des dunes et des monticules isolés. Le vent du nord-nord-ouest règne ordinairement le matin, et celui du sud-ouest le soir. Quand il souffle du côté du sud, il apporte toujours avec lui une quantité de sable très-incommode, et qui, joint à la chaleur étouffante, rend le séjour de Bahara presque insupportable.

Ce lieu possède un hameau dont les maisons sont bâties en briques. On y trouve un *souc* ou marché qui, grâce à la présence des eaux, a pris un grand développement. Dans les temps ordinaires, on n'y voit que quelques misérables boutiques; mais, à l'époque du pèlerinage, elles sont assez bien fournies.

En face du souc, on trouve des puits très-profonds, où se désaltèrent les troupes. L'eau en est amère et fade en même temps : cependant elle n'est pas nuisible à la santé de l'armée. Les soldats ont construit eux-mêmes plusieurs de ces puits. Quand ils seront partis, les sables les auront bientôt comblés, et les habitans du hameau conserveront seulement ceux qui sont nécessaires à leur consommation.

Le terrain compris entre les puits et les montagnes du nord-est nourrit une grande quantité d'arbustes élevés, sous lesquels les Bédouins ont établi leurs tentes. Le côté opposé ne produit que de rares plantes buissonneuses. Sur la partie sablonneuse de la vallée, on voit une assez grande quantité de coloquintes, dont les fruits ronds et jaunis ressemblent de loin à des oranges qu'une caravane aurait laissé tomber à son passage.

Le soir, des papillons, séduits par la lumière de notre *fanous* [1], viennent voltiger à l'entour, et finissent par se brûler les ailes. J'ai mis dans un flacon des scarabées, des demoiselles, des grillons, une grande variété de sauterelles, dont quelques-unes sont d'une grosseur extraordinaire, des scorpions dont la piqûre est si dangereuse, et que nos domestiques trouvent tous les jours sous les ballots, les caisses et les tapis de notre divan; des papillons aux belles couleurs, des tarentules, des araignées, des guêpes et une seule cantharide; mais le manque d'esprit-de-vin, pour remplacer celui du flacon, ne me permettra pas de conserver cette collection. Des oiseaux de proie de toute sorte voltigent con-

[1] Fanal.

tinuellement au-dessus du camp. Dans mes promenades j'aperçois des aigles, mais leur rencontre est assez rare.

La température de Bahara est très-élevée. A midi, le thermomètre centigrade marque ordinairement 36 et 39°; à minuit, il descend à 12° et à 15°. Ce contraste de chaleur, qui se succède jour et nuit, occasionne des maladies dangereuses et particulièrement des fièvres et des céphalites. Parfois le vent du sud commence à souffler à dix heures du matin pour ne finir qu'à huit heures du soir, et si nous sommes absens de nos tentes pendant tout ce temps, nous ne reconnaissons plus nos demeures lorsque nous rentrons; car tous nos effets, et surtout nos tapis, sont recouverts d'une couche de sable de 2 à 4 pouces d'épaisseur. Souvent la violence du vent est telle, que nos tentes sont abattues et enlevées à plus de cent pas de distance.

Au plus fort de l'ouragan, nous voyons passer des caravanes de pèlerins assis au soleil sur leurs chameaux. Ils n'ont pour tout costume que l'ihram [1], et ils n'en continuent pas moins leur chemin avec un flegme imperturbable. Nos chevaux bais-

[1] Vêtement des pèlerins.

sent tristement la tête, et les dromadaires accroupis enfoncent la leur dans le sable. Les uns et les autres ont le soin de se tourner vers le côté opposé à la direction du vent.

Les chevaux du Hedjaz, comme ceux de toute l'Arabie et de la Syrie, demeurent dehors nuit et jour. Ils sont attachés au moyen d'un licou fixé à un pieu enfoncé dans la terre. On nettoie le cercle où ils se trouvent, et avec de la terre bien épurée on leur fait une litière de trois ou quatre pouces d'épaisseur, qu'on enlève lorsque le cheval l'a mise hors de service. Pendant l'hiver, cette litière se compose de crottin pulvérisé, qui les préserve mieux contre le froid. On ne les couvre jamais, et, quoiqu'ils soient exposés sans cesse aux rayons du soleil et à l'humidité de la nuit, ils ne contractent pas de maladie et ne perdent rien de leur force et de leur agilité.

Lorsqu'on ne les lie pas avec un licou, on emploie une chaîne qui se bifurque à une de ses extrémités pour s'attacher aux jambes de devant. Quelquefois cette chaîne lie une des jambes antérieures à la postérieure. Les palefreniers ne font boire les chevaux qu'une fois par jour, vers onze heures ou midi; on leur donne à manger pendant

toute l'année une bonne ration d'orge, du hachich, et un peu de foin tressé en forme de corde, qu'on délie au moment de le leur donner.

A l'époque du fourrage nommé bercim[1], les Bédouins qui en possèdent des plantations leur font manger le vert pendant un ou deux mois. Le cheval est attaché au milieu du champ même, et on le fait changer de place dès que celle qu'il occupait est épuisée. Un domestique, abrité sous une tente, lui apporte à boire et fait la garde contre les voleurs. Pendant ce temps, on ne leur offre jamais de l'orge; ce serait inutile, car ils n'en mangeraient pas. Un cheval d'Europe qu'on laisserait pendant une heure dans un champ de trèfle en mourrait; en Arabie, il éprouve la diarrhée pendant les premiers jours; mais eette indisposition n'a rien de bien dangereux.

Les chevaux arabes sont à tout crin; jamais le ciseau ne se promène sur aucune partie de leur corps. Les fers sont elliptiques, et on ne laisse au milieu qu'un petit trou d'un pouce de diamètre. Pour les étriller, on se sert d'un instrument en fer comme les nôtres, et d'un bouchon de paille ou de

[1] Trifolium commune.

filamens de palmier. Les Bédouins se servent de selles à la mamelouk; mais les Arabes des villes ont adopté la mode du Caire : les unes et les autres sont sans croupières.

Les dromadaires les plus estimés par les Arabes sont ceux de Maskat[1], sur le golfe Persique, et j'en ai vu ici qui se sont vendus 400 talaris (plus de 2,000 francs). Le second rang appartient à ceux du Soudan, et du désert des Bicharris, que l'on évacue par le port de Souakem. Ils sont presque blancs, de petite taille, mais effilés comme des lévriers de race. Ils courent avec une rare vitesse; cependant il ne faut pas trop les surcharger. Ceux de Maskat ont le poil rouge; leurs formes sont moins ténues, et ils joignent la force à l'agilité. Les dromadaires du Hedjaz et du Nedj, quoique de bonne race, n'ont pas la réputation des premiers, et on peut les avoir communément pour 50 talaris[2].

Le *Hajjin*[3] ressemble beaucoup au chameau, seulement il est plus élégant, plus svelte : ses jambes et sa charpente tout entière sont extrêmement frêles, et la première fois qu'on voit un de

[1] Mascate.

[2] Un peu plus de 250 francs.

[3] Nom arabe du dromadaire.

ces animaux, on se demande s'il ne va pas mourir d'inanition. Cependant un bon dromadaire doit parcourir 9 milles dans quarante-cinq minutes, et 90 milles en dix heures par une marche forcée. Dans les voyages de longue haleine, ils peuvent faire 18 lieues par jour, et si on ne leur en impose que 12 ou 15, on ne doit rien craindre pour leur santé.

Dans le Hedjaz, on les nourrit avec des fèves et du hachich. Les Bedouins de l'Asir leur donnent des dattes. Lorsque l'eau est abondante, on les fait boire tous les deux ou trois jours; mais, en voyage, ils demeurent quelquefois quarante-huit heures sans manger et quatre jours sans boire, et leur marche n'en est pas interrompue. Dans le Téhama, leur ration consiste en doura ou en doukhoun; on leur distribue aussi des branches tendres de l'*acacia mimosa*, coupées en petites baguettes et rôties sur la braise. Ceux qui appartiennent à des gens pauvres mangent des noyaux de dattes et les chétives plantes qui se trouvent dans les pâturages. Les hajjins sont liés devant la demeure de leurs maîtres, de la même manière que les chevaux, et lorsqu'on veut qu'ils demeurent accroupis, on leur attache la jambe à la cuisse, au-dessus du genou.

Pour les guider, on se sert d'un simple licou. On perce les narines de ceux qui ne sont pas très-dociles; on y passe un anneau en métal, où l'on attache un cordon : celui qui les monte le tient à la main, et, au moindre mouvement, ils exécutent la volonté de leur cavalier. Cet animal est doué de mœurs extrêmement douces : il s'attache aisément à son maître; mais il n'aime pas à en être battu injustement. Si on le frappe sur la tête, c'est vouloir le tuer, et sur les épaules, le ruiner : il a cette partie du corps extrêmement sensible, et le simple frottement du pied de l'homme qu'il porte suffit pour le châtier lorsqu'il commet quelque faute. On peut lui donner de temps en temps des coups de *courbach* [1], mais toujours avec ménagement. Le dromadaire est généralement disposé à marcher selon le désir de son maître; lorsqu'on le presse trop, il redouble de vitesse et prend tout l'essor dont il est capable : si dans ce moment on le frappe, il fait un nouvel effort, et continue sa marche jusqu'à ce qu'il succombe d'épuisement; ou bien, dégoûté par les coups qu'il reçoit, il se couche sans vouloir se relever, et tâche de mordre si on l'irrite davantage.

[1] Cravache arabe, en peau d'hippopotame.

Lorsque les hajjins sont bien lancés, ils courent les uns avec la tête relevée; d'autres, au contraire, l'abaissent jusqu'à effleurer le sol : ces derniers sont en général plus solides à la marche. Quelques-uns ont la mauvaise habitude de s'agenouiller tout-à-coup au plus fort de leur course, et si celui qui les monte n'est pas un fin cavalier, il fait une culbute de vingt ou trente pieds qui n'est jamais sans danger.

Lorsqu'on marche dans le désert, terre de prédilection du hajjin, il faut éviter avec soin les trous à peine apparens formés par les fourmis, et contre lesquels il se casse les jambes s'il vient à s'y enfoncer. On sent facilement l'importance de cette précaution : un voyageur privé de sa monture dans un désert d'une grande étendue, est comme un marin dont le bâtiment sombre en pleine mer.

Le dromadaire, dont les mœurs sont si douces, devient terrible lorsqu'il est en rut. Il n'écoute plus le frein de son maître; il se retourne contre lui, tâche de le mordre, et fait tous ses efforts pour le jeter à terre. Il demeure en cet état pendant tout le temps qu'il est amoureux. Le rut est appelé toum [1] par les Arabes, parce que, pen-

[1] Jeûne.

dant cette époque le dromadaire ne veut ni boire ni manger, et cela dure pendant une période de dix à douze jours au commencement du printemps.

A cette époque, une écume blanchâtre couvre ses lèvres et sa bouche, et il pousse des bramemens lugubres. Les femelles, quoique amoureuses aussi, ne sont pas dans cet état; cependant, généralement, elles ont plus de caprices et sont moins faciles à gouverner que les mâles.

Un individu bien exercé ne fait jamais agenouiller son dromadaire lorsqu'il veut le monter : il prend le pommeau de la selle avec une main, met un pied au-dessus du genou de l'animal, l'autre sur le cou, et de là il se place facilement sur le dos.

La selle s'étend depuis les épaules jusqu'aux hanches, elle est fixée par deux courroies qui sanglent le ventre. Au milieu on laisse la place pour la bosse, qu'on ne tond jamais, afin qu'elle puisse mieux résister au frottement; car, une fois blessé, cet animal ne se guérit pas facilement, et il lui faut plusieurs mois de repos pour si peu que la plaie soit considérable.

La selle se compose de trois morceaux de bois

qui se bifurquent pour prendre la forme du dos; ceux des extrémités s'élèvent d'un pied au-dessus du siége du cavalier. Ils sont travaillés au tour; quelquefois peints et sculptés, ou bien on les orne de jolis dessins formés avec de petits clous enfoncés dans le bois. Cette selle, rembourrée en paille, est recouverte d'un cuir ou d'une toile très-forte; on place par-dessus un coussin, et on en dispose un nouveau sur les épaules pour soutenir les jambes lorsqu'on veut les croiser. Le tout disparaît sous un grand tapis de cuir garni de petites étoiles ou de dessins tracés au compas : une frange, composée de lanières de maroquin, retombe avec grâce sur les flancs de l'animal.

Les gens riches mettent encore par-dessus un tapis que l'on confectionne en fabrique pour cet usage. Il est d'une contexture très-forte et bariolé de couleurs éclatantes : de longs flots de laine ou de soie s'agitent au vent et préservent le dromadaire de la piqûre des mouches. Quand on fait un long voyage et que l'on doit coucher plusieurs nuits à la belle étoile, on le remplace par ce tapis de six pieds de long sur deux ou trois de large, sur lesquels les Orientaux ont l'habitude de prier et de dormir. Les hajjins de la suite du grand chérif

que j'ai vus à Djeddah portaient une selle recouverte de belles fourrures et de magnifiques peaux de mouton abyssiniennes teintes en rouge ou en bleu. Quelques-uns avaient des chabraques en drap écarlate, où l'on avait fixé de petits miroirs que le soleil rendait éblouissans. Les selles élégantes sont extrêmement chères; j'en ai admiré plusieurs dont les marqueteries du pommeau seul avaient coûté trente talaris [1].

Les beaux licous sont en cordons de soie unis ou ornés de coquillages et de galons d'or; par dessus la tête du hajjin s'élève un beau panache en plumes d'autruche; cette espèce de chaperon est tout-à-fait coquet et gracieux.

Prenons un Bédouin au moment où il va se mettre en marche pour un voyage long et dangereux à travers un pays sans eau. Lui-même selle son dromadaire : il attache sous le flanc une ghirbé [2], où il peut renfermer de l'eau suffisamment pour dix ou quinze jours; une zimzémié [3], fixée au pommeau par un crochet, contient la provision de la journée; on peut la décrocher et

[1] Plus de 150 francs.
[2] Outre en cuir.
[3] Petite outre.

boire tout à son aise sans ralentir en rien sa course. Des khourdj ou besaces avec de beaux flots retombans sont placées sur la selle : elles contiennent de la farine, du beurre, des dattes sèches, un petit sachet plein de café, du riz et une marmite pour faire le pilau : voilà pour la nourriture du Bédouin ; quant à son lit, il se compose d'un tapis et d'une couverture de laine ; un fusil en bandoulière est suspendu au pommeau de derrière ; le sabre est fixé à celui de devant ; sa lance, il la tient toujours à la main, et elle lui sert à rattraper la corde du licou si elle vient à lui échapper. Un dromadaire ainsi équipé n'est pas trop chargé ; cependant il porte tout ce qui peut être utile à un homme pendant quinze jours, son divan, son buffet et son arsenal.

II

Pendant mon séjour à Bahhara, je m'occupais à prendre des renseignemens sur la Mekke, et j'étais aidé dans ce travail par plusieurs Européens

qui, en qualité de chrétiens convertis au mahométisme, avaient pu séjourner pendant long-temps dans cette ville. Depuis mon retour en France, j'ai vu la relation que Burckhardt a donnée des lieux saints, et je dois dire en l'honneur de ce voyageur que l'on ne peut ni mieux observer ni mieux exposer le résultat de ses observations. Je m'étais décidé à ne rien dire de cette ville; cependant, comme la plupart de mes lecteurs ne connaissent peut-être pas la relation anglaise, je transcris ici, pour leur commodité, quelques fragmens des notes que j'avais rédigées dans le pays. . . . . .

. . . .

DESCRIPTION DE LA MEKKE.

La Mekke, la ville sacrée des musulmans, qui se glorifie d'avoir donné le jour à l'apôtre de l'islamisme, est située au fond d'une vallée dont le territoire est sec et stérile faute de culture.

La Mekke est défendue par une citadelle et deux petits forts. Privée de murailles d'enceinte, elle est ouverte de toutes parts aux nombreuses cara-

vanes qui viennent y accomplir chaque année le saint pèlerinage consacré par Mahomet. Forte d'une population de dix mille ames, cette ville étend ses bras en forme de fer à cheval parallèlement aux montagnes au milieu desquelles elle est située, et qui, comme le disent les Arabes, semblent l'envelopper d'un voile, pour la dérober aux regards impurs des mécréans.

Le territoire sacré ne possède qu'une seule source dont l'eau soit potable; c'est celle du fameux puits de Zemzem; mais, comme cette source ne pouvait pas suffire aux besoins de la ville, les Arabes avaient dû nécessairement chercher un moyen industriel pour se procurer l'eau que leur triste patrie leur refusait. Des hommes avaient fait plusieurs essais qui tous avaient été infructueux, lorsqu'une femme, l'épouse d'un Soliman, empereur des Turcs, eut le courage de l'entreprendre et la gloire d'y réussir.

L'eau est conduite de Zébéda à la Mekke par un canal en pierre et en ciment fort dur. Ce canal, de huit lieues de longueur, alimente huit fontaines ornées de robinets de bronze. Ces fontaines coulent sans cesse, et chacune d'elles a un homme préposé à sa garde; il est en même temps le chef des sakas

chargés de distribuer l'eau dans toute la ville.

En dehors, on a creusé quatre vastes citernes, réservées aux quatre grandes caravanes du pèlerinage : l'une désaltère la caravane du Caire, l'autre celle de Bagdad, la troisième sert aux pélerins de Damas, et la dernière à ceux de l'Iémen. Les Moggrabins, ou les autres peuples de l'Afrique et des îles de l'Asie, se pourvoient à la Mekke, parce que leur nombre n'est jamais fort considérable.

En fait d'architecture, la Mekke ne renferme rien de remarquable. Le monument le plus intéressant sous le rapport de son antiquité, mais surtout de sa renommée, c'est la Kaaba, ou maison de Dieu.

On sait que certains voyageurs ont débité beaucoup de fables sur les richesses de ce sanctuaire et de la grande mosquée qui l'environne, sur la quantité innombrable des candélabres, des lustres et des lampes d'or ou d'argent qui embellissent de leur éclat les murs et les colonnes du temple.

Mon premier soin, en arrivant à Djeddah, a été de m'informer de ce qu'il y avait de vrai dans tous ces récits. Voici les renseignemens que j'ai recueillis :

Le lieu saint, au milieu duquel est une grande

cour, se compose d'un édifice de forme rectangulaire fermé en dehors, ouvert en dedans, et reposant sur des rangs de colonnes en marbre de mauvaise qualité de différentes couleurs.

La mosquée a trois cents pieds de long sur deux cent cinquante de large. Au milieu des deux façades principales, on remarque un portique saillant à l'extérieur.

Le faîte de cet ensemble est arrondi en une infinité de petites coupoles fort basses, déprimées au sommet et soutenues par une colonnade dans le style arabe tel que le comprennent les indignes successeurs des architectes auxquels on doit les monumens du Caire, de Grenade ou de Bagdad.

Les deux grands côtés du rectangle possèdent trois rangs de colonnes dans toute leur longueur, excepté vers la hauteur du portique, où ils en ont cinq. Un des petits côtés en a trois et l'autre quatre.

C'est sous cette colonnade que se mettent les pèlerins pour éviter les feux du jour. Chaque secte se tient en face de sa maison de prière, bâtie autour de la Kaaba.

Sous lès portiques, on voit un grand nombre de lampes en verre noir suspendues par quatre pe-

tites chaînes de fer scellées chacune dans une colonne. On les allume tous les soirs depuis le magreb jusqu'à l'esché : à l'époque du ramadan, on en double le nombre.

Au milieu de la cour, s'élèvent huit petits monumens, dont le plus remarquable est la Kaaba.

Ismaël, chassé de la maison paternelle, vint s'établir à la Mekke avec sa mère Agar, et y bâtit la Kaaba. Si l'on en croit les Arabes, c'est le premier monument que les hommes aient élevé à la gloire de l'Éternel.

L'histoire place sa fondation 2793 ans avant l'hégire, 293 ans avant celle du temple de Jérusalem, 2208 ans avant l'ère chrétienne.

Dieu, pour aider le patriarche à construire cet édifice, lui envoya Abraham, et l'ange Gabriel lui apporta la célèbre pierre noire que l'on y voit encore aujourd'hui. Les croyans disent qu'à cette époque c'était une hyacinthe blanche, mais si brillante, qu'on en distinguait la clarté à quatre journées de chemin. Dans la suite, une femme impure l'ayant touchée, elle devint noire, et d'autres prétendent que les pleurs qu'elle a répandus sur le péché des hommes lui ont fait perdre sa couleur primitive.

Pendant la jeunesse de Mahomet, et avant que le prophète eût annoncé sa mission divine, les Koreïch[1] jugeant l'enceinte du temple trop étroite, la démolirent, et la reconstruisirent sur une plus grande échelle, mais d'après le même plan. Lorsqu'il fallut poser la fameuse pierre noire, toutes les tribus voulaient avoir cet honneur; enfin, pour terminer la discussion, on convint de s'en rapporter à la décision de la première personne qui se présenterait pour entrer dans le temple.

Mahomet, qui déjà méditait sa révélation, s'y rendit le premier, et eut occasion de manifester son amour pour la conciliation, qui plus tard faillit lui devenir funeste.

Afin de s'attirer l'estime de toutes les tribus, il décida que la pierre qui formait l'objet de leur querelle serait étendue sur un tapis dont un homme de chaque tribu tiendrait les bouts, et lorsqu'elle fut assez élevée, il la prit lui-même avec ses mains, et la plaça dans la muraille à l'endroit qu'elle occupe aujourd'hui.

Plus tard, les diverses tribus qui avoisinaient la

[1] A cette époque, les Koreïch, mieux connus en Europe sous le nom de Coréishites, étaient la plus puissante tribu de l'Arabie. Je donnerai plus tard quelques détails sur cette kabyle, qui existe encore aujourd'hui.

Mekke ayant perdu la trace du vrai Dieu, que les patriarches leur avaient laissée, représentèrent dans le sanctuaire du temple Abraham et Ismaël tenant les flèches du sort, et la Kaaba fut environnée d'une galerie circulaire de trois cents idoles.

Lorsque Mahomet eut pris la Mekke en l'an 8 de l'hégire, sa première action fut d'effacer ces peintures, de renverser les idoles qui entouraient le temple, et il le fit rétablir tel qu'il existe aujourd'hui.

La Kaaba proprement dite, si respectée des musulmans, est un petit édifice à base rectangulaire; sa longueur est de 56 pieds et sa largeur de 48, sur une hauteur d'environ 80.

La porte par laquelle on pénètre dans l'intérieur est en argent massif; elle est située du côté du sud et à huit pieds au-dessus du sol. Au lieu d'y monter par un escalier fixe, on se sert d'une échelle portative, qui est enlevée à la fin de chaque cérémonie religieuse.

Cette porte s'ouvre onze fois par an :

Dans le mois de ramadan, deux fois;

En zel-gadé, une fois;

En zel-hajji, deux fois;

En sefer, une fois;

En rabi'-el-aouel, deux fois;

En chaban, deux fois;

En regeb, une fois;

Enfin dans le mois de rabi'-el-akher, on l'ouvre pour la nettoyer et la purifier par de nombreuses aspersions.

En outre, lorsque quelque grand personnage vient à la Mekke, et qu'il n'est pas dans l'intention d'y séjourner jusqu'à l'époque de la cérémonie, il peut obtenir du gardien qui est en possession de la clef la permission d'y entrer moyennant une forte redevance.

Chaque fois que le public y est introduit, elle reste ouverte pendant deux jours : le premier est consacré à la visite des hommes, et le second à celle des femmes. Toute personne qui y entre fait cinq prières, une à chaque angle de l'édifice, et la cinquième près de la porte. Elle en sort ensuite pour céder sa place à la foule nombreuse qui attend avec impatience le bonheur de l'imiter. Le soir, on met sur le seuil des candélabres allumés, et les bonnes femmes dévotes viennent y attacher des petits cierges de quelques paras.

L'intérieur de la Kaaba est tapissé en mosaïques arabes de différentes couleurs. A la hauteur d'un

homme commence un brocart d'or qui tapisse le sanctuaire jusqu'au sommet.

Au milieu s'élèvent trois colonnes en fer massif, qui supportent tout le poids de l'édifice. En dehors, la Kaaba est recouverte d'une chemise de soie noire damasquinée, couverte de versets du Coran, brodés en relief. Entre la porte et le faîte de l'édifice brille une ceinture en fil d'or, qui fait tout le tour de la maison de Dieu.

Sur cette zone est écrite la profession de foi des Musulmans. La chemise de soie se brode toutes les années au Caire dans la mosquée du fils de Fatma, fille du prophète ; elle arrive à la Mecque avec les caravanes du pèlerinage, escortée par quatre cents cavaliers. La chemise de l'année précédente devient la propriété de l'Arabe dont l'emploi auguste consiste à garder la clef de ce sanctuaire sacré.

Du côté de l'est on voit, adossée contre le mur de la Kaaba, une demi-lune en marbre blanc, où Abraham faisait, dit-on, ses prières pendant qu'il aidait le patriarche Ismaël à construire le temple. Au coin du sud-ouest, à quatre pieds au-dessus du sol, la fameuse pierre noire maçonnée dans le mur est enchâssée dans des lames d'argent de peu de valeur.

Cette pierre est un silex noir tel qu'on en trouve

par milliers sur toutes les montagnes voisines de la Mekke. Un iman a prétendu qu'autrefois, au milieu de cette pierre, était un trou qui correspondait directement à l'oreille de Dieu.

Tout mortel qui faisait sa prière près de ce trou était sûr d'être exaucé. Plus tard, lorsque les Arabes s'adonnèrent à l'idolâtrie, Dieu ferma le trou, et ne l'a plus rouvert depuis.

Il n'existe pas de pierre au monde qui ait été autant adulée, autant caressée. Chaque fois qu'un musulman fait le tour de la maison sacrée, il y dépose un baiser, et quand, à cause de la trop grande affluence du peuple, il ne peut y parvenir, du moins est-il heureux de pouvoir la toucher avec la main.

Tout autour de la Kaaba règne une galerie circulaire de pilastres en bronze, espèce de candélabres qui supportent chacun sept cierges qu'on allume religieusement tous les soirs. En dehors, et non loin de ces pilastres, s'élève une chaire en marbre blanc; on y monte par un petit escalier orné d'une rampe formée par de petites colonnettes sculptées avec goût.

Tous les vendredis, le grand iman de la mosquée monte sur cette chaire pour expliquer et com-

menter le Coran au peuple dévotement assemblé autour de lui.

Vis-à-vis de chaque face de la Kaaba, surgit un petit monument soutenu en l'air par quatre colonnes. Ces monumens, assez semblables à certains pigeonniers que l'on voit encore en France, sont consacrés comme maison de prière aux quatre sectes orthodoxes de l'islamisme. Le premier appartient aux Chafites, le second aux Hanbalites, le troisième aux Malekites, et le quatrième aux Hanéfites.

Cette cour renferme encore un autre petit édifice à coupole, qui recouvre la tombe d'Agar, mère d'Ismaël.

A côté, on voit encore la maison d'un juif qui ne voulut point la céder lors de la construction du temple; elle fut laissée intacte, et les gens attachés à la mosquée s'en servent aujourd'hui pour serrer les nattes, les tapis ou les lampes nécessaires à la célébration du culte.

Enfin, le dernier monument, construit en pierre de taille, surmonté d'une coupole, et pavé en marbre, recouvre le puits miraculeux de Zemzem que l'ange découvrit à Agar.

Selon d'autres, la malheureuse Agar, mourant de soif, étant parvenue en ce lieu, posa Ismaël par

terre pour voir si elle pourrait découvrir quelques gouttes d'eau; elle retournait vers son fils, désespérée de ne pouvoir étancher sa soif, lorsque, à sa grande joie, elle aperçut une source jaillissante qui se jouait aux pieds de son enfant.

Le public pénètre dans l'intérieur de la mosquée par seize portes dont voici les noms :

1. Bap Salame[1].
2. Petite bap Salame.
3. Bap Ibrahim.
4. Bap Schérif.
5. Bap Safa.
6. Bap Oumra.
7. Petite bap Oumra.
8. Bap Ziade.
9. Petite bap Ziade.
10. Bap Allah.
11. Bap Séid.
12. Petite bap Séid.
13. Bap-el-Bacha.
14. Bap Ali.
15. Bap-el-Nébi[2].
16. Petite Bap-el-Nébi.

[1] Porte du Salut.

[2] Porte du Prophète.

La mosquée est surmontée de sept minarets qui n'offrent rien de remarquable sous le rapport de l'architecture.

La Mekke a joué un grand rôle dans l'histoire de Mahomet; c'est dans cette ville que le révélateur arabe a donné presque tous les versets dont se compose le Coran. Les habitans de la ville sainte sont extrêmement fiers d'habiter un lieu illustré par la présence de leur prophète; et aujourd'hui même ils montrent avec respect aux étrangers tout ce qui rappelle quelque acte du grand drame accompli par l'apôtre de Dieu.

C'est dans cette ville que Mahomet a reçu le jour; la mort lui ayant enlevé ses parens dans un âge très-tendre, il y fut élevé par son grand-père el-Motalleb, et après la mort de ce dernier, le jeune Arabe fut reçu dans la maison de son oncle Abd-el-Motalleb, possesseur de l'intendance du temple, qui lui donna quelques notions sur le commerce d'échange pratiqué chez les diverses tribus de l'Arabie.

Son oncle jouissait d'un grand crédit, et recevait chez lui les chefs arabes les plus distingués. Mahomet se fit aimer d'eux en étudiant leur caractère, et ce commerce ne dut pas lui être désavan-

tageux par la suite, lorsqu'il annonça hautement sa mission religieuse.

Plus tard, il se maria avec Khradiga, riche veuve qui l'avait chargé de la direction de son commerce, et qui fut la première à embrasser la religion de son époux.

Mahomet prêcha d'abord sa nouvelle doctrine à la Mekke : il y fut en proie aux railleries et aux injures, et tous ceux qui avaient embrassé l'islamisme se virent condamner à l'exil. Après la mort de son oncle, il se dirigea vers Taïffa, où il fut très-mal reçu, revint dans sa ville natale, se sauva à Médine, et c'est de cette époque que commence l'hégire [1] ou ère musulmane.

Huit ans après il rentre en vainqueur à la Mekke : il y reçoit le serment d'obéissance de ses habitans et des tribus environnantes. Le 21 ramadan, il en sort pour aller attaquer Taïffa, s'en empare, revient à la Mekke, fait les cérémonies d'usage autour des lieux saints, et part pour Médine, sa ville de prédilection. Trois ans après, il en sort et vient accomplir les cérémonies du pèlerinage avec la plus belle pompe et la plus grande solennité.....

[1] La fuite.

Les habitans de la Mekke, au milieu d'un pays chaud et sablonneux, qui n'est arrosé par aucun cours d'eau, ont dû nécessairement négliger l'agriculture; les arts industriels de luxe y sont aussi peu développés, mais il n'en est pas de même de ceux de première utilité.

Les Mekkahouis se sont adonnés de tout temps au commerce d'échange, seul moyen de suppléer à la stérilité de leur pays. Mahomet lui-même a été marchand et a conduit en Syrie avec beaucoup d'habileté une caravane pour le compte de la riche veuve Khradiga.

Autrefois la Mekke était le centre d'un mouvement commercial immense; elle recevait en entrepôt toutes les marchandises apportées par les caravanes de la Syrie, de la Perse, de l'Inde et du fond de l'Afrique. De là elle les distribuait aux tribus arabes ses voisines, et Djeddah lui servait de port pour les envoyer chez les nègres par la voie de Cosséir, de Souakem ou de Massaouah; et en Europe, par celle de Suez et du Caire.

Mais à mesure que la Mekke perdait de son importance religieuse, la marine de la mer Rouge se développait considérablement. De plus, Djeddah ayant servi de rendez-vous aux bâtimens venant de

l'Inde, du golfe Persique et de Suez, est devenu peu à peu le centre des opérations de commerce et l'entrepôt de Médine et de la Mekke, qui aujourd'hui tirent de ce port une foule d'objets nécessaires à leur consommation.

Les caravanes, dont l'importance a diminué en raison de l'accroissement de la marine indienne, persane ou africaine, portent cependant à la Mekke toute sorte de denrées, mais particulièrement des objets de luxe, surtout celles qui arrivent de très-loin. Les Arabes en achètent une partie, soit pour leur compte, soit par spéculation, et le reste, qui forme toujours la majeure partie, est échangé entre les pèlerins de différens pays, qui les rapportent aux lieux d'où ils sont partis ou les vendent chemin faisant.

Les Bédouins tiennent à la Mekke un marché où l'on trouve des chevaux, des chameaux, des dromadaires, et de plus, ils fournissent aux habitans de la volaille et le nombre de veaux, chèvres et moutons nécessaires à leur consommation.

Taïffa envoie à la Mekke ses fruits renommés. En outre, aux environs de cette ville, et sur la route de Djeddah, on trouve la fertile vallée de Fatma, que Mahomet donna en héritage à sa fille, et

quatre grands jardins qui ne sont éloignés que d'une heure de cette vallée.

Sur le chemin qui conduit à Taïffa, on voit encore un grand nombre de nouveaux jardins, vrais oasis qui fournissent un heureux contraste aux yeux du voyageur habitué à la stérilité effrayante des montagnes et des plaines sablonneuses du Hedjaz.

Tous ces jardins, d'une couleur fraîche et verdoyante, sont très-bien arrosés au moyen de l'eau qui s'écoule par torrens des montagnes voisines pendant la saison pluvieuse, et que les habitans conservent dans des réservoirs d'où ils la puisent selon les besoins de la culture.

Le nombre de ces jardins pourrait être facilement augmenté, car les réservoirs se trouvent en trop petite quantité, et l'excédant de l'eau s'écoule au milieu de la campagne; là elle se corrompt, et pendant les fortes chaleurs elle donne naissance à des exhalaisons qui se répandent dans l'atmosphère et sont très-nuisibles à la santé des habitans. A Oadi-Fatma et aux environs on trouve des sources, mais malheureusement les Bédouins les tiennent cachées, et ne savent pas ou ne veulent pas les utiliser en leur donnant un libre cours.

Le territoire de la Mekke se compose, en certains

endroits, de sable, tantôt de gravier, quelquefois de gros silex noir. Toutes les vallées ont des cours d'eau momentanés provenant des pluies, et d'autres permanens cachés sous le sol. Le fond de ces vallées et des plaines est ordinairement couvert d'arbustes rabougris et d'une végétation triste, il est vrai, mais qu'il serait très-facile de rendre féconde.

Dans tous les lieux que j'ai parcourus, j'ai remarqué, soit à la couleur du sol, soit à l'aspect de la végétation, un système de cours d'eau souterrain. Je crois que lorsqu'on s'occupera sérieusement de faire cesser l'horrible stérilité qui pèse sur cette terre, on devra commencer par pratiquer des sondages, afin de dresser une carte de ce système, et tâcher de le rendre superficiel par le moyen des puits artésiens ou de tout autre procédé mécanique.

Le voisinage des montagnes qui couvrent toute cette partie de l'Arabie me fait croire à la réussite de ce projet, et ce problème d'une importance vitale une fois résolu, la fécondation de ce pays marchera à grands pas, puisqu'elle sera délivrée du plus grand obstacle qui s'oppose à son progrès.....

L'époque des fêtes du pèlerinage approche, et l'ardeur religieuse des Musulmans semble s'ac-

croître tous les jours. Les imams, aumôniers arabes attachés aux troupes de l'expédition, font régulièrement la prière, et tous les militaires du camp imitent leur exemple. Le matin, un moment avant le lever du soleil, et le soir un instant après son coucher, tous les soldats se réunissent comme pour une manœuvre, et les officiers les forment en colonne sur trois hommes de profondeur. Une grande vallée sablonneuse bordée par des montagnes d'une stérilité affreuse, un ciel où la clarté de la nuit lutte avec celle du jour, une immense ligne d'Arabes avec leurs beaux costumes d'un rouge éclatant, s'agenouillant, se prosternant le front contre terre et se relevant debout avec cette harmonie et cette précision des mouvemens militaires; toutes les pensées diverses de ces hommes se réduisant en une seule pensée, celle de la prière, en un seul culte, celui de Dieu : voilà plus qu'il n'en faut pour émouvoir l'ame la moins sensible; nulle scène ne m'a plus fortement impressionné, le paysage et les acteurs sont encore profondément gravés dans mon souvenir.

Nous recevons plusieurs Anglais venus des Indes, et quelques officiers de marine dont le navire s'est échoué sur une île dans les parages de Souakem.

Ce sont les premiers chrétiens qui se soient avancés aussi loin vers le chemin de la Mekke sous le costume européen. Une immense table est dressée sous une tente, les colonels des régimens assistent au repas. Nous, nous buvons du vin : les Turcs semblent approuver notre conduite, mais ne l'imitent pas; à la fin du repas ils imbibent un morceau de sucre d'essence de menthe, et le mangent. La musique militaire exécute de temps en temps des morceaux français; la Marseillaise, importée en Égypte par l'expédition française, est passée des bords du Nil aux sables du Hedjaz, et partout elle excite le même enthousiasme.

Rien n'est aussi délicieux que ces souvenirs de la patrie que le pèlerin trouve sur son chemin. A peine débarqués à Alexandrie, un vieux mendiant aveugle, conduit par une femme, vous demande l'aumône en français : « Citoyen, donnez-moi un sou, je n'ai pas dîné. » A Bahara je m'amusais un jour à contempler le costume d'un Bédouin dont les longues tresses de cheveux noirs étaient enfermés dans une koufie[1], lorsqu'en regardant attentivement sa petite giberne, j'aperçus à l'un des

[1] Mouchoir arabe.

angles un bouton en métal où on lisait tout autour : *République française*, et au milieu 32. Le propriétaire prétendait que son père l'avait apporté d'Égypte, où il était allé combattre les infidèles débarqués sous la conduite de Soultan-el-Kébir [1]. J'aurais pu me procurer ce bouton pour quelques piastres, mais j'ai préféré le laisser à l'armure de l'Arabe.

On sait que lorsque Mourad-bey se fut retiré dans la haute Égypte devant les troupes françaises, il reçut un corps d'auxiliaires arabes, partis de Djeddah, la Mekke et Iambo. « Armés jusques aux dents, » disent les auteurs de l'*Histoire scientifique et militaire de l'expédition française en Égypte*, « ils portaient sur eux trois javelots, une pique, un poignard, deux pistolets et une carabine, dont ils faisaient tour à tour usage dans les combats. » A l'affaire de Samhoud ces Arabes s'étaient embusqués dans un canal à sec, et ils inquiétaient vivement la brigade Belliard. Desaix envoya contre eux Rapp et Savary, qui les débusquèrent ; mais le premier, blessé d'un coup de sabre, allait perdre la vie, lorsqu'un houzard vint le délivrer.

[1] *Sultan-le-Grand*. On sait qu'en Égypte les Arabes donnaient ce nom à Napoléon.

Parmi les nombreux pèlerins qui se rendent à la Mekke, je remarque souvent des santons, que les Orientaux honorent du nom de saints, et qu'en Europe on enfermerait dans une maison de fous; généralement ils sont très-mal vêtus, et quelques-uns même sont absolument nus; mais une coutume qui leur est commune est celle de porter un petit drapeau au bout d'un bâton.

En voici un qui s'achemine vers nos tentes; il est aveugle, et un jeune enfant le conduit. Le vieux marabout a une longue barbe grise et ondoyante, il tient de la main gauche un étendard vert; à son cou est suspendu un sac de toile rempli de paille hachée en menus morceaux, et quelques musulmans assis avec nous prétendent que c'est sa seule nourriture. De temps en temps il en prend une poignée et la porte à sa bouche; une partie se répand sur sa barbe, mais le reste est mâché et avalé aux grands applaudissemens des assistans, surtout lorsque le saint pousse un cri perçant qui annonce d'une manière évidente qu'il n'y a pas supercherie de sa part.

L'époque du pèlerinage est enfin arrivée : en ce moment la Mekke est un grand centre où convergent toutes les populations des environs. Bahara

va être abandonné; nous nous disposons à plier nos tentes et à nous diriger vers Djeddah.

Nous partons après le coucher du soleil : la route est parsemée de pèlerins chantant et cheminant dans le plus grand désordre. Au milieu de la confusion générale, nous nous égarons, et nous trouvons un abri chez des Bédouins de la plaine qui s'étend jusqu'à la mer.

Les femmes de ces Bédouins, comme celles de tous les peuples pasteurs, s'occupent à traire leurs chèvres ou leurs brebis; elles font le beurre et préparent le café, boisson favorite de l'Arabe. Si, dans beaucoup de pays, le sexe se fait distinguer par la variété de ses costumes, ici, au contraire, les vêtemens de toutes les femmes sont absolument semblables, et ne s'écartent en rien de la description que je vais en donner. Nos hôtesses portent une longue robe en toile bleue des Indes : les manches sont très-amples et traînent jusqu'à terre; l'extrémité est souvent entourée d'une pièce rapportée pour remplacer celle qui s'était usée par son frottement contre le sol. Lorsqu'elles se présentent dans l'intérieur des villes, leurs pieds disparaissent sous les jupes; mais, chemin faisant, elles relèvent l'étoffe autour de la ceinture, afin que leur

marche ne soit pas ralentie. La tunique est fixée autour des reins par une ceinture composée d'une multitude de cordons très-fins formés de petites lanières de cuir tressées avec art et recouvertes d'anneaux brillans en plomb ou en argent.

Une longue et ample pièce d'étoffe de laine noire est fixée sur leur tête et retombe en plis ondoyans jusque sur le jarret. Le bas est orné d'une frange de la même couleur terminée par de longs flots qui se balancent au moindre mouvement. La partie supérieure est bordée d'un galon de soie ou de laine rouge où l'on attache de petits anneaux en métal qui retombent le long des joues. C'est là l'origine de la belle mantille espagnole; des déserts de l'Arabie elle est passée dans les murs de Grenade, de Séville ou de Cordoue, et la mode s'en est conservée même après que les Maures ont été obligés de fuir la péninsule, qui était devenue leur seconde patrie.

La figure des Bédouines disparaît sous un borgo [1] rouge d'où s'échappent de chaque côté deux cordons de soie terminés par de grands flots. Ajoutez à cela des sandales en cuir de chameau, et vous

[1] Nom arabe du voile.

aurez une idée complète du costume de toutes les femmes arabes des environs de Djeddah.

Parmi les Bédouines que leurs affaires attirent à la ville, on remarque surtout celles qui vendent le lait et le beurre frais ou fondu : elles y viennent régulièrement tous les jours, et y demeurent jusque après l'asser, afin d'avoir le temps de vendre leurs provisions. Pour les transporter, elles se servent de petites peaux d'agneau ou de jeune gazelle, qui gardent absolument la forme de l'animal. Les pattes de derrière sont nouées, et les Bédouines s'en servent comme de l'anse d'un panier.

Le matin, dès que les postes ont ouvert les portes de la ville avec leurs clefs de bois, elles s'introduisent dans les murs, criant à haute voix : *lében, lében*[1]. Mais les industrieuses Bédouines ne vendent pas seulement le beurre et le lait, et je les ai entendues souvent crier *lében, lében,* lorsque leurs ghirbes étaient entièrement vides : ce cri est une espèce de signe convenu pour attirer l'attention de quelques habitans de leur connaissance qui ont établi avec elles les relations les plus intimes.

[1] Lait, lait.

Ce n'est pas que les Bédouines soient plus passionnées que les autres femmes d'Orient; si elles font des infidélités à leurs maris, c'est uniquement dans le but d'amasser de l'argent, et elles n'en aiment pas moins le chef de leur famille. Ces femmes n'ont de l'estime et de l'affection que pour les hommes de leurs tribus, et méprisent souverainement les habitans des villes : dans aucun cas elles ne veulent se marier avec eux.

Je vois souvent dans les rues de Djeddah une pauvre femme bédouine qui est obligée de tendre la main de porte en porte pour vivre; elle a pour compagne d'infortune une jeune fille nubile belle au-delà de toute expression : cette jolie enfant pourrait prétendre à la main des plus riches Djeddahouis; mais elle préfère la tente en poil de chameau de l'Arabe aux plus beaux harems, et lorsque je lui demandais si elle n'aimerait pas mieux se marier que de demander l'aumône, elle me répondait : « Nous, Bédouines, nous croirions déroger si nous nous mariions à l'un de ces marchands de la cité. »

Peu de peuples ont plus la réputation d'être jaloux que les Arabes; cependant, lorsque, le soir, les laitières retournent chez elles avec leur bourse plus enflée qu'elle ne devrait l'être, leurs avides

maris se contentent de prendre l'argent, et feignent d'ignorer la source où il a été puisé. L'essentiel pour lui, c'est d'entasser piastres sur piastres, pour pouvoir acheter un chameau ou une brebis de plus; le reste lui importe peu, s'i. arrive à cette fin.

Les Bédouines sont rusées et économes, sinon avares. Leur teint est foncé, mais d'une belle couleur; leurs traits sont beaux et réguliers, leurs yeux grands, noirs et pleins d'expression. Elles ont les cheveux longs et noirs, les dents blanches et bien disposées. Leurs membres sont admirablement bien tournés, et présentent une apparence de grâce et de force. Elles sont douées d'une complexion robuste, à cause de l'exercice continuel auquel elles se livrent pendant toute leur vie. La passion des bijoux leur est commune avec toutes les Orientales. Elles n'ont guère l'habitude de se tatouer; cependant j'en vois qui ont des petites mouches dessinées en bleu sur le visage ou sur d'autres parties du corps.

En arrivant à Djeddah, nous trouvons la ville presque déserte : des femmes, des enfans, des vieillards, apparaissent seuls dans les rues, on dirait un pays que la peste serait venue dépeupler. Nos do-

mestiques nous ont tous abandonnés pour aller assister aux fêtes du pèlerinage; nous n'avons pour nous servir qu'un petit nègre esclave, appartenant à M. Chédufau. Son maître a eu beaucoup de peine à le retenir ici; peu s'en est fallu même qu'il n'ait déserté.

Après les fêtes de l'Arafat, les troupes de l'expédition doivent se rendre à Taïffa, pour entrer de là en campagne. Nous espérons partir tous les jours pour cette ville délicieuse, tant vantée par les Arabes. Elle se trouve à cinq journées au levant de Djeddah.

On nous annonce maintes fois le jour de notre départ, mais le contre-ordre est toujours donné un instant plus tard. Enfin, après bien des délais et des hésitations, nous recevons les chameaux qui doivent former notre caravane. Nous disons adieu à nos amis de Djeddah, et nous faisons tous les préparatifs nécessaires pour lever notre camp.

VI

I

Départ de Djeddah.—Tribu de Koréïch.— Mahomet issu de cette tribu. — Malédiction du prophète. — Adieux des Djeddahouis. — Imprécations. — Ulémas prêchant dans les mosquées contre les Européens. — Prophétie. — Notre caravane. — Cheikhr des Beni-Koréïch.—Une caravane qui se met en marche.

II

Crépuscule. — Ruines d'un fort.— Pierres expiatoires. — Hadda. — Sources. — Semoun. — Chemins de Djeddah à Taïffa. — Oadi-Fatma.— Repos sous les palmiers.— Nous nous égarons. — Djeriet-es-Cheikhrs. — Madrag. — Forteresse. — Tribu des Hédouan.

I

17 mai 1834. Premier jour de marche.

Le muëzzein de la mosquée de Hassan montait sur la galerie extérieure du minaret pour annoncer aux fidèles la prière de l'asser. Il entourait sa bouche de ses deux mains, afin de concentrer le son de sa voix, pour aller réveiller au fond de leur

harem les musulmans paresseux; car, dans ces climats inondés de chaleur, les hommes se livrent au sommeil un moment après midi, et ne se lèvent de dessus leur divan que pour faire leurs ablutions, afin d'être prêts à adresser leurs vœux à Dieu lorsqu'ils y sont invités par le serviteur de la mosquée.

C'est l'heure à laquelle les indigènes reprennent leur activité : peu à peu les rues, naguère désertes et silencieuses, se peuplent et s'animent; les marchands fument gravement leur narghilé, assis les jambes croisées sur le devant de leur boutique, et les Bédouins qui ont pour métier de transporter à l'intérieur les hommes ou les marchandises chargent leurs chameaux, et se tiennent prêts à partir au premier signal de leur cheikhr.

Les Arabes qui avaient reçu du grand chérif l'ordre de nous conduire à Taïffa appartenaient à l'ancienne tribu de Koréïch, renommée jadis par son urbanité et sa puissance. Elle a eu la gloire de compter parmi ses enfans l'envoyé de Dieu, et la honte de le persécuter violemment lorsqu'il commençait à prêcher sa religion. Ses compatriotes ne se doutaient guère alors de l'immense avenir réservé à sa croyance. Mahomet, disent les musulmans, irrité des persécutions qu'on lui faisait

subir, appela la colère divine sur les Koréïch; il leur prédit qu'un jour leur importance serait détruite, et que leurs familles démembrées seraient dispersées sur la terre.

Cette malédiction semblerait avoir eu réellement pour résultat le démembrement de cette ancienne tribu; car plusieurs Cabyles qui portent le même nom sont répandus sur divers points de l'Arabie, et nous en trouverons plusieurs sur notre chemin. Ces cheikhrs ont cependant un air de fierté et d'indépendance que l'on ne sait comment justifier; car ils sont censés porter aujourd'hui le châtiment du crime de leurs pères, et les musulmans qui les connaissent les considèrent comme des espèces de renégats qui ne méritent que le mépris. La tribu qui habite les environs de la Mekke ne compte que trois cents hommes capables de porter les armes. Elle s'adonne presque exclusivement à la vie nomade et pastorale, et on voit très-peu de ses Bédouins faire servir leurs chameaux au transport des marchandises. Ceux qui vont nous accompagner paraissent pauvres: leur costume ressemble à celui de leurs compatriotes qui campent aux alentours de Djeddah; mais il est beaucoup moins riche; les Koréïch n'ont

pour se défendre que des djambies [1] et des fusils à mèche, et encore tous ne sont-ils pas armés.

Notre caravane eut quelque peine à se former. Chaque Bédouin se plaignait que la charge de son chameau était plus forte que celle des autres : de là des querelles interminables contre lesquelles l'autorité des cheikhrs était impuissante ; mais, grâce à l'intervention des kaouas du gouverneur et à quelques coups de poing que les plus récalcitrans recevaient avec presque la soumission d'un fellah égyptien, nous nous trouvâmes prêts à partir une demi-heure avant le coucher du soleil.

Il serait difficile de se faire une idée d'un tout dont les parties seraient moins hétérogènes que celles dont se composait notre troupe. Celui-ci était juif, celui-là catholique ; on y voyait aussi des protestans et des anglicans, des cophtes et des arméniens, des musulmans et des renégats, certains même n'avaient aucune foi. A cette bigarrure de croyances venait se joindre encore celle des nations. Lorsqu'une circonstance venait impressionner cette masse, c'était un mélange de langues aussi diverses que celles de l'antique Babel ; on enten-

[1] Poignard que les Arabes portent à la ceinture.

dait un feu croisé de mots français, anglais, italiens, maltais, corses, grecs, piémontais, tunes, arabes, formant un ensemble aussi fortement tranché que la couleur des pièces d'un habit d'arlequin. A cette description, quelques lecteurs s'imagineront sans doute que nous étions au nombre de plusieurs centaines de personnes; quelques-uns même pourront le porter à plusieurs milliers : mais les uns et les autres seraient dans l'erreur, car nous n'étions pas plus d'une vingtaine d'individus.

Les habitans de Djeddah nous voient prendre avec joie le chemin qui conduit hors des murs. Ils sont impatiens de se délivrer d'hôtes dangereux et incommodes, et ne peuvent s'empêcher de manifester leur contentement à haute voix, sans aucun ménagement pour les étrangers.

— Voilà le bâtiment des infidèles qui lève l'ancre, disait un marin.

— Que Dieu fasse pousser un écueil sous sa proue, répondait le voisin.

— Il était temps que la tribu infidèle changeât de campement.

— Il y avait six mois qu'elle était à Djeddah.

— La septième lune n'éclairera que des fidèles dans notre cité.

— Je craignais que la plante étrangère n'eût pris racine pour toujours parmi nous.

— Ils ont été aussi difficiles à déraciner que les mauvaises herbes.

— Il faut espérer que le désert ne les vomira pas sur nous sains et saufs comme la mer.

— La mer, passe ; c'est leur élément ; ils la maîtrisent à leur gré, surtout depuis que le diable leur a suggéré l'idée des bâtimens de feu ; mais le désert, c'est la patrie exclusive de l'Arabe. Ils laisseront plus d'un morceau de laine dans les buissons.

— Il faut espérer que le samoun les empoisonnera avant qu'ils atteignent la vallée de Fatma.

— Et que les corbeaux et les faucons mangeront leurs carcasses, pour que leur présence ne souille pas un lieu aussi saint.

— Que Dieu fasse tarir les sources devant leurs pas.

— Qu'il fasse sécher la verdure sous leurs pieds.

— Tout cela est bel et bon, disait un marchand, chez qui l'amour du gain l'emportait sur le fanatisme ; mais les boutiques de la ville vont certainement perdre à leur départ.

— Ils achetaient beaucoup.

— Et sans marchander.

— Et ils payaient toujours comptant.

— Et les filles de joie, reprenait un autre personnage, elles n'y gagneront rien non plus.

— Elles seront à meilleur marché. Tant mieux !

— Il faut espérer aussi que nous en verrons jeter une demi-douzaine à la mer, pour leur apprendre à l'avenir à lier des relations avec d'autres que de vrais croyans.

— Réjouissons-nous, frères, de leur départ ; car la terrible prophétie dont le cheikhr nous a parlé dans la mosquée ne s'accomplira pas encore.

Au milieu de cet ouragan d'imprécations et de quolibets, qu'une seule menace de notre part eût suffi pour réprimer, cette dernière particularité fixa principalement mon attention.

— Mohammed, dis-je à mon domestique, il paraît que les ulémas de Djeddah nous ont fait l'honneur de s'occuper de nous le vendredi ?

— Ce que vient de dire cet individu à barbe grise et à turban blanc semblerait le faire croire.

— On pourrait s'imaginer que nous ne sommes pas en odeur de sainteté parmi vos prêtres.

— S'ils trouvaient un honnête moyen pour se

défaire de vous, ils croiraient attirer sur eux les bontés du prophète.

— Et toi, penses-tu comme eux?

— Les cheikhrs nous apprennent à l'espérer ainsi; mais cependant ils me paraissent injustes cette fois. Il y a parmi vous des mécréans qui certainement mériteraient de rôtir avec le diable; mais plusieurs d'entre vous n'auraient besoin que de réciter le *La illah ell' allah* [1] pour devenir de vrais et dignes croyans.

— Mais quelle est cette prophétie dont on a menacé les fidèles de Djeddah?

— La voici. Les habitans de la ville croient avec tous les musulmans du Hedjaz qu'un jour les chrétiens aborderont en si grand nombre dans ce pays, qu'ils pourront former une longue chaîne qui s'étendra depuis Djeddah jusqu'à la Mekke. Dans la cité sainte, quelques infidèles s'occuperont à démolir la Kaaba, tandis que leurs frères s'en feront passer les pierres de main en main et les jetteront au fond de la mer.

— Pour le moment, vous pouvez être parfaitement tranquilles; nous n'avons pas les bras assez

[1] Commencement de la profession de foi musulmane. « Il n'y a d'autre » Dieu que Dieu... »

longs pour exécuter cette terrible menace, et d'ailleurs aujourd'hui les Européens ont pour principe de respecter les religions de tous les peuples.

— C'est possible; mais les musulmans ne le croient pas, et ils savent que vous avez des bâtimens fins voiliers qui, d'un instant à l'autre, peuvent vomir des milliers de soldats sur le territoire sacré; car on prétend que la mer de Kolsoum [1] communique avec les vôtres, chose que certainement le prophète n'aurait pas dû permettre; mais, après Dieu, lui seul est grand et magnifique, et il n'appartient pas au dernier des croyans de blâmer ce qu'il a fait.

Notre petite caravane se composait de quatre-vingts chameaux conduits par quinze Bédouins, et nous avions pour escorte quelques cavaliers turcs irréguliers que le pacha nous avait envoyés. Il paraît que cette circonstance avait été peu agréable au cheikhr des Koréich, et il cherchait parmi nous un homme auquel il pût faire part de son mécontentement. Comme je portais la barbe, j'eus la préférence, et le vieillard, s'approchant de moi, me dit :

[1] Les Arabes nomment la mer Rouge *Bahar-el-Kolsoum*.

— Crois-tu que les Beni-Koréïch manquent de courage ou de bonne foi?

— Jusqu'ici rien ne peut me le faire soupçonner.

— Parce qu'autrefois notre tribu était puissante, et qu'aujourd'hui elle est réduite à quelques centaines de guerriers, peut-on penser qu'elle veuille manquer à ses engagemens?

— Non. Mais enfin, où veux-tu en venir?

— Eh bien, puisque vous n'avez pas de soupçon, d'où vient que vous avez demandé une escorte turque à Ahmed-Pacha?

— Nous n'avons rien demandé; nous nous fions à la parole des Bédouins, et nous sommes sûrs que nous n'avons rien à craindre avec vous.

— Nous avons juré sur notre œil et notre tête de vous amener à Taïffa, et vous y arriverez sains et saufs; mais si nous sommes attaqués en route, les Turcs pourront se défendre seuls. Il n'y a ni paix ni trêve possibles entre un Osmanli et un Bédouin. Nous sommes peu nombreux aujourd'hui, il est vrai; mais les fils héritent de la gloire de leurs pères. Si la majorité des étoiles venaient à disparaître du ciel, celles qui resteraient n'en seraient pas moins brillantes.

Pendant que nous parlions, la caravane avait

pris une allure régulière : les jambes de chaque chameau oscillaient avec la précision d'un pendule; en sorte que, si l'on imaginait un instrument qui pût tenir compte de leur nombre, on pourrait se passer de montre en chemin. Tous les animaux se suivaient à la file, attachés les uns à la queue des autres au moyen d'une corde de palmier. Le premier est toujours conduit par un homme qui prend le licou dans sa main. Quelquefois c'est un âne qui est chargé de cette fonction, et il s'en acquitte à la satisfaction générale; ceci soit dit sans avoir la pensée d'établir aucune comparaison entre un âne et un Bédouin, mais seulement pour rendre hommage à la vérité.

Je ne puis m'empêcher de comparer une caravane qui se met en marche au bâtiment qui sort du port. Jusqu'à ce que tout soit mis en ordre dans la cale et sur le pont, sa marche paraît vacillante : c'est que l'attention de l'équipage se porte d'abord sur une foule de points. La chaloupe est amarrée d'une manière plus solide, les canots sont suspendus aux flancs du navire, les ancres caponnées, les câbles roulés dans l'entrepont, et les chaînes symétriquement disposées sur l'avant; les effets des passagers sont distribués dans les cabines. Peu à

peu on largue les hautes voiles; tous les focs se balancent sur le beaupré; on ride les écoutes, et le navire, chargé de toile, s'avance sans hésiter vers le but que lui indique le timonier.

Ici, au lieu de la mer, ce sont des sables parfois aussi mouvans que les vagues de l'Océan; le navire, c'est un quadrupède qui ne vous en donnera pas moins le mal de mer, pour si peu que votre estomac soit délicat. Voyez le Bédouin, qui a besoin d'autant de prévoyance que le marin, attacher avec soin les ghirbés remplies d'eau, arranger les charges mal disposées, relever les cordes qui traînent à terre et les fixer en faisceau sur la selle, qu'il avance ou recule selon les mouvemens trop prononcés du terrain. Celui-ci attache au cou de son chameau le sac où il doit recueillir le poil [1] qu'il pourra perdre en route. L'autre accommode avec une simple natte le lit où il doit reposer pendant la nuit. Bientôt tout ce mouvement cesse, les cheikhrs, qui allaient et venaient pour veiller à tout, prennent les devans, chaque homme marche

[1] Les Arabes ont toujours en voyage un petit sac où ils renferment le poil que les chameaux perdent en chemin, et en arrivant chez eux ils le remettent à leurs femmes, qui en font des tentes ou des tissus à leur usage.

à côté de son chameau, ou se suspend à sa queue, le mouvement est imprimé à toute la masse, et ne cessera qu'au lieu désigné d'avance pour la station.

En Arabie, on est habitué, pendant les fortes chaleurs, à partir vers les quatre heures du soir; on chemine pendant toute la nuit, et les étapes sont combinées de manière à s'arrêter à deux heures après le lever du soleil; les chameaux font le trajet d'un seul trait.

II

Parvenu à l'extrémité de la plaine où est bâti Djeddah, j'aperçus la ville à demi voilée dans cette atmosphère nébuleuse produite par le crépuscule malheureusement si court sous les climats du tropique, temps d'arrêt entre le jour et la nuit, qui tient de l'un la lumière et la chaleur, de l'autre l'obscurité et la fraîcheur : j'aspirai encore une fois la douce brise venue de la mer, dont j'allais

me séparer pour long-temps. La clarté déclinait à chaque instant; bientôt il ne resta plus de la cité commerciale que de légers minarets, pareils aux mâts d'une flotte à l'ancre dans le port. La route me conduisit brusquement au milieu des collines, et un détour du chemin les jeta comme un rideau devant mes yeux, me dérobant ce que la nuit allait bientôt confondre avec le ciel.

Je ne décrirai pas la route de Djeddah à Bahara, mes lecteurs la connaissent; je ne parlerai pas des cafés, où les oisifs de la caravane se hâtaient d'arriver pour boire le moka ou écouter un fragment d'un conte oriental qu'ils n'abandonnaient qu'à regret, de peur de perdre les traces de leurs compagnons. Pourquoi se laisser attrayer par le charme des conteurs, pour ne s'arracher d'auprès d'eux qu'avec douleur et le cœur plein de regrets? Mais quel est le plaisir qui ne soit précédé ou suivi d'une peine? Puisque aucun de nous ne peut s'affranchir de ce tribut, payons-le sans murmurer, et sachons nous résigner.

En partant de Bahara, les deux chaînes de montagnes qui forment la vallée se continuent dans la même direction, et se rapprochent insensiblement. A quelques pas du lieu où existait le camp égyptien,

les Bédouins vous font remarquer, sur une petite éminence, les ruines d'un fort construit, disent-ils, par Abou-Zet. Les pèlerins en passant déposent à côté quelques pierres qu'ils croient charger de leurs péchés, afin d'arriver à la Mekke purs de toute souillure[1]. C'est la transformation du bouc émissaire des anciens Israélites, et quelques tribus conservent encore cet ancien usage dans toute son intégrité.

Au bout d'une demi-heure, l'horizon d'arbrisseaux de Bahara cesse tout-à-coup, le chemin devient sablonneux; quelques touffes de hachich sont éparses çà et là, et l'on aperçoit un village formé de quatre ou cinq groupes de maisons assez nombreuses. Ce lieu se nomme Hadda, et sert ordinairement de station aux caravanes qui vont de Djeddah à l'intérieur.

Hadda doit son existence au pèlerinage et au voisinage de Ouadi-Fatma[2]. On trouve quelques sources au pied des montagnes voisines; mais elles sont toutes saumâtres; en s'enfonçant derrière les premières collines, on en découvre quelques-unes

[1] Ces amas de pierres forment souvent un cône de vingt et trente pieds de haut.

[2] Ouadi, oadi, ouady, signifient toujours vallée. Certaines tribus prononcent oadi et d'autres ouadi.

dont l'eau est moins mauvaise ; j'ai trouvé son goût presque insipide : les Kaouadji [1] la réservent pour les touristes du pays. Ceux que la fortune a peu favorisés boivent de la première ; sous ce rapport, toutes les contrées du globe se ressemblent assez.

La nuit précédente avait été extrêmement chaude, c'était un mauvais présage pour la journée du lendemain ; le vent était brûlant, chargé de sable, et le thermomètre de Réaumur est monté sous la tente jusqu'à 38 degrés. Jusqu'à midi le temps a été assez supportable; mais alors le vent, devenu plus violent, faisait ployer sous ses efforts les tentes dressées sur la plaine. L'atmosphère était couverte d'un brouillard de sable, les montagnes voisines avaient disparu, chacun se renfermait dans sa tente, abrité sous la moustiquière. Les chameaux, ces fils du désert, familiarisés autant que leurs maîtres à cette étrange nature, ne pouvaient s'empêcher cependant de souffler fortement par leurs narines, et leurs flancs étaient oppressés. Je les voyais venir de loin à travers la fumée de l'ouragan; leurs jambes se perdaient au milieu des nuages de poussière. Leur corps et l'arc de leur cou flexible étaient seuls apparens, et on les voyait s'avancer, sans qu'il fût

[1] Cafetiers, de kaoua (*café*).

possible de découvrir le moteur qui mettait en mouvement cette étrange apparition.

On peut prendre trois chemins pour se rendre de la mer à Taïffa[1] : l'un passe par Hadda et la Mekke; c'est celui qui est réservé aux Musulmans; l'autre se dirige vers Oadi-Fatma, et, quoiqu'il soit plus long, les caravanes lui donnent la préférence, parce qu'il est moins montagneux que le premier. Le troisième laisse Hadda au sud, et va rejoindre Oadi-Lamoun, ou la Vallée des Citrons : à la rigueur, c'est le seul qui soit ouvert aux infidèles. Celui de Oadi-Fatma se trouve dans le territoire sacré; mais comme nous faisons partie de l'armée, nous avons reçu la permission d'y passer.

18 mai. Deuxième jour de marche.

A l'asser[2] l'ouragan se calma; nous pûmes alors apercevoir la colonne de dattiers qui indique l'entrée de la vallée de Fatma. Empêcher des Européens d'aller s'asseoir sous l'ombre des arbres dont ils sont privés depuis si long-temps, ce serait vouloir défendre à un lazzaroni affamé de fourrer ses doigts dans un plat de macaroni fumant. Pendant que les Arabes chargent les chameaux, nous prenons les

[1] Les Arabes prononcent indistinctement Taïffa, Taïf ou Tayef.

[2] Trois heures après midi environ.

devans, et au bout d'une demi-heure nos chevaux déchirent à belles dents le bercim de l'Oadi [1].

Nous nous étendons au pied des palmiers : j'avoue que, pour mon compte, j'aurais mieux aimé alors me reposer sous l'ombre d'un chêne, d'un platane ou d'un ormeau. Il y a dans la senteur des arbres qui croissent au bord des champs où l'on a passé son enfance un lien magnétique qui vous transporte tout entier sur la terre natale. Un instant vous croyez être au milieu de vos camarades et parcourir avec eux le sentier de vos montagnes, ou côtoyer le bord de la rivière qui arrose leurs pieds. Le palmier alors ne fut pas le bien venu pour moi; mais aussi maintenant, lorsque je vois en France ses fruits exposés sur nos boulevarts, ou les rameaux d'un chétif palmier à une exposition du Louvre, je me sens transporté au milieu de la nature de l'Orient; je reconnais que je fus injuste, et j'en fais amende honorable fort humblement.

Mais ce que toute la caravane trouva plein de charmes, ce fut une source abondante qui sort du pied d'un monticule par un conduit souterrain, et forme un véritable ruisseau qui va se perdre un peu plus loin dans le sable, après avoir servi à ar-

[1] Vallée.

roser les plantations des Bédouins. Cette eau est aussi pure, aussi limpide que celle des Alpes; cependant, dès que vous y plongez la main, vous éprouvez une sensation désagréable : elle est plus chaude que la température de l'atmosphère; mais, en revanche, elle est d'une excellente qualité. Elle dépose sur le lit du ruisseau un limon noirâtre couleur de soude, comme les collines d'où elle sort. C'est cette source qui autrefois avait été amenée jusqu'à Djeddah au moyen d'un aqueduc dont on ne distingue plus aujourd'hui aucun vestige.

— Messieurs, dit l'un des voyageurs, voilà déjà deux heures que nous sommes partis de Hadda; notre caravane devrait nous avoir rejoints depuis long-temps.

— Ne craignez rien, lui répondit un voisin : je connais la route comme je connais le chemin de Pise à Florence, et je pourrai au besoin vous servir de guide.

— Jouissons encore de la fraîcheur des arbres, des murmures de l'eau. C'est une si douce chose! Je ne m'étonne pas que Mahomet n'ait rien pu promettre de plus séduisant aux élus qui iront en paradis. Celui qui venait de parler ainsi était un Français né sous le ciel du midi. Il aspirait le plai-

sir par tous ses pores, et, plutôt que de quitter la belle vallée, il aurait volontiers consenti à s'égarer, au risque d'aller tomber tête baissée dans la Mekke, pour se faire circoncire au pied de la Kaaba.

— Mon cher, répondait un Italien qui avait sans doute fait ses classes, ne nous laissons pas amollir comme Annibal à Capoue : nous n'avons que les vivres nécessaires pour arriver à Taïf, et je ne suis pas disposé à mourir de faim en chemin.

La citation carthaginoise ne fit rire personne; les Européens qui habitent l'Orient ne sont pas encore habitués à plaisanter du classique; mais il faut espérer qu'ils y viendront.

— Ali, dit l'Italien à son domestique, monte au sommet de la colline, et vois si tu aperçois la caravane.

L'Égyptien revint un moment après, annonçant qu'il n'avait pu rien découvrir.

Celui des voyageurs qui avait proposé de servir de guide parut plus déconcerté que les autres à cette nouvelle. Je le remarquai, et j'en tirai un mauvais augure.

Nous n'avions pas un moment à perdre : nous

montons à cheval, en nous dirigeant vers Oadi-Lamoun. La nuit arrivait à grands pas, le crépuscule touchait à sa fin, et nous n'avions aperçu aucune trace de la caravane. Quelques-uns d'entre nous poussèrent une reconnaissance vers divers points; mais leurs tentatives ne furent pas heureuses. Nous nous engageons dans un terrain sablonneux tout couvert d'arbrisseaux verts et assez élevés; notre guide nous fait faire une infinité de tours et de détours, en croyant aller toujours en ligne droite. L'obscurité était devenue assez dense pour nous laisser apercevoir des Bédouins à la clarté de leurs feux. Tout-à-coup notre cicerone s'écrie que nous rejoignons nos Arabes : un moment après, nous apercevons des chameaux; mais ils étaient libres et revenaient des pâturages. Ils appartenaient aux habitans d'Oadi-Fatma : nous étions revenus à la source d'où nous étions partis trois heures auparavant. Il était dix heures du soir.

Ceux qui avaient conservé leur gaîté inondèrent le guide malencontreux d'un déluge de quolibets; d'autres, irrités, murmuraient entre leurs dents; ceux qui avaient peur gardaient le plus profond silence.

— Mes compagnons, dit l'un de nous, réjouissons-nous de ce que nous ne nous sommes pas égarés du côté de la Mekke : le fanatisme des habitans nous aurait pu jouer quelque vilain tour. Remettons-nous en route ; mais, afin de ne pas revenir à Pise au lieu d'aller à Florence, prenons un Bédouin qui nous conduira à notre caravane.

Son conseil fut suivi. Au bout d'une demi-heure, l'Arabe que nous avions pris reconnut les traces de nos chameliers.

— Je suis les vestiges de votre troupe, nous dit-il ; voilà les empreintes du pied des chevaux turcs. Celles des nôtres ne sont pas aussi profondément imprimées : je les suivrais jusqu'à Bagdad sans m'écarter d'une ligne.

L'Arabe avait dit vrai, et au bout de deux heures, nous nous trouvâmes au milieu de nos camarades, qui étaient passablement inquiets sur notre compte.

Nous étions dans Oadi-Lamoun. A cinq heures de nuit, j'aperçus le village des Cheikhrs (Djeriet et Cheikhrs), ainsi nommé parce qu'il est habité par des Bédouins qui prétendent descendre tous d'une noble origine. Les montagnes de l'ouest sont bordées de quelques colonnes de dattiers souvent

interrompues. L'eau ne manque nulle part, et elle est de bonne qualité.

A six heures de nuit, la voix des chiens nous annonce un second village ; c'est celui de Madrag. Nous nous y arrêtons pour faire provision d'eau pour le lendemain. Nous dressons nos tentes à quelques pas des dernières chaumières.

Outre les dattiers, Madrag possède des plantations de doura que l'on entoure d'une palissade pour y maintenir l'eau dont on les arrose. Cette eau est fournie par un petit ruisseau bordé de palma-christi et d'asclépias. Nous faisons placer nos tapis sur la rive pour jouir de la fraîcheur de ce site, et les habitans nous apprennent qu'il sert de station aux caravanes du pèlerinage.

— Quel est l'homme ou la chose, nous disait un Bédouin, qui ait causé autant de bien à un aussi grand nombre d'individus que ce mince filet d'eau?

Sur une élévation voisine se détache une forteresse arabe bâtie par Othman-el-Medhaïfe, cheikhr de la tribu de Hédouan, qui s'est rendue si célèbre dans les dernières guerres religieuses de l'Arabie. Elle est aujourd'hui en la possession de Mohammed-Ali, qui y entretient une garnison de quelques

Bédouins, dont le devoir est de protéger les tribus voisines.

Bientôt le soleil vient me chasser de la place que j'avais d'abord choisie, et je vais m'étendre à l'ombre d'un grand sycomore. Au moment où je prenais mes notes, arriva un vieillard qui portait deux pastèques. Je lui en achète une, et je l'invite à la manger avec moi. Le bonhomme m'assura qu'à une demi-lieue au-dessus, on voyait un petit bassin de quatre ou cinq pieds de profondeur, qui donnait naissance au ruisseau, et qui renferme une multitude de petits poissons.

Pendant que le vieillard parlait, les merles et les tourterelles venaient se percher sur les branches des arbres voisins.

— Depuis combien de temps est bâtie cette forteresse? demandai-je à l'Arabe.

— Depuis dix-neuf ans : Othman, qui avait embrassé la religion et les intérêts des Ouahabites, contraignit les prisonniers que le sort de la guerre avait mis entre ses mains à travailler à cette construction. Ils devaient porter les pierres sur leur tête, et on donnait impitoyablement la mort à ceux qui ne voulaient pas se soumettre à ce genre de travail. C'était un beau temps alors; le poids d'un

long fusil ne faisait point vaciller mes pas; la tribu des Hédouan était nombreuse et puissante. Hélas! que sont devenus tant de guerriers infatigables? Leurs os blanchissent les plaines de Bessel[1]; on ne leur a pas même accordé les honneurs de la sépulture.

— Depuis lors votre nombre a beaucoup diminué.

— Avant la ruine du ouahabitisme, nous pouvions amener au combat quinze cents hommes et trois cents chevaux. Dans les dernières guerres, ce nombre s'est réduit à trois cents hommes mal armés. Nous avons été obligés de quitter la terre où nous étions nés, et nous nous sommes retirés à quelques journées dans l'intérieur. Mais depuis lors nous avons eu quelques jours heureux, et nous avons ramené sur le sol que vous foulez nos jeunes guerriers, que leurs mères avaient emportés endormis sur leur dos, lorsqu'ils n'étaient encore que des petits enfans.

Le village de Madrag est composé de quelques maisons en pierre, d'environ soixante échés[2],

[1] Lieu célèbre en Arabie à cause d'un combat qui s'y est donné entre Mohammed-Ali et les Ouahabites, qui y furent vaincus. Plus tard nous trouverons ce lieu sur notre route.

[2] Chaumières.

construites avec des troncs de doura[1]. La forteresse, qui n'est éloignée que d'une portée de fusil, est carrée; chaque angle est défendu par une tour surmontée d'une coupole; la porte d'entrée ne se trouve pas en face, mais par côté, comme c'est l'usage dans tous les forts bédouins. On peut encore pénétrer dans l'intérieur par une seconde porte que l'on aperçoit lorsque l'on vient par la route de Djeddah. Le cheikhr de la tribu fait sa résidence dans le château, et la cour était remplie de moutons et de chameaux qui lui appartenaient. Les alentours sont plantés en jardins, qui forment le principal revenu des Arabes Hédouan.

[1] Maïs.

VII

I

Puits. — Les Bédouines me donnent à boire. — Route, ses pèlerins. — Granit. — Voleur de nuit. — Nous nous égarons de nouveau. — Bir-el-Barout. — Tribu de Lohhian. — Vent brûlant. — Bédouins. — Troupeaux. — Ruines. — Route. — Côte rapide. — Chant des Arabes. — Zeima. — Ruines. — Tribu des Hodeïl.

II

Tribu des Hétheba. — Leurs richesses. — Manière de puiser de l'eau dans les torrens. — Bédouines Hétheba. — Leur costume. — Mœurs. — Voleurs déguisés en mendians. — Négresses. — Bédouins issus d'un Arabe et d'une esclave. — Température. — Tonnerre. — Pluie. — Pâtres. — Granit. — Amiante des montagnes. — Bédouins et chameaux. — Oum-el-Hamat.

I

19 mai. Troisième jour de marche.

Nous levons notre camp, et au bout de quelques minutes nous arrivons devant un puits bâti en pierre, dont l'ouverture était très-étroite, afin de pouvoir être plus facilement fermée en temps de guerre. Quatre jeunes filles bédouines et une esclave noire se tenaient à côté pour nous voir passer. Elles m'ont

donné à boire dans un vase tressé en paille. Quelle immobilité chez ce peuple! je croyais assister à une scène de la vie patriarchale; c'est toujours le même ciel, la même hospitalité, les mêmes races, les mêmes mœurs; il y avait dans une action aussi simple ce charme indéfinissable que l'on éprouve toutes les fois que l'on voit la réalisation vivante d'un fait écrit depuis des milliers d'années, dont on s'était cru séparé pour toujours, et que l'on voit se réaliser sous ses yeux.

L'eau du puits était bonne et abondante.

En ce lieu on quitte Oadi-Lamoun et la colonne des dattiers pour prendre la direction de l'est; nous traversons le chemin des grandes caravanes du Caire. Les nombreux sentiers dont il se compose sont unis et bien battus. Les environs présentent d'énormes blocs de granit que le temps a rongés et couverts d'une teinte de vétusté; mais en cassant les aspérités, on trouve que l'intérieur est composé d'une très-belle roche mélangée de blanc et de noir. Les couches supérieures ont perdu toute végétation et se détachent au choc le plus léger.

La route est couverte d'arbrisseaux épineux, et les montagnes présentent une stérilité et une aridité effrayantes; bientôt elles se rapprochent et laissent

à leur pied un sentier étroit, rempli de silex roulés, qu'il serait bien difficile de forcer si l'on éprouvait la moindre résistance de la part des Bédouins. Les chiens, dont on entend les aboiemens, et la clarté des feux, nous annoncent la présence des Arabes. Un voleur, à la faveur de l'obscurité, avait pris place auprès d'un chameau, et jouait le rôle d'un homme appartenant à la caravane; mais s'étant aperçu qu'il était observé, on l'a vu disparaître sans qu'il ait été possible de distinguer le chemin qu'il avait pris.

Au sortir de ce défilé, le terrain redevient sablonneux : ennuyés de la marche monotone de la caravane, nous prenons les devans; après une assez longue course, nous nous reposons pour attendre les chameaux; mais, ne les voyant pas arriver, il fut bientôt évident que nous nous étions égarés de nouveau. Heureusement nous avions avec nous les cavaliers de l'escorte. Leur chef, qui faisait depuis long-temps la guerre en Arabie, avait pris quelque chose du tact des Bédouins, et grâce à son habileté, nous eûmes bientôt rejoint nos compagnons. Le cheikhr nous donne un de ses hommes pour nous accompagner jusqu'à la station où nous devons établir notre camp. Nous la reconnaissons

à un grand arbre qui indique le puits d'où nous devons tirer notre eau. Je me couche sur le sable, ce lit si doux que la Providence offre presque partout en Arabie aux voyageurs et aux malheureux; ma ceinture roulée me sert d'oreiller, et je m'endors bientôt du plus profond sommeil.

En m'éveillant, je me trouve sous la tente que nos domestiques avaient dressée pendant que j'étais endormi. Il était grand jour, et je sors pour jeter un coup d'œil sur le paysage, que je n'avais observé qu'à travers la demi-obscurité de la nuit. Le lieu où nous campons forme une plaine assez vaste, entourée d'un réseau de montagnes; le terrain est sablonneux et couvert d'arbrisseaux épineux. Le puits que les Arabes nomment Bir-el-Barout a une profondeur de trente à trente-cinq pieds sur dix-huit ou vingt de large. On voit que ces dimensions sont peu ordinaires. Il est bien bâti, et les larges pierres dont il se compose ne sont liées par aucun ciment. Un grand sycomore plane au-dessus du puits et le couvre de son ombre épaisse. Les tourterelles, attirées par l'eau, sont très-nombreuses dans les environs, et viennent s'abattre par troupes sur les branches de l'arbre. Elles sont d'une excessive familiarité, car elles savent

que l'Arabe est leur ami. Quelques Européens, qui ne respectent rien, et qui auraient préféré les voir dans leur marmite, ont voulu leur faire la chasse; mais les Bédouins s'y sont opposés. Le sycomore est suspendu au-dessus de l'eau, il sort à travers les parois du puits à six pieds environ de profondeur. Au-dessous on remarque les restes d'une voûte qui paraît avoir supporté jadis un escalier pratiqué pour descendre sans danger dans l'intérieur; il s'appuyait au bas sur le rocher où se trouve la source, et c'est sans doute pour ménager la place des degrés que les parois sont aussi écartées. L'eau de Bir-el-Barout est très-abondante, très-fraiche, et d'une excellente qualité.

Tous les lieux que j'ai parcourus jusqu'ici sont fréquentés par les Bédouins. Ils sont généralement stériles, et depuis la forteresse de Madrag je n'ai aperçu aucun dattier. Les environs de Bir-el-Barout sont habités par les Lohhian; cette tribu, nombreuse et guerrière, possède une grande quantité de chèvres et de moutons.

La journée du 20 a été extrêmement chaude, mais le vent nous a peu incommodés. Ce vent, qui s'élève souvent dans ces parages, dure ordinairement trois jours; il commence à souffler vers dix

heures du matin, et se renforce jusqu'au coucher du soleil, époque à laquelle il cesse tout-à-fait. Il apporte avec lui une chaleur excessive; et, absorbant sur-le-champ la sueur par le sable dont il est imprégné, il maintient la peau dans un état d'aridité très-pénible. Le thermomètre, sous la tente, s'est élevé à 38° vers onze heures, et à 40 après midi [1].

A l'asser, quelques Bédouines conduisent leurs troupeaux vers le puits, je m'avance à leur rencontre pour les examiner. Leur aspect ressemble à celui de leurs compagnes des environs de Djeddah; mais ce qui les distingue d'elles, c'est un caleçon étroit qu'elles portent avec beaucoup de grâce. Elles ont toutes un voile, malgré que l'on prétende que les femmes arabes de l'intérieur ne se couvrent pas la figure. Un moment après, je vois arriver quelques Bédouins qui viennent puiser de l'eau : comme ce travail est long et fatigant, ce sont les hommes qui s'en chargent. Ils portent avec eux un grand vase demi-sphérique, en cuir, adapté à un cercle en bois; ils le posent sur quatre pierres et le remplissent. Les troupeaux y boivent avec une grande

[1] J'avertis, une fois pour toutes, que je donne les degrés de la température d'après le thermomètre de Réaumur.

avidité. On laisse approcher chaque fois une vingtaine de chèvres; et leurs têtes, qui plongent en même temps tout autour, forment un groupe charmant.

Il paraît qu'autrefois Bir-el-Barout possédait une population nombreuse, qui avait établi ses demeures dans les environs. J'appuie cette assertion d'abord sur la forme et les dimensions du puits, mais principalement sur des ruines imposantes et nombreuses, qui, quoique à fleur de terre, prouvent évidemment que jadis une ville a existé ici. J'ai remarqué un grand rectangle, formé de murs en granit; à l'extrémité on voit des pierres énormes, qui, par leur disposition, semblent avoir appartenu à un escalier; à côté se trouve un grand cercle bâti aussi en granit; il est d'un très-grand diamètre, et dans le même genre que celui qui forme le puits existant aujourd'hui, et peut-être a-t-il servi primitivement au même usage.

Plus loin se déroule un nouveau rectangle, plus grand et plus beau que le premier; ses fondemens, qui ont cinq ou six pieds de large, paraissent avoir appartenu à un édifice immense et d'une solidité étonnante; à côté reposent les restes d'un mur plus grand et plus imposant que les précédens. Sa surface, inclinée à l'horizon, est parfaitement

plane, et, dans l'état où il se trouve aujourd'hui, on dirait une digue élevée pour soutenir le terrain. Cette ligne est coupée par une autre, sous un angle de quarante-cinq degrés; elle est plus longue, mais moins épaisse que la première. Aux environs du puits et au loin, ce site est couvert d'autres ruines d'une moindre importance, mais qui donnent une bien haute idée de la puissance de ceux qui avaient élevé ces constructions.

Mais quel est le peuple qui en est l'auteur? à quelle époque remontent-elles? quelles sont les catastrophes qui les ont réduites à l'état où on les voit aujourd'hui? Questions obscures, pour ne pas dire impénétrables, et qu'il ne m'est pas permis de résoudre d'après un aussi simple examen. Ces restes, comme ceux de ces villes condamnées par un impitoyable vainqueur qui labourait leur sol et y semait du sel, ne dépassent pas, n'atteignent pas même la corolle des plus humbles fleurs. Les villes et les empires s'écroulent, la nature seule est toujours pleine de force et de fraîcheur.

Parmi toutes ces ruines, je n'ai remarqué que le carré, le rectangle et le cercle, formes simples, qui ont dû se présenter les premières à l'esprit des antiques architectes. Il est à regretter que les siècles

n'aient rien épargné de ce qui s'élevait au-dessus du sol. Puisqu'il en est ainsi, contentons-nous de ce qui nous reste. Les gouvernemens d'Europe savent bien faire surgir de terre les débris de vieilles civilisations englouties sous les sables; ici, avec un travail moindre, des archéologues pourraient exhumer ces ruines, et ajouter une page oubliée à l'histoire de l'humanité.

Cependant, en observant avec plus de soin, je découvre quelques pierres éparses sur le sol, mais je n'aperçois aucune trace d'inscription ni de sculpture. Ce qui me paraît certain, c'est que les matériaux ont été tirés des montagnes voisines, et que ces constructions sont de beaucoup antérieures à Mahomet. Il n'existe aucun rapport entre ces lignes sèches et droites et l'architecture des mosquées du Caire ou de l'Alambrah. L'art arabe moderne n'est pas passé par là. Consultez les Bédouins qui habitent aux environs; tâchez de leur arracher quelque tradition qui puisse jeter un trait de lumière au milieu de ces ténèbres: que vous répondront-ils? « Nos ancêtres ont appris de leurs pères, et nous ont dit à leur tour, que ces ruines étaient antérieures au monde (aouel-ed-dounia), et nous transmettons cette croyance à nos enfans. » C'est la

réponse que me fit un Arabe de Hodeïl, à qui je fis cette question, tout en vidant nonchalamment un seau d'eau dans le vase où ses brebis se désaltéraient.

20 mai. Quatrième jour de marche.

Cependant les Arabes font leurs adieux au puits, idole que les habitans du désert ne sauraient trop adorer. Notre chemin serpente toujours le long des montagnes. Il est uni, recouvert d'une couche de sable, et semble avoir été construit ainsi pour ménager le pied délicat des chameaux. A côté ce sont toujours des masses de granit rayées, des lignes noires qui descendent de leur sommet jusqu'à leur pied. Cependant la terre végétale y est moins rare que du côté de Madrag. Les blocs sont couchés les uns sur les autres et forment avec l'horizon un angle de quarante-cinq degrés : au moment où nous passions, le soleil allait disparaître derrière les montagnes, ses rayons tombaient obliquement sur leurs flancs, et formaient un étrange mélange d'ombres et de lumières ; les pierres avancées offraient l'image de ces animaux fantastiques taillés en gouttières, que l'imagination de nos pères a placés sur les basiliques du moyen âge. La route se continue encore quelque temps à travers des gorges obscu-

res. Bientôt les Bédouins s'arrêtent, ils placent les charges plus avant sur leurs chameaux, et on voit qu'ils se préparent à monter une côte voisine, la première que nous ayons rencontrée depuis Djeddah.

Cette montée est assez rapide : comme elle est encombrée de pierres, chacun descend de sa monture et s'apprête à faire la route à pied. Les Bédouins commencent à entonner une espèce de chant guttural que les chameaux connaissent parfaitement et qui leur communique une nouvelle ardeur. Ce chant est combiné de manière à ce que tous y puissent prendre part par intervalles. Des cris sauvages et dénués de cette seule harmonie qui puisse toucher au premier abord des oreilles européennes, me firent éprouver alors une sensation étrange, mais qui ne me parut pas agréable. Plus tard, je m'y suis habitué, et je les entendais avec plaisir.

Au bout de quelques minutes on arrive au sommet. La descente, très-rapide au commencement, le devient moins après quelques instans. Elle se continue jusqu'à Zeima, où nous devions camper. Les gorges des montagnes, sur lesquelles est bâtie à droite une forteresse à demi ruinée, laissent apercevoir des plantations de palmiers, et le murmure

d'une eau courante vient délicieusement frapper votre oreille. Ce bruit est si agréable pour les Arabes, qu'ils ne peuvent pas supposer qu'un homme qui l'entend puisse être complètement malheureux, quels que soient ses chagrins.

La forteresse est bâtie en pierres jusqu'au premier étage, et le haut est construit en briques crues. A côté l'on voit les débris de quelques vieilles maisons; dans l'intérieur on remarque encore les chambres qui servaient de caserne à la garnison, et une citerne parfaitement bien conservée; elle est enduite d'un ciment fort dur. Ce fort avait été élevé par les Ouahabis lorsqu'ils se furent emparés du territoire sacré. Ibrahim-Pacha le détruisit au retour de son expédition contre Déréyeh.

La petite plaine située un peu plus bas est couverte de palmiers et de berceaux, et on y compte quelques sycomores. Le tronc des palmiers n'est pas privé de ses basses branches, ce qui prouve que les Bédouins entendent peu la manière de les soigner. Au milieu du triangle formé par les cultivations s'élève un groupe de cinq maisons, et deux hameaux sont construits au pied de la montagne, d'où sort l'eau limpide et délicieuse qui arrose l'oadi. Les

jardins produisent des raisins, de la melоukia et des melons. Ce site ne manque pas d'agrémens, et comme il se trouve sur les chemins de la Mekke à Taïffa et de cette ville à Madrag, Bahara et Djeddah, les Ouahabis n'avaient pas manqué de s'en emparer et de le fortifier. Les Bédouins qui l'habitent aujourd'hui appartiennent à la tribu de Hodeïl.

21 mai. Cinquième jour de marche.

Nous quittons Zeima. A quelques pas du lieu où nous avons campé on trouve une digue en terre sur laquelle on a pratiqué un petit canal qui conduit l'eau sur le terrain fertile que l'on veut cultiver. En ce lieu commence une vallée étroite couverte de temps en temps d'arbustes épineux. Les montagnes voisines sont très-élevées; celles du nord sont en granit; au sud elles paraissent d'une forme plus récente et sont composées de pierres calcaires calcinées. Le sol ressemble parfaitement au lit d'un fleuve desséché; il est couvert de sable et de cailloux que les courans ont amenés de loin, car les lieux voisins n'en renferment pas d'une qualité semblable. Cette vallée est excessivement longue, et les chameaux ont employé six heures à la parcourir. A son extrémité, les deux chaînes se rapprochent et l'on passe dans un chemin creux; bientôt

ce chemin devient sablonneux, et un peu plus loin on marche sur une couche unie de granit. Nous nous trouvons alors sur une plaine, dont on ne touche l'extrémité qu'après cinq heures de marche. Cette plaine reçoit les eaux de pluie de toutes les vallées voisines : ces eaux s'élancent avec impétuosité vers Oadi-Fatma par la gorge que j'ai déjà décrite, et là elles s'évaporent ou se perdent dans les sables. Malheur à la caravane qui se trouverait dans ce défilé au moment de la crue des torrens! elle serait infailliblement détruite, et les Bédouins ont bien garde de s'y exposer. Une heure et demie après avoir quitté la plaine, nous campons au bord d'un torrent borné au sud par un arc de petites montagnes toujours aussi affreuses de stérilité. Ce lieu est occupé par la puissante tribu des Heteiba, qui sont en guerre avec les Hodeïl. Les Bédouins ne donnent point de nom particulier à ce site inhabité; ils l'appellent tout simplement sel, ou torrent.

II

Les Heteiba sont plus riches que toutes les autres tribus que nous avons rencontrées sur notre route : ils possèdent une grande quantité de chameaux et de dromadaires ; leurs troupeaux de chèvres et de moutons sont encore plus nombreux. Ces Bédouins prétendent qu'ils tirent leur origine des Koreich, et ils ont formé depuis long-temps avec ceux-ci une étroite alliance. Il serait difficile d'évaluer exactement le nombre de soldats dont ils peuvent disposer. Les rapports des Bédouins à ce sujet sont très-contradictoires ; mais tous assurent que ceux qui habitent entre Zeima, Taïffa et la Mekke, peuvent mettre de six à sept cents hommes sur le pied de guerre. Si la tribu de Koreich possède peu de chevaux, celle des Heteiba, au contraire, en élève un assez grand nombre qui sont originaires du Nedj. Ils sont très-dociles et se laissent gouverner avec un simple licou ; leurs maîtres ne les ferrent jamais.

Aoun, cheikhr de Heteiba, ayant appris que Sa-

menoul, le cheikhr de notre caravane, passait par son territoire, est venu le visiter. Plusieurs Bédouins ont mené leurs troupeaux sur les bords du torrent pour les faire boire : ils font une excavation de deux pieds dans le sable, l'eau la remplit à demi sur-le-champ, et nous l'avons trouvée d'une excellente qualité. Dans tout le pays, et même jusqu'à Bagdad, on se sert de ce moyen pour se procurer de l'eau, ce qui fait croire aux Arabes qu'il y a un courant souterrain qui s'étend depuis la Mekke jusque sur les bords de l'Euphrate.

Le costume des petites filles et des garçons de cette tribu est très-simple et se compose uniquement d'un pagne en cuir formé d'une infinité de petites tresses qui retombent comme une frange jusqu'à demi-cuisse. Les femmes sont mises plus élégamment : elles portent des bracelets en métal aux poignets et au-dessus du coude ; leur cou est orné de deux colliers ; l'un est un cercle de fer et l'autre une petite chaîne où l'on suspend une amulette qui retombe jusque sur la ceinture. Celle-ci consiste en une bande de cuir fortement serrée autour de la taille ; elle est couverte de petits anneaux qui se superposent les uns aux autres comme les écailles d'un poisson, et il s'en échappe quelques rares chaînettes qui descen-

dent sur les hanches. Nous avons acheté une de ces ceintures à une Bédouine qui se méfiait un peu de nous, et qui, quoique mariée depuis long-temps, ne voulut pas la vendre sans la permission de son père.

— D'où vient, disais-je à un Bédouin, que je ne vois ici ni chevaux ni dromadaires, quoique l'on prétende que vous en possédez un grand nombre?

— Nous avons l'habitude de laisser le gros bétail dans les montagnes voisines, parce que la végétation y est plus abondante; quant au cheval, il ne s'écarte jamais de la tente de son maître.

— Vos chèvres et vos moutons, quoique petits, sont si gras! comment font-ils pour acquérir cet embonpoint au milieu d'un terrain aussi aride?

— Les troupeaux sont comme nous : habitués à supporter les privations, ils se sont fait une seconde nature. D'ailleurs, le désert ne paraît stérile qu'à celui qui n'y est pas né. Le bon pasteur ne rentre jamais le soir au douar sans que ses bestiaux soient rassasiés.

— Mais pourtant, lorsque les années ne sont pas pluvieuses?...

— Voilà le seul fléau redoutable. Nous ne connaissons pas chez nous de maladies épidémiques, comme dans les contrées plus fertiles de l'Arabie,

l'Yemen, par exemple; mais, lorsque les pluies sont peu abondantes, la mortalité devient très-forte parmi nos troupeaux, et souvent celui qui se couche riche la veille se réveille bien pauvre le lendemain.

— Mais vous avez toujours la ressource de transporter ailleurs votre camp et de planter vos tentes en un lieu mieux traité par les saisons?

— Qui vous l'a dit? Nos domaines sont aussi bien marqués que les limites des champs des pays les plus fertiles. Chaque portion de territoire appartient à une tribu; elle peut en disposer comme elle l'entend : c'est une propriété que ses pères lui ont transmise avec leur sang. N'en est-il pas de même chez vous?

— Sans doute; mais nous sommes tous enfans d'une même famille, nous devons nous secourir les uns les autres dans le malheur.

— L'Arabe est hospitalier; les preuves ne manquent pas : voyez-vous des mendians parmi nous? tandis qu'ils pullulent chez les populations qui entourent leurs maisons de murailles.

Je venais d'apercevoir auprès de ma tente un Bédouin qui demandait l'aumône; je le fis voir à mon homme : il ne parut pas déconcerté, et se contenta de me dire :

— Croyez-vous que le mirage soit de l'eau, quoiqu'il en présente l'aspect?

Je ne pus pénétrer alors le sens de ces paroles énigmatiques; mais plus tard j'appris que ces prétendus mendians n'étaient que des voleurs, qui se servaient de ce déguisement pour s'introduire dans les camps des caravanes sans éveiller de soupçons.

— L'Arabe est hospitalier, reprit le Bédouin, mais peut-il nourrir la famille de son frère pendant un an? lorsqu'il l'a gardé trois jours dans sa tente, il ne lui doit plus rien.

— Mais à quoi reconnaissez-vous les limites du territoire de chaque tribu?

— La terre nous donne mille moyens pour cela: il suffit d'un torrent, d'une vallée, d'une montagne; dans une plaine, une lisière de sable ou de gravier, une rangée de mimosas ou d'ételsⁱ remplissent le même but.

— Et si vous le dépassez?

— Alors la tribu dont on viole le territoire a le droit de prendre ou de tuer vos bestiaux, et de là naissent des guerres et des haines funestes, qui favorisent les projets de ces chiens qui vous escortent.

[1] Arbre de la famille des pins.

Depuis Djeddah j'avais remarqué un assez grand nombre d'esclaves noires parmi les personnes que le hasard ou la curiosité conduisait sur notre passage. Les Bédouins font souvent leurs femmes de ces négresses, et les enfans issus de ce mariage conservent pendant plusieurs générations quelque chose du type de leur mère. Ils sont faciles à distinguer à leurs cheveux un peu laineux et à leurs lèvres proéminentes; leur corps d'ailleurs est moins élancé et plus musculeux que celui des autres Bédouins. Les Arabes les considèrent comme au-dessous d'eux, et leur donnent le nom de *Mouellet*, qui veut dire dégénéré. L'enfant qui naît d'un Bédouin et d'une négresse est libre; celui qui est issu d'un couple nègre est esclave, comme ses parens; mais leurs maîtres ne peuvent pas les vendre, et quand même ils en auraient l'intention, personne ne se présenterait pour les acheter. Ils sont considérés comme faisant partie de la famille, dont ils ne peuvent pas se séparer. Quant aux enfans issus d'une Bédouine et d'un nègre, il est inutile de s'en occuper; on ne voit jamais de semblables mariages.

— Ne faites-vous pas de distinction politique, dis-je à mon Arabe, entre les Mouellets et les Bédouins de race pure?

— Aucune, me répondit-il; le sang du père qui circule dans leurs veines les rachète entièrement de l'esclavage, n'y en eût-il qu'une goutte. Ils jouissent des mêmes droits que nous et supportent les mêmes charges. Par exemple, lorsqu'une Kabyle est obligée de payer un tribut pour accommoder une querelle avec ses voisins, les Mouellets fournissent leur part comme les autres; et lorsqu'un Bédouin veut tirer vengeance du sang répandu, s'il en met un à mort, il se trouve satisfait comme s'il avait tué un ennemi de la race la plus noble.

Hier le thermomètre s'est élevé à midi à 29 degrés, quoique le soleil fût voilé par des nuages; aujourd'hui le ciel est très-pur, et il marque 30 degrés.

22 mai 1834. Sixième jour de marche.

Nous quittons Sel une heure avant l'asser. Notre chemin est tracé sur une montagne que nous sommes obligés de gravir; la montée est recouverte en larges dalles formant un escalier très-doux, que les chameaux dépassent avec facilité. Les Bédouins ont pavé ce chemin creux, parce que pendant l'époque des pluies il sert de lit à un torrent, qui le rendrait impraticable sans cette précaution. Nous rencontrons successivement plusieurs montagnes

de ce genre, et nous nous élevons sans cesse au-dessus du niveau de la mer. Cependant, dans ces passages, les travaux exécutés par les Arabes sont mieux combinés; ils ont creusé à côté du chemin un canal qui suffit à l'écoulement des eaux, et par ce moyen les communications ne sont jamais interrompues. Ici le tonnerre commence à se faire entendre, et ses roulemens nous accompagnent jusqu'au coucher du soleil. La pluie leur succède, mais elle cesse au bout de quelques instans.

Les montagnes où nous voyageons appartiennent à cette grande chaîne qui longe le Tehama sur presque toute l'étendue de la mer Rouge. Dans ces parages, elles sont très-hautes et très-escarpées; quelques rares herbes croissent sur leurs flancs. Les moutons et les chèvres qui les broutent paraissent rester en équilibre comme par enchantement; le pâtre qui les observe se perche sur un pic plus abrupte et plus élevé; il a sur son épaule son fidèle fusil à mèche, enveloppé dans un fourreau de cuir; sa silhouette se détache vigoureusement sur le ciel, et l'ensemble du paysage vous rappelle les sites des Alpes ou des Pyrénées.

Pour rendre votre illusion plus complète, le lit d'un nouveau torrent vous présente une nappe

d'eau limpide, résultat de quelque orage : ses bords, couverts d'un tapis de verdure, réjouissent votre vue, fatiguée des teintes sèches et blafardes du désert. Les roches granitiques font place à des couches d'amiante des montagnes minces et verticales : les premières reparaissent plus tard, et des blocs énormes sont amoncelés sur le sol. L'on aperçoit enfin une plaine plantée de mimosas, dont le ton vert et vigoureux semble vous annoncer le voisinage de Taïffa, que les Arabes surnomment le jardin de l'Arabie. Dans le lointain on croit déjà voir une ville avec ses fortifications, ses mosquées, ses minarets et ses maisons; l'on dirait même que l'on distingue les sentinelles occupées à monter la garde sur les remparts. Mais bientôt l'illusion disparaît; à mesure que l'on approche, les maisons se transforment en blocs de granit, les mosquées et les minarets en d'autres blocs plus grands ou plus élancés; les remparts sont les flancs à pic d'une montagne, et les soldats se changent en rochers qui les dominent.

Cette plaine est d'une étendue désespérante; les chameaux emploient quatre heures pour la traverser; ils paraissent très-fatigués, et leurs maîtres, au lieu de cette sévérité souvent brutale que les

Européens déploient contre leurs animaux, les encouragent par leurs paroles et compatissent à leurs douleurs. L'Arabie est un des pays du globe où les rapports entre les hommes et les animaux sont les plus intimes : ils ont compris mutuellement qu'ils devaient s'aimer et s'aider, car la terre sèche et brûlée se refuse à leurs embrassemens. Aussi l'Arabe se console-t-il avec ses chameaux de la stérilité de sa terre natale, et ceux-ci, qui semblent comprendre l'isolement de leurs maîtres, leur rendent cet amour autant du moins que leur organisation peut le permettre.

Les Arabes considèrent le chameau comme un des plus grands bienfaits du ciel; ils comprennent parfaitement que sans lui leur pays serait inhabitable : lui seul est chargé de transporter au loin la fortune et la famille errante de son maître ; il l'accompagne jusque sur le champ de bataille, et le soustrait souvent à une mort presque certaine. Par son infatigable activité, il est le soutien d'une infinité de familles qu'il entretient dans l'abondance, et qui le regardent comme un second père, puisque c'est à son travail et à sa sobriété qu'elles doivent leur bonheur. Aussi l'Arabe reconnaissant ne considère pas le chameau comme un animal esclave,

dont il peut user ou abuser à volonté; il voit en lui un ami, et un ami qu'il vénère au point qu'il le fait participer à certaines pratiques religieuses que le prophète a imposées aux vrais croyans.

A cette occasion, je citerai un usage relatif à l'accouplement du mâle et de la femelle. On sait que les musulmans se considèrent comme souillés après s'être approchés d'une femme, jusqu'à ce qu'ils se soient purifiés par une ablution; eh bien! les Bédouins croiraient manquer à un devoir religieux si, dans une circonstance semblable, ils ne jetaient pas de l'eau ou du sable sur les organes génitaux de leurs chameaux; il en est même qui poussent le préjugé plus loin, en enveloppant le couple avec une toile pendant l'accomplissement de l'acte générateur, et ceux qui sont allés seulement en Égypte peuvent en avoir été témoins.

Le Bédouin partage avec son chameau ses peines et ses plaisirs, et, chemin faisant, il lui raconte, pour le distraire de ses fatigues, les prouesses de sa jeunesse ou des anecdotes que les anciens lui ont transmises. Le chameau parcourt plusieurs lieues de son pas lent et mesuré, pendant qu'il écoute attentivement et avec plaisir les récits de son maître. Lorsque celui-ci est content de son courage, il lui

parle de ses ancêtres et de sa famille, en lui disant que la race dont il descend était une des plus renommées pour les longs voyages, et lui promet une heureuse vieillesse et une nombreuse postérité.

Il lui parle en ces termes : « Tes aïeux ont été de tout temps les serviteurs des miens; tu dois savoir que l'un d'eux les transporta souvent d'un pays dans un autre sans se plaindre; je vois que tu es digne d'eux et capable de soutenir leur vieille réputation : pour te prouver ma satisfaction, je te promets que nous serons toujours amis, et je vais te raconter les hauts faits de ma famille, et la gloire de ma tribu. » Alors, nonchalamment couché sur le dos du noble animal, il commence une narration longue et variée, semée de ces métaphores brillantes dont l'imagination des Orientaux est si prodigue.

Lorsque son récit est terminé, il lui fait une foule de promesses séduisantes, lui donne le plaisir de la pipe en lui jetant dans les narines quelques bouffées de fumée : il lui assure qu'il sera le premier d'entre tous ses chameaux, qu'il le mariera, lui fera un sort digne d'envie, ne négligera rien de ce qui pourra le rendre heureux, et, dans sa conversation, il ne manque jamais de lui donner

le titre d'ami, de frère, et d'autres noms les plus chers. Dans ses momens de gaîté, l'Arabe lui chante des chansons amoureuses ou guerrières, que le chameau écoute très-attentivement; et pour lui prouver le plaisir qu'il ressent, il presse fortement les mâchoires, grince des dents, et tourne la tête vers celui qui chante pour lui prêter une plus grande attention. Alors, absorbé par cette sauvage harmonie, il semble oublier le fardeau dont il est chargé, et franchit des espaces incroyables dont les maîtres transmettent le souvenir à leurs descendans.

Mais si l'aridité du désert est affreuse, et qu'il montre, par des signes certains, une fatigue supposée ou sa mauvaise volonté, le maître irrité l'accable d'imprécations au lieu des bienfaits qu'il lui promettait et des vœux qu'il formait pour son bonheur. « Enfant de chien (*ibn-el-kelb*), lui dit-il, *iaoudi* (juif), *nosserani* (chrétien), as-tu oublié que tu descends d'une race maudite, et que tu es mon serviteur? Sais-tu que dans ce moment je puis te tuer sans que personne ait le droit de s'opposer à ma volonté?

» J'invoquerai la colère divine contre ta paresse et ton mauvais caractère; je ferai passer à tes fils

le souvenir de ton ignoble conduite et de ton manque de courage; je bénirai à jamais celui qui te donnera la mort; et, pour te punir de ta méchanceté, Dieu te fera devenir la pâture des chiens et des oiseaux de proie.

» Sais-tu bien que j'ai été le soutien de ta famille et le directeur de ton enfance? Tu n'ignores pas que j'ai fait toutes sortes de sacrifices pour te conduire en l'état où tu te trouves aujourd'hui. Eh! quel est le chameau qui porte sur son dos une bosse plus grasse que celle qui est sous ta selle[1]? As-tu oublié que je t'ai acheté des amulettes pour te préserver de l'œil envieux, afin de te faire parvenir sans accident jusqu'à une vieillesse digne d'envie?

» Mais, *kiafer* infidèle! je vois que tous mes bienfaits sont prodigués en pure perte, et que tu es un infâme! Que[2] Dieu vengeur t'envoie une balle dans l'œil et une autre dans ton ventre ou ton cerveau; qu'un chien mange ton foie; que le mal

[1] Les Arabes jugent de l'embonpoint d'un chameau d'après la grosseur de la bosse.

[2] Les Arabes, et en général tous les musulmans, ne disent pas *le* Dieu vengeur, car on pourrait croire en employant cette locution qu'il y a plusieurs espèces de Dieu, hérésie que les croyans ont à cœur d'éviter, car on sait qu'ils sont partisans zélés de l'unité en matière religieuse et politique.

vénérien vienne t'accabler! et puisses-tu devenir impuissant, afin que ta maudite race s'éteigne avec toi! car il est honteux pour moi que tu sois en vie, et plus honteux pour toi d'être né. Enfant de voleur! mécréant! maudits soient tes ancêtres et ceux à qui tu as donné le jour! »

Les Arabes, pour préserver les chameaux de l'œil envieux, achètent des amulettes qu'ils leur suspendent au cou; elles sont ordinairement bizarres et d'une forme étrange, afin qu'elles puissent attirer sur elles les mauvais souhaits des ennemis du maître, qui regardent ainsi le charme plutôt que l'animal. Elles sont ordinairement formées de dépouilles d'animaux malfaisans ou d'Européens, parce que tout ce qui appartient aux infidèles étant maudit et voué au démon, attire à soi toutes les malédictions. Aussi choisissent-ils ordinairement des queues de renard, des pattes de loup, des dents d'hyène, et surtout des petits souliers d'enfans dont les parens ne sont pas musulmans.

Reprenons. L'ardeur de notre caravane, un moment ralentie, se ranime tout-à-coup : les chameaux ont senti que leur marche allait finir, et ils manifestent par leurs cris sauvages qu'ils sentent le

voisinage de l'eau. Les Bédouins nous indiquent, à travers l'obscurité des gros massifs d'arbres, en nous disant que c'est là que commencent les jardins qui environnent Taïffa. Nous campons en un lieu nommé Oum-el-Hamat; nous dressons nos tentes sous d'immenses sycomores, et les jardiniers, malgré l'heure avancée de la nuit, nous apportent des fruits délicieux que nous achetons pour quelques paras.

23 mai 1834. Septième jour de marche.

Nous étions impatiens d'arriver au terme de notre voyage; le soleil n'avait pas encore lancé ses premiers feux, que nous nous mettons en marche, laissant à la station quelque-uns de nos gens et les chameaux fatigués occupés à ranimer leurs forces en ruminant le fourrage vert d'Oum-el-Hamat. Au bout de deux heures, nous arrivons en face de Taïffa, et nous établissons notre camp provisoire à l'ombre de grands figuiers. Vers midi les Arabes nous rejoignent avec nos effets : Les chameaux avaient mis quatre heures à parcourir cette distance.

VIII

Ville de Taïffa. — Position. — Portes. — Murailles. — Fossé. — Château. — Tours. — Fort. — Monumens. — Mosquée d'Aboul-Abbas. — Rissings. — Tombeaux. — Aboul-Abbas. — Cimetière. — Femmes. — Laadi. — Zaouïa. — Bazar. — Cafés. — Maisons. — Aqueducs. — Histoire. — Population. — Température. — Les habitans de la Mekke se réfugient à Taïffa pendant l'été. — Femmes. — Caractère des Taïffites.

La ville de Taïffa est construite sur une plaine sablonneuse, qui n'est que la continuation de celle que nous avons suivie en venant de Djeddah : ici elle est resserrée par deux chaînes de montagnes qui vont se réunir à un quart de lieue plus loin, et placent la cité au milieu d'un fer à cheval dont

l'ouverture est tournée vers l'ouest. Sa forme est celle d'un quadrilatère allongé, mais irrégulier ; les grands côtés se dirigent du nord-nord-ouest au sud-sud-est, et les petits de l'est-nord-est à l'ouest-sud-ouest.

On pénètre dans la ville par trois portes : la première se trouve du côté du nord-est ; on la nomme Bab-el-Mekka[1], Bab-es-Sel[2], ou Bab-el-Cherif[3] ; elle est défendue par une tour carrée nouvellement construite par les ordres d'Ahmed-Pacha ; elle a deux embrasures pour recevoir des canons ; mais elle les attend encore. A l'autre côté de la porte s'élève une petite tour en forme de fer à cheval ; elle est construite en pierre, comme la grande ; ce sont les Ouahabis qui en ont jeté les fondemens. Bab-el-Salamé[4] est située au sud-ouest ; ses montans sont en bois et lui donnent l'aspect d'une porte de nos bergeries ; on a beaucoup de peine à y passer quand on est à cheval ; elle n'est défendue que par une petite tour. La troisième est celle

[1] Porte de la Mekke, parce que les gens qui viennent à la ville sainte entrent par cette porte.

[2] Porte du Torrent, à cause d'un torrent qui, à l'époque des pluies, se dirige de ce côté.

[3] Porte du Chérif.

[4] Porte du Salut.

d'Aboul-Abbas, qui donne vers le sud-sud-ouest; elle n'offre rien de remarquable. Autrefois il existait une quatrième porte nommée Bab-el-Tarabé [1]; mais lorsque Mohammed-Ali eut pris la ville sur les Ouahabis, il ordonna de la murer, parce que les incursions des ennemis avaient toujours lieu de ce côté; elle n'a pas été rouverte depuis.

Les remparts de Taïffa sont en assez bon état, quelques portions même ont été réparées tout récemment; ils ont environ vingt pieds de hauteur au-dessus du fond du fossé. Les murailles sont bâties en pierres jusqu'à fleur de terre; ce qui s'élève au-dessus du sol est construit en briques crues; elles sont percées de meurtrières dont quelques-unes sont si étroites qu'elles laissent à peine la place nécessaire à un canon de fusil. Les tours sont presque toutes construites dans le même genre; elles sont dépourvues d'artillerie, mais on peut s'en passer à la rigueur, parce qu'on n'est exposé qu'aux attaques des Bédouins, qui ne font pas usage de canons. Ces murailles, quoique construites en terre, présentent des moyens de défense plus puissans qu'on ne croirait d'abord; et en supposant même

[1] Porte de Tarabé. Tarabé est une ville bédouine assez importante.

que l'ennemi attaque la place avec l'artillerie, les boulets, au lieu d'ébranler le mur, font un simple trou dont le diamètre est égal à celui du boulet, et il est extrêmement difficile de pratiquer une brèche suffisante pour donner un assaut ; cette opération exigerait beaucoup de temps, et surtout beaucoup de munitions.

Le fossé a dix pieds de large sur huit de hauteur. Pendant tout le temps de mon séjour à Taïffa, je n'y ai jamais vu une goutte d'eau. Cependant, dans le cas d'un siége, on pourrait le remplir si l'on savait y conduire les eaux de pluie ; mais je doute qu'elles puissent s'y conserver long-temps, à cause de la nature sablonneuse du terrain. Au reste, devant toutes les portes, le fossé est interrompu parce que les Arabes ignorent l'usage des ponts-levis. Dans certaines parties, on n'a pas tenté de le creuser, parce qu'il se trouvait sur des rochers de granit ; et pour fortifier ces points, qui eussent été trop faibles, les Turcs ont construit des tours en pierre, qu'ils ont garnies d'un plus grand nombre de meurtrières.

Le château est situé sur un rocher de granit ; ses murailles sont en pierre ; elles forment une partie du rempart de l'ouest. Ce château renferme

la caserne, les magasins de vivres et la poudrière; en temps de guerre, le gouverneur y fait sa résidence. C'est là que se trouvait Mohammed-Ali lorsque le célèbre voyageur Burckhardt alla le visiter. Ahmed-Pacha en a laissé la libre jouissance au gouverneur, et lui-même loge dans une maison de campagne de Chebi-Effendi, où il trouve plus d'ombre et de fraîcheur.

J'ai fait un jour le tour de la ville en longeant le fossé extérieurement aussi près que possible, et j'ai trouvé que la circonférence avait 3,657 pas de développement; j'ai compté 9 tours cylindriques, 14 en forme de fer à cheval, 1 hexagone, 1 en arc de cercle très-surbaissé. Du côté du nord, on remarque un petit fort bâti en pierre; il est saillant et entouré d'une muraille qui s'élève de huit pieds au-dessus du sol.

Quand on entre dans la ville par Bab-el-Salamé, on aperçoit à gauche une forteresse carrée, bâtie en briques crues. Elle s'élève au-dessus d'une roche de granit qui a la même hauteur que les remparts; elle est flanquée à chaque angle d'une tour ronde, et chacune d'elles possède une petite pièce d'artillerie. Cette colline, toute parsemée de blocs de granit, se prolonge parallèlement aux murailles et

les dépasse vers le sud, pour aller un peu plus loin se niveler avec le sol. On voit sur sa crête deux ou trois constructions nouvelles et une très-ancienne, dont il reste encore un arceau assez bien conservé. Ce lieu est dans une position extrêmement favorable pour être fortifié, et il le serait si la garnison avait affaire à des ennemis plus redoutables que les Bédouins.

Le fort de Bab-el-Salamé communique avec le château, et l'un et l'autre sont isolés des maisons par une muraille qui part de Bab-el-Salamé et va rejoindre le rempart du côté de Bab-el-Mekka, en sorte que la garnison peut faire résistance même après la prise de la ville. Le château est défendu par deux petits canons.

Tout ce que Taïffa possédait d'anciens monumens a été détruit par les Ouahabis; il ne reste aujourd'hui de remarquable que la mosquée d'Aboul-Abbas, située à côté de la porte du même nom, et encore les coupoles qui formaient son plus bel ornement ont été démolies par ces guerriers fanatiques. Cette mosquée a cent pas de long sur soixante de large : on y pénètre par une porte jumelle. Le mur qui est en face est percé de cinq ouvertures grillées en fer, celui de gauche en a onze, et vers la

droite on en compte six seulement. Le minaret est octogone jusqu'à la galerie circulaire où les mezzeins chantent la prière; au-dessus il affecte la forme d'un cylindre surmonté d'un cône. La muraille extérieure de la mosquée se confond avec le rempart, et elle est défendue par une tour. En Orient, cet assemblage n'a rien d'extraordinaire; les titres de roi et de pontife, de guerrier et de prêtre sont presque toujours réunis dans les mêmes mains.

Du côté de la ville, cette mosquée est située sur une place irrégulière : ses portes sont beaucoup trop petites pour un édifice aussi considérable; mais les Orientaux sont peu sensibles à ces défauts d'harmonie. Ce que j'y ai trouvé de plus remarquable, c'est une galerie intérieure qui règne tout autour des murs; elle est formée de plusieurs petites colonnes qui supportent cette partie de la toiture, dont les formes simples et naïves ont trouvé grâce devant le vandalisme des Ouahabis. C'est à l'ombre de cette partie de la mosquée que les dévots cherchent l'ombre lorsqu'ils viennent prier pendant le jour. Certains mendians en font leur séjour habituel, grâce à cette idée heureuse inspirée aux hommes par le sentiment religieux qui donne pour asile la maison de Dieu à celui qui n'a pas de mai-

son à lui, privilége anticipé que personne n'envie, il est vrai, mais qui commence à mettre en rapport avec Dieu les êtres malheureux auxquels les diverses religions promettent une vie future qui doit les récompenser de leurs douleurs.

L'absence des coupoles, qui laisse le parquet du temple exposé aux intempéries de l'air, vous fait regretter ces cintres élégans et hardis, ces nefs, ces sanctuaires, soutenus par d'immenses colonnes, et en général cette belle architecture arabe des grandes villes orientales, où les architectes ont donné de si belles preuves d'un génie dont leurs descendans ont oublié jusqu'au souvenir. Dans toutes les villes d'Arabie que j'ai visitées, le culte est bien peu vivant, les mosquées n'ont aucune élégance, aucune solidité; cependant, quant à celle d'Aboul-Abbas, le ciel qui supplée à l'absence de la voûte est par lui-même une magnifique coupole, airain pendant le jour, azur éclairé de mille lumières scintillantes pendant la nuit. Félicitons-nous qu'elle ait été à l'abri des atteintes des vandales arabes, car sans cela nous d'en jouirions pas aujourd'hui.

En dehors de la ville, à côté de cette muraille de la mosquée qui fait partie du rempart, s'élèvent quatre beaux rissings avec leurs fruits hérissés de

petites pointes. Ils sont d'une grosseur peu commune; le plus grand a dix pieds de haut, et son tronc a huit pouces de diamètre : on les a plantés dans un terrain creux, et on les arrose avec l'eau d'une saquia voisine. Un peu plus loin apparaît un nouveau rissing isolé; ses rameaux sont d'un vert magnifique, sa forme est plus gracieuse que celle des premiers. Les Arabes savent en extraire l'huile.

Quels sont ces deux monumens funéraires dont les teintes blanches contrastent si fort avec la couleur verdoyante des rissings? Leur forme annonce qu'ils ne recouvrent pas la cendre d'une personne vulgaire. Le premier renferme les restes d'une femme, de la mère du chérif Ghraleb, le second est le sépulcre de Cheikhr Chouada, nom qui signifie témoin ou martyr; c'était un des compagnons bien aimés du prophète. Si le fanatisme l'avait respecté, nous pourrions contempler avec intérêt un monument des premières années de l'hégire; mais il a été détruit par la même main qui renversa les coupoles de la mosquée d'Aboul-Abbas. Le tombeau d'aujourd'hui n'offre rien qui puisse mériter notre attention.

Sautons encore par-dessus le rempart, et as-

seyons-nous avec les dévots à la porte de la grande mosquée. Un monument funèbre, plus remarquable que les autres, dont la coupole est plus vaste et les murs embellis de pilastres, se présente à notre vue. Les cendres de celui qui repose en ce lieu, aussi près du temple qu'il touche et dont il est le prolongement, doivent appartenir à un croyant bien recommandable. Les musulmans, en effet, ne prononcent son nom qu'avec respect : c'est que le saint a vécu à l'époque où le prophète commençait à prêcher sa religion ; il l'a vu, entendu, et a été un de ses plus fervens disciples. Demandez son nom au plus petit enfant de Taïffa ; le premier qu'ils apprennent à bégayer, c'est le sien, celui d'Aboul-Abbas lui-même, qui donne son nom à la mosquée vénérée.

Au pied de la koubbé[1] reposent humblement cinq petits mausolées, qui dans un autre lieu mériteraient d'attirer l'attention, tandis que là ils sont écrasés par le voisinage du monument érigé à Abbas. Ils ont dû être richement ornés, car on remarque encore çà et là quelques traces de dorures, que le temps fera bientôt disparaître. Plus loin, on aperçoit de nouvelles tombes où sont ensevelis

[1] Coupole.

les habitans les plus distingués de Taïffa; au sommet on a laissé un espace vide, que l'on a rempli de terre végétale; elle nourrit des aloès, plante vivace, que les Arabes ont consacrée aux morts comme symbole de l'immortalité.

Le vendredi, les femmes de Taïffa, comme celles du Caire, de Constantinople et des côtes barbaresques, vont visiter les cimetières. Leur démarche est grave et mesurée; et, quoiqu'elles soient ordinairement très-nombreuses, toutes les cérémonies se passent au milieu d'un recueillement profond. Avec les grands mélayés dont elles s'enveloppent entièrement, on dirait des ombres revenues de l'autre monde pour errer autour des monumens qui renferment leurs dépouilles. J'ai observé plusieurs fois ces réunions, et j'y trouvais toujours un nouvel intérêt. Regardez cette femme qui s'incline vers le sol, elle entoure d'un cadre de petites pierres le tombeau d'un de ses parens, peut-être de son propre enfant; une autre plante de ses mains l'aloès séculaire; et celles qui forment un groupe séparé, dont les diverses personnes s'entretiennent entre elles, ce sont des veuves qui viennent prononcer une espèce d'oraison funèbre sur la tombe d'un mari. Leurs prières ne sont pas préparées comme

ces discours que l'on débite en Europe dans de pareilles circonstances ; leurs paroles sont simples, sans apprêt ; elles ne décèlent pas la moindre trace de rhétorique, mais elles doivent être douces comme tout ce qui part du cœur des femmes.

En fait de monumens religieux, il ne me reste à parler que d'une petite mosquée nommée *laadi*, et de deux autres petites chapelles, que les Arabes appellent Zaouïa. La première est surmontée d'un minaret, mais les autres en sont privées.

Taïffa ne possède qu'un bazar d'une grandeur très-médiocre ; il est approvisionné par les Bédouins qui habitent les environs de la ville ; les jardiniers viennent y apporter leurs fruits, et tous les produits étrangers sont fournis par les caravanes qui viennent de temps en temps de la Mekke ou de Djeddah. La plupart des marchands se placent en plein air sous une immense natte ronde qui leur sert d'ombrelle et de parapluie. Tout autour on remarque quelques magasins d'assez triste apparence ; ils sont tenus par des Arabes ou par des soldats turks. Les cafés ne sont pas plus remarquables ; mais on a l'avantage de s'y reposer sous des treilles (*vita perpetua*), et d'y boire de l'excellent moka.

Les maisons de Taïffa sont plus petites et beaucoup moins élégantes que celles de Djeddah; elles n'ont ordinairement qu'un seul étage au-dessus du rez-de-chaussée. Les habitations des grands sont ornées de moucharabies; celles des pauvres en sont dépourvues, et les architectes les remplacent par des jalousies en briques cuites disposées de manière à laisser un libre passage à l'air. Chaque propriétaire a le soin de blanchir toutes les années les murs extérieurs de sa maison; la porte est peinte, et des escaliers rouges sont figurés à droite et à gauche de l'entrée. L'intérieur est assez propre et bien distribué. Ces habitations sont mieux alignées que celles des villes maritimes de la côte d'Arabie; les rues sont plus larges, et on a soin de les balayer et de les nettoyer tous les jours.

Le bâtiment le plus remarquable appartient au grand chérif; il est situé du côté de la porte de la Mekke. Ici, comme dans toutes les villes d'Orient, les constructions de vieille date sont plus élégantes et plus riches que les nouvelles. Une seule maison ancienne est restée debout à Taïffa; elle a survécu, comme pour montrer à la génération présente la décadence et la pauvreté de l'art. Chacune de ses moucharabies a coûté plus de travail et de talent que

toutes les habitations modernes. La porte, richement sculptée, vous rappelle les belles époques de l'architecture arabe ; ses murs sont bâtis en pierres irrégulières jointes par un ciment rouge, et présentent l'effet d'une étoffe chamarrée de dessins. Elle est située sur la place où se trouve la mosquée d'Aboul-Abbas. Hassan-Pacha, pendant son séjour à Taïffa, en faisait sa résidence, et il lui a donné son nom, que les Arabes lui ont conservé.

Les habitans de Taïffa ont su ménager la pente des rues vers les remparts, et ils se délivrent ainsi des maladies dues à ces miasmes que produisent les eaux stagnantes. On leur fait franchir les fossés par de petits conduits en bois qui les traversent, et on les a soutenus au moyen de quelques piles en maçonnerie. J'ai compté quatre de ces aqueducs extérieurs : les deux premiers se trouvent placés l'un à 200 et l'autre à 70 pas de la porte de la Mekke ; un troisième débouche vers le nord, et le dernier est éloigné de 120 pas de Bab-el-Salamé. Quant à l'eau potable, les habitans se pourvoient à un puits qui se trouve dans l'intérieur des murs, et il en existe deux autres en dehors, à côté de la porte d'Aboul-Abbas.

La ville de Taïffa est célèbre dans les annales mu-

sulmanes. Mahomet, fatigué des obstacles que les habitans de la Mekke opposaient à sa mission religieuse, se retira dans ses murs, espérant y être accueilli plus favorablement; mais le peuple le força à se retirer. Plus tard, lorsque le prophète quitta Médine pour aller attaquer la Mekke, Aroua, prince de Taïffa, qui faisait cause commune avec les Koreïch[1], fut envoyé au camp des croyans, et il dit à Mahomet : « Les guerriers de la tribu ont revêtu la peau de léopard, et ils ont juré à la face du ciel que tu n'entreras pas dans leur cité sans violence. » Cependant Aroua fut frappé du respect profond que l'envoyé de Dieu avait su inspirer aux Musulmans, et à son retour il ne put s'empêcher de faire part de ses impressions aux alliés : « J'ai vu, leur dit-il, la cour des empereurs; j'ai vu Cosroës dans tout l'éclat de sa gloire; j'ai vu Héraclius entouré de la pompe des Césars; mais je n'ai pas vu de roi respecté de ses sujets comme Mahomet l'est de ses compagnons. »

Cependant Mahomet devint maître de la Mekke.

[1] Les Koreïch, tribu dont Mahomet était issu, se montrèrent toujours les ennemis les plus acharnés du prophète. Cela se conçoit : ils avaient l'intendance du temple et toutes les fonctions importantes, et le but de Mahomet était de les en dépouiller au profit de ses partisans.

Plusieurs tribus du Hedjaz refusèrent de se soumettre et vinrent le surprendre à Honein, au moment où il se mettait en marche pour aller les attaquer. Les croyans furent d'abord maltraités et ne durent leur salut qu'à la fermeté d'Aboul-Abbas. Les Taïfites se firent massacrer plutôt que d'abandonner leurs drapeaux; les alliés se retirèrent à Taïffa, et le prophète ne tarda pas à investir la ville. Un premier assaut ne fut pas heureux. Les chefs, d'après les ordres du général, ordonnèrent aux troupes de plier leurs bagages; mais l'armée manifesta son mécontentement par ses murmures, et Mahomet, voyant sa bonne volonté, ordonna un nouvel assaut pour le lendemain. Cette tentative ne réussit pas mieux que la première : les efforts des Musulmans vinrent se briser contre le courage des Taïfites, et Mahomet, ayant donné l'ordre de lever le siége, ne trouva point d'opposition dans son camp.

Cependant les tribus ennemies de Mahomet, séduites par ses bonnes grâces et son éloquence, abandonnèrent le parti des Taïfites, et Aroua, leur chef, qui était absent lors du siége, suivit leur exemple : il alla trouver le général musulman à Médine, récita la formule religieuse, et conçut le

projet de devenir l'apôtre de ses concitoyens. Il partit, malgré les conseils du prophète, pour aller mettre son projet à exécution : la mort fut le prix de sa témérité. Cependant ces idolâtres, abandonnés de tous leurs alliés, furent forcés de se soumettre, et ils envoyèrent des députés à Médine pour s'entendre avec Mahomet. « Permets-nous, dirent-ils au prophète, de conserver notre grande déesse *El Lat* pendant trois années. » Leur demande fut rejetée. « Eh bien! nous ne te demandons qu'un mois pour lui faire nos adieux. » Nouveau refus. « Dispense-nous au moins des ablutions et de la prière. » Mais l'envoyé de Dieu leur répondit qu'une religion sans prière était un non sens, et les envoyés furent forcés de céder sans avoir obtenu aucune concession.

Quelques jours après, toute la population de Taïffa était rassemblée sur la place où s'élevait la statue de la déesse *El-Lat;* c'était l'époque à laquelle deux des compagnons de Mahomet devaient abattre l'idole, afin de s'assurer clairement que la volonté de leur maître avait été accomplie. Le peuple attendait avec impatience les conséquences d'un pareil sacrilége. Tout-à-coup, Abou-Zofian assène un coup de marteau violent sur la statue, et aussi-

tôt il tombe à la renverse. Le peuple s'écrie que la déesse a puni l'impiété du Musulman, et on crie de toutes parts au miracle; mais El-Mogaira, son compagnon, saisissant une massue d'une main plus vigoureuse, brise la statue en plusieurs pièces et change la joie des Taïfites en une douleur profonde.

Les vieilles femmes, plus superstitieuses alors que les jeunes, comme aujourd'hui, prononcèrent, les yeux remplis de larmes, cette oraison funèbre en l'honneur d'El-Lat :

« Pleurez, jeunes enfans qui sucez encore le lait de vos mères; pleurez, faites vos adieux à la grande déesse; vous ne verrez plus voltiger autour d'elle les petits oiseaux qui lui étaient consacrés! »

Ce n'est pas seulement alors que les querelles religieuses ont été funestes aux habitans de Taïffa: dans ces derniers temps, ils ont été encore plus maltraités par les Ouahabis. En 1802, Othman-el-Medhaifé prit la ville, malgré la plus vigoureuse résistance; la population fut exterminée en masse, et les vainqueurs, dans leur fureur, n'eurent aucun égard ni pour l'âge ni pour le sexe des vaincus. Taïffa devint alors le principal boulevart de ces guerriers religieux et le centre de leurs opérations jusqu'à la prise de la Mekke. Elle resta au

pouvoir de ses nouveaux maîtres jusqu'en 1813. A cette époque, les Turcs s'en emparèrent sous les ordres de Moustapha-Bey. La position de cette place avancée a été très-précieuse pour Mohammed-Ali dans toutes les guerres qu'il a eues à soutenir contre les Bédouins de l'intérieur.

Les habitans de Taïffa portent aujourd'hui sur leur figure une empreinte de tristesse que l'on doit attribuer en partie aux malheurs qui les ont accablés depuis l'invasion des Ouahabis. Les descendans des anciens Taïffites, qui déployèrent un si grand courage contre Mahomet, se réduisent à sept ou huit familles honorées dans le pays ; le reste de la population se compose de Bédouins, de fellahs égyptiens, d'Indiens et de Turcs qui ont croisé leur race avec le sang des négresses et des Abyssiniennes. Cependant la tournure générale des Taïffites se rapproche infiniment de celle des Bédouins. Le costume du peuple est celui de ces Arabes ; les marchands, les grands et les cheiks sont vêtus à la mode de la Mekke, qui est celle de toutes les personnes distinguées. La religion dominante est le mahométisme tel qu'on le conçoit à la Mekke ; on compte aussi beaucoup d'habitans qui professent en secret la doctrine des Ouahabis. Le choléra, qui a régné dans le Hedjaz

en 1831 et 1832, a décimé la population. Je crois qu'aujourd'hui elle ne s'élève pas à plus de 2,500 ames ; mais la ville pourrait en contenir jusqu'à 10,000 sans difficulté.

D'après la nature des plantes qui croissent sur le territoire de Taïffa, les médecins et les pharmaciens qui s'étaient occupés de botanique pensaient que les montagnes de Ghrazouan, sur lesquelles la ville se trouve bâtie, devaient s'élever environ à 3,000 pieds au-dessus du niveau de la mer; c'est ce qui explique la différence de climat que l'on observe entre Taïffa et les villes de la partie basse du Hedjaz, quoiqu'elles ne soient séparées que par une faible distance. La température dont nous jouissons me paraît très-modérée, quand je la compare à celle de Djeddah ou de Bahara. Sous la tente, dans le mois de juin, la chaleur me paraît aussi supportable que dans le midi de la France pendant la même saison.

J'avais fait dresser ma tente sous trois figuiers, qui me donnaient de l'ombre pendant la plus grande partie de la journée. La plus basse température que j'aie observée le matin a été de 18°, et la plus haute de 21 ; à midi le thermomètre marquait de 25 à 31°; le soir de 21 à 23°. A minuit il n'est

jamais descendu au-dessous de 16 ni monté au-dessus de 18°. Généralement, au lever du soleil, j'avais 20°, à midi 28°, le soir 22°, et à minuit 18°. Ceci est la température observée sous la tente; dans les maisons bien aérées ou sous les grands arbres des jardins on ne comptait que 27°, pendant que mon thermomètre marquait 31°.

Cette température est à peu près celle qui règne dans beaucoup de pays d'Europe pendant les fortes chaleurs; cependant les Bédouins sont bien plus noirs que les peuples qui habitent ces contrées, et cette couleur est évidemment propre à la race arabe, indépendamment du climat. Les femmes, qui sortent moins, ont cependant le teint moins foncé que leurs maris; mais elles sont toutes privées de ce teint brillant et rosé que l'on remarque chez celles d'Occident.

Pendant que le thermomètre marquait 30°, l'eau de puits renfermée dans les outres se trouvait à 14°. Les habitans instruits que j'ai consultés pour savoir si la neige leur était connue m'ont dit que, terme moyen, il en tombait tous les cinq ans. Les gelées blanches sont plus communes, et il est rare, m'a-t-on dit, qu'il se passe une année sans que

l'eau ne gèle, soit en plein air, soit dans les vases abrités dans les maisons.

C'est au commencement du mois de juin que les riches propriétaires de la Mekke abandonnent leur ville pour venir jouir ici d'une fraîcheur de 30°, et la ville prend à cette époque un aspect animé, que je n'avais pas remarqué les premiers jours. Au reste, j'ai rarement vu une population aussi insignifiante que celle de Taïffa : les femmes, qui partout recherchent le bruit et le plaisir avec tant d'empressement, semblent ici vouloir donner un démenti à leur caractère. Pendant les longues nuits que j'ai passées à Taïffa, je n'ai pas entendu une seule fois le son du tarabouk ou du tambour de basque venir de la ville ; et sans la brise qui apportait jusqu'à nous le bruit lointain des instrumens de musique maniés par les joyeuses et insouciantes Égyptiennes du camp, pas un de ces sons ne serait venu frapper mon oreille.

Cette froideur, cette tristesse des femmes de Taïffa forment-elles le fond de leur caractère, ou bien sont-elles le résultat des circonstances malheureuses qui pèsent depuis si long-temps sur leurs familles ? je crois que l'on doit s'arrêter à la première supposition, en reconnaissant cependant

que le choléra, les guerres et leur pauvreté actuelle ont un peu contribué à développer cette disposition naturelle. Dans tout le Hedjaz, les Bédouins ont un air de mélancolie qui ne les abandonne jamais, et ce n'est qu'à de rares intervalles qu'on les voit se livrer à cette humeur gaie et enjouée, indice d'une existence heureuse et facile; et même alors ce n'est qu'une apparence trompeuse; en les observant attentivement, on s'aperçoit qu'ils sont toujours préoccupés par une arrière-pensée.

IX

I

Encore Taïffa. —Jardins des environs. — Soirées.—Jeux.— Danses.— Montagnes. — Jardins.— Arbres.— Vignes. — Plantes potagères.— Fleurs.— Rosiers.—Méthode d'irrigation.— Culture.— Puits à roue indiens. — Domestiques. — Un nuage de sauterelles. — Manière de les conjurer.

II

Agriculture.—Semailles.—Charrue.—Labourage.—Argile.—Orages.— Pluie.—Vents.— Tourbillons.— Animaux. —Chameaux.—Selles.— Maladie singulière.—Chevaux.—Mulets.— Anes.—Bœufs.—Chèvres. Moutons.—Gazelles.—Singes.—Oiseaux.—Reptiles.—Insectes.

I

Voilà donc cette ville que les auteurs arabes ont tant vantée dans leurs descriptions ! Ceux qui liront le chapitre qui précède trouveront sans doute qu'elle ne mérite pas la brillante réputation dont elle jouit en Orient ; mais qu'ils prennent patience un moment : Taïffa est comme un mauvais tableau,

mais son cadre ne saurait être assez estimé; c'est un sabre dont la lame peu précieuse est enfermée dans un fourreau d'or. Le voyageurqui a été brûlé par le soleil ardent du Tahamà, celui dont l'œil a été habitué à contempler les torrens desséchés, les plaines de sable et les montagnes rocailleuses de cette contrée, s'épanouira de plaisir à l'aspect des nombreux jardins qui environnent la ville; et son corps, délivré d'une température brûlante, savourera avec douceur les délicieuses sensations d'une atmosphère rafraîchie.

Les habitans de Taïffa possèdent peu de jardins; ils appartiennent, pour la plupart, aux chérifs cheikhrs et ulemas de la Mekke, qui viennent s'y établir lorsque la chaleur rend le séjour de la ville sainte insupportable. A cette époque, les environs prennent un aspect animé. Ce sont des hommes attachés au service de la kaba, des négocians que le commerce a enrichis, qui viennent ici se délasser de leurs travaux. A l'heure de la prière, de nombreux cortéges parcourent rapidement la plaine stérile qui conduit aux portes de Taïffa, et ils convergent tous vers la mosquée d'Aboul-Abbas. Le maître monte une belle mule, assis sur une large selle enrichie d'ornemens et de broderies : de nom-

breux esclaves l'accompagnent et déploient sur le parvis du temple le riche tapis où l'on a coutume de prier. Tantôt ce sont des femmes qui se visitent, chevauchant modestement sur des ânes et enveloppées d'un melayé qui les préserve et des regards et du soleil. Les Mekkouis portent toujours un harem dans leurs bagages comme nos dessinateurs un album, quand ils font un voyage à la campagne ; et cette précaution est bien prise, car les Musulmans ne peuvent guère se servir des femmes des autres. Taïffa est donc le Bade ou le Spa du Hedjaz. Les personnages les plus importans réunissent chez eux une nombreuse société. Dans ces soirées, on cause gravement affaires politiques; rarement on y parle de religion. Le café et le thé circulent sans cesse; on joue au trictrac ou aux échecs une partie où l'amour-propre est le seul enjeu. Dans les grandes circonstances, on appelle des almés, qui dansent au son de la musique, au mépris des préceptes du Coran.

Les montagnes qui forment autour de Taïffa un fer à cheval, qui se rétrécit un peu vers la ville, sont coupées par des petites vallées qui aboutissent toutes sur la plaine où se trouvent les jardins, et ce sont autant de débouchés faciles of-

ferts aux Bédouins qui ont affaire au marché. Ces montagnes sont composées de silex, d'amiante et de granit rouge ou gris de première et de seconde formation. Quelques-unes de ces dernières n'offrent qu'une masse compacte; d'autres, au contraire, sont coupées en couches parallèles, tantôt horizontales, tantôt inclinées à l'horizon. Les lignes qui les séparent sont interrompues par de nouvelles lignes verticales ou obliques qui décomposent les masses en carrés, rectangles et parallélogrammes. Souvent aussi, au milieu des roches de granit, on aperçoit des lignes de quelques pouces d'épaisseur, formées de quartz, qui suivent la même direction que les autres; mais ces légères couches ne se coupent jamais entre elles. Ces montagnes présentent partout une affreuse stérilité; cependant quelquefois j'y ai rencontré de petites plantes qui appartenaient généralement à la famille des antemides.

C'est sur le terrain compris entre la ville et les montagnes que sont plantés les jardins. Ceux qui appartiennent aux gens riches sont entourés d'une haute muraille de terre. En dedans, à l'ombre des grands arbres, se trouvent les maisons et les kiosques du maitre; quelques cabinets de verdure

lui permettent de recevoir sous le feuillage la visite de ses femmes à l'abri des rayons du soleil. Les propriétaires moins aisés se contentent d'entourer leur jardin d'une simple palissade de terre ou d'une rangée de plantes épineuses; à côté on a l'habitude de construire des petites fermes destinées à ceux qui les cultivent.

On trouve dans les jardins de Taïffa beaucoup d'arbres et de plantes que l'on est habitué à rencontrer dans ceux d'Europe : ce sont

Des figuiers.	Des pêchers.	Des citronniers.
Des sycomores.	Des amandiers.	Des bananiers.
Des mûriers.	Des pruniers.	Des pommiers.
Des abricotiers.	Des grenadiers.	Des poiriers.
Des nébacs.	Des dattiers.	

Le figuier est l'arbre le plus commun. Les Taïffites le recherchent à cause de son ombre. Son fruit n'est pas plus gros qu'une noix; il commence à être mûr dans la première quinzaine de juin.

On plante aussi beaucoup de mûriers; ils deviennent immenses et produisent un fruit rouge et acide qui, pour le goût, ressemble assez à la framboise. Si les Arabes voulaient élever des vers à soie, je ne doute point qu'ils n'y réussissent complètement.

Le nébac[1] est ici l'arbre qui s'élève le plus haut. A l'état sauvage, il produit un fruit qui devient jaune; mais il est meilleur à manger quand il est couleur de feuille morte. Son goût est aigre-doux et un peu nauséabond. On en trouve beaucoup dans le haut Hedjaz, et il est d'une grande ressource pendant les voyages. Celui que l'on cultive dans les jardins est plus gros et plus agréable à manger. Cet arbre est en grande vénération parmi les Arabes, à cause d'un passage du Coran qui le place dans le séjour des bienheureux.

« Les justes, dit le prophète, se promèneront parmi les nébacs, qui n'auront point d'épines. »

Iahia, un des commentateurs du livre divin, prétend qu'ils conserveront une verdure éternelle et donneront un ombrage délicieux.

Les dattiers sont extrêmement rares. Dans mes diverses courses, je n'en ai aperçu que trois. Il paraît que pour eux le climat n'est pas assez doux.

Les grenadiers produisent un fruit de la grosseur d'une pomme de reinette ordinaire. Généralement les grenades sont blanches à l'intérieur, très-douces, et on commence à en manger vers le 15 juin.

[1] Ziziphus lotus.

Les citronniers sont de la même espèce que ceux d'Égypte ; le fruit est un peu plus gros qu'une noix.

Les bananes y ont un goût exquis, mais elles sont très-inférieurs en volume à celles de l'Iémen.

En Arabie, Taïffa doit être considérée comme la terre classique des raisins. Certains jardiniers disposent les vignes en treilles élevées ; d'autres ne laissent parvenir les ceps qu'à trois ou quatre pieds de haut, et ils les soutiennent au moyen d'échalas. On expédie une grande quantité de ces raisins à la Mekke et à Djeddah, où les soldats turcs et les habitans les dévorent avec avidité : ils sont généralement blancs et très-doux ; les pepins sont extrêmement petits, et on ne les sent pas sous la dent. Les Arabes n'en font pas du vin ostensiblement ; cependant on sait qu'ils distillent de l'eau-de-vie, dont les Mekkaouis surtout font une grande consommation. Les Taïffites font aussi le commerce des raisins secs. Les feuilles des vignes sont d'une belle couleur foncée, qui contraste agréablement avec les teintes brûlées des montagnes.

Si maintenant nous arrivons aux plantes potagères, voici celles qui sont les plus communes.

Citrouilles.	Pommes d'amour.	Pourpiers.
Melons.	Aubergines.	Meloukia.
Pastèques.	Poivrons.	Bamié.
Concombres.	Oignons.	

Je n'ai pas de remarque à faire sur ces plantes; je ferai observer cependant que les melons sont excellens, et que moyennant vingt, dix, et même cinq paras, le peuple se procure des pastèques, qui, avec un peu de pain, suffisent pour nourrir un individu pendant une journée. Je conseillerai aussi aux voyageurs qui iront à Taïffa de se méfier des fruits en général : on ne doit en manger d'abord qu'avec discrétion, si l'on veut jouir d'une bonne santé.

Les jardiniers de Taïffa cultivent très-peu de fleurs; ils possèdent cependant des rosiers, qu'ils répandent dans tout le Hedjaz : c'est une des principales sources de leurs revenus.

Tous ces jardins sont arrosés au moyen d'une saquias [1] construites en pierres; l'eau ne se trouve qu'à vingt ou trente pieds de profondeur; pour la puiser on se sert d'une ghirbé attachée à une corde, qui passe dans une poulie tournant autour d'un axe, appuyé sur deux montans qui s'élèvent des deux côtés du puits. Comme ce travail serait

[1] Puits.

trop rude pour des hommes, on se sert des animaux domestiques : on attelle à la corde tantôt un âne, tantôt un chameau, mais généralement une vache : elle s'écarte en ligne droite de la saquie jusqu'à ce que la ghirbe[1] soit parvenue au niveau convenable. Le terrain parcouru par ces animaux est légèrement incliné, afin de leur épargner la fatigue, et une femme ou un enfant se tient à l'extrémité avec une poignée de paille ou de foin pour les exciter à arriver au but de leur course.

L'eau se répand dans un bassin construit en terre glaise ou en maçonnerie, et on le remplit plus ou moins, selon les besoins du moment. Tout le terrain cultivé est enfermé entre quatre palissades creusées en canal sur leur sommet ; l'espace qu'elles comprennent est divisé en petits carrés, d'une toise de côté, dont les bords sont un peu exhaussés. L'eau, en sortant du bassin, coule sur les palissades, et on la dirige à volonté en faisant une brèche aux carrés que l'on désire arroser.

Tous les terrains cultivés par les jardiniers ou les agriculteurs sont disposés de la même manière ; les palissades ont encore pour but de préserver les

[1] Outre en cuir.

plantations des eaux des torrens, qui, à l'époque des pluies, descendent des montagnes. Ces espèces de digues, les saquies et les animaux nécessaires pour puiser l'eau, sont d'une absolue nécessité, et empêchent les Taïffites de donner aux cultures une plus grande extension. Cette dépense ne saurait être supportée que par des gens riches, et les pauvres ne pouvant pas se former une propriété qui leur porterait quelque profit, sont obligés de demeurer les humbles serviteurs des grands.

J'ai parcouru la plus grande partie des jardins, et je n'y ai trouvé qu'un seul véritable puits à roue; il appartenait à un Indien, qui l'avait construit d'après le modèle de ceux de son pays. La machine est semblable à celle dont on se sert en Égypte. Elle est composée d'une grande roue, qui supporte une corde où sont attachés des vases en terre cuite; au centre, on a construit une lanterne où vient s'engrener une roue dentée horizontale, armée d'un grand levier mû par un âne ou un chameau, quelquefois par tous deux en même temps, ce qui produit un effet des plus bizarres.

— Pourquoi, dis-je au propriétaire, ne graisses-tu pas les rouages de ta machine?

— Ce serait trop cher, me répondit-il.

— Cependant il me semble que par ce moyen tu économiserais plus que ne te coûterait cette dépense.

— Cela est très-vrai, mais il en résulterait un grand inconvénient.

— Lequel ?

— Le voici. Pendant que je serais éloigné de mon jardin pour vaquer à mes affaires, mes gens ne manqueraient pas d'abandonner la saquie pour aller se reposer à l'ombre des arbres ; le bruit de la machine est un surveillant fidèle qui m'avertit de tous leurs mouvemens ; ils le savent, et il leur est impossible de se dérober un instant à leur travail ; car ils n'ignorent pas que dans ce cas le bâton les attend.

— Tu crois donc que l'homme ne travaille que dans la crainte d'être battu.

— L'homme est semblable à l'eau, ils suivent l'un et l'autre leur pente naturelle.

« Le bâton pour le domestique, c'est comme une digue pour cet élément : enlevez l'obstacle, l'eau prend son cours ; brisez le bâton, l'homme se livrera aussi au sien, qui le porte à vouloir jouir sans travailler. »

Voilà la théorie de tous les riches Orientaux sur

les travailleurs; ils ne s'aperçoivent pas que leur principe pourrait être facilement rétorqué contre eux-mêmes; car leur suprême bonheur consiste dans la jouissance du *far niente*. Mais, ici comme ailleurs, les oisifs croient que Dieu les a mis sur la terre pour jouir à eux seuls du travail des producteurs.

J'étais encore en proie à ces réflexions, lorsque je vis mon Indien se lever tout-à-coup; son visage portait les empreintes visibles de la terreur. Je ne savais à quoi attribuer ce changement si subit, lorsque je l'entendis s'écrier : « Allah! Allah! détourne le fléau qui nous menace, et dirige-le vers les terres des infidèles. » J'allais le remercier de ses souhaits, lorsque me prenant par le bras, il me dit : « Lève tes yeux du côté de l'Orient. » Je regardai dans cette direction, et je m'aperçus que l'horizon n'était pas aussi pur que de coutume.

Au même instant, il ordonnait aux domestiques d'aller prendre tous les ustensiles de fer et de cuivre qui se trouvaient dans sa maison. Ceux-ci partirent à toutes jambes : pendant qu'ils s'éloignaient, je demandai à l'Indien quel était le sujet de ses craintes.

— On voit bien, me dit-il, que tu es né dans des

contrées favorisées de la nature. Tu peux quitter sans crainte l'ombre de cet arbre; dans l'espace d'un fécre [1], le soleil sera obscurci par les sauterelles. Que Dieu vienne en aide aux croyans!

J'avais été déjà témoin plusieurs fois de ce phénomène à Djeddah, et j'étais certain que mon homme avait raison. Bientôt des ombres passèrent sur le sol; l'atmosphère devint trouble, et cet effet fut si sensible, que beaucoup d'Européens qui étaient dans leurs tentes sortirent pour en connaître le motif. Au même instant, la terre fut couverte de sauterelles qui la dérobaient à nos yeux; elles avaient les ailes plus longues que le corps et marquetées de taches noires sur un fond blanc.

Tous les habitans de Taïffa se rendent dans leurs jardins; ils poussent de grands cris en disant : *hadid*, *hadid*, *fer*, *fer*, pour les conjurer; mais cela n'empêche pas qu'elles ne mangent leurs récoltes. Elles arrivent ordinairement par un grand vent : celui qui souffle aujourd'hui vient de l'est. Tous les ustensiles de cuisine avaient été transportés dans les jardins; les hommes, les femmes et les enfans les entrechoquaient; c'était le plus fa-

[1] Prière. Les musulmans emploient souvent cette expression. Dans certaines provinces françaises on dit : « Dans l'espace d'un *pater*. »

les travailleurs; ils ne s'aperçoivent pas que leur principe pourrait être facilement rétorqué contre eux-mêmes; car leur suprême bonheur consiste dans la jouissance du *far niente*. Mais, ici comme ailleurs, les oisifs croient que Dieu les a mis sur la terre pour jouir à eux seuls du travail des producteurs.

J'étais encore en proie à ces réflexions, lorsque je vis mon Indien se lever tout-à-coup; son visage portait les empreintes visibles de la terreur. Je ne savais à quoi attribuer ce changement si subit, lorsque je l'entendis s'écrier : « Allah! Allah! détourne le fléau qui nous menace, et dirige-le vers les terres des infidèles. » J'allais le remercier de ses souhaits, lorsque me prenant par le bras, il me d[illegible] « Lève tes yeux du côté de l'Orient. » Je r[illegible] dai dans cette direction, et je m'aperçus q[illegible] rizon n'était pas aussi pur que de cout[illegible]

Au même instant, il ordonnait au[illegible] d'aller prendre tous les ustensiles [illegible] vre qui se trouvaient dans sa m[illegible] tirent à toutes jambes : pendant [illegible] je demandai à l'Indien q[illegible] craintes.

On voit l[illegible]

contrées [illegible]

J'avais [illegible]

Tous les [illegible]
jardins ; ils [illegible]
hadid, [illegible]
cela n'empêche [illegible] nos lecteurs les jar-
coltes. Ell[illegible] [dé]tails sur l'agriculture
vent : celui [illegible] [t]out naturellement. Nous
[illegible] à observer les travaux des
[illegible] [ré]sultat de nos observations.
[illegible] [en]semencer un champ, on com-
[illegible] [d]isparaître les petits carrés dont
[illegible] [déj]a fait mention ; dès que le terrain a

meux charivari qu'il soit possible d'entendre, et Dieu préserve les fonctionnaires peu aimés du public d'en recevoir jamais un pareil. Il est évident que pour si peu que les sauterelles fussent organisées pour la musique, elles devaient fuir devant des sons aussi discordans; mais il paraît que le vacarme ne les effrayait pas; car elles continuaient tranquillement à dévorer les récoltes. Cependant le vent d'est, qui les avait amenées, cessa; celui du nord souffla avec violence, et alla porter le fléau sur les tribus qui campent au sud. Heureusement le dégât n'avait pas été fort grand, et mon Indien s'en consola facilement. « Le prophète et l'influence du mot *hadid* nous a délivrés, me dit-il, de ce fléau. Grâce à Dieu, un bon nombre de victimes ont péri sous nos coups : les sauterelles sont aussi bonnes après leur mort que redoutables quand elles sont en vie; mes gens n'auront pas d'autre nourriture tant que celle-là durera. »

— Ce sera, lui dis-je, une compensation du dégât qu'elles t'ont causé; mais toi, en mangeras-tu?

— Je l'espère bien, et tu pourras venir t'asseoir à ma table si cela te convient.

— Je te remercie infiniment; mais, avant de te quitter, j'ai un conseil à te donner.

— Et lequel ?

— Dorénavant, lorsque tu verras venir les sauterelles, au lieu de déranger tes serviteurs de leur travail pour leur faire aller prendre des chaudrons et des marmites, et de les heurter entre eux, ce qui ne peut que les abîmer, tu pourras produire le même effet en faisant tourner la machine de ta saquie.

II

Après avoir fait connaître à nos lecteurs les jardins de Taïffa, quelques détails sur l'agriculture trouvent ici leur place tout naturellement. Nous nous amusions souvent à observer les travaux des Arabes, et voici le résultat de nos observations. Quand on veut ensemencer un champ, on commence par faire disparaître les petits carrés dont nous avons déjà fait mention ; dès que le terrain a

été labouré, les paysans s'asseoient avec les jambes croisées, et là ils reconstruisent tout à leur aise leurs nouveaux carrés, en ayant soin de laisser entre eux un petit canal qui doit conduire l'eau des saquies.

Dès que cette opération est terminée, ils jettent, par dessus, la semence, et ils introduisent l'eau, qui, par son action, recouvre les grains d'une légère couche de limon. C'est à cela que se borne leur travail, la nature se charge du reste. Leur charrue se compose d'une branche d'arbre au bout de laquelle se trouve une partie du tronc; le soc est formé d'une bande de fer triangulaire fixée par des clous, et un trou pratiqué à l'angle reçoit une tige verticale sur laquelle le laboureur appuie la main pour tracer le sillon.

Les animaux que l'on emploie le plus communément à ce travail sont des bœufs, rarement des chameaux, des mulets et des ânes; cependant les gens peu aisés s'en servent quelquefois. Les bœufs portent un joug formé d'une barre de bois : on fixe vers son extrémité deux branches qui prennent le pli du cou, et s'attachent au-dessous, au moyen d'une corde. Ce joug est lié à la charrue, et la bosse naturelle que les bœufs ont au-dessus des épaules

sert à le retenir dans une position convenable. Les sillons creusés de cette manière sont peu profonds, mais pourtant suffisans. C'est ainsi qu'on ensemence le froment, l'orge, le doura et le trèfle ou bercim.

On sème le blé dans le mois d'octobre, et on coupe les moissons vers la fin de mai. Le grain est plus petit que celui d'Europe, il a une couleur plus sombre, et fournit un pain moins blanc que celui qui est pétri avec la farine d'Égypte; mais il a meilleur goût. Le doura s'ensemence dans le mois de mai, et on le cueille quatre mois ou quatre mois et demi plus tard, selon que le temps est plus ou moins favorable. C'est vers le milieu de juin que l'on confie à la terre la graine de trèfle. Dans une année on fait trois ou quatre coupes successives de ce fourrage, et on a soin de le conserver jusqu'à ce que le nouveau ait grandi; on recueille la graine vers la fin de juillet. Dans ce moment, 22 juin, tous les champs de vieux bercim sont en fleur.

Les murs de Taïffa, ses maisons et celles des environs, sont construits en briques crues; on prend la terre dont on les fabrique en dehors des portes de la ville et même dans cet espace renfermé entre les remparts et le château. Le terrain est donc argi-

leux dans l'intérieur; mais il est recouvert presque partout d'une couche de sable apporté par les vents ou d'un petit gravier granitique entraîné par les torrens. Les champs trop rapprochés des montagnes sont plus sujets à cet inconvénient, mais on les en garantit facilement par le moyen de ces palissades dont nous avons déjà parlé.

Après l'hiver les cultivateurs ne peuvent se procurer que de l'eau de saquie; car il ne pleut que très-rarement en été. Pendant mon séjour, j'ai été témoin de deux orages; les nuées, après être restées long-temps suspendues sur nos têtes, nous ont envoyé un peu de grêle et une pluie fine qui a duré pendant une heure; vers le coucher du soleil, le vent est devenu d'une violence extrême, et malgré l'humidité du sol il a soulevé des colonnes de poussière qui nous empêchaient de distinguer les tentes du camp. Après avoir fait le tour de la boussole il s'est calmé, et tout est rentré dans l'ordre accoutumé.

Le séjour de la tente est souvent désagréable à cause du vent et de la poussière qu'il soulève quand il souffle avec violence; mais cet inconvénient est bien moins sensible dans la ville ou sous les grands arbres des jardins. Le vent régnant varie du nord

au nord-ouest, et dure depuis onze heures du matin jusqu'au magreb, comme pour rafraîchir l'atmosphère au moment où le soleil commence à darder ses rayons les plus chauds. Le levant, qui est rare, amoncelle une grande quantité de nuages, et il précède la formation des orages : c'est ce vent qui règne presque toujours pendant l'époque des pluies.

J'ai observé presque tous les jours un phénomène assez remarquable. Par un temps calme on voit un tourbillon s'élever en spirale sur un point isolé, emportant avec lui une grande quantité de poussière ; lorsque cela se passait dans le voisinage de ma tente, je mesurais la distance qui me séparait de la colonne, et, en prenant l'angle formé par l'horizontale et la ligne qui joignait le point d'observation au sommet, j'avais une approximation de sa hauteur. J'ai trouvé par ce moyen que certains tourbillons enlevaient le sable au moins à deux cents mètres de haut ; quelquefois le phénomène se continuait pendant une demi-heure.

Lorsque la bourrasque prenait une direction horizontale, malheur aux tentes qui se trouvaient sur son passage, il n'y avait pas de corde si solide qui pût lui résister, et quelquefois le camp tout entier disparaissait comme par enchantement. Dans les

commencemens nous nous laissions surprendre, mais plus tard nous abandonnions notre maison de toile, et nous en étions quittes pour la relever après. Ceux qui n'étaient pas assez lestes se trouvaient enveloppés, et se débattaient au milieu d'un pêle-mêle de poussière, de papier et d'effets de toute sorte, bien heureux lorsqu'ils ne se trouvaient pas enterrés sous leurs malles ou tapés sur la tête par les supports et les piquets de leurs tentes.

Les chameaux de Taïffa, comme tous ceux qui habitent le Hedjaz supérieur, appartiennent à une race élégante de formes, vigoureuse et exercée à monter ou descendre les montagnes avec une habileté que ceux du Tehama ne peuvent égaler. Ils paissent sur les déclivités les plus abruptes, les sommets les plus élevés et sur le bord des précipices, luttant d'adresse avec les troupeaux de chèvres et de moutons. La première fois que je les ai vus perchés de la sorte, j'avais peine à en croire mes yeux, et je ne concevais pas comment ils pouvaient s'y prendre pour se dégager sans mésaventure.

Leurs selles sont fixées par un poitrail et une croupière qui retiennent leurs fardeaux dans les passages montagneux. Pour escalader les lieux très-escarpés, ils se tiennent fermes sur les jambes de

derrière et s'agenouillent sur celles du devant, afin de maintenir leurs charges dans une position moins oblique; ils franchissent de cette manière des espaces assez considérables sans donner aucun signe de mécontentement.

Ils ont le pied de devant beaucoup plus grand que celui de derrière. Comme ils se nourrissent de plantes aromatiques, qui sont communes dans les montagnes, leur chair est meilleure que celle des chameaux du Tehama. Dans les grands galas, les cheikhrs font rôtir un jeune chameau, et les Bédouins prétendent que c'est un mets délicieux. Dans le Hedjaz, comme en Égypte, ces animaux sont sujets à un genre de maladie assez singulier. Quelquefois il se détermine à leur pied un prurit extraordinaire; ils poussent alors des cris douloureux; bientôt ils deviennent furieux, se mordent la partie affectée, la rongent avec leurs dents et meurent en peu de jours, souvent même après quelques heures seulement. Quelques personnes attribuent cette maladie à la piqûre d'un animal venimeux; mais les Arabes assurent que, dans ce cas, les chameaux qui succombent ne se livrent pas aux mêmes excès.

Les Taïffites n'élèvent que très-peu de chevaux,

mais ils possèdent un assez bon nombre de mulets dont les grands font leurs montures ou qui servent au transport ; ils sont robustes, mais d'une taille peu élevée. Les ânes sont encore plus rabougris, et ceux qui les montent effleurent la terre avec leurs pieds. Ici les Arabes ne se font aucun scrupule de chevaucher sur un baudet. Plus tard nous trouverons des tribus dont les Bédouins se croiraient déshonorés si pareille chose leur arrivait. Les bœufs sont de la même espèce que ceux du Tehama ; cependant ils sont sensiblement plus grands. Les moutons et les chèvres ne présentent rien de remarquable. Les Taïffites en élèvent une très-grande quantité.

Voici quelques détails sur les animaux que j'ai vus pendant mon séjour.

Gazelles. On en trouve quelques-unes dans les vallées voisines. Les Bédouins leur font la chasse et les vendent au marché. Elles sont très-bonnes à manger. Cependant, généralement elles sentent un peu trop le musc. On fait de très-jolies bourses de leur peau.

Singes. Ils se tiennent dans les montagnes, surtout du côté du Djebel-Kora. Les Arabes qui en

prenaient venaient les montrer dans le camp pour gagner quelques paras.

Vautours. Ils sont blancs du corps et noirs des ailes. Les Arabes ne leur font pas de mal, et cette tolérance les a rendus très-familiers. Ils ont l'habitude de se rassembler en troupes nombreuses; ils sont occupés, pendant tout le jour, à planer sur le camp, et font leurs repas des morceaux de viande ou de volailles que les cuisiniers ne surveillent pas avec attention. Les corbeaux sont très-communs; mais les moineaux assez rares et plus petits que les nôtres.

Mougri. C'est le nom arabe d'un oiseau dont la tête est noire et le dos d'un gris cendré plus foncé vers l'extrémité de la queue. Le dessous est jaune, le ventre d'un blanc grisâtre. Il est un peu plus gros qu'un moineau et très-familier. Lorsque les Arabes veulent les prendre, ils exposent du riz bouilli dans une cage, et l'oiseau perd sa liberté pour vouloir satisfaire son avidité. Le territoire de Taïf est très-pauvre en ornithologie.

Serpens. J'ai vu un de ces reptiles dont le corps a vingt pouces de longueur; il me fut apporté par un domestique qui le serrait fortement très-près de la tête. Au milieu du ventre on voyait une ligne

jaune qui se terminait à trois pouces de la queue. A droite et à gauche, deux autres lignes grises se trouvaient disposées symétriquement, et étaient suivies de deux autres moins larges, qui reprenaient la couleur jaune. A côté on en voyait une troisième grise un peu plus étroite que la seconde, et elle était suivie d'une quatrième qui était blanche. Le dos avait une teinte lilas et était séparé de la raie blanche par une bande noirâtre. Le reptile était tacheté de petits points noirs presque imperceptibles vers le milieu du corps, mais mieux marqués vers la tête. A trois pouces de la queue, les écailles affectaient la forme d'un pentagone.

Aspics. Celui que j'ai observé a quatorze pouces de long; il est noir et tacheté de petits points blancs peu apparens. Sous la peau transparaît une matière jaunâtre, qui modifie la couleur extérieure. Sa tête est obtuse, et son corps a presque partout le même volume. Sa piqûre est très-venimeuse; il fait son séjour parmi les décombres et dans de vieilles masures ruinées.

Lézards. Les plus grands ont de dix-huit à vingt pouces de long; leur corps a une forme elliptique; ils sont très-pacifiques, et ceux qui les prennent les mettent dans un sac de cuir pour les montrer

au public comme une curiosité. Les petits ont la peau très-lisse et comme recouverte d'un brillant vernis. Leur queue est longue et très-effilée. Ils sont très-familiers.

Salamandres. Elles sont communes dans les maisons de Taïffa. Les habitans ont pour elles un respect religieux.

Scorpions. Les Taïffites prétendent que cet aptère est rare chez eux. J'en ai vu un seul cloué à la tente d'un pharmacien. Il ressemble exactement à ceux de Djeddah, et on assure que son atteinte est aussi dangereuse.

Pendant mon séjour dans cette dernière ville, j'ai été témoin des résultats effrayans produits par la piqûre de cet aptère. Un jeune soldat du 16me régiment de ligne était occupé à puiser de l'eau à une demi-heure du camp, lorsqu'il se sent frappé au pied comme par un violent coup d'épingle : il a à peine le temps d'avertir ses camarades, et tombe sur le sable privé de tout sentiment. Ses amis s'empressent de le transporter à l'hôpital, et voici les symptômes qu'il présentait en y arrivant : circulation du sang presque interceptée dans les vaisseaux capillaires, douleur violente à l'endroit de la blessure, froid général et glacial, face déco-

lorée, vomissemens d'une matière tantôt noirâtre, tantôt sanguinolente, mais toujours écumeuse, yeux hagards et fixes, pupille extrêmement dilatée, sueur glacée et abondante, pouls imperceptible; dans l'intervalle des vomissemens salive copieuse et écumeuse, sensibilité nulle, excepté sur la piqûre, système nerveux très-irrité, mouvemens convulsifs que six hommes ont peine à contenir.

Les médecins pratiquent des scarifications sur la plaie, on donne au malade vingt gouttes d'ammoniaque dans un verre d'eau: frictions ammoniacales, potion éthérée et anodine dans une infusion de camomille, frictions sèches aux extrémités supérieures, frictions d'eau très-chaude sur les inférieures [1]. Ce traitement fut suivi d'un plein succès, et le blessé ne tarda pas à sortir de l'hôpital.

Fourmis. Lorsque j'allumais mon fanal sous la tente, je recevais la visite de certaines fourmis dont le corps, très-rétréci au milieu, se relève vers les extrémités; leurs pattes sont très-longues, et forment un angle droit. Elles ne m'ont jamais fait aucun mal.

[1] Extrait des rapports envoyés par M. Chedufau, médecin en chef, aux membres du conseil de santé du Caire.

Sauterelles. C'est l'insecte qui offre ici le plus grand nombre de variétés.

Demoiselles. Tous les jardins jouissent de la présence de ces insectes, dont les ailes se diaprent de couleurs si riches et si variées. Le soir, elles viennent se montrer au-dessus des bassins, dont elles effleurent la surface pour happer quelques petits insectes; mais si elles sont trop empressées après leur proie, et que leurs ailes se mouillent, elles font naufrage et périssent, à moins que quelque pieux Musulman ne vienne à leur secours.

Abeilles. Les Bédouins les attirent dans les ruches. Leur miel est très-bon, et le rouge est inférieur au blanc. Les guêpes sont jaunes et noires.

Cantharides. Celles que l'on trouve à Taïffa me semblent devoir être classées dans le deuxième genre. Les élitres sont tachetés vers le corselet de deux petits points ronds; ils sont traversés au milieu par une bande noire, et un autre semblable en occupe les extrémités. Le corselet est un peu plus long que la tête. Le tarse est composé de quatre phalanges terminées par deux griffes; celui des quatre jambes de devant m'a paru en avoir cinq.

Chenilles. Celle que j'ai observée était noire; son corps était couvert de tubercules terminés

par trois poils. Les jambes sont très-courtes et s'attachent à un pouce des extrémités antérieures.

L'on voit encore à Taïffa des tarentules, des scarabées stercoraires, etc. Un entomologiste qui ferait ce voyage trouverait, je pense, de quoi se dédommager de ses fatigues, et pourrait rendre service aux sciences naturelles.

X

Environs de Taïffa.—Muëzzein.—Hameau de Salamé.—Forts.—Ruines. —Ruisseau.—Medna.—Ouahad.—Mahomet, un Juif et une gazelle. —Excursion.—Deux domestiques.—Miracle.—Matman-el-Ghrazalé. —Roches.—Tas de cailloux.—Minéralogie.—Inscription.—El-Ahi-el-Hamlé.—Aza-Ibn-Aoun-Abd-el-Meïn.—Halte.—Limpidité du ciel. —Tribu de Thekif.—Ouadi-Mohram.—El-Hada.—Hodeil.—Oadi-el-Kour.—Route.—Température.

Nous nous sommes promenés autour des remparts de Taïffa; nous avons visité ses rues et ses bazars, décrit ses maisons et ses monumens. Le lecteur s'est assis avec nous sous les ombrages frais de ses jardins, il a assisté aussi aux longues causeries des Arabes au milieu d'un nuage de tabac et

de parfums ; qu'il veuille bien prendre la peine de nous suivre maintenant dans les environs de la ville, nous lui ferons parcourir ce qu'ils offrent de plus remarquable ; ce sera un moyen de le préparer au long voyage que nous allons entreprendre sous peu de jours.

Quelle est cette voix que j'entends à travers les toiles de ma tente ? c'est celle d'un pauvre muëzzein de campagne, modeste comme l'humble chapelain d'une église de village. Ces sons religieux, quoique fournis par une poitrine robuste, ont peine à dépasser les murs de la maison de Dieu ; car la Zaouïa est trop peu importante pour avoir un minaret. Si vous parcourez ses alentours, vous n'apercevrez que des habitations ruinées, des saquies abandonnées et comblées par les sables. Seuls au-dessus de ces débris du passé s'élèvent les kiosques des jardins de Chebi-Effendi, gardien de la clef de la Kaaba ; tout autour se groupent quelques chétives demeures appartenant aux jardiniers et aux Bédouins cultivateurs, semblables aux vergues et aux antennes qui après un naufrage se soutiennent sur les flots jusqu'au moment où ils sont engloutis par la mer. C'est l'emplacement de l'ancien bourg de Salamé, espèce de faubourg de Taïffa, dont il

n'était éloigné que de dix minutes; le hameau qui existe aujourd'hui porte le même nom.

Avançons encore vers le sud-ouest. Nous voici dans une vallée formée par des montagnes de granit et de silex. Sur la première chaîne s'élève un fort en briques défendu par quatre tourelles. Dirigez votre regard sur la crête; cette tour carrée que vous apercevez est le seul reste d'une forteresse qui la couronnait autrefois; à vos pieds serpente un frais ruisseau emprisonné dans un petit canal; il sort de dessous le mur d'un jardin, coule quelque temps en plein air, et va plus loin distribuer ses faveurs aux cultivations qui se trouvent sur son passage. Le fond de la vallée est couvert de cailloux; il est sillonné par les eaux qui s'écoulent des montagnes pendant l'hiver.

En retournant sur ses pas, on aperçoit à droite une nouvelle tour carrée, qui sert de lieu d'observation, et au-devant un petit pont de deux arches, qui s'élèvent de quatre pieds au-dessus du lit du torrent. Il a été bâti pour établir une communication constante entre les jardins et une petite mosquée triangulaire, qui possède un minaret dont le sommet est construit en briques cuites et la base en pierres de silex. La flèche, trop peu élancée,

détruit toute l'harmonie de ses proportions. Ce lieu se nomme Medna. Ses jardins appartiennent au chérif Mohammed-Ibn-Aoun [1] et au chérif Iahia, qui se trouve prisonnier au Caire. Les parens de ce dernier gèrent ses propriétés et lui en font passer tous les ans les revenus. En suivant la vallée on trouve, au bout d'une heure, un site tout-à-fait semblable à celui-ci. Les Arabes le nomment Ouahad : c'est le dernier des environs de Taïffa dans cette direction.

Depuis que j'avais placé ma tente en ce pays, je voyais passer tous les jours une longue suite de soldats, de chameliers et de domestiques, qui se dirigeaient vers le sud de Taïffa. Curieux de connaître le motif de ce pèlerinage continuel, j'en demandai l'explication à un cheikhr, et voici ce qu'il me répondit :

« Lorsque les musulmans se furent emparés de la ville, qui était livrée alors à l'idolâtrie, Mahomet, que Dieu lui donne sa grâce et sa bénédiction! vint visiter sa conquête; et afin de se mettre en

[1] A l'époque de mon voyage, Mohammed-Ibn-Aoun était grand chérif; mais comme le pacha d'Égypte eut plus tard des raisons de douter de sa fidélité, il l'a destitué et forcé à venir au Caire se constituer prisonnier, comme son prédécesseur Iahia.

relation plus intime avec Allah, il se retira à la campagne pour y jouir de toute sa liberté. A côté de la demeure du prophète se trouvait celle d'un Juif. Un jour, un Bédouin ayant pris une gazelle, vint la vendre à l'Israélite, qui, après de longs débats, lui en paya le prix convenu.

Mahomet l'ayant aperçue, vit qu'elle avait les mamelles pleines de lait; il pensa que ses petits allaient mourir de faim, et il supplia le Juif de lui donner sa liberté, en lui promettant qu'elle viendrait se remettre entre ses mains chaque fois qu'elle aurait satisfait à son devoir de mère. L'Israélite avait le cœur sec et endurci comme un vrai chien qu'il était, et il lui répondit :

— La gazelle, je l'ai achetée de son maître, elle m'appartient; je la mangerai avec ma famille, et je ferai de sa peau une blague à tabac.

— Comment, une blague à tabac? dis-je à mon vénérable conteur; je crois que tu fais un singulier anachronisme; c'est à peu près comme si tu me disais que Mahomet a fait le siége de Taïffa à coups de canon.

— Tu penses donc, me répondit-il, que si, à cette époque, notre sublime prophète eût voulu

détruit toute l'harmonie de ses proportions. Ce lieu se nomme Medna. Ses jardins appartiennent au chérif Mohammed-Ibn-Aoun [1] et au chérif Iahia, qui se trouve prisonnier au Caire. Les parens de ce dernier gèrent ses propriétés et lui en font passer tous les ans les revenus. En suivant la vallée on trouve, au bout d'une heure, un site tout-à-fait semblable à celui-ci. Les Arabes le nomment Ouahad : c'est le dernier des environs de Taïffa dans cette direction.

Depuis que j'avais placé ma tente en ce pays, je voyais passer tous les jours une longue suite de soldats, de chameliers et de domestiques, qui se dirigeaient vers le sud de Taïffa. Curieux de connaître le motif de ce pèlerinage continuel, j'en demandai l'explication à un cheikhr, et voici ce qu'il me répondit :

« Lorsque les musulmans se furent emparés de la ville, qui était livrée alors à l'idolâtrie, Mahomet, que Dieu lui donne sa grâce et sa bénédiction! vint visiter sa conquête; et afin de se mettre en

[1] A l'époque de mon voyage, Mohammed-Ibn-Aoun était [illegible] mais comme le pacha d'Égypte eut plus tard des raiso[illegible] sa fidélité, il l'a destitué et forcé à venir au Caire [illegible] nier, comme son prédécesseur Iahia.

relation plus intime avec Allah, il se retira à la campagne pour y jouir de toute sa liberté. A côté de la demeure du prophète se trouvait celle d'un Juif. Un jour, un Bédouin ayant pris une gazelle, vint la vendre à l'Israélite, qui, après de longs débats, lui en paya le prix convenu.

Mahomet l'ayant aperçue, vit qu'elle avait les mamelles pleines de lait; il pensa que ses petits allaient mourir de faim, et il supplia le Juif de lui donner sa liberté, en lui promettant qu'elle viendrait se remettre entre ses mains chaque fois qu'elle aurait satisfait à son devoir de mère. L'Israélite avait le cœur sec et endurci comme un vrai chien qu'il était, et il lui répondit :

— La gazelle, je l'ai achetée de son maître, elle m'appartient; je la mangerai avec ma famille, et je ferai de sa peau une blague à tabac.

— Comment, une blague à tabac? dis-je à mon vénérable conteur; je crois que tu fais un singulier anachronisme; c'est à peu près comme si tu me disais que Mahomet a fait le siége de Taïffa à coups de canon.

— Tu pens[illegible] me répondit-il, que si, à cette époqu[illegible]blime prophète eût voulu

avoir du tabac et de l'artillerie à sa disposition, il ne l'aurait pas pu?

— Il ne s'agit pas de savoir s'il aurait pu en avoir, mais s'il en a eu. Au reste, je t'accorde que le Juif fumait sa pipe tous les jours, si tu veux; mais je te prie de continuer.

— Mahomet voyant l'obstination du Juif, obtint de lui qu'il la laisserait partir sous sa caution, et promit de lui payer la valeur de la gazelle si elle ne revenait pas.

Dès que l'animal se sentit libre, il retourna auprès de ses petits; et en le voyant prendre sa course rapide à travers les champs, l'Israélite commanda à sa femme de lui préparer un autre dîner.

La nuit approchait, et rien n'apparaissait. Le mécréant dit à notre maître : « Tu peux commencer à délier les cordons de ta bourse, voilà le soleil qui se couche, et ta protégée ne revient pas. »

— Attends jusqu'à minuit, répondit l'envoyé de Dieu, et tu ne douteras plus de ma puissance.

Le Juif ferma sa porte. Vers l'heure indiquée, il entend du bruit à côté de la moucharabie où il était cou-

ché. O miracle! c'était la gazelle qui revenait. Comment! se dit-il à lui-même, si cette aventure est connue du public, on ne doutera plus de la mission divine de Mahomet, la religion de Moïse périra sans retour. Il prend un couteau, coupe la tête à la pauvre bête, et la fait rôtir pendant la nuit.

—Tu crois, lui dis-je, qu'il agissait ainsi par crainte du prodige? Moi, je pense que c'était tout bonnement pour extorquer à Mahomet le prix de l'animal.

— Un Juif en eût bien été capable; mais la vérité de ceci n'est sue que de Dieu et de son prophète. Laisse-moi continuer.

Le lendemain, l'Israélite et sa famille ensevelissent la viande dans leur ventre, et il fallait qu'il fût de fer pour ne pas crever; mais Dieu l'a voulu ainsi.

— C'était écrit (Mactoub), lui dis-je.

— Tu parles comme un vrai croyant; tu en as la barbe, il faut espérer que tu réciteras un de ces jours : « Il n'y a d'autre dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète. »

— Allah Kerim, Dieu est miséricordieux.

Mais comment vouloir dérober à l'envoyé de Dieu la connaissance d'une action quelconque, lui

qui lisait jusqu'au fond de votre pensée? Il arrive chez le Juif un moment après le repas, et là il prend les os de la gazelle, leur souffle la vie, et l'animal ayant repris sa première forme, retourna libre auprès de ses petits.

— Et le Juif?

— Il se convertit avec sa famille, et il jouit maintenant des parfums, des houris et d'une fraîcheur éternelle sous les ombrages touffus du paradis. Puisse-t-il intercéder auprès de Dieu en faveur de celui qui te parle, et qui t'annonce les merveilles de son envoyé.

— Et le lieu où cette scène s'est passée est-il éloigné d'ici?

— Tu y arriveras dans une demi-heure, et tu y verras des preuves irrécusables de cette histoire. Les empreintes des pas du prophète, les traces de son châle, et celles des pieds de la gazelle marquées sur le roc.

— Ce lieu est-il très-fréquenté?

— Tous les bons musulmans s'y rendent pour y prier; et si depuis ce temps tous ceux qui sont venus s'y agenouiller avaient apporté un grain de sable chacun, ils formeraient une pyramide plus grande que

celle qui fut élevée par la fille impudique de Cheops[1].

Le lendemain matin, un cheval de selle m'attendait à la porte de ma tente; je devais aller visiter le lieu où s'était passée la scène. Je fis ce petit voyage avec M. Gatti, médecin italien : M. Chedufau, trop absorbé par ses travaux, ne put pas nous accompagner. Nos deux saïs s'appelaient Mohammed; mais l'un était Égyptien, et l'autre, qui était le mien, avait pour père un Nubien. Le premier, bon fellah des environs du Caire, arrivé depuis peu sur le territoire sacré, était tout émerveillé des prodiges et des souvenirs qu'il rencontrait à chaque pas; et cette circonstance avait donné une trempe fanatique à ses convictions, qui s'étaient un peu usées en Égypte au frottement des idées des Européens qu'il avait servis. En campagne, c'était lui qui faisait la cuisine; il puait le beurre à vingt-cinq pas; cependant il était propre..... à toute chose, et devenait, selon les circonstances, valet de chambre, saïs ou chamelier. De plus, comme dans toutes les troupes il faut un souffre-douleur, c'était sur lui que le sort était tombé.

[1] Les Arabes croient qu'une des pyramides d'Égypte a été construite par une fille de Chéops, qui se fit donner pour l'élever une pierre seule par chaque amant qu'elle avait eu.

Mon saïs était un homme de trente à trente-cinq ans, grand de taille, vigoureusement pris, et doué de ces jambes fines mais solides qui constituent la qualité de bon coureur. Il avait servi de très-grands personnages, tels que Ibrahim-Pacha, Hassan-Pacha, le grand chérif et Turkchi-bil-Mez; et avant d'entrer à mon service il avait été à celui de M. Ruppel, voyageur de Francfort. C'était un homme doux, un peu paresseux et pas trop parleur; il avait parcouru tout le cours du Nil jusqu'au Faz-Ouglou, avait fait partie des expéditions contre l'Assir et le Nedj; et les deux côtes de la mer Rouge lui étaient parfaitement connues. Doué d'une mémoire prodigieuse, il s'était formé une éducation au-dessus de sa condition; quoique peu communicatif et d'un caractère réservé, il avait de l'attachement pour moi sans le faire paraître. Je pouvais être bon envers lui sans qu'il devînt familier, qualité précieuse en campagne, où maintes fois des circonstances malheureuses effacent toute démarcation de classes, et mettent souvent le maître à la merci du serviteur. Pour distinguer ces deux Mohammed, nous appelions celui-ci Mohammed-Kennaoui, parce qu'il était né à Kenné; et l'autre, Mohammed-Tabbakhr, ou le cuisinier.

Nos guides prirent la direction du sud ; ils nous firent traverser quelques terrains cultivés, le lit d'un torrent et plusieurs jardins, et nous entrâmes, au bout d'une demi-heure, dans des montagnes en pain de sucre disposées sans ordre et isolées les unes des autres. Tout-à-coup nous voyons le cuisinier s'élancer à toutes jambes devant nous ; Kennaoui, moins empressé, le laissa partir tout seul, et nous arrivâmes avec lui sur les lieux où s'est passé le miracle en question. Le Tabbakhr était humblement prosterné le front contre terre ; son camarade voulut diriger une plaisanterie contre lui, mais son ami lui répondit par ce passage du Coran, que les musulmans emploient souvent lorsqu'on les détourne de leur prière :

« Que penser de celui qui trouble l'esclave de Dieu lorsqu'il prie, lorsqu'il accomplit l'ordre du ciel, lorsqu'il recommande la piété? »

Les musulmans ne plaisantent pas sur de tels sujets ; Kennaoui avala une gorgée de tabac, et se renferma dans le plus grand silence.

En ce lieu, que les Arabes nomment Matman-el-Ghrazalé, ou la garantie de la gazelle, on voit surgir de terre des roches de granit qui s'élèvent à peine au-dessus du sol ; elles sont planes et sépa-

rées les unes des autres par quelques pieds de distance. Sur chacune d'elles on a dressé une rangée de petites pierres disposées en forme de fer à cheval, et dans l'espace inscrit se trouvent quelques trous pratiqués dans le granit au moyen de quelque instrument tranchant, mais que les musulmans prennent pour les traces miraculeuses de la gazelle : ces trous sont à cinq pouces de distance les uns des autres et creusés en ligne droite, ce qui est d'une maladresse inconcevable de la part du jongleur qui les a faits ; car il aurait dû tracer deux lignes telles que les font les quadrupèdes lorsqu'ils marchent. Cette ligne existe, mais à deux pieds environ de la première ; il y a une douzaine de roches qui sont toutes dans le même genre.

Au milieu de la scène et dans les environs, le terrain est jonché d'une infinité de petits tas de cailloux ; ils sont élevés par les personnes qui viennent visiter ce lieu, c'est comme un témoignage de leur pèlerinage. Tout le merveilleux ne se termine pas là, car nos guides nous firent remarquer sur la déclivité d'une montagne une trace formée par le châle du prophète[1], qui se détacha au moment où celui-ci

[1] Cette trace n'est autre chose qu'un sentier battu sur un terrain composé de sélénite mêlé à de l'argile et à un peu de chaux calcinée.

s'animait en discutant avec le Juif. La montagne est couverte aussi de tas de pierres; et en montant un peu plus près du sommet, on peut contempler plusieurs empreintes creusées par le pied du prophète; mais comme elles sont un peu trop longues, les croyans vous disent que c'est parce que l'envoyé de Dieu glissa lorsqu'il arriva dans cet endroit [1].

La montagne renferme beaucoup de feld et de mica, quelques couches d'ardoises, de l'amiante exfoliée, du granit de seconde formation, du spath calcaire et du quartz en très-grande quantité.

On jouit au sommet d'un assez beau point de vue. Les collines, la ville, les cultures et les jardins, forment un ensemble champêtre que l'on ne trouve que bien rarement en Arabie. On distingue aussi parfaitement le cours des eaux de pluie qui, du réseau des montagnes qui resserrent Taïffa, descen-

[1] Sous ce rapport, l'Égypte n'est pas restée en arrière: « Sur la rive » droite du fleuve (du Nil) se trouve la grande mosquée d'Athar-al-» Naby (les vestiges du prophète), où les habitans du Caire viennent » en pèlerinage adorer l'empreinte du pied de Mahomet. Un cheikhr » attaché à ce temple a le soin d'accréditer une tradition aussi pieuse, » et de publier les merveilles de cette sainte relique. Il faut cependant » être doué d'une bien grande dose de foi pour reconnaître les traces » du prophète sur une pierre lisse et imbibée de parfums. » Histoire de l'expédition française en Égypte, par M. X. B. Saintine, t. I, p. 461, in-8°, Paris, 1830.

dent dans la plaine et forment quelquefois une île de cette cité. L'un de ces torrens se dirige vers la Mekke, l'autre s'enfuit du côté de Médine, et le troisième, vers le sud, est à côté du chemin que nous suivrons pour nous rendre dans l'Assir.

En revenant au camp, nous vîmes au bas de Matman-el-Ghrazalé une pierre plate où est gravé en langue arabe le miracle de la gazelle : quelques musulmans disent que l'écriture appartient à Mahomet ; d'autres, au contraire, l'attribuent à un marabout. Cette pierre est volante, et je pense qu'on pourrait l'emporter en s'arrangeant avec un heikhr, qui la remplacerait par une autre moyennant quelques pièces d'or.....

Il nous reste à visiter encore le village d'El-Ahi (la rencontre), situé à une demi-heure au nord de Taïffa. Le chemin qui y conduit serpente à travers une vallée stérile et parsemée de cailloux ou d'énormes rochers. El-Ahi est bâti en terre, ses environs sont bien cultivés et plantés en jardins ; le sol m'a paru meilleur que celui du sud, et le chaume qui le couvre prouve qu'on y a recueilli du seigle et du froment. Quelques paysans étaient occupés à défricher des terres, pour donner une plus grande extension à leurs cultures. Après avoir vu les en-

virons de Taïffa, à demi ruinés, je fus heureux de la prospérité croissante des cultivateurs d'El-Ahi. La vallée se termine par une couche de sable, qui, vue de loin, présente l'aspect du mirage.

Les domaines du grand chérif Mohammed-Ibn-Aoun et ceux de son frère Aza-Ibn-Aoun-Abd-el-Meïn forment à eux seuls un village, qui est éloigné de vingt minutes de Taïffa, dans la direction de l'est-nord-est. El-Hamlé, c'est ainsi que les Arabes le nomment, est entouré de champs, de prairies et de plaines. Une digue de trois cents pas de long sur cinq pieds de large a été jetée pour retenir les eaux d'un torrent que l'on fait servir aux irrigations; un épanchoir de dix à douze pas de large a été pratiqué pour déverser l'excédant des eaux sur le terrain stérile dont le niveau est moins élevé. Cette construction a dû coûter beaucoup de travail : c'est la plus importante de tous les environs de Taïffa.

Aza-Ibn-Aoun-Abd-el-Meïn est un misanthrope qui ne se plait que dans la solitude; plusieurs personnes prétendent que ses facultés intellectuelles ne sont pas très-saines. Quoi qu'il en soit, il a eu l'heureuse idée d'agrandir son horizon en perchant la maison qu'il habite au sommet d'une

montagne conique, aux flancs abruptes. Lorsqu'il est fatigué de son habitation si pittoresque, il descend dans les jardins qui environnent son ermitage, et se mêle aux affaires de ce bas monde. Le voluptueux cénobite s'enferme dans son harem, à moitié caché par les branches des arbres et les feuilles des treilles; mais on ne sait pas ce qui s'y passe, car les eunuques sont des gens doués d'une grande discrétion. Quant à moi, tout ce que je puis assurer, c'est que le kiosque où se trouve, dit-on, la salle de bain a une très-belle apparence, moitié indienne, moitié arabe, et je regrette vivement que la bienséance musulmane me défende d'en approcher.

Cependant midi allait sonner, comme on dirait en Europe, et nous n'avions pris qu'une tasse de café avant le départ. Le cuisinier avait apporté notre dîner dans une sanie en cuir; c'est un instrument si commode que les voyageurs devraient toujours en avoir un dans leurs bagages : il se compose d'un cercle de peau d'environ deux pieds de diamètre, tout autour sont fixés des anneaux en cuivre, dans lesquels on fait passer un cordon; en l'étendant c'est une table; en serrant la coulisse il forme un sac propre à renfermer vos alimens, et on peut le

suspendre à l'arçon de la selle, à côté de la zimzemie[1].

«De toutes les circonstances de la vie où le manger est compté pour quelque chose, dit Brillat-Savarin, une des plus agréables est sans doute la halte de chasse, et de tous les entr'actes connus, c'est encore la halte de chasse qui peut le plus se prolonger sans ennui. » Il en est de même de toute espèce de halte précédée d'un exercice violent, et c'est surtout en Arabie que l'on peut vérifier l'exactitude de cette assertion; quant à nous, cette station sous l'ombre des arbres nous fut si agréable, que nous ne songeâmes à l'abandonner que lorsque la nuit vint nous y forcer.

J'avais souvent admiré, soit sur la mer Rouge, soit sur la terre ferme, la limpidité du ciel de ces contrées, et je croyais qu'il était impossible de trouver ailleurs quelque chose de mieux; je puis affirmer cependant que les nuits de Taïffa m'ont paru encore plus brillantes. Je lisais avec la plus grande facilité au clair de la lune, et cela ne doit pas surprendre, puisqu'on en est témoin en Occident; mais ce qu'on aura de la peine à imaginer, c'est que enfermé sous ma tente, qui se composait d'une forte toile double,

[1] Outre pour contenir l'eau.

je pouvais lire le titre du *Coran de Savary*. La cause de cette admirable transparence du ciel, au milieu de ces montagnes, provient sans doute de la pureté de l'atmosphère, qui n'est point troublée, comme sur les côtes, par les émanations de la mer.

Matman-el-Ghrazalé n'est que la scène où se passa jadis un miracle; mais les musulmans prétendent que tous les jours on peut être témoin d'un prodige, si l'on veut se donner la peine d'aller visiter un puits éloigné de Taïffa d'une heure et demie. Ce puits, vous disent-ils, est ordinairement aussi sec que le Sahara; mais si un croyant y jette une pierre et récite une prière, on voit l'eau surgir en bouillonnant. On a presque honte de rapporter de semblables absurdités, cependant lorsqu'on décrit les mœurs d'un peuple, on doit présenter la vérité au lecteur, et faire la part de blâme et d'éloge consciencieusement.

Tous les lieux dont nous venons de parler sont occupés par les Thekifs; cette tribu s'adonne à la vie agricole et pastorale. Le manque de chevaux et l'insuffisance des chameaux, joints à l'attrait d'un terrain fertile, les ont fait renoncer à la vie nomade. Les Thekifs sont célèbres dans l'histoire ancienne de l'Arabie, et nous avons vu que Ma-

homet eut beaucoup de peine à les soumettre. On distingue parmi eux les Thekifs-Arban et les Thekifs-Zaga; les premiers peuvent mettre quatre mille hommes sous les armes[1], et les autres cinq cents seulement. Lors de l'invasion des Ouahabis, ils leur opposèrent d'abord une vigoureuse résistance; mais plus tard ils s'associèrent complètement à leurs destinées, et un grand nombre d'entre eux adoptèrent la religion des vainqueurs. Tous ceux que j'ai eu occasion de voir s'abstiennent de fumer et de boire du café, et rejettent les tasses ou les pipes avec dédain lorsqu'on les leur présente. Leur costume est le même que celui des Bédouins du Tehama; seulement, au lieu de jambié, ils mettent à leur ceinture un petit pistolet.

[1] « Les principales tribus des Thekifs, dit Burckhardt, sont les *Beni-Sofian*, qui mènent tous la vie de Bédouins; ils peuvent réunir à peu près sept cents mousquets. Deux petites tribus, les *Nodher* et les *Rabias*, demeurent avec les Thekifs, et s'associent à leurs intérêts, quoique je doute qu'elles fissent proprement partie de leur camp. Ce sont ces Beni-Rabia dont les émigrans ont peuplé une grande partie de la Nubie, et dont les descendans sont les Kenouz, mal à propos nommés les Béraba'ra en Égypte, au-dessus de la première cataracte. Les Thekifs peuvent mettre sur pied deux mille hommes armés de mousquets. » Burckhardt, Voyage en Arabie, t. I, p. 310. Trad. de M. Eyriès.

Ce voyageur borne-t-il à ces deux mille hommes le nombre des Bédouins capables de porter les armes? Cela ne ressort pas clairement de ce passage, mais si c'était là son idée, il se serait trompé.

Les Bédouines, de même que les femmes de Taïffa, se voilent avec la grande mantille bleue qui s'attache à la tête. Elles sont aussi brunes, mais plus belles que celles des tribus qui avoisinent Djeddah; elles m'ont paru moins astucieuses et moins intéressées. Leurs maris, sans distinction de rang, sont avides, et leur fierté ne les empêche pas de venir vous demander à tout propos des vivres ou de l'argent; au reste, ils ne croient nullement se rabaisser en agissant ainsi, et, dans cette circonstance, leur attitude est plutôt celle d'un créancier que d'un mendiant.

Cependant les cheikhrs les plus importans ne s'adressent pas indistinctement à tout le monde, ils réservent cette faveur aux grands personnages. Lorsqu'on leur fait un cadeau, il est rare qu'ils ne reviennent pas le lendemain pour tâcher d'en obtenir un nouveau, et ils se fâchent lorsqu'on refuse, comme si ce qu'ils réclament était leur propriété.

Lorsque l'armée eut accompli à la Mekke les cérémonies du pèlerinage, elle prit le chemin de Taïffa, et les fatigues qu'elle éprouva au passage de Djebel-Kora furent funestes à un grand nombre de soldats. Les malades se trouvaient sans secours efficaces; car ils étaient livrés aux soins des médecins

arabes, qui seuls avaient pu les accompagner sur le territoire sacré. Dès que M. Chedufau eut été informé de cette nouvelle, il envoya sur les lieux un médecin et un pharmacien européens[1]. Ces messieurs sachant que je recueillais des notes pour les publier plus tard, eurent la complaisance de me faire part de leurs observations, et c'est à leur obligeance que je dois les renseignemens que l'on va lire.

En partant de Taïffa, ces messieurs traversèrent plusieurs collines d'une stérilité affreuse, et ce ne fut qu'au bout d'une heure que leur vue, fatiguée de cette désolation, put se reposer sur quelques champs cultivés. Après avoir traversé cette petite oasis, ils entrèrent dans Oadi-Mohram, ainsi nommée parce que c'est dans cette vallée que les gens qui vont à la Mekke revêtent l'ihram, comme l'ordonne le rite mahométan. Ce site est cultivé, et sur la droite on remarque un petit village situé sur le penchant d'une colline, dont la base est baignée par quelques faibles courans d'eau.

Au bout d'un quart d'heure, nos compagnons commencèrent à gravir une côte[2], appelée Hamraa,

[1] C'étaient MM. Maruchi et Onadrogi, dont j'ai déjà parlé dans la préface.

[2] D'après Burckhardt, la roche de cette montée se compose entièrement de grès. Voyage en Arabie, t. I, p. 89.

et lorsqu'ils furent parvenus au sommet, ils découvrirent devant eux un grand plateau, que les Arabes nomment El-Hada[1]. Ce mot signifie tranquillité; on s'en est servi pour désigner ce lieu à cause du calme dont on jouit sur cette plaine solitaire, ou peut-être exprime-t-il le repos que l'on y goûte après que l'on a gravi péniblement la côte qui y conduit. El-Hada est cultivé dans le genre de Taïffa; mais les arbres fruitiers y deviennent beaucoup plus grands. Ce plateau est coupé par des collines stériles, et c'est sur leur déclivité que sont situées les maisons des cultivateurs[2].

Le matin, au lever du soleil, le thermomètre de Réaumur était à.............................. 13°
L'eau des zimzemies à......................... 15°
A midi, à l'ombre, à.......................... 25°
— au soleil, à......................... 43°

[1] Burckhardt désigne ce plateau sous le nom de Raz-el-Kora, ou tête de Kora. Il paraît qu'à l'époque du passage de ce voyageur, le paysage était plus beau que maintenant: « Le village et les environs de Raz-el-» Kora sont l'endroit le plus délicieux du Hedjaz, et la situation la » plus pittoresque, la plus ravissante que j'eusse rencontrée depuis » mon départ du Liban en Syrie. Le sommet du Djebel-Kora est plat, » mais couvert de masses épaisses de granit, noircies du soleil, comme » celles qui dominent la seconde cataracte du Nil... » Voyage en Arabie, t. I, p. 86-87.

[2] Au-dessus de ces collines s'élève un pic nommé Nakeb-el-Ahmar. Burckhardt estime sa hauteur à quatre ou cinq cents pieds au-dessus du plateau. Burckhardt, Voyage en Arabie, t. I, p. 86.

Le quatre sefer, à une heure dix minutes après le lever du soleil, le thermomètre marquait...... 17°
Et l'eau des zimzemies était à.................... 12°

Les Bédouins qui habitent ce plateau appartiennent à la tribu des Thekifs[1], qui peuple Taïffa et ses environs. Le versant occidental est fréquenté par les Hodeil, que nous avons déjà trouvés sur notre route, en venant de la mer. Ils ne se livrent point à l'agriculture, et se contentent d'y faire paître leurs chameaux[2]. Nos deux amis remarquèrent en ce lieu un oiseau dont le bec est rouge, son corps est diapré de blanc, de noir et de vert, les Arabes le nomment gohhoda. Les habitans d'El-Hada font leur amadou avec l'écorce d'un arbre, il est d'une nature assez consistante, et on le désigne sous le nom de *deram*.

Un piéton emploie cinq heures pour descendre

[1] Du temps de Burckhardt, ce site appartenait aux Bédouins Hodeil. Rien n'est plus mobile que les limites de la géographie arabe. Voyez Burckhardt, Voyage en Arabie, t. I, p. 87.

[2] « Suivant le rapport des Arabes, la chaîne de montagnes qui d'ici » se prolonge au sud jusqu'à la contrée où commencent les plantations » de cafiers, est coupée de distance en distance par des vallées en état » de culture et séparées les unes des autres par des rochers nus et sté» riles. » Burckhardt, Voy. en Arabie, t. I, p. 91.

Il y a ici une grande coïncidence avec mes renseignemens ; je trouve dans mes notes que cette chaîne se termine à Sada, qui est situé entre la latitude de Djezan et celle de la ville d'Abouarich.

du sommet du plateau jusqu'au pied de la montagne; au bout de trois heures il trouve sur sa route Oadi-el-Kour, espèce de gorge inclinée sur la déclivité de cette grande chaîne. Avant de s'engager dans la descente, nos deux amis jouirent de la vue du plus beau panorama que l'on puisse imaginer : ils avaient sous leurs pieds ces lieux pleins de souvenirs historiques et religieux dont les environs de la Mekke sont parsemés, et qui unissent par un lien non interrompu les traditions patriarchales d'Ismaël et d'Abraham à l'existence miraculeuse de l'envoyé de Dieu.

D'El-Hada, les montagnes qui sillonnent le Tehama ne paraissent pas très-élevées; on dirait une vieille mer en courroux dont les vagues auraient été pétrifiées par la même puissance qui changea la femme de Loth en statue de sel. Quand on parvient à Oadi-el-Kour on n'aperçoit que leurs sommets, vous êtes au même niveau [1]. Cette vallée appartient à la cabyle des Hodeils, mais ils n'y possèdent que trois ou quatre maisons abandonnées. La des-

[1] « La chaîne inférieure de Djebel-Kora consiste en granit gris; vers » le milieu j'en trouvai de toutes les couleurs mêlé de couche de grün- » steïn, de strapp et de schiste porphyritique, ce dernier très-désagrégé; » au sommet de la crête, le granit rouge reparut, la surface avait été » complètement noircie par les rayons du soleil. » Burckhardt, t. I, p. 83.

cente est très-abrupte; les chameaux chargés n'y passent pas, ils prennent un chemin plus doux qui fut construit par Hassan-Pacha. C'était une route stratégique dont il se servait pour se porter rapidement au milieu des tribus récalcitrantes[1]. Les Bédouins, qui ne tardèrent pas à s'en apercevoir, commencèrent à la détruire, et ils furent aidés dans cette œuvre par les torrens, qui l'avaient encombrée de blocs de pierres et de branches d'arbres. Les chameaux emploient six heures pour descendre la montagne et huit pour la gravir. Elle a été réparée par les ordres d'Ahmed-Pacha.

Dans les dernières guerres, chaque parti a enseveli ses morts dans les interstices des rochers, que l'on a comblés avec des cailloux. Ces tombeaux d'une nouvelle forme jalonnent la route et entretiennent l'animosité des Arabes et des Turcs. Le versant où ils sont placés est généralement stérile, cependant on rencontre de temps en temps quelques plantes aromatiques, du romarin[2], de la rue,

[1] Il était formé de blocs de roche disposés en escalier.

[2] « Je traversais ce magnifique pays depuis environ une demi-heure;
» le soleil se levait, chaque brin d'herbe se couvrait d'une rosée balsa-
» mique; chaque arbre, chaque buisson exhalaient un parfum aussi
» délicieux à l'odorat que le paysage était ravissant à la vue, lorsque je
» fis halte auprès du ruisseau le plus large; on peut le traverser en
» deux enjambées, et cependant il nourrit sur ses bords un gazon

et des groupes de saules qu'on ne s'attendrait guère à rencontrer en ce lieu, mais cet arbre aime l'humidité, et il s'élève à côté de certains bassins où les Bédouins réunissent les eaux qui s'écoulent à travers les rochers [1].

A Oadi-el-Kour, le thermomètre marquait, à deux heures et demie de nuit	23°
Le lendemain de l'arrivée de nos amis, il était, demi-heure avant le lever du soleil, à	22°
Deux heures et demie après le lever du soleil, à l'ombre	31°
Au soleil	39°
A midi, à l'ombre, il marquait	35°
Au soleil	55°
A midi, l'eau des zimzemies était à	20°

De Taïffa à El-Hada on compte	10 heures.
D'El-Hada au pied de la montagne	5
Et de cet endroit à la Mekke	10
En tout	25

Burckhardt évalue cette distance de la manière suivante :

» Je calcule, dit ce voyageur, que de la Mekke au pied du Djebel-Kora il y a à peu près	32 milles.
» De là à son sommet	10
» Et de là à Taïffa	30
» Ce qui fait en tout	72

» touffu comme l'herbe des Alpes, que le Nil avec tout le luxe de ses » grandes eaux ne peut jamais faire croître en Égypte. » Burckhardt, Voy. en Arabie, t. I, p. 87-88.

[1] « La bonté des eaux de Raz-el-Kora est célèbre dans la province. » Burckhardt, t. I, p. 88.

« La direction de la route de l'Arafat à Taïffa est, » dit ce voyageur, à peu près de 12 à 15° de la » boussole au sud de celle de la Mekke à l'Arafat; » mais comme je n'avais pas cet instrument avec » moi, je ne puis donner cette direction avec une » exactitude rigoureuse. »

Je terminerai ce que j'ai à dire sur cette ville par une citation de Chérif-ed-Dris.

« Taïf, » dit ce géographe arabe, « est urbs » parva, populosa, suavibus aquis irrigua, cœli » temperie salubris, frugibus abundans, ruribus » ampla, uvis presertim opulentissima; porro ejus » uvæ siccæ celebres sunt, et major pars fructuum » Meckkæ ab illâ defertur : est autem situ pro- » dita Taïffa super dorso montis Chazuæ. Nullus » in universa regione Hedjaz reperitur mons frigi- » dior cacumine montis hujuscæ in quo aqua in- » terdum tempore æstivo conglaciat[1]. »

[1] Taïf est une petite ville, populeuse, arrosée d'eaux douces, d'un climat salubre; elle abonde en fruits, possède de belles campagnes, et ses raisins la rendent très-opulente. En outre, ses raisins secs sont célèbres, et la plus grande partie des fruits de la Mekke viennent de cette ville. Taïffa est située sur le sommet de la montagne de Chazouan. Il n'y a pas de mont plus élevé dans tout le Hedjaz, et il y gèle quelquefois en plein été.

XI

I

Événemens politiques survenus en Arabie dans ces derniers temps. — Motifs de la guerre contre les Bédouins. — Guerre des Ouahabis. — Ibrahim-Pacha. — Assir. — Projets de Mohammed-Ali. — Nationalité arabe. — Iémen. — Imam de Sana. — Ali, prince d'Assir. — Kourchid-Bey. — Turkchi-bil-Mez. — Chérif d'Abou-Arich. — Mort d'Ali d'Assir. — Aït est nommé gouverneur provisoire. — Forces de notre expédition. — Suite des événemens politiques.

II

Description de la province d'Abou-Arich. — Position géographique. — Climat. — Pluies. — Vent. — Puits. — Température. — Bois. — Arbres. — Brosses de Mossouak. — Tabac. — Taref. — Baumier de la Mekke. — Animaux. — Céréales. — Maladies. — Scorpions. — Bédouins.

III

Ville d'Abou-Arich. — Position. — Plantations. — Remparts. — Château. — Okels. — Échés. — Habitation du chérif. — Mosquées. — Habitans. — Costumes. — Rues. — Bazar. — Bédouins. — Assida. — Manière de la manger.

I

Avant d'aller plus loin, nous sentons le besoin de mettre nos lecteurs au courant des événemens politiques survenus depuis peu dans cette partie de l'Arabie dont nous nous occupons. Ils n'ont qu'à écouter un homme que sa position a mis au fait de tous les secrets de la politique de Moham-

med-Ali; cet homme, je le leur ferai connaître bientôt.

Dossari, c'est ainsi qu'il s'appelle, venait souvent dans ma tente, et j'avais avec lui de longues conversations; un jour je le priai de me confier le vrai motif de la guerre qu'Ahmed-Pacha allait entreprendre contre les Bédouins d'après les ordres du vice-roi d'Égypte.

— Comment! me dit-il, depuis six mois tu fais partie de l'armée égyptienne, et tu ignores pour quel motif elle a pris les armes?

— Je l'avoue à ma honte, depuis mon arrivée en Arabie j'ai reçu les confidences de certaines personnes hautement placées; et cependant je n'ai pu pénétrer le prétexte de cette levée de boucliers.

— Ce n'est pas étonnant, et pour dire vrai, je dois t'avouer qu'il n'y en a aucun de raisonnable.

— Comment?

— Ou, pour mieux dire, l'unique prétexte, c'est l'ambition de Mohammed-Ali.

— Explique-toi un peu mieux.

— La chose serait un peu longue, et il faudrait remonter un peu haut.

— Peu importe, je t'écoute; personne ne

nous presse, et tu peux prendre la chose tout à ton aise.

— « Eh bien! tu sais que, vers l'année 1819, Mohammed-Ali reçut du sultan l'ordre d'aller dans le Nedj châtier les Ouahabis, qui avaient saccagé le territoire sacré. Le vice-roi d'Égypte envoya son fils dans ce pays, et Ibrahim s'acquitta avec valeur de la mission que son père lui avait donnée. »

— Continue.

— « Mais la puissance ouahabite, quoique brisée sur sa terre natale, tendait à se reconstituer ailleurs. Vers les confins du Hedjaz et de l'Iémen existent plusieurs tribus belliqueuses chez lesquelles les doctrines des novateurs de Dereyieh avaient poussé de profondes racines. Ces tribus sont connues sous le nom général d'Assir, et le territoire qu'elles occupent a pris la même dénomination.

» L'unité des musulmans novateurs, brisée dans le Nedj, menaçait de se reconstituer dans l'Assir, et Mohammed-Ali résolut de s'y opposer de tout son pouvoir. »

— Mohammed-Ali n'est pas trop religieux; ses desseins étaient sans doute entièrement politiques?

— « Le pacha d'Égypte avait depuis long-temps formé le projet de s'emparer de toute la péninsule

arabique. Il devait alors craindre tout développement du ouahabitisme, puisque ces sectaires avaient le dessein bien arrêté de reconstituer sur des bases nouvelles la nationalité arabe.

» Le but de ce prince ambitieux consiste à s'emparer d'abord de la mer Rouge, et dès que toutes les villes de la côte orientale seront soumises à son autorité, il tâchera de pénétrer dans l'intérieur, pour en rendre les populations tributaires [1].

» L'Iémen surtout, cette terre heureuse que Dieu et la nature ont comblée de leurs faveurs, est devenu son objet de prédilection. Une fois maître de ce réseau de montagnes fertiles, il trouvera un ample dédommagement de tous les sacrifices qu'il est obligé de faire chaque fois qu'il dirige une expédition contre ces tribus du Hedjaz, pauvres par le sol, mais riches de leur fierté et de leur indépendance. »

— Penses-tu que Mohammed-Ali ne soit pas assez occupé avec la Syrie, la Candie, le Soudan,

[1] La prédiction de Dossari s'est réalisée plus tard. En 1835, Ibrahim-Pacha, neveu de Mohammed-Ali, qu'il ne faut pas confondre avec le vainqueur de la Syrie, débarqua dans le Hedjaz, à la tête d'une nouvelle expédition destinée contre l'Iemen; mais les revers qui vinrent l'accabler dans une excursion contre l'Assir, entreprise de concert avec Ahmed-Pacha, ont empêché ce général d'exécuter les volontés de son oncle.

l'Égypte, et sa position tout-à-fait fausse vis-à-vis du sultan?

— « Mohammed-Ali est très-occupé du côté de l'Europe; mais il n'en tourne pas moins ses regards vers l'Arabie et les mers qui la baignent : il regarde d'un œil de convoitise les ports de l'Iémen d'où il pourrait dominer sur le golfe persique : de là, il comprimerait dans sa serre tout le pays compris entre l'Euphrate, la mer Rouge et ses possessions de la Syrie. Agrandi de tout ce vaste territoire, son empire serait un des plus puissans du globe : la mer Rouge deviendrait un lac égyptien, et les flottes du pacha feraient flotter leur pavillon sur la Méditerranée, le golfe persique et la mer des Indes. »

— C'est un beau rêve, et il est noble d'en poursuivre la réalisation, même sans la certitude de pouvoir l'atteindre : je ne vois pas quel mal il y aurait à reconstituer l'ancien empire arabe, et je crois même que son existence pourrait avoir une influence salutaire sur les affaires si compliquées de l'Orient.

— « La reconstruction de la nationalité arabe serait sans doute un bienfait, et nous tous, enfans de cette terre, nous devons désirer ardemment qu'elle

arrive ; mais rappelle-toi que ce but ne sera jamais atteint par un Turc; il y a une antipathie trop profonde entre l'Osmanli et le Bédouin : chacun se croit également né pour commander, et les tribus de l'Arabie ne courberont jamais leur tête devant le bâton d'un pacha. »

— Les Ouahabis seuls me paraissent destinés à relier entre elles les peuplades éparses de votre péninsule : ils ont été arrêtés malheureusement au milieu de leur premier élan ; ils recommenceront sans doute plus tard.

— « C'est là notre espoir ; quoique je ne sois pas un de leurs sectaires, je me réjouirais de leur avénement à la puissance, car je suis Arabe avant tout.

» Je te disais d'abord que le pacha visait à s'emparer de l'Iémen ; l'entreprise n'a rien de difficile en elle-même. L'Imam de Sana, capitale de cette contrée, est un prince inexpérimenté, et ses domaines, affaiblis tous les jours par des défections, ne sauraient opposer une sérieuse résistance ; mais si le prince est faible, il a dans ses environs des tribus puissantes et belliqueuses qui n'hésiteraient pas à lui prêter leur appui pour le défendre contre une invasion des Turcs. L'Assir est de ce nombre, le pacha d'Égypte le sait, et c'est pour cette raison

qu'il dirige contre les Bédouins cette nouvelle expédition.

» Lorsque le pacha aura pris l'Assir, ce qui est peu probable, à la manière dont vont les choses, il marchera sur Sana, vers le sud, tandis qu'une nouvelle expédition, partie du littoral de la mer Rouge, s'acheminera à l'est vers le même point, et viendra réunir ses forces à celles de la première. »

— Quel est le prétexte supposé de cette attaque contre l'Assir ?

— « Les princes trouvent toujours des raisons pour déclarer la guerre à ceux dont ils ont résolu la perte. Mohammed-Ali n'en manque pas.

» L'Assir était gouverné par un prince puissant nommé Ali, qui avait réuni sous son autorité toutes les tribus environnantes. Lorsqu'il appelait sous les armes toutes ses forces, elles s'élevaient à quarante mille hommes armés de lances et de fusils. Cette puissance devait naturellement porter ombrage au pacha. Ali était un adversaire trop redoutable ; il était de plus Ouahabi, et défendait à ses sujets d'aller au pèlerinage de la Mekke. On s'attendait à tout moment à le voir fondre sur les villes du territoire sacré, et renouveler les scènes

de pillage et de carnage qui avaient signalé la première apparition des sectateurs d'Ouahab dans les lieux saints.

» Sur ces entrefaites, Kourchid-Bey[1], que le pacha d'Égypte avait nommé gouverneur du Hedjaz, mécontenta, par sa conduite imprudente, les chefs des troupes en garnison dans ce pays. L'un d'eux, nommé Turkchi-bil-Mez, leva l'étendard de la révolte, et sans le courage et le dévouement du colonel du neuvième régiment de ligne[2], qui s'opposa sans cesse aux projets de cet ambitieux, l'Arabie était perdue pour l'Égypte.

» Les circonstances étaient critiques. Mohammed-Ali n'avait pas un moment à perdre. Un envoi de troupes fut ordonné, et le septième régiment de ligne prit les devans. Turkchi-bil-Mez, en apprenant cette nouvelle, se hâta d'abandonner le Hedjaz, il se retira vers l'Iémen, dont il prit toutes les villes maritimes, et se fortifia dans Moka. Il fut aidé dans ses conquêtes par Ali d'Assir, qu'il trouva occupé à faire le siége d'Abou-Arich, capitale d'une province de même nom qui se trouve

[1] Kourchid-Bey, aujourd'hui Kourchid-Pacha, est un ancien mamelouk de Mohammed-Ali.

[2] Ce colonel se nommait Ismaïl-Bey.

sur le chemin qui conduit de Djeddah à Moka.

» Or, le chérif d'Abou-Arich était allié du pacha d'Égypte, qui entretenait dans sa capitale un bataillon de troupes auxiliaires. En attaquant cette province, Ali avait commis un acte d'hostilité contre Mohammed-Ali, et c'est sur ce grief que ce dernier s'est appuyé pour motiver sa déclaration de guerre à l'Assir.

» Lorsque Ali et Turkchi-bil-Mez s'emparèrent ensemble du littoral de l'Iémen, ils formèrent entre eux un traité d'alliance. D'après ce traité, les deux chefs devaient partager par parties égales le fruit de leurs conquêtes présentes et futures; mais dès que le prince d'Assir eut abandonné la côte pour retourner dans ses montagnes, son allié viola toutes les clauses de leur contrat.

» Irrité de ce manque de foi, Ali rassembla toutes ses tribus, descendit dans le Tehama, et reprit sur les Turcs toutes leurs nouvelles conquêtes; Turkchi-bil-Mez lui-même fut obligé d'abandonner Moka et de se réfugier sur une corvette anglaise qui, heureusement pour lui, se trouva dans le port de cette ville au moment où les Bédouins y entraient[1].

[1] Turkchi-bil-Mez était un partisan du sultan. Il essaya d'enlever l'A-

» Après s'être vengé de son ennemi, Ali laissa une garnison dans toutes les villes conquises, et retourna promptement dans l'Assir pour se mettre en mesure de résister à l'expédition que le pacha d'Égypte dirigeait contre lui. Mais à peine arrivé dans son pays, il a été attaqué d'une maladie d'entrailles dont il est mort en peu de jours. Vous savez que la nouvelle en est arrivée il y a deux ou trois mois. Ses deux fils sont trop jeunes pour succéder immédiatement à leur père. Aït, neveu d'Ali, a été chargé des soins du gouvernement pendant tout le temps de leur minorité. »

Voici les forces dont se compose notre expédition :

3e de ligne	2,000	hommes.
7e de ligne	3,000	
16e de ligne	4,000	
Trois ortas de cavalerie irrégulière	1,200	
Mograbins	400	
Artilleurs	100	
Sapeurs	100	
Arabes auxiliaires	6,000	
TOTAL des hommes	16,800	

rabie au vice-roi d'Égypte pendant la guerre de Syrie. Ce plan était bien combiné, mais l'homme qui devait l'exécuter était mal choisi. Turkchi-bil-Mez fut débarqué à Bombay par la corvette anglaise, il tâcha de là de gagner Constantinople ; mais arrivé à Bagdad, il y mourut subitement. On ne sait pas positivement si la police égyptienne est coupable de sa mort, mais on le croit.

Canons..........................	3
Fusées à la congrève..............	1,000

Reprenons le récit des événemens. Depuis que Mohammed-Ali s'est emparé du Hedjaz, il a nommé pour gouverneurs tantôt des Turcs, tantôt des Arabes; mais, dans ce dernier cas, les chefs des troupes avaient des instructions secrètes, qui les autorisaient à n'obéir aux chérifs que tout autant que leurs ordres ne seraient pas contraires aux intérêts du vice-roi. Le gouverneur actuel est Arabe, et il se nomme chérif Mohammed-Ibn-Aoun.

Après le débarquement des troupes de l'expédition, le chérif a envoyé des commissaires dans les environs de Médine et d'Iambo, avec l'ordre de louer le nombre de chameaux nécessaires au transport des vivres et des munitions. On en a réuni environ quatre mille, que l'on a nolisés au prix de six talaris chacun jusqu'à Akig [1].

Pendant que l'on était occupé à réunir ces chameaux, Ahmed-Pacha n'a rien négligé pour assurer le succès de son expédition.

Lorsque Ali d'Assir se fut emparé d'Abou-Arich, chérif Ali, ancien maître de cette province,

[1] Akig est à onze journées de marche de Taïffa.

fut obligé de suivre le vainqueur dans sa course contre l'Iémen et les Turcs, et plus tard il fut réintégré dans son gouvernement à titre de tributaire. Chérif Ali, en se rangeant sous les drapeaux d'Ali d'Assir, pouvait, selon la politique égyptienne, être considéré comme rebelle à Mohammed-Ali, puisque le prince d'Assir était ennemi du vice-roi. Ahmed-Pacha lui a dernièrement envoyé un courrier porteur de dépêches. « Le moment est venu, lui » disait-il, de réparer votre faute; vous pouvez » vous délivrer de la tyrannie de l'Assir et lever » une armée pour recouvrer votre indépendance. »

Chérif Ali, voyant l'importance de l'expédition dirigée contre l'Assir et présumant que la victoire se déclarerait pour elle, n'a pas hésité à exécuter les conseils du pacha. Cette proposition, d'ailleurs, lui a été fort agréable, car le chérif était l'ennemi juré d'Ali d'Assir, dans la tête duquel il disait qu'il devait enfoncer un jour l'unique dent qui lui restait.

Aït, qui gouverne actuellement l'Assir, n'a pas tardé à connaître la rébellion de son vassal. Il a rassemblé une troupe de douze mille Bédouins et a envahi les domaines d'Abou-Arich. La capitale a été investie. Le vieux chérif s'y était enfermé avec

une garnison de six cents hommes, les seuls qu'il eût pu réunir sous son étendard. Il a ordonné à ses esclaves et à ses femmes de venir sur les remparts pour contribuer à la défense de la ville. Aït a donné deux assauts qui n'ont eu aucun succès; après le second, il a été forcé de se retirer, laissant quatre cents morts autour des murailles, et trente prisonniers, qui ont été pris au moment où ils franchissaient les remparts. Avant de partir, Aït a envoyé dire au chérif : « Je ne veux pas continuer » l'attaque contre ta ville; tu te trouves bien der- » rière tes murailles, restes-y; mais je te promets » de venir t'en chasser avant peu avec des forces » suffisantes. »

Chérif-Ali se hâta d'informer Ahmed-Pacha de ce qui venait de se passer, et lui fit part de ses craintes pour l'avenir. Le général, qui se trouvait alors à la Mekke, donna ordre au troisième régiment de s'embarquer à Djeddah, et de faire voile vers Abou-Airch, pour aller au secours du chérif menacé. Émin-Bey fut envoyé dans ce port pour payer les troupes, et il transmit au colonel les ordres du pacha ainsi que les instructions nécessaires à son expédition.

Des petits bâtimens de cabotage, qui se trou-

vaient alors à Djeddah, furent nolisés : cette petite flotte mit à la voile dans le mois de mai 1834, et alla débarquer à Confoudah. Les soldats campèrent sous leurs tentes, afin de se tenir prêts à partir pour Abou-Arich par terre ou par mer, selon qu'ils en recevraient l'ordre d'Ahmed-Pacha. Le colonel signala au général l'apparition de quelques pirates du parti de l'Assir, qui couraient sus aux bâtimens de commerce qui passaient par ces parages.

Quelques jours après le chef d'Assir revenait devant Abou-Arich à la tête de forces considérables, et Chérif-Ali aurait probablement succombé; mais heureusement pour lui, au moment où tout était prêt pour un nouvel assaut, le troisième régiment arriva à Djésan[1], d'où il délogea les gens d'Assir. A la nouvelle du débarquement, les Bédouins, qui ne se soucient guère de se mesurer en plate campagne avec les troupes organisées à l'européenne, se retirèrent dans leurs montagnes. Chérif-Ali, uni au troisième régiment, reprit sur ses ennemis ses anciennes possessions, et embrassa complétement le parti du vice-roi.

Pendant ce temps, Ahmed-Pacha, avec le reste

[1] Djésan est le port de mer d'Abou-Arich.

des troupes de l'expédition, est venu camper à Taïfa, pour se mettre en marche de là contre l'Assir. A la nouvelle des conquêtes du troisième régiment et de l'arrivée du pacha dans cette ville, toutes les Kabyles tributaires de l'Assir, dans l'espoir de recouvrer leur indépendance, ont envoyé des députés au camp pour faire leur soumission; d'autres sont venus sous le même prétexte, mais seulement pour examiner les forces et les dispositions de l'armée.

Ahmed-Pacha les a reçus tous avec bienveillance; mais il leur a demandé pour preuve de leur sincérité, de venir faire cause commune avec lui. Si l'on croit à toutes les promesses, nous devons être rejoints par une dixaine de mille de Bédouins qui porteront avec eux les vivres et les munitions à leurs dépens. Ils comptent sur le pillage pour s'indemniser des frais de la guerre.

Ces jours derniers nous avons vu arriver en parlementaire le kiaia[1] d'Aït, qui est venu proposer certains arrangemens au pacha : « Il est vrai, a dit cet envoyé au général, que l'Assir a des torts envers Mohammed-Ali, puisqu'elle est sortie de ses frontières pour aller attaquer Chérif-Ali qui était

[1] Intendant.

sous sa protection; mais cette faute a été commise uniquement par Ali, qui est mort maintenant. Aït m'a chargé de t'offrir, à titre d'indemnité, la somme de cinq cent mille talaris (plus de 2,500,000 francs), pourvu que tu nous donnes ta parole qu'il ne sera donné aucune suite à cette expédition.

— Mohammed-Ali, lui a répondu le pacha, ne m'a pas envoyé dans ce pays pour amasser de l'argent, mais pour me rendre maître de l'Assir. En conséquence, si vous êtes forts, prenez les armes, et si vous sentez votre faiblesse, reconnaissez l'autorité de mon maître; mais rappelez-vous que, dans un cas comme dans l'autre, le croissant doit flotter sur vos forteresses avant l'expiration de trois mois.

— Nous pouvons bien faire un sacrifice d'argent; mais nous ne pourrons jamais faire celui de notre indépendance. Notre sort commun se décidera par les armes; Dieu est grand, et il fera pencher la balance du côté de la justice.

L'ambassadeur s'est retiré, et personne n'a cru à sa sincérité relativement aux propositions qu'il est venu faire, c'était un espion honnêtement transformé en envoyé d'Aït.

L'armée se dispose à se mettre en marche; nous avons reçu depuis plusieurs jours l'ordre de nous tenir prêts pour le départ; à cause de la difficulté des chemins et du petit nombre de chameaux qu'on a pu réunir, on n'a pas concentré tous les approvisionnemens sur Taïffa. La cavalerie irrégulière a pris les devans depuis un mois; des commissaires partis en même temps ont reçu l'ordre de préparer des magasins de vivres, qu'on se procurera moitié avec argent et moitié à titre de contribution.

L'expédition va se mettre en marche sur deux colonnes : la première est commandée par le Pacha, la seconde par le grand chérif Mohammed-Ibn-Aoun. Cette précaution a été prise à cause de la rareté de l'eau, qui n'eût pas été suffisante en certains endroits, et pour mieux franchir certains défilés qui, ne donnant passage qu'à une file de chameaux, auraient rendu les marches trop longues et trop pénibles. . . . .

Comme l'histoire de la campagne que nous allons entreprendre est liée à celle d'Abou-Arich, je terminerai ce volume par une courte description de cette contrée.

II

La petite province d'Abou-Arich s'étend depuis le 15°, 50' de latitude, jusqu'au 17°, 40'; elle est bornée au nord par le Hedjaz; à l'est, par les montagnes de l'Assir; au sud, elle confine avec l'Iémen, et à l'ouest, elle s'étend jusqu'à la mer Rouge. Les Arabes, accoutumés à mesurer les distances par le temps qu'ils emploient à les parcourir, disent que ce pays a quatre journées de chemin dans sa plus grande longueur, du nord au sud, et deux de large de l'est à l'ouest.

Généralement plate et sablonneuse, cette contrée est peu fertile vers les parties centrales; elle l'est davantage du côté des montagnes qui l'entourent presque entièrement, et c'est de là que les habitans tirent leurs plus grandes ressources. Pendant l'hiver le temps est toujours sec; mais dans la saison chaude, depuis le mois de Zel-Gadé jusqu'à celui de Rabia-el-Aouel, l'atmosphère est rafraichie par des pluies périodiques, et voici de quelle manière ce phénomène se produit :

Jusqu'à midi le ciel est pur et serein; mais à cette heure le vent du sud commence à souffler; il est d'abord si faible, qu'il peut à peine remuer les feuilles des arbres; mais il se développe progressivement, et finit par devenir si impétueux, qu'il soulève des tourbillons de sable, et vous dérobe la vue d'une personne à vingt pas de distance. Environ une heure après l'asser, il pleut pendant vingt ou trente minutes; alors le ciel reprend sa première limpidité, et le vent cesse tout-à-coup. Les habitans jouissent de quelques momens de fraîcheur; mais une heure après l'orage, le soleil a repris tous ses droits.

Les habitans sentent venir ce vent de très-loin : à mesure qu'il avance, il produit un grand bruit, et emporte souvent les échês, les tentes et les arbres qui se trouvent sur son passage.

Ce pays ne renferme pas de sources, et on n'y trouve pas de ruisseaux. L'eau de pluie n'est pas recueillie dans des citernes comme dans certaines contrées de l'Arabie; elle se répand entièrement sur ce sol sablonneux, et lui donne une fertilité que la nature semble lui avoir refusée. Les habitans, pour se procurer de l'eau, creusent des puits de vingt à trente brasses de profondeur. Quand

on est arrivé à ce point, on rencontre une couche horizontale de roche, sur laquelle repose une nappe d'eau. Au moment où elle sort du puits, elle est d'une grande limpidité; mais cependant, si elle demeure exposée quelques instans dans un vase en verre, on ne tarde pas à apercevoir au fond un dépôt de matière noire et pesante. Aussi, quoique cette eau soit très-agréable au goût, elle est de difficile digestion. Les parois des puits sont construites en terre, et les Bédouins en prennent le plus grand soin.

Quand on se rend de Djezan à Abou-Arich, capitale de la province de ce nom, on chemine à travers un pays qui s'élève à mesure que l'on avance vers l'intérieur; mais, à moitié chemin, on commence à descendre, en sorte que le pays se trouve à peu près au niveau de la mer. Cette contrée, extrêmement basse, exposée d'ailleurs au vent du sud, et couronnée de hautes montagnes, qui réfléchissent les rayons brûlans du soleil, doit avoir nécessairement un climat très-chaud. Pendant l'hiver, le thermomètre descend à 16° dans la nuit, et à 19 après le lever du soleil; mais ordinairement, il marque 20° ou 22. Pendant l'été à midi, et à l'ombre, il s'élève à 42°; et les Européens peu-

vent à peine résister à l'influence d'une aussi forte chaleur.

Le pays est généralement couvert de petits bosquets, qui se composent de cinquante à cent cinquante arbres liés entre eux par une plante parasite qui s'attache à leurs troncs et rend l'entrée de ces groupes extrêmement difficile. Les gens du pays se retranchent dans l'intérieur pendant la guerre; eux seuls ont le secret de ces cachettes mystérieuses, et peuvent se reconnaître au milieu du dédale formé par une infinité de sentiers, qui, se coupant et se croisant dans tous les sens, donnent à cet ensemble la forme d'un labyrinthe que leurs ennemis n'osent pas aborder.

Les arbres les plus communs sont le nebac (*ziziphus lotus*) et le mossouak, dont les Bédouins font un usage assez singulier. Ils coupent les branches de ce dernier, les dépouillent de leur écorce, et, en frappant sur le bout avec une pierre ou un marteau, ils en forment une espèce de pinceau; grâce à la nature filamenteuse de ce bois. Ils mettent alors dans leur bouche une pincée de tabac à priser très-fin, qui est connu chez eux sous le nom de bortougal; et, après l'avoir répandu avec la langue sur la surface extérieure des dents, ils s'amu-

sent à les frotter avec l'extrémité de la branche de mossouak : ceux qui commencent à prendre cette habitude se contentent de tremper le pinceau dans le tabac.

Cet usage est aussi répandu parmi les Bédouins d'Abou-Arich, que la pipe chez les autres Orientaux ; ils remplacent de cette manière le bétel et l'opium ; ils se livrent à cet exercice avec passion, et lui consacrent tout le temps qu'ils peuvent dérober à leur travail. Les femmes suivent l'exemple de leurs maris : cependant elles se contentent de les imiter seulement dans l'intérieur de leurs maisons.

Le *taref* est un arbrisseau dont les branches ressemblent beaucoup à celles des joncs marins ; il fleurit au commencement du printemps, et sa fleur est nuancée de rouge et de blanc. Il produit plus tard une silique longue de quatre pouces environ, qui, de verte qu'elle était d'abord, prend une couleur noire vers la maturité, et se remplit d'une semence extrêmement menue. Le taref acquiert quelquefois un tronc d'un pied de diamètre, et il est très-bon comme bois à brûler.

Le baumier de la Mekke y croît en assez grande quantité. Le médicament produit par cet arbuste

est très-célèbre parmi les Arabes à cause de son efficacité dans certaines maladies, et le célèbre Haroun-el-Raschid en avait toujours une bonne provision dans la pharmacie de son palais. On trouve encore ici une plante désignée par les naturalistes sous le nom de *stramonium*.

Abou-Arich possède les mêmes oiseaux que l'on remarque aux environs de Djeddah. Les tourterelles y sont très-communes, et l'on y voit aussi un oiseau de trois pieds de haut, qui semble être à l'épreuve du plomb de chasse. Il est très-paresseux, et quand il sent l'approche de quelque danger, il s'envole avec peine, et va se reposer un peu plus loin. Mais le plus curieux, surtout par ses mœurs, c'est un oiseau de la grosseur d'un becfigue, dont le ventre est jaune et le dos d'un brun foncé. Son nid, de la grosseur d'une poire, a la forme d'un ellipsoïde; il est suspendu à une branche par un lien qui sort du sommet. L'oiseau attache plusieurs fils tout autour, et les réunit vers l'extrémité inférieure. Il entrelace alors des brins d'herbes ou de plantes, et même des fils d'étoffes, qu'il dispose en cercles parallèles et horisontaux, formant une trame qui défierait l'habileté d'un tisserand.

Il est curieux de voir ce petit oiseau entrer dans la coque et en sortir avec rapidité pour tresser entre elles les parties dont elle se compose. Il continue sa manœuvre jusqu'à l'entier achèvement du nid, et il a le soin de laisser une très-petite ouverture, opposée à la direction du vent du sud, qui doit servir de porte à son habitation provisoire. Lorsqu'on aperçoit de loin les branches qui portent ces nids, on croirait voir un arbre chargé de gros fruits balancés par le vent.

Les habitans d'Abou-Arich possèdent une grande quantité de volailles; on y trouve aussi beaucoup de pintades sauvages: les Bédouins vont dérober leurs œufs, et les font couver par les poules. Ils possèdent des bœufs à bosse, des chameaux, des dromadaires et des chevaux très-estimés; cependant, comme le pays n'est pas favorable à ces quadrupèdes, leur nombre n'est pas considérable, et ils sont obligés d'en acheter dans l'Assir ou l'Yémen. En revanche, ils sont très-riches en troupeaux de moutons et de chèvres. Celles-ci sont d'une belle taille, et ont l'oreille presque imperceptible. Les pâturages sont abondans et de bonne qualité; car le terrain, quoique sablonneux, est suffisamment arrosé par les pluies.

Les gazelles sont très-nombreuses et familières; elles viennent se mêler aux troupeaux de chèvres; les Bédouins les laissent brouter l'herbe paisiblement : cependant quelquefois ils les prennent et les mangent. Il n'en est pas de même des lièvres, qu'ils considèrent comme un animal immonde; et, grâce au préjugé des habitans qui les empêche de s'en nourrir, leur race y pullule. Les chats sont à demi sauvages, et ne font la chasse qu'aux poules et aux oiseaux. Aussi les rats y jouissent-ils des délices de la paix, et il y en a une si grande quantité, qu'on peut les considérer comme un des fléaux du pays. Ces animaux, doués d'une grosseur extraordinaire, ont le museau allongé et les moustaches très-longues. Le dessous du ventre est blanc, et le dos d'un brun noirâtre; ils poussent des cris aigus qui empêchent les habitans de dormir pendant la nuit, et jouent toute sorte de mauvais tours aux bonnes femmes des maisons où ils sont établis.

Les Bédouins ensemencent du doura et du doukhoun, dont ils font du pain. Leurs jardins produisent du séné, de la coloquinte, des raves, des bananes, des aubergines et de la méloukia. Ils cultivent aussi le cotonnier des Indes, qui produit pendant trois et quatre années; mais ces plantes

ne se trouvent qu'au voisinage des montagnes, car la plaine est généralement stérile.

Quant aux maladies, on y remarque le dragonneau. Les plaies de l'Yémen y sont communes et terribles, surtout sur les bords de la mer. Les médecins d'Abou-Arich les brûlent tout à l'entour dans l'intention de borner leurs ravages, ils appliquent au milieu les feuilles du baumier de la Mekke, qu'ils assujettissent au moyen d'un bandage, et ils obtiennent quelquefois la guérison de leurs malades. Les fièvres gastrites et bilieuses y sont connues, mais les ophthalmies y sont très-rares.

On trouve dans Abou-Arich des scorpions de deux qualités; les uns petits et de couleur roussâtre, qui ne sont pas très-dangereux, et d'autres plus gros, dont la piqûre est presque toujours mortelle. Ceux-ci sont longs de cinq à six pouces; leur corps est recouvert d'un duvet : les douleurs occasionnées par leurs atteintes sont d'une violence extrême, aiguës et spasmodiques. Les médecins d'Abou-Arich pratiquent des scarifications sur la blessure et appliquent des ventouses tout autour. Ensuite on brûle la plaie, et on lie le membre, afin d'empêcher que le venin se répande dans les arté-

res; et on met sur l'endroit qui a été brûlé un cataplasme d'herbes calmantes, afin d'apaiser la douleur produite par le feu.

Ces Bédouins sont divisés en pasteurs et en agriculteurs : les premiers sont nomades et campent sous des tentes, les seconds vivent dans les villes ou villages, et se construisent des maisons ou plutôt des chaumières formées de branches d'arbre et de hachich. Ils sont tous mahométans; mais leur secte n'est pas très-orthodoxe : l'hospitalité s'exerce parmi eux, même à l'égard des Européens, qu'ils n'aiment pas beaucoup. Lorsque la saison pluvieuse n'arrive pas à l'époque accoutumée, ils se mettent en prière et pratiquent des cérémonies religieuses pour obtenir de Dieu cette pluie si désirée, à laquelle ils doivent leur existence.

III

La ville d'Abou-Arich est éloignée de six heures de la mer Rouge. Elle est située au milieu d'une

vaste plaine couverte de mossouaks et de jasmins. Ces bois en sont distans d'une lieue et demie, et de deux lieues du côté du sud. Le terrain intermédiaire disparaît sous une herbe haute, que l'on donne aux chevaux et aux autres animaux domestiques, et qui croît sans culture. La partie de l'est et du sud, formée d'un terrain rouge et argileux, est cultivée jusque sous les murs de la ville; elle produit du doura, du doukhoun et du coton. Au nord-ouest, les plantations ne commencent qu'à une demi-lieue des remparts; il en est de même du côté de l'ouest. C'est dans cette dernière direction que se trouvent les bois les plus fourrés, et si, après les avoir dépassés, on prend le chemin de la mer, on marchera au milieu des cultivations pendant l'espace de trois lieues.

La partie de la ville qui est environnée de remparts a une forme très-bizarre, mais en y joignant les faubourgs, cet ensemble affecte la figure d'un parallélogramme très-allongé. Les murs, bâtis en pierres et en briques cuites, sont flanqués de petites tours pareilles à celles de Taïffa. Le château, nommé Der-el-Nassr, est très-élevé et présente une belle apparence; il renferme au milieu une cour spacieuse, et tout autour on a construit des petites

salles qui servent de caserne à la garnison. La ville est défendue par quelques mauvais canons de fer, ils sont très-vieux et presque hors de service; d'ailleurs les Bédouins n'entendent rien à la manœuvre.

Les okels où les négocians déposent leurs marchandises sont bâtis en briques cuites, et n'ont qu'un seul étage au-dessus du rez-de-chaussée; les autres habitations sont formées de branches d'arbres, recouvertes de hachich. Ces échés sont rondes, carrées ou rectangulaires; mais la première forme est très-peu usitée. Voici comment s'y prennent les habitans pour élever leurs demeures.

Ils pratiquent dans le sol des petites excavations, éloignées d'un demi-pied les unes des autres, et ils y enfoncent des troncs de mossouak. Dès que ce travail est terminé, ils entourent le tout d'une corde faite avec des feuilles de palmier, qu'ils assujettissent aux pieux au moyen d'une corde plus petite: le haut est fixé par des pièces de bois qu'on lie, de la même manière, à une hauteur de sept pieds. Dans l'intérieur, un tronc d'arbre, terminé en fourche, soutient la poutre qui sert d'appui à la toiture, formée de branches de nebac. Toute cette charpente est recouverte avec des touffes de ha-

chich, qu'on lie fortement avec des cordes. La porte consiste en un cadre de bois, fermé par de petites branches parallèles, que les riches ont soin de recouvrir d'une natte.

Les ouvertures laissées dans l'intervalle des troncs de mossouak sont extrêmement petites; mais elles suffisent pour laisser un passage à l'air. En dedans, on recouvre les parois d'une tapisserie de fiente de vache, jusqu'à la hauteur de cinq pieds; le parquet est formé de la même manière; mais on y ajoute par-dessus une couche de terre argileuse, et le tout, bien enduit de chaux, devient très-sec et dur comme une pierre. Les demeures des grands se composent de plusieurs de ces échés; il faut être bien pauvre pour ne pas en avoir deux, dont l'une sert de harem, et l'autre est habitée par les hommes; cependant les familles peu aisées se contentent d'une seule.

Ces habitations sont à l'abri de la pluie : on les environne d'une haie de bois mort, et c'est dans cet espace que l'on enferme les animaux domestiques pendant la nuit. On sème, à l'entour de la maison, des basilics qui atteignent à une hauteur de sept pieds, et répandent une odeur parfumée : des haricots en fleurs, d'une couleur vive et variée,

recouvrent la demeure toute entière, et lui donnent l'aspect d'un charmant berceau.

Le palais de Chérif-Ali n'est autre chose qu'une de ces échés, mais plus vaste et plus élégante. L'intérieur des appartemens est couvert de coquilles de nacre, dont les couleurs diaprées et changeantes distraient les regards des femmes condamnées à la solitude du harem.

La ville renferme quelques mosquées : une seule est surmontée d'un minaret : elles sont, en général, d'une triste apparence ; on y élève les petits enfans.

Les puits, comme nous l'avons déjà dit, sont extrêmement profonds ; cependant, malgré les dépenses dont ils sont l'occasion, les propriétaires, moins industrieux ou plus généreux que ceux de Djeddah, n'ont pas eu la pensée d'en faire l'objet d'une spéculation d'argent.

La ville est habitée par des Bédouins et par quelques Banians[1] qui s'adonnent au commerce ; les autres marchands sont presque tous originaires du Hadramaout[2], leur ensemble forme une population qui s'élève à sept ou huit mille habitans.

[1] Voyez, sur ces marchands, les renseignemens que nous avons donnés dans le Voyage en Abyssinie.

[2] Province de l'Iémen. Voyez le Voyage en Arabie de Niebuhr.

A Djeddah, on est souvent embarrassé lorsqu'il faut décrire les costumes si riches et si variés des Persans et des autres nations orientales; mais à Abou-Arich on n'éprouve pas la même difficulté. Les enfans sont absolument nus, les hommes du peuple ne portent qu'une serviette serrée autour des reins et qui retombe sur les mollets; leurs chevelures longues et épaisses, leurs barbes et leurs membres sont recouverts d'une couche d'huile et de beurre qui exhale une odeur nauséabonde, et l'étranger lui-même en est bientôt couvert s'il se hasarde à parcourir les rues ou le bazar. Les riches portent une chemise de mousseline par-dessus la serviette, et leur tête est ornée d'un petit mouchoir; les négocians du Hadramaout sont les seuls qui se donnent le luxe d'un vrai turban.

Le costume des femmes ressemble beaucoup à celui des hommes, leur chemise est taillée à la mode égyptienne, c'est-à-dire que les manches sont fendues jusqu'aux pieds; elles les relèvent sur leur tête pour se garantir du soleil; mais elles se couvrent très-rarement la figure. Elles ont le teint très-brun, l'usage du tatouage leur est inconnu; leur corps et leur chevelure sont enduits de beurre et d'huile comme ceux de leurs maris. Les hommes

et les femmes se teignent les bords des paupières avec le cohul et les mains avec le henné, quelques vieillards se servent aussi de ce cosmétique pour déguiser la couleur blanche ou grisonnante de leur barbe. Cet usage paraît être reçu dans le pays; cependant Chérif-Hemout, l'un des prédécesseurs de Chérif-Ali, était très-irrité contre ceux qui l'adoptaient.

Les rues d'Abou-Arich sont très-malpropres, l'une d'elles renferme un petit bazar approvisionné par les Bédouins des montagnes, que l'on distingue facilement au chapeau de paille dont ils se couvrent la tête. Ce chapeau a un rebord de la largeur des deux doigts, et ressemblerait parfaitement à celui des Européens s'il ne se terminait pas en cône.

Ces Arabes boivent le lait de chamelle, et leur régal favori consiste en un plat nommé *assida*. Pour le préparer, ils font bouillir de la farine de blé avec de l'eau jusqu'à parfaite consistance. La pâte est vidée dans un vase de terre ou de bois; on pratique un trou dans le milieu, et on le remplit de beurre et de miel. Pour le manger à la mode du pays, il faut replier le pouce sur la paume de la main, serrer fortement les quatre doigts et les enfoncer dans le plat. On porte l'assida à la bouche,

on aspire fortement, et on l'entraîne par un mouvement brusque de la langue : l'usage veut aussi que l'on se lèche les doigts avant de les remettre dans la gamelle. Après le repas, les hommes fument quelquefois de ce mauvais tabac que l'on cultive dans les montagnes voisines; mais les personnes des deux sexes préfèrent mâcher du tabac en poudre et se frotter les dents et les gencives avec les branches du mossouak.

La province d'Abou-Arich est, comme on le sait, gouvernée aujourd'hui par Chérif-Ali. Ce vieillard, malgré ses quatre-vingts ans, est doué d'une prodigieuse activité de corps et d'esprit. Les entreprises les plus périlleuses, les projets les plus hardis ne sauraient l'effrayer, et il semble se complaire au milieu des dangers. Dans le cours de sa vie, il a, dit-on, assisté à plus de deux cents combats ou escarmouches; et, quoiqu'il ait toujours bien payé de sa personne, il n'a été blessé qu'une seule fois à la main. Le chérif a l'habitude de porter sous ses habits une cotte de mailles de fer, qu'il ne quitte jamais[1]. Nouveau patriarche pour le nombre de ses

[1] Cette cotte, faite comme une chemise, prend au bas la forme d'un caleçon qui se fixe sur les cuisses au moyen de plusieurs boutons.

enfans, il a maintenant soixante fils ou filles, tous vivans, et si l'on comptait ceux qui sont morts, trois cents enfans l'appelleraient mon père. Les personnes qui savent ce qui se passe dans son harem prétendent que depuis l'âge de douze ans, époque à laquelle son père fut obligé de le marier, il a eu deux cent quatre-vingt-quinze femmes, esclaves ou concubines, et aujourd'hui, il n'en a pas moins de quarante. L'aîné de ses fils, nommé Chérif-Hassan, a cinquante-quatre ans; il est, dit-on, avare, d'une humeur assez triste, et d'une jalousie excessive relativement à ses femmes. Ses frères ont un caractère plus enjoué que lui, et se font remarquer par leur valeur, leur adresse et leur urbanité [1].

[1] C'est un fils de Chérif-Ali qui nous recevra si bien à Zébid, lorsque j'y passerai avec M. Combes pour aller en Abyssinie.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DES SOMMAIRES DU TOME PREMIER.

TABLE

DES SOMMAIRES DU TOME PREMIER.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

VOYAGE EN ARABIE.

COMBES ET TAMISIER.

VOYAGE EN ABYSSINIE, dans le pays des Galla, de Choa et d'Ifat. 4 forts vol. in-8 et carte. 32 fr.

TAMISIER.

VOYAGE EN ARABIE. Séjour dans le Hedjaz.—Campagne d'Assir. 2 vol, in-8 et carte. 16

Sous Presse :

VOYAGE EN ARABIE, retour de la campagne d'Assir. 1 vol. in-8. 8

VOYAGE EN ARABIE. Histoire et Géographie. 2 vol. in-8 et une grande carte d'Arabie. 16

PARIS. — IMPRIMERIE DE Ve DONDEY-DUPRÉ,
RUE SAINT-LOUIS, 46, AU MARAIS.

VOYAGE
EN ARABIE

SÉJOUR DANS LE HEDJAZ.—CAMPAGNE D'ASSIR.

Accompagné d'une Carte,

PAR

MAURICE TAMISIER,

L'un des auteurs du Voyage en Abyssinie, ouvrage couronné
par la Société de Géographie.

II

PARIS.

LOUIS DESESSART, ÉDITEUR,

RUE DES BEAUX-ARTS, 15.

MDCCCXL

XII

Départ de Taïffa.— Château du grand chérif.— Route.— Liéh.— Description de cette vallée. — Forteresse. — Saquies. — Dromadaires. — Cheikhrs. — Pelisses. — Esclaves. — Vent. — Température. — Départ de Liéh. — Lances. — Cheikhr.— Chameaux. — Bessel. — Tribu de Hetheba.— Souvenirs historiques.—Température.— Medallalé.—Population.—Température.

26 juin 1834. Huitième jour de marche.

Nous partons de Taïffa avec le pacha, la caisse militaire et le seizième régiment de ligne. Nous avions reçu l'ordre de nous tenir prêts au soleil levant; mais comme, par un malentendu, nos chameaux avaient été conduits au pâturage, nous n'a-

vons pu nous mettre en marche qu'une demi-heure après le Magreb.

En quittant le camp, nous nous acheminons vers la ville, pour prendre ensuite la direction de l'est. A une heure de Taïffa, on aperçoit les maisons de campagne du grand chérif; en face se dresse un monticule entièrement formé de gros blocs de roche et quelques arbres qui appartiennent encore au territoire de la ville.

Le chemin est couvert de traînards qui se hâtent de regagner le camp ; c'est un pêle-mêle confus d'hommes et d'animaux, tel qu'on en voit dans tous les départs d'une grande masse qui se met pour la première fois en mouvement. La route est d'abord unie ; plus tard ce n'est qu'une succession de collines peu élevées, que l'on est obligé de gravir ; quelques-unes sont formées de granit rose ou couleur de chair, d'autres présentent des ardoises qui les font ressembler à celles de Taïffa. Après quatre heures de marche, on commence à apercevoir les tentes blanches du camp qui nous avait précédés ; des feux de bivouac sont allumés sur toute la ligne ; mais bientôt une lune brillante se débarrasse d'un rideau de nuages, fait pâlir les lu-

mières, et confond l'armée et le paysage dans une même teinte argentée.

27 juin 1834. Séjour.

Ce lieu se nomme Liéh : je vais observer les alentours pour en faire une description. Me voici sur le sommet d'une montagne voisine, muni d'une boussole et d'une lunette anglaise. La vallée de Liéh court de l'est-nord-est vers l'ouest-sud-ouest, elle se prolonge encore d'une journée de marche vers cette dernière direction. Des jardins et des champs cultivés en couvrent la surface, et des puits nombreux fournissent l'eau nécessaire aux irrigations.

Du point de vue où je suis placé, on voit, vers l'ouest-sud-ouest, une forteresse flanquée de tours; elle est située sur le sommet d'une colline, placée à côté du chemin que nous avons suivi la veille, et pourrait défendre avantageusement ce passage, si elle était munie d'artillerie. Les abords de cette forteresse sont plantés d'arbres et de jardins pareils à ceux de Taïffa. Des palmiers élégans et élancés élèvent leurs têtes au-dessus des masses touffues de figuiers et de mûriers.

A côté de ces jardins, et comme pendant du fort, s'élève une grappe de maisons rôties par le

VOYAGE EN ARABIE.

formé par des blocs de granit accumulés. Ce défilé serait très-difficile à forcer s'il était défendu convenablement. Nous avons mis une demi-heure pour en atteindre l'extrémité.

En débouchant de cette gorge, on voit se dérouler devant soi une vaste plaine bornée à l'est et au sud par des montagnes, et au nord par l'horizon. Une ondulation de terrain la traverse dans sa largeur. Depuis Liéh, le pays produit des petites mimosas aux fleurs jaunes et inodores. Nous atteignons l'extrémité de la plaine, et l'armée campe au milieu de montagnes qui s'arrondissent pour se terminer en arc de cercle. Ma tente est dressée sur un cimetière, et ce soir, disent les Bédouins, je dois recevoir la visite des ames des morts.

Depuis Liéh, la route a été unie et facile; mais elle est entièrement dépourvue d'eau. Chemin faisant, quelques Bédouins sont venus pour saluer Ahmed-Pacha. Ils sont montés sur des dromadaires et portent une lance de douze pieds de long, dont le fer est orné d'une couronne de plumes d'autruche[1]. Ce sont des cheikhrs; et cependant ils vont tous nu-pieds.

[1] Les lances de cette longueur ne sont portées que par les Bédouins

Vers le fond du fer-à-cheval où nous avons placé notre camp, s'élève isolément une pyramide de roches décharnées. Au moment où nous arrivions, tous les Bédouins, attirés par le bruit des fifres et des tambours, l'ont gravie avec la rapidité et la légèreté des chevreuils. Les blocs ont disparu derrière leurs corps comme ces îlots du Nil que les crocodiles couvrent entièrement au moment de la plus forte chaleur.

Un cheikhr va au-devant du pacha; c'est le mieux vêtu que j'aie encore vu. Le fourreau de sa djambie est fait d'or et d'argent; une ample tunique violette lui donne l'air d'un évêque, et un léger manteau rouge abrite sa tête contre les rayons du soleil.

Le camp a mis six heures pour se transporter de Liéh à cette station. Les chameaux des Bédouins ne portent pas de lourdes charges; heureusement l'armée en possède quelques-uns qui sont venus du Caire avec la caravane du pèlerinage. Ceux-là sont d'une force et d'une taille prodigieuses. Deux d'entre eux suffisent pour porter sur un brancard une pièce de douze qu'ils seront obligés de trans-

qui montent à dromadaire ou à cheval. Celles des fantassins n'ont que quatre ou cinq pieds de long.

porter ainsi à travers des montagnes rudes et escarpées.

Le lieu où nous campons se nomme Bessel, et la tribu qui l'habite est celle de Hetheba, que nous connaissons déjà. Ces Arabes cultivent leurs champs comme ceux de Liéh et de Taïffa. Leur pays fournit de l'eau en abondance; mais elle est fade et par conséquent désagréable au goût[1]. J'ai remarqué sur les bords d'un torrent des joncs, des saules et quelques *artemisia*. Le costume des Bédouins de Bessel annonce l'aisance. Les Bédouines portent au cartilage du nez deux petites étoiles en argent, de la grandeur d'une pièce de cinquante centimes; au centre brille une perle de différente couleur. Leur ceinture s'attache au moyen de deux agrafes ornées de plaques en nacre. Les enfans ont la taille serrée dans un élégant pagne de cuir.

Bessel est fameux dans l'Arabie à cause des événemens dont il a été le théâtre dans ces derniers temps. Plusieurs combats y ont été livrés à diverses reprises; mais le plus mémorable est celui où Mohammed-Ali battit les Ouahabis commandés par

[1] Cette eau provient des sources, celle que l'on puise sous le sable des torrens est généralement très-bonne.

le célèbre Hetman-el-Medhaïfé. On voit encore les restes d'un camp retranché formé par ces sectaires, et les ruines d'un fort que le pacha d'Égypte avait fait construire pour protéger sa faible armée contre celle des ennemis.

THERMOMÈTRE.

Le matin	20°
A midi	30°
Au soleil couchant	25°

29 juin. Dixième jour de marche.

Trois heures avant le lever du soleil, les bagages étaient sur le dos des chameaux ; l'armée se met en mouvement. Notre chemin suit les sinuosités d'une vallée, et nous n'avons que quelques faibles collines à gravir. La route est sillonnée d'une douzaine de sentiers bien battus, qui prouvent qu'elle est fréquentée par les Bédouins. Les chameaux les suivent sans fatigue, et nous arrivons, au bout de six heures, à Médallalé.

Des puits nombreux fournissent abondamment de l'eau aux Bédouins ; elle est meilleure que celle de Bessel ; cependant on ne peut pas dire qu'elle soit bonne. On remarque plusieurs groupes de

maisons[1] sur le sommet des collines qui, parfois sont surmontées d'une tour ronde construite en granit. En temps de guerre, elles servent de point d'observation, et les Bédouins s'y enferment avec leurs troupeaux[2]. Le terrain cultivé se trouve sur le lit de la vallée, au pied des montagnes, et il est exhaussé au-dessus du torrent qui, grâce à cette précaution, s'écoule paisiblement à l'époque des pluies.

Quelques nébacs d'une hauteur peu ordinaire s'élèvent non loin des saquies. Le lit du torrent nourrit plusieurs asclépias aux feuilles grasses, remplies d'un suc laiteux, et les figuiers au feuillage compacte servent de refuge naturel au voyageur fatigué. Les Bédouins de Médallalé cultivent de l'orge et du froment, qu'ils sèment dans les vallées voisines, écartées du chemin le plus fréquenté. Ils possèdent aussi un grand nombre de chèvres, et on peut même dire qu'elles forment leur principale richesse.

[1] Elles sont bâties tantôt en pierre, tantôt en briques; mais les échés ont entièrement disparu, ce qui prouve que les pluies sont plus abondantes ici que dans le bas Hedjaz.

[2] Ces tours sont construites en pierre, elles ont quinze pieds de haut sur six de diamètre. Le rez-de-chaussée sert d'écurie, le premier étage reçoit la famille du Bédouin, et cet ensemble est surmonté d'une terrasse d'où l'on découvre tous les environs.

L'oadi Médallalé est peu étendue, et du sommet d'une colline tant soit peu élevée on peut embrasser d'un coup d'œil tout l'espace qu'elle comprend. Les montagnes, ici comme partout, présentent l'aspect le plus désolé. Aucune plante ne croît sur leurs flancs noirâtres calcinés par le soleil, et elles ne reçoivent un peu de vie que des maisons pittoresques dont leurs cimes sont parfois couronnées.

La population de Médallalé paraît riche; mais elle est peu considérable aujourd'hui. En 1832, le choléra, qui a ravagé le Hedjaz, a sévi contre cette oadi, et un cimetière, qui date de cette époque, en offre le triste témoignage.

Le vent du nord a duré pendant toute la journée. Le soir, il a soufflé avec violence et enveloppé le camp de nuages de poussière[1].

THERMOMÈTRE.

Au lever du soleil..................	19°
A midi..........................	31°
Au coucher du soleil.............	25°

[1] J'ai aperçu à Medallalé un grand nombre de cigales. Elles sont plus petites que celles de France, leurs ailes sont grises et tachetées de petits points noirs; le bruit qu'elles produisent est moins monotone que le chant de celles d'Europe.



XIII

Départ de Medallalé. —Bir-el-Bacha.—Djaa. —Tribu de Beni-Haret.— Tribu de Beni-Helal.— Plantes. — Insectes. — Chebi-Effendi. — Pain. — Départ de Djaa. — Bédouines. — Bir-el-Ghrazalè. — Température. — Oadi-Derra. —Tribu de Hetheba.— Oadi-Zaaran. — Température. — Espion. — Abou-Djemel. — Tombeau d'un Saint. — Soif. — Rats. — Température. — Sel-Tarabé. — Pharaon-Tit. — Température. — Incendie. — Nous nous égarons. — Retour au camp. — Température.

30 juin 1834. Onzième jour de marche.

Nous nous sommes mis en marche trois heures avant le jour. La vallée, un moment resserrée par les montagnes, reprend sa première largeur; quinze sentiers sont tracés sur le sol,et les chameaux peuvent marcher sur plusieurs rangs; l'Oadi est entiè-

rement déserte, aucune tribu ne l'habite, et cependant le terrain pourrait être facilement cultivé; la fraîcheur des mimosas, avec leurs boutons d'or, promet une ample récompense à ceux qui voudront se fixer en ce lieu.

De temps en temps les Bédouins errans viennent y dresser leurs tentes pour y faire paître leurs troupeaux; mais leur haine contre les Turcs et la crainte du pillage leur ont fait abandonner les pâturages : ils ne reviendront qu'après le passage de l'armée.

Le lieu où nous allons camper se trouve éloigné de huit heures de chameau de Medallalé. Ici la vallée s'arrondit en forme de cercle, et tout l'horizon est fermé par un réseau de montagnes. Un seul puits est bâti en cette station, on le nomme Bir-el-Bacha, Bir-el-Chérif ou Bir-el-Raja : ce puits est extrêmement ancien, et le nom qu'il porte aujourd'hui lui a été donnné parce qu'il a été réparé, il y a plusieurs années, par Mohammed-Ali et Chérif-Raja, qui combattaient ensemble contre les Ouahabis. Jadis ce lieu possédait trente puits pareils à celui-ci; mais ils ont été ruinés et comblés par les sables. L'eau de Bir-el-Bacha est meilleure que celle de Medallalé; cependant elle ne dissout pas

le savon, et ne cuit pas bien les alimens ; la source est très-abondante, et son goût s'améliore à mesure qu'on en puise davantage.

Cette station se nomme Djaa; nos chameliers sont précisément des environs, j'en appelle un dans ma tente, et je lui adresse quelques questions :

— Ta tribu campe-t-elle loin de ce lieu? lui dis-je.

— Non, elle est en ce moment à quelques heures de distance vers le sud.

— Djaa est-il toujours désert comme maintenant?

— Non, il y a quelques jours le puits était environné de cabanes appartenant aux pasteurs de la tribu de Béni-Haret, qui s'étend très-loin vers le nord. Ils viennent en grand nombre chaque année pour occuper la vallée dont les pâturages sont leur propriété; mais comme l'an qui s'écoule n'a pas été favorisé par la pluie, l'oadi n'a reçu que la visite de quelques familles soumises à l'autorité directe du cheikhr de la tribu.

— Est-ce leur droit?

— Oui, lorsque la sécheresse règne, le cheikhr et ses parens ont seuls le droit de s'approcher du puits ou de la source qui se trouve au centre des

pâturages de la tribu, les autres Bédouins se dissé-minent ailleurs, et ne se réunissent que dans une époque plus favorable.

— Les Béni-Haret occupent-ils ce territoire de-puis long-temps?

— Djaa était autrefois habité par les Béni-Hélal (fils légitimes), qui l'abandonnèrent pour accom-pagner Abou-Zet dans son expédition contre l'É-gypte; mais depuis lors nous n'avons plus entendu parler du sort de cette migration. »

À cette époque, Djaa et les environs étaient par-faitement cultivés, le terrain est devenu inculte après le départ des Béni-Hélal, et les pasteurs de Béni-Haret en ont pris possession.

Aux environs du puits, je remarque deux énor-mes lauriers cerises d'une espèce particulière. Leur fruit, plus gros que celui d'Europe, est aplati vers la face supérieure; le goût de la feuille est d'une amertume très-intense, et celui des branches l'est encore davantage. La *clematis erecta* de Linnée se marie avec les mimosas. Le terrain est recou-vert, en certains endroits, d'une petite couche de sable; il est friable et inodore, sa couleur porterait à croire qu'il contient des sulfates d'ocre; mais son goût insipide prouve le contraire.

Les fourmis de Djaa font des piqûres très-douloureuses; elles s'attaquent aussi aux arbres, et les couvrent d'excroissances vertes qui deviennent blanches plus tard, et prennent la consistance d'un champignon. J'ai vu aussi plusieurs scorpions de quatre à six pouces de long; leur piqûre est très-dangereuse, et un chameau blessé au pied un moment avant le coucher du soleil en est mort pendant la nuit.

Je demandai à un Bédouin quel remède ils employaient contre cet aptère, et voici sa réponse :

« Quand un Arabe est piqué par un scorpion, il se fait appliquer sur la partie blessée les entrailles fumantes d'un agneau. On isole par une compresse le membre malade, afin que le venin ne s'introduise pas dans le corps avec la circulation du sang, et on y fait de nombreuses scarifications. Ce traitement réussit lorsqu'on est piqué aux bras ou aux jambes; mais ailleurs il est impuissant, et le malade est condamné à mourir. »

A une demi-heure du puits où nous avons établi notre camp, on en trouve trois autres semblables au premier. Le cheikhr des Béni-Haret, qui est un chérif, a dressé ses tentes tout autour. Il est venu rendre visite au pacha, qui l'a forcé à livrer à l'armée

plusieurs centaines de moutons qui ont été payés exactement.

Chebi-Effendi, gardien de la clef de la maison de Dieu, a rejoint le camp aujourd'hui. Son intention est de faire campagne avec nous.

Le soleil touche à son déclin, il ne projette plus que de faibles rayons; les montagnes du sud-ouest sont décharnées, et leurs pics semblent former autant de tours élancées. Celles du sud-sud-est, au contraire, sont si unies et si bleues, qu'on les prendrait pour la mer.

Après la prière du Magreb, les Bédouins, qui n'avaient encore mangé que la gomme dérobée aux arbres du chemin, allument un grand feu avec des broussailles, ils jettent par-dessus des couches minces de pâte, et, après les avoir recouvertes avec les cendres, ils les retirent toutes fumantes et les dévorent avec avidité; c'est là leur pain : ils le préparent toujours au moment du repas.

1er juillet 1834. Douzième jour de marche.

Quelques Bédouines nouvellement mariées ayant trouvé mauvais que le pacha voulût les priver des plaisirs de leur lune de miel, ont suivi leurs époux, qui sont chameliers dans notre armée. Elles portent une robe couleur de bure, et une pièce de toile

bleue, ouverte depuis le nez jusqu'au front, leur sert de voile. L'usage du borgo [1] des villes musulmanes est inconnu ici; il y a déjà amélioration sensible. Plus loin, nous verrons la figure des femmes entièrement à découvert. Ces Bédouines, pour mettre le temps à profit, s'amusent chemin faisant à filer la laine de chameau.

Une montagne rude et escarpée se présente devant nous; la trace des sentiers a complètement disparu: l'ascension est très-difficile pour les chameaux, surtout pour ceux qui portent les pièces d'artillerie. Le soleil commence à s'annoncer à l'horizon par quelques gerbes de feu, et les dévots musulmans font la prière, la face tournée vers la sainte Kaaba.

Les Bédouins encouragent les chameaux de la voix; de loin la montagne, couverte de ces patiens animaux avec leurs fardeaux blancs, rouges ou verts, semble s'animer et se mettre en mouvement grâce à l'effet de cette immense fourmilière. Parvenu au sommet de la montagne, je vois devant moi un vaste bassin couronné de montagnes; un brouillard épais en couvre toute la surface, et lui donne

[1] Voile.

l'aspect d'un magnifique lac. Les nombreuses colonnes de chameaux qui cheminent sur la plaine ressemblent à une immense flottille dont les pirogues auraient des têtes de ces animaux pour poulaine.

Avant de parvenir à l'extrémité de ce bassin, on marche sur un terrain uni, sillonné de temps en temps par des ravins et des torrens peu profonds. Quelques gazelles, épouvantées par ce bruit inaccoutumé, s'échappent à toutes jambes; plusieurs Turcs pressent les flancs de leurs chevaux arabes et se mettent à leur poursuite : les sabres au fourreau doré, les flots de leurs riches selles s'agitent dans leur course. On entend de toutes parts les explosions de cette arme redoutable qui surpasse en rapidité les quadrupèdes qui luttent, et plusieurs victimes sont immolées.

Je m'amuse à cueillir de temps en temps quelques morceaux de gomme distillée par les mimosas, et mes mains se blessent quelquefois aux épines qui semblent vouloir les défendre contre la gourmandise des passans. Je déplore sincèrement le sort des pauvres fantassins courbés sous le poids du sac, du fusil et d'une giberne garnie de cartouches. Nous n'en sommes qu'au cinquième jour de marche depuis

Taïffa, et quelques-uns d'entre eux n'ont déjà plus de chaussure. Les souliers que Mohammed-Ali donne à ses troupes sont en maroquin rouge et n'ont qu'une semelle sans consistance; les officiers seuls ont pu s'en procurer à la mode franque, et le pacha d'Égypte aurait dû voir dans ce fait une indication.

Les soldats qui doivent supporter des fatigues semblables à celles qu'eut à éprouver notre expédition d'Égypte sont, pour la plupart, des enfans que Mohammed-Ali a eu la barbarie d'enlever à leurs familles à un âge où ils auraient encore besoin des soins de leur mère. Il est temps de faire connaître à l'Europe les misères et les douleurs de cette civilisation égyptienne, dont elle ne connaît guère que le beau côté. Je m'acquitterai de cette tâche toutes les fois que l'occasion s'en présentera.

L'armée assied son camp à côté de Bir-el-Ghrazalé [1]. Les domestiques dressent nos tentes et tournent l'entrée vers le nord-ouest, parce que le vent souffle de ce côté : c'est une précaution que les Arabes ne négligent jamais. La journée a été moins chaude que les précédentes.

[1] Puits de la Gazelle, ou Bir-el-Ghazail, Puits des Gazelles. Cet animal est très-commun dans ces parages.

THERMOMÈTRE.

Le matin..........................	18°
A midi.............................	26°
Au soleil couchant................	24°

Le puits de la Gazelle est bâti au niveau de la plaine. Il est creusé d'une manière grossière, à quinze pieds de profondeur dans le roc. L'eau en est excellente; mais elle n'eût pas suffi à l'armée, si on n'avait pris la précaution de remplir les ghirbes à la station précédente. La plaine nourrit une grande quantité de lièvres et de gazelles; ce qui prouve que l'eau ne manque pas. Au reste, lorsqu'un Bédouin se trouve dans un pays qui lui est peu familier, il suit, lorsqu'il est pressé par la soif, les traces d'un de ces animaux, et il finit ordinairement par arriver à quelque source.

2 juillet 1834. Treizième jour de marche.

La vive rougeur des grands feux du camp luttait contre les pâles rayons de la lune. Les chameaux, à la marche uniforme et réglée comme un pendule, défilaient comme de grandes ombres; les hommes les suivaient ou les précédaient, selon leur devoir ou leur bon plaisir.

Le soleil se lève bientôt derrière les montagnes: lune et feux, tout est éclipsé. La vallée de Bir-el-

Ghrazalé se continue pendant deux heures. Arrivés à l'extrémité, on monte une colline pierreuse, et on descend sur une plaine sablonneuse couverte d'arbres épineux aux tendres feuilles. Les Bédouins ont coutume de porter avec eux une natte ronde qu'ils mettent sous les branches. Ils frappent ensuite les arbres avec un long bâton, et les feuilles qui tombent, recueillies avec soin, sont distribuées aux chameaux malades ou délicats.

Nous arrivons bientôt en face d'un grand torrent desséché qui occupe une partie d'une belle vallée couverte en tous sens d'arbres verts et touffus tels que je n'en ai encore jamais vu dans ce pays, et qui m'ont rappelé la belle végétation du Nil.

Les Bédouins d'Oadi-Derra, c'est ainsi que se nomme cette vallée, n'ont que de rares relations avec Taïffa et la Mekke. Toujours confinés dans leurs montagnes, ils ont une physionomie plus sauvage que les autres Arabes voisins des villes du Hedjaz. Ici, les toiles peintes de l'Inde ou de l'Égypte ont disparu entièrement. Les habits des hommes et des femmes ne présentent aucune variété, et ce sont eux-mêmes qui les tissent : ces étoffes sont toutes couleur de laine, c'est-à-dire d'un blanc sale et d'un noir plus ou moins foncé; plusieurs

Bédouins portent à peine quelques haillons autour de leurs reins ou sur leurs épaules; les enfans sont absolument nus.

Les ornemens des femmes consistent en un grand anneau suspendu au cartilage du nez, en un collier formé de petits coquillages de la mer Rouge, et en deux chaînettes de fer, adaptées à leur voile, qu'elles ont soin de tenir bien brillantes. En route, elles font aussi bien que les hommes les fonctions de chameliers, et parcourent à pied les plus grandes distances. Plusieurs Bédouins, attirés sur notre passage par la curiosité, gravissent furtivement les montagnes pour examiner l'armée. On a peine à les distinguer des rochers, qui sont de la même couleur, et on ne les aperçoit que lorsqu'on est sur eux. La tribu qui fréquente ces parages est celle de Hetheba; c'est la même que nous avons rencontrée déjà sur notre route; mais les Bédouins de Derra ne sont pas aussi riches que leurs frères de Sel et de Bessel. Cette nombreuse tribu est divisée en trois classes : là où l'eau est abondante, elle se livre à l'agriculture; lorsqu'elle est rare, ses Bédouins sont pasteurs; et ceux qui habitent les lieux les plus arides n'élèvent absolument que des chameaux.

Le torrent de Derra est un des plus considérables que nous ayons rencontrés. Cette station ne possède point de puits, et on est obligé de faire de petites excavations sur le lit du sel[1] pour se procurer l'eau. Ce travail n'est rien pour un petit nombre de voyageurs; mais quand il faut désaltérer plusieurs milliers d'hommes, il ne laisse pas que d'être très-fatigant pour ceux qui en sont chargés. C'est à peine si l'armée a pu se procurer l'eau indispensable à ses besoins. On sent la haute importance qu'un guide doit avoir dans ces contrées; il suffirait d'une faute de sa part ou de sa mauvaise volonté pour nous faire périr tous jusqu'au dernier.

Derra ne possède pas de population fixe; les pasteurs l'habitent par momens. Nous sommes à une journée de distance d'Oadi-Zaaran, gouvernée par chérif Mansour, allié sincère de Mohammed-Ali. Le lieu de sa résidence porte aussi le nom de Zaaran. Sa vallée possède de nombreux villages bien peuplés et entourés de cultivations et de jardins.

Voici le nom des tribus qui habitent cette oadi:

Béni-Omar[2],

[1] Nom arabe d'un torrent.

[2] Fils d'Omar.

Béni-Hassan[1],
Koréich[2],
Béni-Bichir,
Hédouan,
Béni-Ghotem.

Tous les cheikhs de ces tribus reconnaissent l'autorité de chérif Mansour.

L'eau de Derra est douce, fade et nauséabonde. Le vent d'ouest a soufflé aujourd'hui, et, comme dans les autres pays du Hedjaz, il se lève vers les dix heures et augmente jusqu'au coucher du soleil, heure à laquelle il cesse complètement. Le thermomètre a marqué :

Le matin...........................	19°
A midi.............................	26°
Au coucher du soleil...............	24°

Le ciel a été constamment très-pur. La santé de la troupe est bonne, et quoique le seizième régiment soit à moitié composé d'enfans, il n'a pas plus de vingt-cinq malades.

Un espion vient d'arriver au camp ; il est introduit aussitôt sous la tente d'Ahmed-Pacha. Jus-

[1] Fils d'Hassan.

C'est la tribu qui nous a transportés de Djeddah à Taïffa. On sait qu'elle est démembrée et dispersée sur le territoire arabe.

qu'ici nous avons voyagé en pays ami, ou du moins neutre. Nous nous approchons tous les jours du territoire occupé par les ennemis. Après l'audience, on expédie un dromadaire vers la vallée de Biche[1] pour examiner l'état de l'Oadi et les dispositions des gens d'Assir. L'espion a annoncé que les Bédouins se préparaient à une sérieuse résistance. Le pacha paraît soucieux.

3 juillet 1834. Quatorzième jour de marche.

On a loué à la tribu de Hetheba quelques chameaux pour remplacer ceux qui ont succombé en chemin. Ces animaux, aussi indépendans que leurs maîtres, ne veulent pas s'assujétir à marcher les uns à la file des autres, et ils cheminent en désordre comme un troupeau de moutons.

Abou-Djemel, le fou, que nous avons déjà rencontré à Bahara, a voulu suivre notre expédition. Les Musulmans tirent un bon augure de la présence de ce prétendu saint. Toutes les montures de l'armée sont à sa disposition; et si ce matin il marche à pied, c'est bien parce que tel est son bon plaisir. Un marabout, qu'il a recueilli à la Mekke pendant le temps du pèlerinage, est devenu son compagnon.

[1] Bicha ou Biché est le nom d'une riche vallée dont les gens d'Assir se sont emparés.

La bannière verte, portée par Abou-Djemel, se déroule lentement sous la faible brise du matin, et son acolyte entonne d'une voix aigre un chant religieux que les musulmans écoutent avec recueillement.

La route, quoique bonne, est fatigante pour les soldats, à cause de sa longueur. J'ai en face de moi une montagne en forme de pyramide quadrangulaire, suivie de trois ou quatre collines semblables à ces amas de pierres jetées sur le tombeau des saints musulmans. Mais ceux-ci, avec leurs blocs énormes, semblent l'ouvrage de géans qui les auraient jetés lors de leur passage. Plus loin s'élève un véritable tumulus, et les gens de l'armée s'empressent d'y déposer leur offrande.

Nous entrons dans une vallée formée par de hautes montagnes plus massives et plus étendues que les premières. Arrivés au sommet de l'une d'elles, la vue des arbres que l'on découvre vous dédommage de vos fatigues. Je suis à cheval depuis dix heures, et je n'ai pas l'habitude de porter de l'eau avec moi. Une soif ardente dessèche ma bouche; mais je rencontre heureusement un officier français qui me fait boire dans une timbale d'argent cette précieuse boisson pour laquelle un marchand d'Asie donna

dans une pareille circonstance, toute sa fortune.

Ce point de vue dont j'ai parlé consiste en une délicieuse vallée couverte d'arbres pareils à ceux de Derra. Ils ressemblent aux pins, et on en distingue deux espèces que les Arabes nomment *étel* et *arin*. L'oreille est frappée d'un bruit causé par le souffle du vent qui se joue dans les masses de verdure, et que l'on serait tenté d'attribuer à la chute d'une cascade. Lorsque l'on est descendu au fond de l'oadi, on éprouve un sentiment délicieux à voir couler sur le sable un petit ruisseau d'une eau excellente et limpide. Je m'y suis désaltéré avec joie.

Chemin faisant, j'ai aperçu des rats à la fourrure grise et blanche sous le ventre, tachetée de petits points bruns sur le dos. Ils ont le corps plus allongé que ceux d'Europe. Leur queue, longue de dix pouces, se termine par un petit panache. Ils sont extrêmement légers à la course, et il serait impossible à un homme de les atteindre. Les Bédouins prétendent que cet animal habite dans des petits trous qu'il se construit sous terre.

THERMOMÈTRE.

Le matin	19°
A midi	32°
Au soleil couchant	25°

4 janvier 1834. Séjour.

Le torrent aux bords duquel nous campons porte plusieurs noms. Les Arabes l'appellent indifféremment Sel-Tarabé, Sel-Trobé, ou Sel-Magdé-Fechlé; il coule du couchant vers le levant. Pendant la saison des pluies, son lit, qui maintenant est couvert de nos tentes, devient un beau et large fleuve. Le côté nord de la vallée est peu élevé et entièrement sablonneux. Celui du sud est haut de quinze pieds. La partie du lit qui est à sec présente l'aspect d'une rivière sans eau; elle est parsemée de gros cailloux gris et bleus.

Le courant coule sur un fond de sable. Ses bords sont couverts de trèfle d'eau et de plantin, dominés par des touffes de joncs et de roseaux. La menthe sauvage s'élève en longues tiges ornées de fleurs d'azur. Quand on se trouve plus bas, l'eau est imprégnée du goût de cette plante.

Plusieurs personnes sont occupées à se désaltérer, et la manière dont elles s'y prennent peut faire distinguer le pays auquel elles appartiennent. Les Turcs et les Fellahs égyptiens boivent au beau milieu du courant. Les Arabes, au contraire, creusent des petits trous à côté du ruisseau, et remplissent leurs ghirbes avec des écuelles de bois.

— Pourquoi, demandai-je à un Bédouin, te désaltères-tu ainsi ?

— Parce que nous, dit-il, nous avons l'expérience du désert.

— Explique-toi ?

— Eh bien ! tu dois savoir que le courant renferme des vers, et lorsqu'on les boit ils restent dans le corps, et y font les plus grands ravages.

— Est-ce du pharaoun-tit que tu veux parler?

— Précisément.

C'est l'opinion de tous les Arabes sur l'origine du dragonneau ; cependant, lorsque leurs animaux boivent, ils négligent la précaution dont je parle ; apparemment, ils ont remarqué que ce ver ne les attaquait pas.

Le ruisseau renferme des petits poissons qui luttent pour remonter le courant. Notre cuisinier nous en sert un plat ; j'ai eu peine à en croire mes yeux lorsque je les ai vus sur la sanie : si l'on en croit les Bédouins, ces poissons deviennent très-grands à l'époque des pluies.

Il eût été difficile de choisir un lieu plus convenable pour y faire séjourner les troupes : l'ame et le corps de tous les voyageurs s'en ressentiront vivement. Les Turcs font porter leurs tapis au bord

du courant; ils y passent la nuit et la journée, écoutant avec avidité le murmure de l'eau qui les plonge dans une délicieuse rêverie. C'est un peuple arriéré, quelquefois même féroce, et cependant il allie à ce caractère le goût prononcé des scènes les plus simples prises dans la nature.

Hier le vent était à l'ouest, aujourd'hui il est passé au nord-ouest, qui est beaucoup moins chaud. De l'avis des Bédouins qui habitent les environs de Sel-Tarabé et des Arabes instruits qui font partie de l'expédition, la température de ces parages est plus élevée parce que le terrain est plus bas et environné de montagnes; cependant, grâce à la brise du nord-ouest, la chaleur a été très-supportable aujourd'hui.

THERMOMÈTRE.

Le matin........................	18°
A midi...........................	28°
Au soleil couchant................	25°

5 juillet 1834. Quinzième jour de marche.

Les tentes étaient suspendues aux flancs des chameaux qui remplissaient l'air de leurs criailleries sauvages; et cependant j'étais parfaitement endormi. Mon domestique vint m'éveiller, et lorsque

j'ouvre les yeux, j'aperçois la vallée, si verte la veille, remplie maintenant d'épais nuages de fumée, au milieu de laquelle s'agitaient d'immenses colonnes de flammes qui s'élevaient dans les airs.

Les soldats, pour éclairer leur marche à travers les torrens, avaient incendié les arbres de l'Oadi; jaloux des torches qui précédaient les grands de l'armée, ils s'en étaient allumé de magnifiques, qui éclipsaient celles de leurs chefs. Je m'éloignai avec horreur de cette scène affreuse; en me retournant, j'apercevais toujours le fatal incendie.

— Comment, dis-je à un lieutenant-colonel, laissez-vous vos soldats brûler cette belle oasis?

— J'aurais autant de regret que vous si elle était vraiment menacée; mais ces arbres sont peu inflammables, et l'incendie ne s'étendra pas bien loin.

Cette réponse me consola.

Je laisse à droite, sur un monticule, les restes de quelques vieilles maisons bédouines. Je m'engage dans une vallée où l'on trouve des hérissons pareils à ceux de nos pays, des cactus aux fleurs jaunes, quelques asclépias et un grand nombre de mimosas. Des pâtres à la tournure demi-sauvage errent au milieu de la terne végétation des mon-

tagnes, et les échos envoient jusqu'à moi leurs cris perçans. Des nids d'oiseaux de forme sphérique se balancent aux branches du mossouak comme ces berceaux où les mères de certaines peuplades d'Amérique déposent leurs enfans quand ils sont morts.

J'avais pris les devans, et je me trouvais avec quelques Bédouins natifs des environs de la Mekke. Nous arrivons ensemble auprès de petites excavations récemment creusées; elles sont pleines d'eau et semblent indiquer le lieu de la station.

— Amis, dis-je aux Bédouins, il me semble que nous ne devrions par aller plus loin?

— Je serais de votre avis, me répondit un cheikhr; mais j'aperçois des gens de Dossari devant nous; ils connaissent sans doute le lieu où l'armée doit camper.

Nous continuons notre marche. Au bout de deux heures, les personnes qui nous précédaient s'arrêtent et font mine de vouloir nous attendre.

— Voilà, dit un individu de la troupe, le lieu de la station.

— Vous vous trompez, répond un autre. Les Bédouins ne désellent pas leurs chevaux; ils ne pensent pas être au bout de leur course.

Nous arrivons auprès d'eux.

— Soyez les bien venus, nous dirent-ils. Connaissez-vous le pays ?

— Non. Et vous?

— Pas davantage.

— Nous sommes égarés.

Et dans quel pays, grand Dieu! Nous sommes sur l'immense lit d'un torrent desséché comme le cratère d'un volcan; impossible de trouver une goutte d'eau. Les environs présentent l'aspect de la désolation la plus profonde; pas un arbre qui puisse nous abriter sous son feuillage; nous sommes grillés par le soleil.

— Attendons un moment, dit l'un de nous, peut-être serons-nous rejoints par l'armée.

Une heure se passe, et nous ne voyons rien venir : la chaleur, la soif et l'inquiétude rendent notre position intolérable.

— Enfin, dis-je, nous ne devons pas rester ici a attendre éternellement, retournons sur nos pas; il nous sera facile de suivre les traces de nos chevaux. Si l'armée a campé au bord de l'eau que nous avons vue sur notre route, nous l'y joindrons, sinon nous rebrousserons chemin encore, et comme la colonne de l'armé est très-étendue, grâce aux nombreux chameaux qu'elle possède, nous trouverons

toujours quelques retardataires qui nous mèneront sur la bonne voie.

Mon avis fut suivi, et au bout de deux heures nous apercevons les tentes du camp dressées au lieu où j'avais eu l'intention de m'arrêter d'abord.

THERMOMÈTRE.

Le matin	19°
A midi	31°
Au soleil couchant	25°

Le vent d'ouest a soufflé pendant tout le jour.


XIV

Sel-Ferzé.— Ambassadeurs de Bicha.— Ouarakhr.—Vent.— Température.—Eau.— Cara.—Température.— Cavalerie irrégulière.— Arrivée à Akig.—Tableau des étapes.— Chérif-Mansour.—État sanitaire de l'armée.—Le grand chérif Mohammet-ibn-Aoun.—Entraves et retards. — Courrier expédié à Abou-Arich. —Cheikrs de Bicha.—Cavaliers turcs et mograbins.— Bombes.— Fusées à la Congrève.— Sir Atkins.—Un enfant.—Site d'Akig.—Camps.—Ruisseau.—Nègres.

6 Juillet 1834. Seizième jour de marche.

Le torrent où nous avons campé se nomme Sel-Ferzé [1] : il est très-considérable, et l'on peut juger de son importance par les grands arbres qui, à l'é-

[1] Sel-Ferzé se jette dans Sel-Tarabé. Il coule dans la direction du levant. Au nord de Ferzé, il existe un village nommé Abida.

poque des pluies, ont été entraînés par les courans. Ici le Sel est parfaitement encaissé et occupe tout le fond de la vallée; mais, à mesure que l'on avance vers le sud, les montagnes s'écartent et le lit du torrent prend une grande extension.

Au lever du soleil, quinze dromadaires sont signalés par les sentinelles : ce sont des ambassadeurs envoyés par les habitans de Bicha. Leur attitude est celle d'hommes timides et embarrassés. Ils sont introduits devant le pacha, qui les reçoit sous sa tente. Le plus âgé d'entre eux prend la parole.

— Ahmed, reçois nos salutations et celles de notre tribu.

— Je vous remercie; mais quel est le but de votre visite?

— Nous sommes venus vers toi pour savoir si nous devons te considérer comme notre ami ou notre ennemi.

— Cela dépend entièrement de vous.

— Tu sais que Bicha fut soumise par Ali, prince d'Assir? nous avions juré auparavant obéissance à Mohammed-Ali [1]; mais nous n'avons pu résister à

[1] Bicha et l'Assir ont été, pendant quelque temps, tributaires de Mohammed-Ali.

la force, et nous ne sommes pas coupables d'avoir violé nos sermens.

— Je conçois votre position; le passé est pardonné, et j'oublierai tout, si vous voulez vous soumettre à mon autorité.

— Les gens d'Assir ne sont qu'à deux journées de distance de Bicha: ils campent dans la formidable position d'Oadi-Chaaran, et nous nous exposerions à leur ressentiment si nous nous rangions maintenant sous ton autorité.

— Dans quelques jours mon armée occupera votre pays, et vous n'aurez rien à craindre de vos nouveaux maîtres.

— Nous attendrons ton arrivée.

— Mais rappelle-toi que vous serez alors à mon entière discrétion.

L'armée se met en marche, nous suivons le torrent pendant deux heures, et nous nous engageons dans les montagnes. Ce chemin est un des plus difficiles que nous ayons parcourus; enfin on arrive dans un lieu nommé Ouarakhr, et l'on s'y arrête à cause des fatigues des transports. Les chameaux des plaines ont eu beaucoup à souffrir; mais ceux qui sont nés dans les pays montagneux franchissent les passages les plus dangereux avec la légè-

reté des gazelles. Cette station et ses environs sont entièrement déserts : les Bédouins, ayant senti notre approche, les ont abandonnés.

Les Arabes dont les chameaux ont souffert coupent des petites branches tendres, les font rôtir sur la braise, et les leur donnent à manger.

Le vent d'ouest-nord-ouest a soufflé aujourd'hui. Le thermomètre a marqué

Le matin........................	17°
A midi..........................	28°
Au soleil couchant................	25°

On s'est procuré l'eau comme à Sel-Derra et à Sel-Ferzé.

7 juillet 1834. Dix-septième jour de marche.

L'armée a pris la direction du sud-sud-est, et a cheminé pendant quelques instans au fond d'une vallée, où j'ai remarqué un grand nombre de tourterelles et de perdrix. De là, nous escaladons plusieurs montagnes aux passages presque impraticables, d'où les chameaux ne sortent qu'à grand' peine ; nous entrons dans une gorge obscure, profonde, formée par d'énormes roches accumulées ; la pente en est très-rapide, jonchée de grosses pierres, et lorsqu'on en est dehors il est difficile de con-

cevoir comment on a pu franchir ce défilé. Nous prenons alors une belle plaine couverte d'arbres poudreux et rabougris, et vers son extrémité on aperçoit la tente verte d'Émin-Bey, aide-de-camp du pacha, qui vous indique le lieu choisi pour le campement. Elle est dressée sur les bords d'un torrent qui renferme encore plusieurs petits bassins pleins d'une eau limpide et douce, agitée par une infinité de petits poissons.

Les bords de ce torrent sont couverts d'une verte pelouse, et à gauche, en arrivant de Taïffa, on aperçoit sur le sommet d'un monticule un groupe de petites maisons en pierre qui tombent en ruines. Cette station se nomme Cara; elle est absolument déserte. Vers le soir, des salves de mousqueterie annoncent l'arrivée d'un détachement de la cavalerie turque et mograbine irrégulière, qui campe depuis long-temps près du village de Akig où nous devons arriver demain.

THERMOMÈTRE.

Le matin........................	18°
A midi..........................	30°
Au soleil couchant..................	26°

8 juillet 1834. Dix-huitième jour de marche.

Les belles tentes vertes du pacha ont disparu, les

longues lances des chérifs avaient été arrachées, et les cavaliers turcs caracolaient avec leurs chevaux frais et pleins d'ardeur au-devant du gros de l'armée. Au moment où nous arrivons sur le sommet d'une montagne, une nouvelle troupe de cavalerie vient au-devant du pacha. Tous les soldats se forment en deux groupes, ils simulent des combats acharnés, se lancent le djerid avec fureur, et on ne se sépare qu'avec de nombreuses contusions de part et d'autre.

Cependant les fantassins, tout en cheminant avec lenteur, ont pris les devans. Une plaine verdoyante et un village entouré de plantations de dattiers se présentent à leurs yeux : leur ardeur se ranime à cette vue, et une heure après ils se reposaient sous les tentes des fatigues de leur longue route. Cette station se nomme Akig : elle était attendue avec impatience. L'armée doit y séjourner plusieurs jours.

THERMOMÈTRE.

Le matin	18°
A midi	33°
Au coucher du soleil	24°

9 juillet. Séjour à Akig.

ROUTE DE TAIFFA A AKIG.

TABLEAU des heures employées par les troupes [1].

Première marche	5
Deuxième	7
Troisième	5
Quatrième	7
Cinquième	4 1/2
Sixième	5 1/2
Septième	9 3/4
Huitième	9 1/2
Neuvième	6
Dixième	7 1/2
Onzième	5
TOTAL	71 3/4

Nous devons camper ici pendant quelques jours, pour attendre le septième régiment, que nous avons laissé à Taïffa avec le grand chérif Mohammed-Ibn-Aoun. Le lieu de réunion avait d'abord été fixé à Bicha; mais comme l'ennemi est peu éloigné de cette vallée, on a résolu de s'arrêter à Akig, afin de ne pas se trouver en sa présence avec un seul régiment. D'ailleurs plusieurs chameliers du bas Hedjaz ne se sont pas engagés à dépasser cette li-

[1] Ce tableau ne peut servir en rien pour l'évaluation des distances; il donne seulement la mesure du temps qu'il faudrait à une expédition pour parcourir cet espace.

mite, et quelques jours de halte étaient nécessaires pour conclure un nouveau traité avec les Bédouins des environs.

Chérif-Mansour, cheikhr d'Oadi-Zaaran, a fait préparer des vivres pour l'armée, et doit venir nous joindre avec un renfort de deux mille hommes.

Le seizième régiment a supporté les fatigues de la route avec courage, et n'a jamais fourni plus de vingt-cinq malades à l'hôpital. Les officiers turcs ont en général peu d'égards pour leurs soldats, et ils n'envoient aux médecins que des hommes à demi-morts. Il est juste de dire cependant que si on admettait dans les hôpitaux de Mohammed-Ali pour de légers prétextes, la paresse et la mauvaise volonté des fellahs ne tarderaient pas à les encombrer.

A Djaa, j'étais sous la tente du médecin en chef, lorsqu'un soldat malade se présenta devant la porte :

— Grâce! mon maître, s'écria-t-il en s'adressant à M. Chedufau.

— Qu'est-ce donc, mon ami? explique-toi, lui dit mon compatriote.

— Je sens une douleur violente à la jambe, et je ne puis plus marcher.

— Ne t'es-tu pas adressé à ton capitaine pour lui demander un billet d'hôpital?

— Je l'ai fait; mais on n'a pas eu égard à ma réclamation.

— Voyons le membre malade.

Le médecin examina la jambe: elle était extrêmement gonflée.

— Vous voyez, me dit-il, ce point noirâtre?

— Oui.

— Eh bien! au-dessous il y a un dragonneau.

Au même instant il donne un coup de scalpel sur la tumeur, et en retire un ver long de deux pieds.

— Voyez, me dit le médecin, la négligence des Turcs; encore une étape de plus, et il aurait fallu faire l'amputation de la jambe à ce pauvre diable; il en serait peut-être mort.

Pendant cette longue marche, les soldats n'ont reçu qu'une seule fois des rations de viande. Leur nourriture ordinaire a consisté en mauvais biscuit d'Égypte et en un plat de lentilles mêlées avec du riz. En qualité de Musulmans, ils ne boivent que de l'eau. Les chameliers, en partant de Taïffa, n'ont reçu que vingt hectolitres de fèves pour six cent cinquante chameaux, te parmi ce nombre on comp-

tait ceux du Caire, qui transportent les canons à travers les montagnes, et sans lesquels il faudrait abandonner les affûts et les caissons. Eh bien! croirait-on que malgré cette utilité incontestable on a commis l'énorme bêtise de leur enlever le tiers de la ration.

Le grand chérif voit avec peine l'établissement de Mohammed-Ali dans le Hedjaz, et il agit de manière à faire manquer le succès de l'expédition. Un jour le pacha étant allé lui rendre visite à Taïffa, entra familièrement dans son divan sans se faire annoncer; le chérif tenait à la main une lettre qui paraissait absorber son attention, et il la cacha brusquement sous un coussin dès qu'il aperçut le général: celui-ci, qui avait reconnu sur la missive l'écriture bédouine, fit semblant de ne se douter de rien; mais, tout en badinant avec l'Arabe, il parvint à se saisir de la lettre, et en prit connaissance dès qu'il fut seul.

C'était un pli sans khratem[1]; mais il était adressé aux Bédouins de l'Assir, et on leur disait: « Mes amis, ne vous laissez pas décourager par les préparatifs menaçans que l'on fait contre votre

[1] Cachet que les Arabes et les Turcs portent sur leurs bagues.

pays, plus l'expédition sera nombreuse, et moins elle sera redoutable[1]. Je ne puis pas agir ouvertement pour vous; mais comptez sur ma coopération active, quoique peu apparente. »

Une pareille lettre eût dû suffire pour amener une enquête contre celui qui l'avait écrite; mais Ahmed-Pacha est un homme religieux, timide, et il ne croit pas au mal qu'on peut lui faire. Il n'a pas pris de détermination rigoureuse contre le descendant du prophète; mais il se méfie et se tient sur ses gardes.

Il y a six mois que l'expédition mandée par Mohammed-Ali débarqua dans le Hedjaz; pendant ces six mois les troupes ont vécu aux dépens des magasins de l'armée, et l'on a consommé la plus grande partie des vivres destinés pour la campagne. Les chameaux nécessaires au transport du matériel se sont fait attendre pendant plusieurs mois : alors est venue l'époque du pèlerinage, et le grand chérif, abusant de la dévotion d'Ahmed-Pacha, l'a fait consentir à retarder le départ des troupes jusqu'à ce que les cérémonies augustes de l'arafat eussent fait un saint de chaque soldat. On sait qu'un Mu-

[1] Par allusion à l'eau et aux vivres.

sulman exalté ne manque pas de bonnes raisons, avec une pareille tactique.

Enfin, après tous ces retards, l'armée est arrivée jusqu'à Taïffa, et au lieu de partir sur-le-champ, elle a séjourné près d'un mois sous les murs de cette ville, en continuant toujours à consommer ses vivres. Cependant, fatigué de toutes ces fourberies, le pacha s'est transporté chez le grand chérif, et lui a demandé s'il voulait en finir :

— Dès que nous aurons les chameaux nécessaires, nous partirons, lui dit l'Arabe.

— Voilà six mois que tu les cherches, finiras-tu par les trouver?

— Si tu veux, nous pouvons nous mettre en marche avec ceux que nous avons.

— Mais ce nombre est bien loin de suffire à nos besoins.

— Peu importe; nous transporterons les troupes à Akig ou à Bicha, bataillon par bataillon, et les chameliers reviendront chaque fois à Taïffa pour prendre ceux qui seront restés.

— Tu sens que ce plan ne peut pas être accepté; il nous faudrait plus de six mois pour nous rendre à Bicha, et comme on ne peut pas trouver des vivres dans ces pays, mes soldats n'auraient

donc pour nourriture que les pierres des montagnes et le sable du désert.

— Si tu le préfères, prends les chameaux que nous possédons, transporte-toi jusqu'à Bicha avec la moitié de l'armée, et moi-même j'irai te rejoindre au plus tôt avec le septième régiment.

— J'y consens; mais si tu ne te rends pas au jour indiqué, je pars seul avec le seizième régiment, et je te rends responsable de tous les événemens malheureux qui pourraient survenir.

10 juillet 1834. Séjour à Akig.

Aujourd'hui le pacha a expédié un dromadaire à Abou-Arich; il ordonne à Chérif-Ali de prendre avec lui ses Bédouins, le troisième régiment de ligne, une partie de la garnison de Gonfouda, et de se porter contre l'Assir par le Tehama[1], au moment où lui-même, avec ses troupes, l'attaquera par le côté opposé. Cette diversion pourrait être favorable à l'armée.

Dix des cheikhrs inférieurs de Bicha viennent d'arriver au camp pour faire leur soumission; ils attendent l'heure du divan pour se présenter au pacha. La tactique des Arabes de Bicha est facile

[1] Partie basse et sablonneuse qui longe les côtes de la mer Rouge.

à concevoir : les grands cheikhrs jurent serment de fidélité à l'Assir, et d'un autre côté, ils mandent des envoyés vers le général pour faire acte d'obéissance, en sorte qu'ils s'imaginent n'avoir rien à craindre, quelles que soient les chances de la guerre. Si on les en croit, les ennemis construisent des forts sur les hauteurs, afin de défendre les passages difficiles et les lieux pourvus d'eau. Le pacha a accepté la soumission des envoyés, et leur a donné un sauf-conduit pour les garantir de tout danger.

Le camp de cavalerie irrégulière que nous avons trouvé à Akig se compose de quatre cents Turcs et de six cents Mograbins des environs du Caire ou des côtes barbaresques.

11 juillet 1834. Séjour à Akig.

Les Bédouins, qui s'étaient engagés à transporter le matériel de l'armée à Akig, avaient promis leur concours jusqu'à Bicha, sur la demande du pacha. Ce matin, ils se sont écartés du camp sous prétexte de conduire leurs chameaux au pâturage; mais, dès qu'ils ont été hors de vue, ils se sont esquivés précipitamment, et ont pris le chemin de leurs tribus. Plusieurs d'entre eux n'ont pas fait assez diligence : on les a arrêtés et consignés au corps-de-garde. Huit cents environ se

sont enfuis, et il n'a pas été possible de les retrouver. Voilà un échantillon de la bonne foi des Bédouins : on pourrait, sans leur faire tort, la comparer à celle des Carthaginois.

Les ambassadeurs de Bicha sont encore dans le camp; ils peuvent l'examiner à leur aise. Le pacha veut frapper leur imagination, et ce soir on doit lancer devant eux plusieurs bombes et des fusées à la Congrève.

Je reviens de la batterie; les projectiles ont été dirigés contre une montagne éloignée, et le but a été dépassé. Rien ne pourrait dépeindre la stupéfaction et l'étonnement des Arabes. Ils étaient muets de surprise et d'effroi, et quand ils ouvraient la bouche, c'était uniquement pour prononcer la formule que les Musulmans répètent dans le danger. « Eus b' illah men e' cheitan el raghim. » Dieu nous préserve du démon....

Un officier anglais nommé Atkins est chargé du tir des fusées à la Congrève. Un de ces projectiles, qui s'était détérioré en voyage, a éclaté et l'a blessé à la cuisse. Il a eu le courage de supporter la douleur sans se plaindre, et les députés de Bicha ne s'en sont pas aperçus.

Au retour des envoyés, Ahmed-Pacha donne

ordre au seizième régiment de se mettre sous les armes en grande tenue. Les deux expéditions, précédemment dirigées contre l'Assir, étaient composées de six bataillons, et les Arabes ne les redoutaient pas beaucoup. Espérant en faire accroire aux cheikhrs de Bicha, le général a divisé le seizième en cinq bataillons et les a fait défiler sur deux rangs; ils occupaient un espace très-considérable.

Le septième régiment, qui doit arriver ici sous peu de jours, n'est pas au complet; mais on enverra à sa rencontre un bataillon de celui qui campe à Akig, et il se présentera devant le camp dans le même ordre que je viens de décrire, en sorte que notre corps d'armée sera censé avoir dix bataillons. Les Bédouins sont plus rusés que les renards; seront-ils la dupe des Turcs?

Parmi les envoyés de Bicha on compte plusieurs fils de cheikhrs. Quelques-uns d'entre eux sont extrêmement jeunes, et il y en a un surtout qui n'a guère plus de douze ans. Ils se rendent tous chez le général avec une petite lance à la main. Là ils s'accroupissent sur leurs jarrets comme s'ils voulaient s'asseoir, et quand ils s'adressent au pacha, ils lui donnent tout simplement le nom d'Ahmed,

comme s'ils parlaient à un de leurs compagnons. Le général connaît les mœurs des Bédouins, et de plus, il les aime. Il est le premier à rire de cette familiarité; mais les gens de sa suite en paraissent fort mécontens.

Quelques-uns de ces envoyés marchent nu-pieds, d'autres portent leurs souliers à la main, de peur de les user. Je vois arriver en ce moment un de leurs compatriotes; il a tout au plus dix ans. Il se présente devant le pacha comme mandé par son père; il parle avec un sang-froid étonnant et un aplomb imperturbable.—Je suis, dit-il, le fils d'un des grands cheikhrs de Bicha. Dans les circonstances difficiles où nous sommes, mon père ne peut pas abandonner sa tribu, et il m'a mandé auprès de toi pour t'offrir son amitié.

— Je m'étonne qu'à cause de ces mêmes circonstances difficiles, on se soit privé de ton appui.

— Mon bras ne saurait être encore d'un grand poids dans une bataille; mais, dans une négociation, mon esprit peut être d'un grand secours.

— Eh bien! qu'as-tu à m'annoncer?

Au même instant, le petit cheikhr tire de sa ceinture une lettre décachetée, et, sans se déranger, il la jette avec dédain sur le divan, comme le

pratiquent les pachas eux-mêmes avec leurs secrétaires de l'ordre le plus inférieur. Le général prend connaissance de la missive.

— Ton père m'annonce qu'il reconnaît mon autorité; mais il ne pose aucune condition.

— Quelles sont les tiennes? dit l'enfant.

— Je veux que ta tribu fournisse à mon armée la viande et la farine nécessaires à son entretien, lorsqu'elle passera par Bicha. Elle nous donnera des dattes pour les chevaux et les chameaux, et, à ce prix, nous serons bons amis.

— Je t'accorde ta demande; ma position ne me permet pas d'agir autrement.

Depuis le lever du soleil le ciel a été voilé par des nuages. Vers l'asser, nous avons eu à supporter un véritable ouragan mêlé de quelques gouttes de pluie. Le thermomètre, qui était à 27°, est subitement descendu à 24. Selon l'habitude, les rafales ont abattu toutes les tentes du camp.

12 juillet 1834. Séjour à Akig.

Le site d'Akig se compose d'une plaine cultivée, dominée par quelques bosquets de palmiers et entourée de montagnes stériles qui tournent du nord au nord-ouest. Une seconde chaîne de montagnes se dirige du nord-nord-est au sud-sud-

ouest, et sur un de ses monticules se trouve bâti le misérable village d'Akig.

Le camp du Nezam est adossé à ces collines, et les sommets sont occupés par des postes avancés. Celui de la cavalerie turque est situé au milieu d'un cercle formé par le pied des montagnes de la grande chaîne, et les Mograbins ont dressé leurs tentes au bas du village, auprès d'un groupe de palmiers. Les Bédouins qui arrivent pour faire partie de l'expédition se campent où bon leur semble.

Un ruisseau, qui vient de l'ouest, passe entre le camp des Turcs et celui des Mograbins, poursuit son cours devant celui du seizième régiment, et continue vers l'est au milieu des montagnes. Son eau est limpide, excellente; mais on prétend qu'elle donne les fièvres, parce qu'elle traverse plus haut des lieux malsains et marécageux. Ce ruisseau coule sur un fond d'argile; il produit plusieurs plantes aquatiques, et surtout des touffes de joncs. En le remontant, on découvre une contrée fertile, couverte de villages et de palmiers.

Le triste village d'Akig se compose d'environ trente maisons bâties moitié en pierre, moitié en briques. Elles ont la forme d'un cube de six pieds

de côté, et quelques-unes n'ont pas de toit, quoiqu'elles soient habitées. Les gens du pays se sont enfuis à notre approche : il n'est resté pour nous recevoir que des malades et des esclaves nègres des deux sexes qui veillent aux propriétés de leurs maîtres. Ils paraissent en proie à une misère profonde, et n'ont que des haillons dégoûtans pour vêtemens. Les petits enfans sont tout nus : les plus grands portent des pagnes en cuir pareils à ceux du Soudan.

Je demande à un nègre si tous les gens de sa race qui peuplent Akig sont esclaves ?

— Non, me dit-il; vous voyez devant vous quelques Tacrouris libres. Après le pèlerinage de la Mekke, notre destinée nous a poussés jusqu'ici.

— On m'a dit que vous vendiez vos propres enfans : est-ce une vérité ou une calomnie ?

— C'est une vérité.

— Voulez-vous me vendre ce garçon ?

— Non, celui-là m'aide maintenant à travailler, je ne puis pas m'en défaire; mais si vous voulez celui-ci, qui est plus jeune, je vous le donne pour un talari.

Au même instant, je me vois entouré d'une troupe de négrillons qui me crient aux oreilles :

Veux-tu celui-là, donne cinq talaris; veux-tu celui-ci, donne trois talaris. Quelques-uns ne se trouvant pas estimés assez haut, se querellent et finissent par se battre. Leurs mères sont là, et cette scène ne paraît pas faire sur elles la moindre impression!

XV

Nattes. — Étoffes de laine. — Forts. — Nouveaux envoyés de Bicha. — Nouvelles de l'ennemi. — Chevaux. — Jumens. — Signes des chevaux de bonne race. — Amulette. — Méprise des chérifs. — Mohammed-bey. — Arrivée du grand chérif. — Bédouins auxiliaires. — Menaces du pacha. — Arrivée du second corps d'armée. — Hebac. — 200 Bédouins des environs de Taïffa. — Nourriture des chevaux. — Absynthe. — Amadou. — Plantes. — Température d'Akig. — Ordre de départ. — Bicha. — Dossari-abou-Nogta. — Le grand chérif Mohammed-Ibn-Aoun.

13 juillet 1834. Séjour à Akig.

L'intérieur des maisons d'Akig a pour tout ameublement une natte qui sert de divan et de lit à toute la famille. Les femmes fabriquent des couvertures nuancées avec les couleurs naturelles de la laine. L'art de la teinturerie leur est tout-à-fait inconnu.

Tout près du village, on voit une construction

carrée; elle a l'apparence d'un fort ruiné par le temps. Vers le nord-ouest, une tour massive située sur la cime d'une des montagnes les plus élevées, se détache vigoureusement sur un fond d'azur. Ces ouvrages ne pourraient avoir de l'importance que dans une guerre de Bédouins : quelques boulets suffiraient pour les démolir.

Aujourd'hui de nouveaux ambassadeurs sont arrivés de Bicha. Leurs tribus sont les plus voisines des provinces d'Assir, et leur apparition annonce la retraite des troupes ennemies.

— Que se passe-t-il chez vous? leur a demandé le pacha.

— Quelques jours avant notre départ, ont-ils répondu, Aït[1] a envoyé des commissaires dans notre pays pour ordonner à nos Bédouins de prendre les armes et d'aller rejoindre son camp.

— Avez-vous obéi?

— Non; et voici quelle a été notre réponse : Vous nous ordonnez d'abandonner nos foyers et de laisser nos femmes et nos enfans à la merci des rouges[2] qui s'approchent; votre demande n'est pas

[1] On sait qu'Aït est le nouveau cheikhr d'Assir.

[2] C'est le nom donné par les Arabes aux troupes organisées à l'européenne, à cause de leurs uniformes rouges.

raisonnable. Attendez ici l'ennemi de pied ferme, et nous ferons cause commune avec vous ; ou bien retirez-vous ; mais ne nous forcez pas à quitter nos villages au moment d'une invasion. Aït n'a rien eu à répondre à un semblable argument, et, sur notre invitation, il a consenti à nous laisser tranquilles.

— Les gens d'Assir qui tenaient garnison chez vous y sont-ils encore ?

— Non. Le gouverneur qui avait été nommé par Ali, voyant la défection de tous les cheikhrs, a pris le chemin de son pays, et a emmené avec lui ses troupes et ses employés. En partant, il nous a maudits, et Dieu nous préserve de tomber encore entre ses mains !

Tous les cheikhrs qui viennent visiter le pacha lui font présent de chevaux : ces pauvres animaux sont si maigres, qu'un Européen ne voudrait les acheter à aucun prix ; cependant, les Arabes et les Turcs, qui sont connaisseurs, prétendent qu'ils appartiennent aux meilleures races.

— Pourquoi, demandai-je à un Bédouin, osez-vous présenter au pacha des animaux d'une aussi triste mine ?

— Attends, me dit-il, qu'ils aient mangé l'orge et le bercim pendant quelques mois, et tu verras alors ce qu'ils seront devenus.

— Mais d'où vient qu'ils sont aujourd'hui dans un si triste état?

— Les Arabes ont la coutume de négliger entièrement les chevaux; mais ils portent tous leurs soins sur les jumens, et ils ont pour elles un profond attachement.

— Cependant les produits tiennent du père et de la mère; il me semble qu'ils devraient soigner également l'un et l'autre.

— On fait venir toutes les années d'excellens chevaux du Nedj pour étalons, et, accouplés avec les jumens du pays, ils produisent d'excellens sujets.

L'Assir possède aujourd'hui les plus beaux chevaux de l'Arabie, car Ali, dans toutes ses expéditions, avait l'habitude de prendre ce qu'il trouvait de plus remarquable. A sa mort, il a laissé en héritage à ses fils trois cents jumens d'un prix inestimable.

— A quoi reconnaissez-vous un cheval de bonne race? dis-je à mon Arabe.

— Tous les chevaux nobles ont sur le derrière des hanches trois marques de feu de la grandeur d'une pièce de vingt paras.

— Mais il serait très-facile de donner ce signe à un animal *roturier*.

— Les Turcs ne se gênent pas pour le faire, mais les Bédouins jamais.

Lorsqu'un Arabe consent à vendre une jument qui est pleine, le poulain appartient toujours à l'ancien propriétaire, lors même que les deux parties intéressées auraient ignoré cette circonstance au moment où ils ont contracté.

Les poulains mâles prennent toujours le nom de leur père, et les femelles celui de leur mère. Lorsqu'une jument met bas, les Arabes écrivent sur une feuille de papier ou de parchemin le nom du père et de la mère, celui du poulain et de sa race, avec les qualités qui la distinguent. Ils enveloppent l'écrit dans une bourse de cuir ou dans une boîte d'argent, et le suspendent au cou de l'animal, en forme de *hedjab* ou d'amulette.

Au moment où je trace ces lignes, on annonce l'arrivée du second corps d'armée. Mohammed-ibn-Aoun est, dit-on entouré d'une suite nombreuse et brillante. Les chérifs de notre camp font seller leurs chevaux, et se rendent vers lui à toute bride : la plaine ne présente bientôt qu'un assemblage confus de turbans et de caftans aux couleurs vives et tranchantes, tandis qu'au loin une longue colonne de poussière, à travers laquelle on

croit apercevoir de temps en temps des uniformes rouges, semble annoncer la présence du nezam.

Au bout d'une demi-heure, les chérifs reviennent désappointés; au lieu de Mohammed-ibn-Aoun, ils ont reconnu Mohammet-Bey, chef d'un corps de cavalerie de deux cents hommes, qui ne savait comment expliquer l'honneur qu'il recevait de la part des descendans du prophète. Ce bey était précédé de trois bannières blanches bordées d'une bande verte avec un croissant à chaque coin, et c'est de là qu'est venue la méprise. Les canonniers, qui étaient à leur poste pour célébrer l'arrivée du prince des fidèles, viennent de rentrer sous leurs tentes.

Le grand chérif arrive au camp incognito; il est neuf heures du soir. Une suite peu nombreuse l'accompagne; il a pris les devans et a laissé le second corps d'armée, qui campe aujourd'hui à Cara, où il doit faire séjour.

14 juillet 1834. Séjour à Akig.

Au point du jour, vingt-un coups de canon nous ont annoncé officiellement la présence du grand chérif. Bientôt après, des décharges de mousqueterie et des chants sauvages indiquent l'arrivée des Bédouins auxiliaires de Chérif-Mansour. Cette pre-

mière division se compose seulement de six cent cinquante hommes. Parmi ce nombre, quatre cent cinquante sont armés de fusils, et deux cent ne portent qu'une lance de trois et quatre pieds de long.

Avertis par leurs cris, je suis monté sur une colline voisine de ma tente, et je les ai aperçus à quelques minutes de distance. Ils étaient formés en une seule colonne de dix hommes de front. Les chameaux qui portent les bagages étaient restés sur les derrières. Deux Bédouins, revêtus d'une pelisse rouge, portaient chacun une bannière blanche : des cheikhrs d'un rang secondaire étaient rangés tout autour; ceux d'une plus grande importance, montés sur de belles jumens, caracolaient au-devant de la ligne avec leurs longues lances ornées d'un bouquet de plumes d'autruche. Quelques Bédouins sortent des rangs en sautant; ils brandissent leurs fusils, et, après les avoir déchargés, ils reviennent à leur poste de la même manière qu'ils en étaient sortis.

La troupe s'avance toujours en chantant et dansant régulièrement et en mesure. Le pacha et le grand chérif, entourés de leur maison, attendent son arrivée. La colonne, toujours dans le même ordre, a fait trois ou quatre fois le tour de la tente

où ces deux chefs sont placés : elle s'est ensuite formée en rond, tirant force coups de fusils, et criant à haute voix et en mesure : « Salut à Ahmed-Pacha ! salut au grand chérif Mohammed-ibn-Aoun ! gloire aux rouges, prospérité aux Arabes. »

Les cheikhrs se présentent devant le général ; celui-ci s'adressant au plus âgé :

— D'où vient, lui a-t-il dit, que je vois devant moi si peu de monde ?

— Nous sommes en tout six cent cinquante ; c'est le nombre d'hommes qui nous a été demandé par Chérif-Mansour, notre cheikhr.

Lorsque les Bédouins veulent faire une levée de troupes, le conseil des grands détermine le contingent que doit fournir chaque chef de village ou de tribu. Celui qui fait partie de la levée, est armé, équipé et nourri aux dépens de ceux qui restent dans leurs foyers, et leur famille a droit à la protection de ces derniers. Si le Bédouin est tué en guerre, sa femme et ses enfans demeurent à la charge de la tribu. S'il est vainqueur et qu'il rapporte avec lui des dépouilles, il est obligé de les partager à son tour avec ses compatriotes.

— Je sais, dit le pacha au vieux cheikhr, que Chérif-Mansour est notre allié fidèle ; il nous a

promis deux mille hommes, et il voudra tenir sa parole. Si donc les Bédouins manquent à l'appel, cela ne peut provenir que de la faute des chefs soumis à son autorité; mais qu'ils prennent bien garde, si, avant notre départ, ils n'ont pas rejoint, je jure de leur faire couper la tête : vous pouvez les en avertir.

Aujourd'hui deux bataillons du septième régiment sont arrivés avec une pièce d'artillerie, leurs bagages et ceux du grand chérif. Plusieurs Arabes de premier rang sont venus à leur suite. Le manque de chameaux a forcé le colonel Cherim-Bey de laisser à Taïffa le troisième bataillon. Les hommes de ce régiment sont beaucoup moins nombreux que ceux du seizième, et cependant ils ont fourni trente malades à l'hôpital[1].

15 juillet 1834. Séjour à Akig.

Ce matin je suis allé visiter les divers campemens bédouins. Plusieurs Arabes, rangés en cercle, étaient occupés à prendre leur repas. Dès qu'ils m'ont aperçu, ils m'ont adressé le *B' ism illah* hospitalier[2].

[1] Le seizième n'a jamais eu plus de vingt-cinq malades.

[2] Lorsqu'on se présente devant des Arabes, ils vous invitent en vous disant *B' ism illah* (au nom de Dieu).

— J'accepte, leur ai-je dit, votre invitation avec plaisir; mais veuillez me dire le nom et la qualité du plat que vous mangez.

— C'est du hébac[1].

—Comment vous y prenez-vous pour le préparer?

— Lorsque nous avons cueilli la plante, nous la pilons dans un mortier, et, après y avoir ajouté du poivre, nous en formons une pâte qui nous sert pour nos déjeuners.

Je goûte au plat pour ne pas mécontenter mes hôtes; mais aussitôt je sens le palais de ma bouche s'embraser, et je leur demande la permission d'en rester là.

Deux cents Bédouins viennent d'arriver des environs de Taïffa; ils se rendent devant la tente du pacha, et y répètent les mêmes simagrées que ceux de Chérif-Mansour. Vers le soir, une nouvelle bande de cent cinquante hommes défile devant nous. Elle est précédée d'une bannière blanche dont le milieu est orné d'une devise brodée en caractères rouges.

Un Bédouin dont la jument est souffrante lui donne une ration de zébib[2].

[1] Menthe.

[2] Raisins secs.

— Êtes-vous dans l'habitude, dis-je au propriétaire de donner des raisins à vos chevaux lorsqu'ils sont malades?

— Rarement; mais c'est la coutume après les marches longues et fatigantes.

— Est-il vrai que vous leur faites manger quelquefois de la viande?

— Oui, et les Bédouins riches, qui ont un cheval favori, font bouillir un mouton tout entier, et lui en donnent la viande et le bouillon. C'est pour eux le mets le plus exquis. Dans le Nedj, on voit des chevaux qui mangent la chair de chameau, et à Bicha on a la coutume de leur faire boire du lait.

16 juillet 1834. Séjour à Akig.

On trouve, aux environs d'Akig, une espèce d'absynthe[1] qui ressemble à celle d'Europe; elle est seulement d'un vert plus foncé. Les Arabes se servent de cette plante pour épicer les ragoûts. Ils en font aussi de l'amadou qui s'enflamme facilement moyennant quelques grains de poudre.

Voici le nom des plantes que j'ai remarquées sur le chemin de Taïffa à Akig.

[1] En arabe *zacoum*.

Entre Taïffa et Liéh :

Althées. Guimauves. Trèfle velouté.

Entre Liéh et Médallalé :

Artemisia de Linnée. Saules. Joncs.

Entre Djaa et Sel-Ferzé :

Lauriers cerises. *Clematis erecta* de Linnée.

On trouve presque partout :

Mimosas. Coloquintes. Etel et Arin

A Médallalé, le 7e régiment a remarqué le cadavre d'un loup que les Bédouins avaient pendus à un arbre.

TEMPÉRATURE D'AKIG PENDANT NOTRE SÉJOUR.

9 juillet 1834	19°...	29°...	24°
10	18....	30....	23
11	21....	28....	23[1]
12	21....	33....	23[2]
13	19....	31....	24[3]
14	19....	29....	23
15	20....	29....	25
16	18....	30....	25

[1] Ciel nuageux, ouragan.
[2] Ciel nuageux, pluie.
[3] Ciel nuageux, pluie.

Le thermomètre a été observé comme précédemment au lever du soleil, à midi et au soleil couchant.

La température d'Akig est plus chaude que celle de Taïffa, parce que le pays est moins élevé. Les nuits y sont moins froides, et ne produisent presque pas d'humidité. Lorsque le ciel est couvert de nuages et que le temps est calme, le séjour de cette station devient très-désagréable, et on se sent suffoqué. Lorsque le ciel est pur, il fait moins chaud, parce qu'alors le vent, qui règne presque toujours, raffraîchit un peu l'atmosphère.

La nuit est arrivée, et l'on aperçoit, dans un cercle de plusieurs milles de circonférence, les divers campemens des Arabes, que l'on distingue parfaitement à la lueur des feux qu'ils viennent d'allumer.

Aujourd'hui l'ordre de départ a été donné pour demain matin. Les chameaux qui se sont enfuis ont été remplacés par Chérif-Mansour. Le septième régiment nous cédera aussi les siens, et il attendra à Akig ceux que les Bédouins des tribus voisines doivent amener.

Le premier corps d'armée attendra le second à Bicha. Cette oadi faisait partie jadis du domaine des grands chérifs de la Mekke. Mais, depuis quel-

ques années, Ali d'Assir l'avait soumise et lui avait donné un de ses principaux cheikhrs en qualité de gouverneur. Les Bédouins de cette vallée sont peu belliqueux, et les autres Arabes les considèrent comme appartenant à une race abâtardie.

Bicha est comprise dans les limites du Hedjaz. Les Arabes de l'intérieur l'appellent souvent de ce nom, et ils prétendent qu'il devrait lui appartenir exclusivement. Cette riche province peut mettre neuf mille hommes sous les armes, et son appui peut être d'un grand poids dans la guerre qui se prépare.

Depuis long-temps, Mohammed-Ali connaît toute l'aversion des Bédouins pour les Turcs, et dans le cas où il se rendrait maître de l'Assir, il a désigné pour gouverneur un Arabe élevé au Caïre par ses soins, et sur la fidélité duquel il croit pouvoir compter. Cet Arabe est fils d'Abou-Nogta, cheikhr célèbre, qui a joué un grand rôle dans les guerres des Ouahabis. Son fils se nomme Dossari-Abou-Nogta. Mes lecteurs n'ont pas oublié sans doute la conversation que j'ai eue avec lui avant mon départ de Taïffa.

Voici quelques détails sur sa vie. Lorsque le pacha d'Égypte eut battu les Ouahabis à Bessel, il

passa par Bicha, et se rendit dans l'Assir, dont il s'empara. Afin de forcer les habitans à lui demeurer fidèles, il emmena en otage les fils des personnages les plus influens de cette contrée, et menaça les parens de donner la mort à leurs enfans si jamais il leur arrivait d'oublier qu'ils étaient soumis sans restriction à son autorité.

Quelque temps après le départ du vice-roi, les Bédouins, ne pouvant plus supporter au milieu d'eux la présence d'une garnison ennemie, se soulevèrent pour recouvrer leur indépendance, et les Turcs furent chassés du territoire de l'Assir. Les Arabes savaient quel serait le sort réservé à leurs enfans ; mais l'amour de la liberté l'emporta sur les sentimens de la paternité ; la famille fut sacrifiée aux intérêts de la patrie.

Cependant Mohammed-Ali, au lieu de faire mourir les otages, continua à les traiter avec bonté, et leur fit donner une éducation pareille à celle que reçoivent les fils des meilleures familles du Caire. Maintenant, lorsqu'il a résolu son expédition contre l'Assir, il a pensé que le fils de Nogta pourrait rallier autour de lui un parti important ; et Dossari a été présenté aux Arabes comme leur futur gouverneur. Avant son départ du Caire, il a reçu

ques années, Ali d'Assir l'avait soumise et lui avait donné un de ses principaux cheikhrs en qualité de gouverneur. Les Bédouins de cette vallée sont peu belliqueux, et les autres Arabes les considèrent comme appartenant à une race abâtardie.

Bicha est comprise dans les limites du Hedjaz. Les Arabes de l'intérieur l'appellent souvent de ce nom, et ils prétendent qu'il devrait lui appartenir exclusivement. Cette riche province peut mettre neuf mille hommes sous les armes, et son appui peut être d'un grand poids dans la guerre qui se prépare.

Depuis long-temps, Mohammed-Ali connaît toute l'aversion des Bédouins pour les Turcs, et dans le cas où il se rendrait maître de l'Assir, il a désigné pour gouverneur un Arabe élevé au Caïre par ses soins, et sur la fidélité duquel il croit pouvoir compter. Cet Arabe est fils d'Abou-Nogta, cheikhr célèbre, qui a joué un grand rôle dans les guerres des Ouahabis. Son fils se nomme Dossari-Abou-Nogta. Mes lecteurs n'ont pas oublié sans doute la conversation que j'ai eue avec lui avant mon départ de Taïffa.

Voici quelques détails sur sa vie. Lorsque le pacha d'Égypte eut battu les Ouahabis à Bessel, il

passa par Bicha, et se rendit dans l'Assir, dont il s'empara. Afin de forcer les habitans à lui demeurer fidèles, il emmena en otage les fils des personnages les plus influens de cette contrée, et menaça les parens de donner la mort à leurs enfans si jamais il leur arrivait d'oublier qu'ils étaient soumis sans restriction à son autorité.

Quelque temps après le départ du vice-roi, les Bédouins, ne pouvant plus supporter au milieu d'eux la présence d'une garnison ennemie, se soulevèrent pour recouvrer leur indépendance, et les Turcs furent chassés du territoire de l'Assir. Les Arabes savaient quel serait le sort réservé à leurs enfans; mais l'amour de la liberté l'emporta sur les sentimens de la paternité; la famille fut sacrifiée aux intérêts de la patrie.

Cependant Mohammed-Ali, au lieu de faire mourir les otages, continua à les traiter avec bonté, et leur fit donner une éducation pareille à celle que reçoivent les fils des meilleures familles du Caire. Maintenant, lorsqu'il a résolu son expédition contre l'Assir, il a pensé que le fils de Nogta pourrait rallier autour de lui un parti important; et Dossari a été présenté aux Arabes comme leur futur gouverneur. Avant son départ du Caire, il a reçu

de Mohammed-Ali vingt esclaves et plusieurs autres cadeaux considérables. En outre, le caissier de l'armée a l'ordre de lui compter dix bourses par mois pour ses dépenses particulières.

Lorsque j'étais campé à Bahara, dans le mois de zel-hajj 1249, Dossari se rendait à la Mekke pour assister aux fêtes du pèlerinage. A cette époque, cet Arabe me fit l'effet d'un homme silencieux, sombre, triste; mais il souffrait beaucoup d'une jambe, et cette apparence de taciturnité devait être complètement attribuée à sa maladie. Je le vis ensuite plusieurs fois à Taïffa, où il arriva le 20 juin 1834. Comme il aime beaucoup les Européens, il fit dresser ses tentes à côté des nôtres, et nous passions de longues heures ensemble. Ce Bédouin était étonné de la facilité avec laquelle j'avais appris à parler arabe, et il me demanda un jour si je n'avais jamais habité Malte, où il savait que l'on parlait une langue qui se rapprochait un peu de la sienne.

Dossari est un homme de trente-cinq ans, d'une assez belle taille, et d'un embonpoint peu ordinaire pour un Bédouin. Né au milieu des montagnes de l'Assir, et élevé au Caire par le soin des Turcs, il participe du caractère de ces deux peuples et de leur physionomie. Ses yeux perçans, son teint bronzé,

ses cheveux noirs, rappellent évidemment le type de ses compatriotes; tandis que son embonpoint, sa démarche et sa nonchalance habituelle lui donnent tout-à-fait l'aspect d'un Osmanli.

Il parle l'arabe avec ce tact et cette pureté de diction qu'on ne trouve que chez les cheikhrs instruits du Caire ou de la Mekke. Il connaît parfaitement la géographie de l'Arabie, le nom des provinces et de leurs Cabyles. C'est une bonne fortune pour un homme qui s'applique à prendre des renseignemens sur cette contrée; et, sous ce rapport, je lui ai de grandes obligations. Dossari aime à parler comme un Arabe, et d'ailleurs ayant été élevé au Caire, où il a eu de fréquens rapports avec les Européens, ses préjugés sont moins enracinés que ceux des autres musulmans.

Je lui demandais un jour s'il ne regrettait pas l'Égypte?

— Lorsque j'étais au Caire, me dit-il, et que le grand pacha me fit part du rôle qu'il me destinait, j'avoue que ce qui se passa alors en moi n'était pas de la joie. J'étais venu si jeune en Égypte; ce pays était devenu pour moi une seconde patrie, et je l'ai quitté le cœur plein de regrets.

—Aurais-tu préféré ta modeste position du Caire au gouvernement de l'Assir?

— Alors, oui; mais dès que j'ai eu remis le pied sur la terre qui m'a donné le jour, j'ai senti se réveiller en moi les sentimens du patriotisme. J'ai revu au pèlerinage de la Mekke quelques-uns de mes parens et plusieurs de mes amis d'enfance. Leur contact m'a fait pressentir tout le bonheur qui m'attendait sur le pays natal, et je ne serai vraiment heureux que le jour où je pourrai presser sur mon sein mon fils, que je ne connais pas encore, car ma femme était enceinte seulement de quelques mois au moment où Mohammed-Ali vint m'arracher à son amour. Si le succès favorise nos armes, je m'établirai pour toujours dans l'Assir, et je finirai, comme mes compatriotes, par considérer mon pays comme le plus beau du monde.

— Est-ce l'habitude des Bédouins?

— Un Arabe s'imagine toujours que son village n'a pas de pareil, et que sa montagne est la plus agréable du globe. Cependant ceux qui sont venus jusqu'à Taïffa lui accordent la supériorité. Cette ville, grâce au rapport de ces voyageurs, a acquis dans nos pays une réputation colossale, et les ha-

bitans s'imaginent que le Caire et Stamboul ne sont rien en comparaison.

J'ai donné à mes lecteurs le portrait d'Ahmed-Pacha, je viens de leur parler du gouverneur *in partibus* de l'Assir, il me reste à leur faire connaître un peu mieux l'un des chefs de l'expédition, chérif Mohammed-Ibn-Aoun.

Ce chérif, né à la Mekke en 1789, de parens remarquables par leur richesse et leur distinction, a passé les premières années de sa vie au milieu d'une tribu de Bédouins, où il a été élevé jusqu'à l'âge de douze ans. Il doit le poste éminent qu'il occupe aujourd'hui à la protection d'Ahmed-Pacha, qui l'avait vivement recommandé à Mohammed-Ali à cause des nombreuses marques d'attachement qu'il avait données aux Turcs.

Ibn-Aoun est un bel homme de cinq pieds sept pouces; ses membres fortement constitués et une démarche pleine de fierté annoncent la vigueur de sa constitution. Sa barbe noire est plus épaisse sur le menton que vers les parties supérieures; son œil est noir; son regard prend toutes les formes du sentiment, et parcourt en un instant toute la distance qui sépare l'orgueil de l'humilité, la fourberie de la plus naïve candeur. Les traits de son

visage ovale sont dessinés avec énergie. Sa mâchoire inférieure dépasse la supérieure, son nez est aquilin, son front ouvert, et un faisceau de muscles forme, depuis la partie moyenne jusqu'à la racine du nez, une pyramide dont la base est tournée vers le haut de la tête. Ses dents sont belles et blanches comme l'ivoire, sa bouche moyenne, et un sourire intelligent et malin se joue sur ses lèvres. Quand il parle, ses gestes devancent toujours sa parole et vous laissent deviner sa pensée.

Sa tête est couverte d'une belle koufia nuancée de rouge, de jaune et de vert, d'où s'échappent des tresses de diverses couleurs, terminées par un flot de soie. Par-dessus est roulé un immense turban blanc en cachemire des Indes. Le chérif porte ordinairement une longue tunique couleur de chair; un antheri rayé de rouge et de vert descend jusque sur ses pieds, et laisse entrevoir en dessous une belle chemise en mousseline de soie. Des caleçons de nankin brodés dans son harem, un magnifique châle à la ceinture, où brille une djambie d'or, et un sabre de Perse passé à la mode des Osmanlis [1],

[1] Les Orientaux ne font pas usage du ceinturon européen. Leur sabre est supporté par des cordons de soie passés en sautoir sur l'épaule droite et le flanc gauche.

complètent ce brillant costume. Ibn-Aoun porte toujours à la main une longue baguette crochue dont se servent les Arabes qui montent à dromadaire pour rattraper les rênes lorsqu'elles viennent à leur échapper. Cette baguette est la compagne ordinaire des Bédouins dissimulés, qui s'en servent pour avoir une contenance.

XVI

Départ d'Akig. — Arrivée à Tourak. — Température. — Un dromadaire arrive de Bicha. — Nouvelles de l'ennemi. — Cherim-Bey. — Ibn-Aoun. — Route. — Nouveaux cheikhrs de Bicha. — Bédouins d'Assir. — Un esclave nègre et son maître. — Oadi-Chaaran. — Dossari. — Sel-Rania. — Route sans eau. — Emin-Bey. — Murailles de Bagdad à la Mekke. — Tania ou Tsania. — Cheikhr-Seïd. — Détails sur Oadi-Tania. — Température. — Un propriétaire de dattiers. — Cimetières. — Tours. — Plantes. — Ahmed-Pacha. — Étape longue et pénible. — Accidens.

17 juillet 1834. Départ d'Akig; dix-neuvième jour de marche.

Dès le matin, les Bédouins et la cavalerie irrégulière prennent les devans. Nous aurions dû aussi partir au point du jour d'après l'ordre reçu la veille; mais la répartition de quatre mille cha-

meaux n'est pas chose très-facile, et l'armée n'a pu se mettre en marche qu'une demi-heure après midi. En partant d'Akig, nous avons suivi pendant vingt minutes le cours du ruisseau. A cette distance, le courant vient se heurter brusquement contre une montagne; et comme il n'a pu se frayer un passage à travers un pareil obstacle, il est obligé de se diriger subitement vers le sud.

En quittant ses bords, on gravit plusieurs collines stériles; et après avoir cheminé quelques instans sur le lit sablonneux d'un torrent desséché, on monte sur une montagne escarpée, d'où l'on aperçoit le cours du ruisseau qu'on vient d'abandonner. Le chemin est frayé à travers un pays coupé par des vallées profondes et des monts abruptes; et lorsque vous êtes arrivé sur le dernier, vous apercevez du côté du sud-sud-est un frais ruisseau bordé d'arbres verdoyans, dont les rives sont occupées par les tentes blanches de la cavalerie. J'aperçois non loin de moi les chevaux des Turcs occupés à déchirer quelques plantes de hachich qui croissent naturellement en ce lieu; je donne la liberté au mien, et je rédige mes notes en attendant l'arrivée de mes bagages.

THERMOMÈTRE.

Au lever du soleil....................	19°
A midi..........................	29°
Au coucher du soleil...............	26°

Le ciel a été voilé par des nuages pendant toute la journée ; vers le soir, ils se résolvent en une bruine légère ; le calme est plat, l'atmosphère lourde et suffocante.

18 juillet 1834. Vingtième jour de marche.

Cette station se nomme Tourak ; nous y sommes arrivés vers le coucher du soleil ; et comme les chameaux n'ont rien mangé hier, nous y séjournerons aujourd'hui jusqu'à midi. La vallée où nous campons est ombragée d'étels et d'arins ; elle produit du bon hachich, et le ruisseau limpide qui l'arrose nourrit un grand nombre de poissons plus gros que ceux que nous connaissions déjà.

L'Oadi se dirige de l'est-sud-est vers l'ouest-sud-ouest. Quelques instans avant midi, nous voyons arriver un Bédouin couvert de poussière et de sueur. Il est monté sur un élégant dromadaire, qui paraît exténué de fatigue. Le pacha lui adresse plusieurs questions.

— D'où viens-tu ?

— De Bicha.

— Encore ! Eh bien ! qu'y a-t-il de nouveau ?

— L'Arabe qui gouverne pour le compte de l'Assir vient d'adresser une proclamation aux habitans de la vallée, et les engage vivement à prendre les armes. Plusieurs Bédouins ont répondu à cet appel, et on vous attend de pied ferme.

— Les envoyés qui sont venus à Akig n'étaient donc que des espions ?

— Le plus grand nombre mérite ce nom ; mais cependant quelques-uns sont de bonne foi.

— Lesquels ?

— Ceux qui ne se sont pas rendus au camp du gouverneur de l'Assir.

— Connais-tu leur nom ?

— Cette lettre de mon maître pourra mieux répondre que moi.

En prononçant ces paroles, le courrier a remis un pli au pacha. Le général, après en avoir pris connaissance, fait donner une belle pelisse au Bédouin, et le khasnadar lui compte dix talaris. S'adressant ensuite à un de ses secrétaires, il lui ordonne d'écrire à Cherim-Bey, colonel du 7e régiment, pour l'engager à partir d'Akig le plus tôt possible.

Pendant la nuit qui vient de s'écouler, les sentinelles préposées à la garde du camp ont été plus nombreuses que de coutume ; des postes avancés avaient été placés sur les hauteurs voisines, et les patrouilles ont parcouru le campement dans toutes les directions. Malgré les protestations d'amitié des envoyés de Bicha, le grand chérif, qui n'ignorait pas ce qui se passait dans cette vallée, a fait tous ses efforts pour que l'armée se divisât en deux corps, marchant isolément, afin de diminuer les forces de l'expédition.

Je ne sais trop comment Cherim-Bey pourra exécuter les ordres du pacha. Ibn-Aoun a fait en sorte que le 7e régiment se trouvât sans chameaux, et il y a réussi. De plus, ce chérif avait annoncé la coopération d'un grand nombre de Bédouins ; mais il n'a pas donné le sixième de ce qu'il avait promis ; et au lieu de l'avoir pour soutien, l'armée n'a trouvé en lui qu'un ennemi et un espion.

Au moment où j'écris, j'entends un grand bruit autour de ma tente. Un pauvre lapin, traqué par une foule de soldats, finit par devenir leur prisonnier : il est gris et d'une forme plus élégante que ceux d'Europe. Le ruisseau sur les bords duquel

nous sommes campés est le même qui passe à Akig : les Arabes le nomment Sel-Akig.

A midi nous levons le camp. La cavalerie prend les devans; après elle viennent les Bédouins; ensuite l'infanterie du Nézam, et enfin les artilleurs. Nous descendons le cours du ruisseau; notre chemin est tracé tantôt sur de gros cailloux, tantôt sur un sable fin et léger.

Voici les noms des plantes que j'aperçois chemin faisant :

Pins-cyprès,

Asclépias aux feuilles grasses et aux fruits verts de la grosseur d'une orange,

Stramonium,

Cactus à fleurs jaunes,

Menthe très-parfumée.

A mesure que j'avance, les montagnes qui forment la vallée où coule le ruisseau tendent à se rapprocher; au moment où elles deviennent escarpées, nous les abandonnons pour prendre la direction du sud. La nature qui se déploie devant nous a quelque chose de sombre, de triste, et même d'effrayant. Ce sont des montagnes d'un seul bloc de roche, où quelques plantes maigres et épineuses ont peine à se cramponner; leurs flancs décharnés

présentent des teintes noirâtres mêlées d'un rouge lugubre dont la désolation rappelle les sites les plus affreux de la Judée.

Le soleil commence à se voiler de nuages légers et cotonneux. La lumière, passant à travers cet obstacle, parvient jusqu'à nous sans éblouir la vue. Dieu veuille que ce temps nous accompagne loin. Les cavaliers font caracoler leurs chevaux audevant de l'armée; le nezam marche d'un pas dégagé et uniforme; les Bédouins, toujours infatigables, chantent en courant et luttent de vitesse. Les mahlem sont gravement assis sur leurs belles mules avec toute l'importance d'un moine espagnol; les écrivains d'un ordre inférieur les suivent humblement, montés sur leurs modestes baudets, et la longue colonne des chameaux s'avance philosophiquement au son de la cloche suspendue au cou du chef de file.

En ce moment des dromadaires arrivent du côté opposé, ceux qui les montent descendent, courent au-devant du pacha, se prosternent devant lui, et implorent son pardon. Ce sont encore de nouveaux cheikhrs de Bicha qui viennent offrir leur soumission; sera-ce pour la dernière fois? La prise d'armes des Kabyles n'avait été qu'un feu de paille, éteint

par la nouvelle de notre départ d'Akig. On prétend que tous les Bédouins de Bicha se sont enfuis dans le désert pour échapper au courroux du pacha.

Dans cette saison, le ruisseau que nous longeons n'a pas un cours continu : le courant s'interrompt fréquemment, et se présente de nouveau à quelques pas de distance. Ce ruisseau est connu par les Bédouins sous le nom de Sel-Rania; il est très-renommé dans le Hedjaz.

THERMOMÈTRE.

Au lever du soleil..................	21°
A midi..........................	32°
Au coucher du soleil...............	24°

19 juillet 1834. Vingt-unième jour de marche.

Les Bédouins de Bicha, après s'être inclinés devant le pacha, lui ont dit :

— Ahmed, nous venons te prier de nous faire grâce et de nous accorder ta protection.

— Je suis indigné, leur a répondu le général, de vos jongleries, et il faut que cela finisse.

— Hélas! cette conduite ne vient pas uniquement de notre volonté : nous étions comme des moutons qui seraient placés entre deux troupes de tigres et de lions.

— Quels sont les tigres?

— Les gens d'Assir.

— Nous sommes donc les lions?

— Oui, sans doute, et nous espérons que, comme eux, vous serez généreux.

— Et où sont les moutons?

— Ce sont les Bédouins.

— Il serait plus juste de les considérer comme des renards, sinon comme des loups.

— Moutons, renards ou loups, cela revient au même pour des tigres ou des lions. Les gens d'Assir avaient envoyé dans notre province quatre cents hommes à cheval et six cents fantassins, avec ordre de percevoir le tribut annuel que nous payons en notre qualité de rayas[1].

— Comment! votre vallée peut mettre neuf mille hommes sous les armes, et vous subissez la loi d'un millier de Bédouins ennemis! Si vous donnez la moindre contribution à ce petit corps d'armée, vous serez considérés comme rebelles. Je couperai vos dattiers[2], je brûlerai vos villages, et vous serez tous passés au fil de l'épée.

[1] Tributaires.

[2] C'est la plus grande menace qu'on puisse faire aux Bédouins, car ces arbres ne croissent que très-lentement, et demeurent plusieurs années avant de porter des fruits.

— Depuis long-temps nous sommes les tributaires de l'Assir, et refuser l'impôt, c'eût été vouloir se soumettre à toutes les horreurs d'une nouvelle invasion. Nos suzerains nous avaient dit: « L'armée égyptienne, dont on vous fait tant de peur, n'est qu'un misérable ramas de fellahs et de tacrouris[1], qui n'oseront jamais venir nous attaquer. » Plusieurs tribus avaient ajouté foi à ces déclamations et étaient toutes disposées à se battre; mais lorsqu'elles ont vu arriver les ambassadeurs d'Akig, et qu'elles ont eu entendu le dénombrement des fantassins, cavaliers, canons, bombes, fusées du diable de votre armée, elles ont aussitôt changé de détermination.

» Leur effervescence s'est tout-à-fait calmée, et elles se proposent de dire aux gens d'Assir: « Ahmed-Pacha nous menace de brûler nos villages et de nous exterminer si nous vous reconnaissons pour maîtres. Vous avez entendu d'ici le canon d'Akig, nous ne pouvons pas vous payer le tribut. Si l'armée égyptienne est aussi faible que vous le prétendez, battez-la d'abord, et nous vous donnerons ensuite ce que vous avez coutume d'exiger de nous toutes les années. »

[1] Nègres.

» Les Bédouins d'Assir n'ayant rien pu obtenir, se disposaient à retourner vers Aït au moment où nous sommes partis; nous espérons que maintenant ils sont déjà loin de notre oadi. »

En ce moment un esclave nègre se présente devant la tente du pacha; il est envoyé par son maître, qui est un des cheikhrs les plus importans de Bicha.

— Pourquoi le cheikhr ne s'est-il pas présenté lui-même? lui demande le général.

— Il a craint pour sa liberté, et m'a envoyé vers vous pour connaître vos dispositions à son égard; si elles sont favorables, il viendra vous remercier en personne; sinon, il tâchera de se dérober par la fuite.

— Eh bien! va lui dire que je le pardonne et que j'accepte sa soumission.

Le nègre monte sur la montagne voisine et pousse un cri perçant; un moment après, il descend vers le camp; mais il n'est plus seul, le cheikhr marche devant lui.

D'après les conventions faites plus tard, le chef de Bicha versera dans la caisse de l'armée le tribut qu'il avait coutume de payer à l'Assir, et fournira de plus, pour les besoins de l'armée, les chevaux

et les chameaux dont il pourra disposer. Le cheikhr reçoit en cadeau un châle des Indes et une pelisse rouge; après quoi, il reprend tout joyeux le chemin de son pays.

Oadi-Chaaran, belle et riche vallée, située entre Bicha et l'Assir, a toujours su échapper à la domination du pacha d'Égypte. Aujourd'hui on a vu arriver au camp, avec surprise, Cheikhr-Nasser, fils de Hif-el-Fou, cheikhr de ce pays; il a annoncé au pacha que son père venait d'abandonner le parti de l'Assir, et l'avait envoyé au camp pour offrir sa soumission.

Ce jeune homme a été reçu avec les plus grands égards, et a obtenu tout ce qu'il demandait. Il sort de la tente avec un beau châle sur sa tête et une pelisse, malgré qu'il soit nu-pieds.

Dossari vient nous voir, et je lui demande ce qu'il y a de nouveau.

— Ce soir, m'a-t-il dit, dès que le crépuscule aura fait place à la nuit, Ahmed-Pacha doit partir secrètement pour aller surprendre un parti d'ennemis qui est peu éloigné d'ici.

— Quelles troupes emmène-t-il?

— La cavalerie turque et mograbine, Chérif-Mansour avec ses Arabes et une pièce de canon.

— Crois-tu que l'ennemi puisse être prévenu de cette détermination ?

— Les Bédouins sont d'une méfiance et d'une incrédulité remarquables ; ils n'ajoutent foi qu'à ce qu'ils voient, et ceux qui sont éloignés de quelques heures de notre armée ne croient pas même à son arrivée.

— Cependant les cheikhrs sont plus prévoyans. Tu sais qu'ils ont envoyé un des leurs jusqu'à Taïffa, pour tâcher de conjurer l'orage qui les menaçait.

— Oui ; mais ils ne se sont résolus à cette démarche qu'après avoir vu de leurs propres yeux les conquêtes du troisième régiment, qui venait de débarquer à Abou-Arich. Cependant je pense que la tentative du pacha sera sans effet ; car la tactique de l'Assir consistera à reculer jusqu'à ce que notre armée ait épuisé ses vivres, et alors l'avantage sera tout-à-fait de son côté.

Les gens d'Assir pensent que l'expédition renferme un grand nombre de chrétiens. Ils ne font pas de différence entre les troupes organisées à l'européenne et les Européens, et les considèrent tous comme des mécréans et des infidèles.

Oadi-Rania, vers le lieu où nous sommes campés,

et les chameaux dont il pourra disposer. Le cheikhr reçoit en cadeau un châle des Indes et une pelisse rouge; après quoi, il reprend tout joyeux le chemin de son pays.

Oadi-Chaaran, belle et riche vallée, située entre Bicha et l'Assir, a toujours su échapper à la domination du pacha d'Égypte. Aujourd'hui on a vu arriver au camp, avec surprise, Cheikhr-Nasser, fils de Hif-el-Fou, cheikhr de ce pays; il a annoncé au pacha que son père venait d'abandonner le parti de l'Assir, et l'avait envoyé au camp pour offrir sa soumission.

Ce jeune homme a été reçu avec les plus grands égards, et a obtenu tout ce qu'il demandait. Il sort de la tente avec un beau châle sur sa tête et une pelisse, malgré qu'il soit nu-pieds.

Dossari vient nous voir, et je lui demande ce qu'il y a de nouveau.

— Ce soir, m'a-t-il dit, dès que le crépuscule aura fait place à la nuit, Ahmed-Pacha doit partir secrètement pour aller surprendre un parti d'ennemis qui est peu éloigné d'ici.

— Quelles troupes emmène-t-il?

— La cavalerie turque et mo[illegible] Chérif-Mansour avec ses Arabes et [illegible]

[illegible]

— [illegible]
de cette [illegible]

— Les [illegible]
incred[illegible]
ce qu[illegible]
ques [illegible]
à [illegible]

— [illegible]

[illegible]



n-

nt, et
les tra-

ent par les bran-
de verdure où s'ar-

s'étend du couchant au levant, et c'est dans cette dernière direction que coule le ruisseau; du côté du nord, ses rives sont sablonneuses; mais la partie opposée est couverte d'eau limpide et d'arbres verdoyans. Ce lieu ne renferme les traces d'aucune habitation.

L'armée quitte Sel-Rania vers les trois heures du soir, elle est commandée par Emin-Bey pendant l'absence du pacha. Nous marchons pendant vingt-cinq minutes sur le lit de l'Oadi, que nous laissons à gauche. A cette distance, les montagnes du sud se nivellent subitement avec le sol; celles du nord se prolongent vers le nord-est, et vont joindre une chaîne transversale qui s'étend du nord-ouest au sud-est. Nous nous engageons bientôt dans une vallée, d'abord remplie de pierres et plus loin d'un sable léger soulevé par le vent, et on arrive sur une belle plaine où l'armée fait une halte de quatre heures. La route est assez bonne, mais malheureusement elle ne possède pas une seule goutte d'eau.

Les soldats ont eu beaucoup à souffrir de l'imprévoyance des officiers turcs. On n'avait donné que quatre chameaux chargés d'eau par bataillon. Le poste qui était de garde à l'hôpital a bu sans

façon l'eau réservée aux malades, et ces pauvres diables ont failli périr de soif.

THERMOMÈTRE.

Au soleil levant..................	21°
A midi..........................	32°
Au soleil couchant................	24°

20 juillet 1834. Vingt-deuxième jour de marche.

Vers minuit, des roulemens de tambour donnent le signal du départ. Le ciel, qui depuis une heure se couvrait de nuages, nous envoie quelques gouttes d'eau que tous reçoivent avec joie. La route est bonne et unie, et de temps en temps nous dépassons des défilés qui retardent de beaucoup la marche des bagages. Je m'arrête sous un de ces bosquets que les Arabes construisent sur les bords des chemins pour se mettre à l'abri de la chaleur[1]. Quelques dattes et un peu d'eau conservée précieusement par mon domestique depuis Sel-Rania composent mon modeste déjeuner.

Pendant que je mange, les bagages rejoignent, et je monte à cheval. J'aperçois sur la plaine les tra-

[1] Lorsque les arbres sont jeunes, les Arabes les lient par les branches, et en se développant ils forment une masse de verdure où s'arrêtent les pâtres et les voyageurs.

ces de deux vieilles murailles parallèles, qui aujourd'hui ne dépassent pas le sol. Emin-Bey, l'homme le plus érudit de l'armée, voyant ma préoccupation, me demande si je connais l'histoire de ces deux murs.

— Je viens, lui dis-je, de prendre des informations auprès d'un Bédouin; mais il n'a su me donner aucune réponse satisfaisante.

— Ce sont les ruines de deux murs que les musulmans avaient construits depuis Bagdad jusqu'à la Mekke. Par ce moyen, les pauvres gens n'avaient pas besoin de guide, et les caravanes ne risquaient pas de s'égarer : un aveugle aurait pu faire ce long trajet sans crainte. Le commerce et la religion en tiraient de beaux résultats.

Cette assertion est-elle vraie? est-ce un conte? j'en laisse toute la responsabilité à Emin-Bey.

Pendant que nous causions, notre attention est attirée par une vallée toute couverte d'élégans palmiers; une tour ronde se détache sur la couleur verte des arbres : elle défend un village ramassé sur le flanc d'une colline peu élevée. Cette vallée, que l'on appelle *Tania* ou *Tsania*, selon la manière dont on prononce le *t*, est commandée par un cheikhr nommé Séid. Les gens d'Assir campaient

sur ses domaines et voulaient l'attirer dans leur parti, et c'est pour le délivrer que le pacha a pris les devans. Lorsque le général est arrivé à Tsania, l'ennemi en était parti depuis quatre heures, et avait emmené avec lui soixante chameaux que les habitans s'étaient vus forcés de lui abandonner.

Dès que le cheikhr Seid a vu les troupes du pacha, il a réuni à la hâte cent cavaliers et quatre cents fantassins, et tous deux se sont élancés à la poursuite des gens d'Assir.

Oadi-Tania a environ trois lieues de long, sa largeur varie d'un à trois milles. Toute cette étendue est couverte d'une vraie forêt de dattiers qui fait vivre dans l'aisance la kabyle qui l'occupe. Les Bédouins élèvent en outre des troupeaux de chameaux et des chevaux dont les races sont bonnes et généralement estimées. Cette oadi, dont la fécondité fait envie à plus d'une tribu, renferme une population de 2,500 ames. Elle est très-belliqueuse, et force lui est de conserver cette humeur guerrière, si elle ne veut être dépossédée de son oasis. On voit parmi ces Arabes un grand nombre de ces nègres que nos lecteurs connaissent déjà sous le nom de Tacrouris. On prétend que les Bédouines de race ne dédaignent pas quelquefois de se marier avec eux.

Les Arabes de Tania vendent leurs produits à la grande caravane du pèlerinage de Bagdad, qui passe chaque année dans le voisinage de leurs possessions. A cette époque, ils chargent leurs chameaux de toutes les denrées dont ils veulent se défaire, et vont la rejoindre. Les grands propriétaires partent avec les pèlerins, et les suivent jusqu'à la Mekke, où ils finissent par écouler toutes leurs marchandises. Les dattes de Tania sont exportées à Djeddah. Lorsque les années sont très-abondantes, ces Bédouins en transportent directement à Confoudah; et, chemin faisant, ils en vendent aussi aux Kabyles dont ils traversent le territoire, et qui, sachant l'époque de leur passage, accourent sur les lieux pour faire des échanges avec eux.

La prospérité de cette tribu excite la jalousie des Bédouins des environs, que la nature a moins favorisés. A l'époque de la maturité des dattes, les Bédouins de Chérif-Mansour, qui sont réputés dans tout le Hedjaz comme les plus grands voleurs qu'on puisse trouver, partent furtivement d'Oadi-Zaaran, et viennent tomber à l'improviste sur cette belle vallée. Lorsque la razzia est heureuse, ils emmènent avec eux des chevaux et des chameaux, qu'ils chargent du fruit de leur rapine; mais si la

vigilance des propriétaires déjoue leurs plans, ils sont obligés de s'en retourner honteusement.

Au reste, cet abus a donné lieu à une coutume favorable aux tribus environnantes. Lorsque les dattes commencent à devenir mûres, et que les Arabes craignent pour leurs récoltes, ils passent avec les Bédouins voisins des marchés d'après lesquels ceux-ci s'engagent à veiller à leur sûreté et à les défendre contre l'agression des voleurs. Ces Argus exécutent, dit-on, très-fidèlement les termes de leurs traités. Les propriétaires emploient ordinairement à ce service les gens de la tribu d'Akig.

Plusieurs hameaux et même des maisons isolées sont disséminés sur la surface d'Oadi-Tania; mais l'agglomération de demeures la plus importante est celle du village qui porte le nom de Tania lui-même. Il est entouré d'une muraille de terre et défendu par quatre petites tours construites en briques crues. Ces tours n'ont point de porte. Quelques meurtrières sont pratiquées dans l'épaisseur du mur. Une corde en palmier est fixée au sommet et sert d'escalier à la garnison. Pendant la paix, cette corde est suspendue en dehors à hauteur d'homme; on la retire en temps de guerre, et en l'absence de l'ennemi elle sert à introduire les mu-

nitions et les vivres apportés par les amis de la garnison.

J'entre dans le village, et je n'y trouve que des Bédouines et des enfans; les hommes vigoureux avaient suivi Cheikhr-Séid : ses habitans semblent atteindre généralement à un âge assez avancé; j'aperçois un grand nombre de femmes qui me paraissent extrêmement âgées; elles sont assises au soleil devant le seuil de leur porte, sur une peau de mouton qui leur sert de tapis. Les maisons construites en briques ont des toits supportés par des troncs de palmier; leurs portes s'ouvrent au moyen d'un crochet de fer. Ici comme à Akig, les nègres vendent leurs enfans, et un petit garçon de six ans m'a été offert au prix de six talaris.

Les femmes, outre l'étoile qu'elles portent au nez, en attachent une autre à leurs cheveux, et la laissent retomber sur le front ou sur les tempes.

La race des Arabes de Tania me paraît plus pure que celle des tribus bédouines que nous avons rencontrées sur notre route depuis le départ de Djeddah. Les femmes sont belles et d'une blancheur presque égale à celle de nos Européennes. On dirait que les hommes les tiennent dans une grande dépendance; car chaque fois que nous marchan-

dions quelque chose au village, elles nous répondaient : « Si vous voulez acheter quelque denrée, adressez-vous à nos maris, et jamais aux femmes : elles n'ont rien dont elles puissent disposer sans leur consentement. »

Plusieurs de ces Bédouines viennent visiter les médecins de l'armée pour leur demander des consultations. Elles examinent avec curiosité les montres, nos armes, les cordons des cachets, et nous demandent des renseignemens sur les femmes de nos pays. En général, elles causent avec beaucoup de grâce et de facilité, et paraissent se plaire à converser avec nous. Leur parure est assez recherchée et disposée avec goût. Elles passent dans le Hedjaz pour industrieuses, et le travail ne les effraie, dit-on, nullement. Leurs cheveux sont tressés avec art, et elles en forment une seule natte qu'elles relèvent au-dessus du front.

Lorsque la guerre vient à éclater parmi les tribus, elles sont les premières à engager leur mari à se rendre au combat. Si, lorsque la famille est réunie dans l'intérieur des maisons, on entend le bruit d'une querelle ou d'une bataille, la femme dit à son époux : « Ia rejal goum.—Allons, homme, lève-toi. » Si celui-ci ne se dresse pas à sa voix,

la Bédouine prend la lance ou le fusil, elle sort de chez elle en brandissant ces armes et en poussant de grands cris, jusqu'à ce qu'elle arrive devant son père, et là elle lui dit : « Jusqu'ici, j'avais cru que tu m'avais mariée avec un homme; mais comme je vois maintenant que c'est une femme, je le quitte, et je viens de nouveau près de toi, afin que tu me choisisses un époux digne de ce nom. »

Les Bédouins de Tania cultivent de petits jardins plantés non loin de leurs villages; ils recueillent du blé, de l'orge, des pastèques, et ordinairement l'eau de la pluie suffit aux besoins de l'agriculture. Cependant, lorsque les années ne sont pas pluvieuses, ils arrosent leurs terres au moyen de saquies, comme les cultivateurs de Taïffa. Le climat de Tania passe pour être très-chaud, et la journée que nous y passons confirme le rapport des Bédouins.

THERMOMÈTRE.

Au soleil levant..................	20°
A midi........................	35°
Au soleil couchant...............	28°

Les habitans de Tania avaient grand'peur des rouges; mais la bonne conduite des troupes les a eu bientôt rassurés. Un soldat a essayé de grimper sur un dattier, et le colonel est venu lui-même

pour l'en empêcher. Le propriétaire, qui veillait à son arbre, n'avait pas osé s'opposer au fellah; mais dès qu'il s'est vu soutenu par Mestan-Bey, il lui a dit : « Tu ordonnes maintenant à ton soldat de ne point me voler mes dattes ; mais, avant ton arrivée, il en avait déjà mangé une ; je te prie de me la faire payer. » Le colonel sourit d'indignation et s'éloigne. Ce simple trait peut donner une esquisse du caractère des Bédouins.

21 juillet 1834. Vingt-troisième jour de marche.

La route que nous allons parcourir est longue et sera fatigante ; on lève le camp à minuit pour profiter d'une fraîcheur de vingt degrés. Nous laissons à droite le village de Tania. Nous longeons pendant deux heures la forêt de dattiers, ayant à notre gauche plusieurs petits cimetières dont les tombes sont simplement couvertes de terre et de quelques branches de palmier. Entre le chemin et la vallée, on aperçoit, de distance en distance, de petites tours, sentinelles avancées qui préservent l'oadi des attaques des voleurs. La route, tracée d'abord sur un terrain stérile, serpente bientôt au milieu de touffes de hachich et de bosquets de cyprès pins, et s'enfonce enfin dans un torrent sablonneux actuellement dépourvu d'eau.

Du côté opposé à la vallée, on aperçoit dans le lointain des collines peu élevées, et l'espace intermédiaire est tout couvert d'une assez belle végétation. Après quelques détours à travers un terrain boisé, on découvre une plaine remplie de cyprès pins. Les asclepias y croissent aussi en grande quantité; quelques-uns sont desséchés, mais à leurs pieds s'élèvent de vigoureux rejetons. Je remarque aussi quelques plantes de gentiane et la petite centaurée.

Après avoir dépassé des collines parsemées de pierres noires et une petite plaine saupoudrée de petites montagnes, on aperçoit devant soi un beau bassin planté de dattiers qui disparaissent à cause des sinuosités du chemin tracé sur un sol inégal. Enfin, la vallée de Bicha se montre bientôt dans toute sa magnificence au-delà d'une mer de sable dont le silence et la stérilité contrastent avec les belles plantations qui verdoient à l'horizon.

Ahmed-Pacha vient au-devant de l'armée avec quelques hommes de sa suite; il descend de cheval et marche à pied pour encourager les troupes harassées par l'effroyable étape qu'elles parcourent. Un soldat est mort de fatigue et de soif avant d'avoir pu obtenir de son commandant la permission

de monter sur un des chameaux qui portent les bagages. Douze fellahs ont été trouvés couchés sur le sable et expirans de soif; ils seraient morts infailliblement sans le dévouement des médecins européens. L'hôpital, qu'on avait abandonné sur les derrières avec une garde de sept hommes seulement, a été attaqué par des voleurs. Au milieu d'un pays inconnu et sans guide, il a fini par s'égarer. Un malade est tombé du haut d'un chameau, et s'est cassé la tête contre une pierre; un autre a disparu avec sa monture sans qu'on ait pu le retrouver. Un soldat nègre a été attaqué par les Bédouins, qui lui ont enlevé ses habits et ses armes après lui avoir fendu le crâne avec une djambié. Pendant ce temps, les Bédouins de Chérif-Mansour, qui étaient arrivés à Bicha avant nous, ont eu une querelle avec les habitans de la vallée et en ont tué quatre. Les gens du pays ont mis les victimes sur des brancards portés par les parens, et sont venus se présenter ainsi devant la tente du pacha en criant vengeance pour le sang répandu.

THERMOMÈTRE.

Au soleil levant.....................	20°
A midi..........................	34°
Au soleil couchant.................	29°

XVII

Détails sur l'excursion du pacha.—Oadi-Bicha.—Son étendue.—Maroua. —Villages voisins du camp.—Cheikhrs de Bicha.—Sa population.— Noms des principaux villages. — Nemeran. — École. — Mosquée.— Marché. — Un envoyé d'Assir. — Propositions. — Arrivée du grand chérif. — Nouvelles d'Assir. — Le second corps d'armée rejoint. — Mouctar-Agar.—Envoyés d'Assir.—Aouet.—Envoyés de Rejal-el-Ma. —Quelques détails sur cette tribu.—Propositions faites par Mouferré. —Les vivres et les chameaux arrivent au camp.—Bédouins préposés à la garde des dattiers.—Chant des Bédouins de Tania.—Destitution d'Ali-Séhéri.

22 juillet 1834. Séjour à Bicha.

Dossari était au divan lorsque les Arabes de Bicha se sont présentés avec les cadavres de eurs parens. Je ne l'avais pas vu depuis que le général avait pris les devans à Tania. Je vais le trouver sous sa tente, et je lui demande des détails sur cette affaire.

— Les Bédouins n'ont rien obtenu, m'a-t-il dit. Chérif-Mansour est l'allié et l'ami du pacha, tandis que l'amitié des habitans de Bicha est encore fort suspecte.

— Comment te trouves-tu de ta course contre les gens d'Assir ?

— Elle a été peu dangereuse, mais assez fatigante. En partant de Rania nous nous sommes dirigés vers Tania ; mais les ennemis venaient d'en partir. De là nous nous sommes mis à leur poursuite en suivant la route d'un village nommé Maroua, dont le cheikhr n'avait pas encore offert sa soumission. Nous n'étions plus en pays ami, et il était nécessaire de se tenir sur ses gardes. Les Bédouins furent envoyés en avant comme éclaireurs ; venaient ensuite la cavalerie turque et notre unique pièce de canon. La marche était fermée par les Mograbins. Nous dûmes traverser ainsi trois ou quatre défilés dangereux, où les gens d'Assir auraient pu arrêter facilement notre marche, et leur absence nous prouva que nous ne devions pas nous attendre à une sérieuse résistance.

Bientôt un fort se présenta devant nous ; quelques Bédouins, cachés derrière des pierres qui couronnaient une colline, paraissaient se tenir en

observation. Les Turcs ne les auraient pas aperçus; mais l'œil exercé des hommes de Chérif-Mansour ne tarda pas à les distinguer. Quelques cavaliers se mirent à leur poursuite, et ils revinrent au bout d'une demi-heure avec les armes de trois Arabes qu'ils venaient de tuer. Cependant nous approchions de Maroua, que nous devions trouver désert. Ce fut vers le soir seulement que les habitans les plus importans osèrent se présenter pour faire leur soumission. Leur cheikhr avait pris la fuite.

— Pourquoi, leur demanda le pacha, ne vous êtes-vous pas présentés plus tôt? vous mériteriez d'être considérés comme rebelles.

— Les gens d'Assir viennent de quitter notre village, et il nous a été impossible d'aller au-devant de votre armée.

— Sont-ils loin d'ici en ce moment?

— S'ils ont bien marché, ils doivent avoir quatre heures d'avance sur vous.

— Nous les rejoindrons plus tard. Quant à vous, reconnaissez Mohammed-Ali comme votre souverain, et vous pouvez rentrer dans vos foyers.

— Nos familles sont éloignées d'ici; nous dési-

rons aller les rejoindre pour les tranquilliser. Pouvons-nous y aller sans danger?

— Je vais vous donner un sauf-conduit qui vous mettra à l'abri des attaques de mon armée.

De Maroua, continua Dossari, nous avons pris la route de Bicha, poussant devant nous des baudets, des chèvres et des chameaux que nous avions pris dans notre excursion, et nous sommes venus attendre ici l'arrivée du gros de l'armée. Quant à Cheikhr-Seïd de Tania, il a regagné promptement ses villages, parce que les gens de Bicha sont ses ennemis.

— D'où vient cette inimitié?

— Le voici. Jadis, les Bédouins de Tania reconnaissaient l'autorité de ceux de Bicha; mais depuis que ces derniers avaient été soumis par l'Assir, les premiers s'étaient affranchis de leur sujétion, et ils ont soutenu contre leurs anciens maîtres des guerres continuelles, dans lesquelles ils ont généralement eu l'avantage. D'après les statuts de la politique bédouine, les gens de Tania doivent vingt hommes à ceux de Bicha, et la paix ne pourra s'établir entre les deux vallées qu'après que le déficit aura été comblé, c'est-à-dire après que le nombre des morts sera égal de part et d'autre.

Voilà pourquoi Cheikhr-Seïd, se croyant peu en sûreté ici, s'est rendu le plus tôt possible dans son oadi.

23 juillet 1834. Séjour à Bicha.

Bicha, comme l'Égypte, est une belle vallée couverte d'une immense colonne de dattiers. Son Nil, à elle, est un torrent qui sert de rendez-vous général aux eaux de pluie qui tombent dans le Hedjaz et l'Assir. L'oadi s'étend dans la direction du sud-ouest au nord-est; et les Arabes, dans leur exagération orientale, prétendent qu'elle se continue jusqu'aux portes de Bagdad. La vérité est qu'elle occupe seulement une longueur de quatorze ou quinze lieues.

Elle est bornée à l'est par des montagnes. Celles qui s'étendent vers le nord sont basses et peu accidentées. Celles qui se prolongent vers le sud, au contraire, coupées en pain de sucre, sont isolées, dentelées, et leurs cimes ardues s'élèvent sur toute la largeur de la vallée, laissant entre elles un passage par lequel on pénètre dans une oadi fertile où se trouve situé le village de Maroua, qui fait partie du domaine de Bicha.

A l'ouest, on remarque de nouvelles montagnes au pied desquelles serpente le chemin qui conduit

à Tania. Le camp est placé à l'extrémité sud de la forêt de dattiers : on compte plusieurs villages dans cette position.

Le premier, qui est comme une sentinelle préposée à la garde de l'entrée de la vallée, se nomme Néméran.

Le second, Rouchan-Kebir ;

Le troisième, Rouchan-Sougayr.

La province de Bicha est gouvernée par trois cheikhrs dont voici les noms :

Ibn-Chouban.

Mohammed-ibn-Aoun-el-Madi.

Ali-Séhéri.

Ces trois cheikhrs sont entre eux sur le pied d'une égalité parfaite, et leurs décisions sont prises à la majorité des voix. Tous les chefs d'une importance secondaire doivent se soumettre à cette espèce de triumvirat. La population de Bicha s'élève à 45,000 personnes, parmi lesquelles on compte environ dix mille nègres ou mouellets. Il est absolument impossible d'obtenir des cheikhrs, et même des simples Bédouins, une évaluation exacte des personnes qui se trouvent dans leur tribu. Les premiers s'abstiennent par méfiance, les autres par ignorance. Cependant, ils n'hésitent pas à vous dire le nombre

des hommes qui peuvent porter les armes, et ils ne se doutent point que d'après cette donnée on peut arriver à une évaluation approximative de la population.

Soixante villages sont disséminés sur le sol d'Oadi-Bicha. Voici les noms des principaux :

1er Guénena.

2e Chékika.

3e Chékika-Goussoun.

4e Néguia.

5e Ergoueta.

6e Ergoueffa.

7e Delmi.

8e Dabel.

9e Eddehou.

10e Gref.

11e Herrera.

12e Hamma.

13e Sabia.

14e Bechat.

15e Engafa.

16e Hefa.

17e Hahmi.

18e Sour.

19e Ouéfa.

20e Onaer.

21e Rouchan-Zogayr.

22e Rouchan-Kébir.

23e Nemeran.

24e Madra.

24 juillet 1834. Séjour à Bicha.

Les villages de Bicha sont construits en terre glaise. On ne peut pénétrer dans l'intérieur que par deux ou trois portes, qui, en temps de guerre, sont toujours fermées. Les murs des maisons se touchent tous en dehors, et forment ainsi un rempart percé de meurtrières. Les terrasses sont disposées de manière à ce que les Bédouins puissent supporter les conséquences d'un siége sans se mettre à découvert. Les maisons n'ont qu'un seul étage; les dattiers sont employés comme bois de construction. Le village de Nemeran possède une mosquée dans laquelle l'iman tient une école pour les petits enfans. Tous les jeudis, un marché a lieu à côté de celui de Rouchan : on y vend des fruits, des dromadaires, des chevaux, des bœufs et des chameaux.

Les habitans de Bicha sont principalement cultivateurs, et ils ne s'écartent jamais de leur vallée pour conduire leurs troupeaux dans des pâturages

lointains. Les autres Bédouins, les voyant demeurer constamment dans leurs maisons de terre, les accusent d'avoir contracté des habitudes de fellah, et ne veulent pas se marier avec leurs femmes, parce que leurs pères sont, disent-ils, des hommes dégénérés qui ont altéré la pureté de leur race. Les Bédouines de Bicha épousent volontiers des Turcs et des Égyptiens, tandis que les vrais Arabes ont une antipathie invincible pour ces sortes de mariages.

Un homme d'Assir arrive en ce moment, et se présente chez le pacha. D'après son opinion, les cheikhrs de ce pays ne sont guère disposés à se battre, et il prétend que dès que l'armée sera arrivée à Oadi-Chaaran, tous se soumettront, à l'exception de trois ou quatre grands, qui doivent se renfermer dans la citadelle de Rhedda, défendue par quelques pièces de canon servies par des Turcs, anciens artilleurs de Turkchi-bil-Mez.

Cet envoyé est porteur d'un message d'Aït, qui est en contradiction manifeste avec ses paroles. Lès lettres ont été écrites en réponse à la négociation que Hindi[1] avait voulu entamer à Taïffa, et à l'ul-

[1] Hindi, homme de confiance d'Aït, est le Talleyrand de l'Assir. Il

timatum donné par le pacha. Le chef d'Assir annonce qu'il est disposé à se battre jusqu'à la dernière extrémité; il engage cependant le général à rebrousser chemin, promettant de lui payer la somme qu'il lui a fait offrir lorsque l'armée était encore à Taïffa.

Le grand chérif a de nouveau pris les devans sur le second corps d'armée; il arrive avec une brillante escorte, augmentée de tous les chérifs du camp, qui sont allés l'attendre sur le chemin de Tania. Un grand nombre de Bédouins de Taïffa et d'Oadi-Zaaran l'ont accompagné : le 7e régiment doit arriver incessamment.

Les gens d'Assir se sont réunis dans une position où l'on ne trouve qu'un seul puits, défendu par une forteresse. Pour parvenir en ce lieu, il faut s'engager dans une gorge profonde, dominée par des montagnes élevées et taillées presque à pic. C'est là qu'Ahmed-Pacha fut obligé de mettre bas les armes dans une de ses précédentes expéditions, quoiqu'il eût avec lui six bataillons de troupes régulières, plusieurs milliers de Bédouins auxiliaires, et un corps de cavalerie irrégulière, comman-

a été toujours employé comme négociateur entre les Turcs et les Bédouins.

dée par Mohammed-Bey. C'est là que se réunissent tous les partisans d'Aït, et celui-ci compte encore se délivrer des ennemis à la faveur de ce passage, qui a déjà été si utile à ses prédécesseurs. Cependant, d'après les nouvelles venues d'Assir, il paraît que la grande lance[1] de la réunion est demeurée presque isolée. Très-peu de cheikhrs ont été fidèles au rendez-vous, et aujourd'hui, plusieurs grands ont fait dire au pacha par un de leurs envoyés : « Tu peux considérer l'Assir comme soumise à ton autorité; nous nous reconnaissons pour tes esclaves, et tout ce que nous possédons t'appartient. » Je pense que malgré ces protestations, ils ne manqueront pas de se battre.

25 juillet 1834. Séjour à Bicha.

On nous annonce l'arrivée du second corps d'armée : vers midi, nous apercevons les baïonnettes du septième qui scintillaient sous les rayons du soleil. Ce régiment est composé maintenant de trois bataillons; car le troisième, qui était demeuré à Taïffa, est venu rejoindre à Akig, et il n'a mis que huit jours pour franchir cet espace.

[1] Lorsqu'un chef bédouin donne un rendez-vous à ses hommes, il se rend au lieu indiqué, y dresse une tente, et plante une lance autour de laquelle ses gens viennent se réunir.

Des ambassadeurs arrivent d'Assir. Ils assurent que dans leur pays il existe un parti qui veut ôter le commandement à Aït pour le donner au fils d'Ali, qui n'a encore que huit ans. Les partisans de ce projet croient que, comme le père a été heureux et fort pendant toute sa vie, Dieu doit accorder sans doute la même protection à son héritier.

Mohammed-Ibn-Aoun-el-Madi, l'un des trois cheikhrs principaux de Bicha, a donné aujourd'hui 2,000 kil. de dattes à l'armée.

26 juillet 1834. Séjour à Bicha.

Aujourd'hui, les deux régimens réunis ont fait l'exercice à feu devant les ambassadeurs d'Assir. On a lancé trois fusées à la Congrève, dont la seconde a fait explosion à côté des canonniers. Il n'y a eu heureusement personne de blessé.

Un cavalier arrivé de Goufoudah annonce que Mouctar-Aga, chef de cavalerie, qui est campé dans le Tehama, a fait une incursion sur les terres des tributaires de l'Assir, et a brûlé plusieurs villages, parmi lesquels on désigne celui de Hali, qui se trouve sur les frontières du Hedjaz et de l'Iémen.

Voici la teneur de la dépêche apportée par les

ambassadeurs d'Assir : « Nous sommes décidés, disent les cheikhrs de ce pays, à mourir plutôt que de devenir les tributaires de Mohammed-Ali. Dieu sait si nos prétentions sont justes, lorsque nous nous contentons de défendre des pays qui nous appartiennent de père en fils depuis des milliers d'années. Lui seul décidera de notre sort. Le pacha d'Égypte n'a reçu de nous ni offense ni outrage, pourquoi veut-il nous faire la guerre, à nous musulmans ? et pourquoi envoie-t-il contre nous une armée entièrement composée de chrétiens et d'infidèles ? »

Notre position actuelle n'est pas des plus rassurantes. Nous nous trouvons enfoncés dans l'intérieur de l'Arabie, avec un horizon de sable et des populations ennemies prêtes à fondre sur nous au moindre revers. Grâce aux fourberies et à la lenteur calculée du chérif, l'armée ne possède pas pour plus de treize jours de vivres. Chérif Mansour a été envoyé auprès des divers cheikhrs de Bicha pour se procurer le nombre des chameaux nécessaires au transport des bagages. Il a aussi reçu l'ordre de se procurer de la farine, afin que l'armée ait au moins vingt jours de vivres au moment où elle partira de Bicha. Un chérif, nommé Soul-

tan, a reçu à cet effet depuis plusieurs mois une somme de 7,000 talaris (plus de 35,000 fr.).

A l'exercice à feu, chaque soldat a brûlé douze cartouches, et le canon n'a pas discontinué de se faire entendre. L'armée a ensuite défilé devant le pacha, le grand chérif, et Aouet, principal ambassadeur de l'Assir. Ce dernier, effrayé, n'a pu s'empêcher de dire au pacha :

— Nous sommes de pauvres gens, Ahmed, pourquoi veux-tu nous faire la guerre ?

— C'est la volonté de mon maître, a répondu le pacha.

— Nous serions disposés à faire toute espèce de sacrifices pour empêcher ton expédition d'entrer dans notre pays ; car si elle y pénètre, nous sommes perdus.

— La volonté de mon maître est que je me rende dans l'Assir : l'armée fera tout ce qui dépendra d'elle pour arriver à ce but. Une autre expédition, aussi forte que celle-ci, va se mettre en marche pour l'Iémen, où elle sera conduite par Ibrahim-Pacha, mon frère ; et une troisième sera prête à entrer dans l'Assir du côté d'Abou-Arich, lorsque la mienne sera arrivée sur vos frontières.

Alors Aouet, agissant soit d'après des ordres su-

périeurs soit d'après les conseils du grand chérif, a fait au général la proposition suivante :

— Ordonne, si tu le trouves convenable, à Chébi-Effendi et à Cheikhr-Seid de nous suivre dans notre pays, et donne-leur des pleins pouvoirs pour signer les premières bases d'un traité de paix. Chebi-Effendi est ton ami intime, Cheikhr-Sèid possède toute la confiance du grand chérif, vous ne pouvez pas faire de meilleur choix.

— Les grands d'Assir t'ont-ils chargé de cette mission ? lui a répondu le pacha.

— Non, c'est une idée qui m'est tout-à-fait personnelle.

— Es-tu sûr que ta proposition soit agréable à ceux qui t'ont envoyé ?

— Je le pense : car c'est le seul moyen qui nous reste pour éviter les malheurs d'une collision.

— Si l'Assir désire la présence de Chebi-Effendi et de Cheikhr-Seid pour traiter de sa soumission, qu'elle me les demande officiellement.

— J'en parlerai.

— Et moi, je marcherai.

— Dieu décide ce que les hommes ne peuvent résoudre; il faut nous en rapporter à sa volonté. Allah-Kérim.

— Soit. Au reste, je te préviens que je trouve très-inconvenante la lettre dont tu as été porteur.

— Nous n'avons pas eu l'intention de l'offenser.

— Quelle est la personne qui a rédigé cette lettre ?

— Elle a été discutée entre les grands.

— Quel est celui qui présidait le conseil ?

— J'ignore son nom.

— J'espère le connaître quand je serai arrivé dans l'Assir, et j'offrirai une récompense de mille talaris à celui qui m'apportera sa tête.

L'ambassadeur Aouet est un homme de petite taille et d'une faible constitution : c'est assez ordinairement le sort des diplomates. Son visage cuivré est maigre et allongé, son nez aquilin et un bouquet de barbe couvre son menton. Ses yeux, d'un beau noir, annoncent une exquise sensibilité. Il a l'air d'un homme absorbé par ses réflexions, et paraît vivement affecté des malheurs qu'il prévoit pour son pays. Il ne cesse jamais de porter la main à son menton, et il en fait souvent un point d'appui pour sa tête. Son costume est assez beau, et sa ceinture est ornée d'une djambie au fourreau d'or.

27 juillet 1834. Séjour à Bicha.

Chaque jour, les cheikhrs de Bicha doivent amener les chameaux qu'ils ont promis à l'armée; cependant nous n'en avons pas encore vu arriver un seul. Ce matin le pacha, indigné de leur mauvaise foi, a fait distribuer des haches à quatre compagnies d'infanterie et à deux compagnies de sapeurs, et leur a donné l'ordre d'aller abattre les dattiers d'Ali-Séhéri. Au moment où le détachement se mettait en marche, le grand chérif, qui se trouve partout, et qui prend continuellement le parti des Arabes, a obtenu du pacha un sursis de trois jours.

Vers le soir, des envoyés de Réjal-el-Mà arrivent au camp et viennent proposer au pacha leur coopération contre l'Assir.

Réjal-el-Mà est le nom d'une forte kabyle qui habite entre l'Assir et Abou-Arich, et ses propriétés s'étendent sur le Hedjaz et l'Iémen; aussi une partie est-elle appelée Rejal-el-Ma-el-Iémen, et l'autre Rejal-el-Mà-el-Hedjaz. Cette tribu, qui peut mettre 7,000 hommes sous les armes, fut vaincue par le valeureux Ali, et devint raia de l'Assir.

Heureux d'avoir soumis une population si nombreuse, mais craignant de perdre le fruit de sa conquête, Ali fit usage d'un système que les gouvernemens timides ou despotiques ont souvent em-

ployé : il désarma ses nouveaux tributaires, leur enleva environ cinq mille fusils, et les soumit à une forte contribution annuelle. Plus tard, à force d'argent et de dissimulation, les Bédouins de Réjal-el-Mà se procurèrent de nouvelles armes. Au moment de la mort d'Ali, ils possédaient neuf mille fusils, et depuis lors ils se sont délivrés par le fait de la sujétion de l'Assir. Si cette kabyle ne s'est par séparée de ses anciens maîtres d'une manière officielle, c'est qu'elle avait senti le besoin de faire cause commune avec eux pour repousser les Turcs, leur ennemi commun.

Cependant, soit par crainte de notre expédition, soit pour se venger de leurs anciens oppresseurs, ils ont envoyé un ambassadeur au camp, pour tâcher de se tirer adroitement de la position équivoque dans laquelle ils se trouvent. L'envoyé a été chargé de faire au pacha la proposition suivante : —Nous nous chargeons, dit-il, de marcher contre l'Assir au-devant de votre armée, et nous nous battrons seuls contre vos ennemis et les nôtres. Seulement vous demeurerez près du champ de bataille, et vous viendrez nous soutenir si nous avons le dessous; mais avant de mettre ce projet à exécution, il nous faut de l'argent pour mobiliser nos Bédouins.

— Si vous voulez vous reconnaître comme raias, a dit le pacha, j'accepte votre soumission; mais je ne donnerai pas un para pour la chose que vous me demandez. Voici sans doute les raisons qui vous ont suggéré la proposition que vous venez de me faire. Vous avez dit : « Si nous prenons le parti de l'Assir, il est probable que nous serons battus, et alors nous deviendrons sujets de Mohammed-Ali; si nous restons neutres, les Turcs, victorieux, s'empareront de nos domaines, et nous subirons le même sort. Nous devons donc, pour dernière ressource, faire la guerre en commun avec l'armée du pacha : nous aurons droit ainsi à une part des dépouilles de l'Assir, et Ahmed nous aura vengés de nos anciens oppresseurs. » Votre ruse ne réussira pas, vous devez vous reconnaître franchement comme tributaires de mon maître, ou comme ses ennemis.

— Nous avons des griefs personnels contre l'Assir, voilà pourquoi nous t'avons fait la proposition d'envahir cette contrée avec toi. Si tu refuses, Dieu seul décidera de notre sort.

Cet envoyé s'appelle Mouferré.

Celui d'Assir part ce soir sur un beau dromadaire, dont le grand chérif lui a fait présent. Ibn-

Aoun ne laisse échapper aucune occasion pour s'attirer l'estime des Bédouins. Aouet s'en retourne le cœur navré du peu de succès de sa mission.

D'après les nouvelles reçues aujourd'hui, le jeune fils d'Ali n'a pu être élevé au pouvoir; Aït possède toujours le commandement.

28 juillet 1834. Séjour à Bicha.

Les gens d'Assir, pensant que l'expédition du pacha devait entrer par la voie de Gonfoudah, avaient fortifié les passages inaccessibles de leurs frontières de l'ouest. Ils avaient été confirmés dans cette opinion par l'arrivée du troisième régiment à Abou-Arich. Depuis qu'ils savent que l'armée égyptienne doit passer par Bicha, ils se sont organisés en conséquence. Le général croit les trouver un peu au dépourvu de ce côté, surtout si les Arabes de Rejal-el-Mà ne prennent pas une part active à la guerre en leur faveur; car cette kabyle occupe une des clefs du pays ennemi.

Depuis les menaces faites par le pacha, les Bédouins envoient tous les jours au camp des vivres et des chameaux qui nous accompagneront jusque dans l'Assir. Bicha doit fournir 1,000 ardebs d'orge et 2,000 ardebs de farine.

29 juillet 1834. Séjour à Bicha.

Depuis que nous sommes campés à Bicha, les Bédouines se tiennent nuit et jour sous leurs dattiers pour les préserver de la rapacité des fellahs. Lorsque les soldats, sans égard pour ces belles sentinelles, jettent des pierres contre les grappes pour happer les dattes qui tombent, les femmes poussent des cris extraordinaires, et si perçans, que tout le camp en retentit. A leur voix, les maris accourent, et il s'ensuit de fâcheux débats; mais ordinairement les soldats prennent la fuite; car ils savent bien que le cri d'alarme est parvenu jusqu'aux oreilles du colonel, qui ne se gêne guère pour leur faire appliquer des coups de bâton.

30 juillet 1834. Séjour à Bicha.

Les Bédouins auxiliaires de Tania arrivent au camp. Il se présentent devant le pacha, et entonnent en propres termes le chant suivant :

« Salut à notre seigneur Ahmed-Pacha, salut au grand chérif Mohammet-ibn-Aoun, salut aux chefs des troupes rouges. Votre armée est venue par terre et par mer, et nos déserts fléchissent sous son poids. Vos chevaux se précipitent comme l'éclair de la nuit. Levez vos étendards et allez les planter sur les tours de Rhédda; allez mettre ses forteresses

en cendres, et qu'à l'avenir on puisse dire : « Assir a été! »

30 juillet 1834. Séjour à Bicha.

Les marchés sont les lieux choisis, par les cheikhrs qui gouvernent Bicha, pour faire connaître aux Arabes les déterminations et les ordonnances que leur sagesse leur suggère pour le bonheur des tribus. Jeudi, un cheikhr est monté sur une pierre, et, après s'être mis en vue de tout le monde, il a annoncé à haute voix la déchéance d'Ali-Séhéri, l'un des membres du *triumvirat* de la vallée, et la nomination de son successeur.

Cette destitution vient du pacha, qui est mécontent de la manière dont Ali-Séhéri se conduit relativement aux vivres et aux chameaux qu'il a promis.

Ce cheikhr, que je connais particulièrement, est venu me voir aujourd'hui sous ma tente. Il se plaint amèrement du pacha et des Turcs en général, qui l'ont toujours entravé dans sa carrière politique : il paraît, au reste, qu'il n'est guère mieux content de ses compatriotes les Bédouins.

— Dans le siècle où nous vivons, m'a-t-il dit, la bonne foi et la loyauté ont abandonné les lieux habités par les hommes. Dès que cette guerre sera

terminée, je quitte le monde pour ne plus m'occuper des affaires publiques, et je me renferme dans mon harem, d'où je ne sortirai qu'à ma mort.

— Crois-tu, lui ai-je demandé, que les Arabes d'aujourd'hui vaillent moins que ceux d'autrefois ?

— Mon père m'a répété souvent que pendant sa jeunesse les mœurs de nos compatriotes étaient plus pures ; mais, depuis la maudite apparition des Turcs et des Ouahabis sur notre scène politique, la crainte et l'argent ont semé la discorde et la corruption parmi nous.

La conversation étant ensuite tombée sur les femmes, Séhérie m'a demand si j'étais marié.

— Non, lui ai-je répondu, je suis encore trop jeune.

— Eh ! quel âge as-tu ?

— Vingt-deux ans.

— J'étais marié à douze.

— Mais aussi maintenant tu es presque impuissant.

— Comment le sais-tu ?

— Je t'ai entendu l'autre jour demander des aphrodisiaques à M. Chedufau.

— C'est vrai; mais je te prie de me garder le secret.

— Je te le promets sur ma barbe.

— Combien de femmes prendras-tu quand tu te marieras ?

— Une seule.

— D'abord, c'est bien; mais ensuite...

— Dans nos pays, un homme ne peut avoir légalement qu'une femme.

— Ajaïb, ajaïb (drôle, drôle). Quel pays est-ce donc que le vôtre ? Comment pouvez-vous vous contenter de si peu ? Que faites-vous lorsqu'elle est enceinte, lorsqu'elle est accouchée, lorsqu'elle est malade ?

Je répondis à ces diverses questions de mon mieux; mais, malgré ma logique, il me fut impossible de lui faire comprendre la monogamie d'une manière générale : « Pour les pauvres, me disait-il, c'est excellent; mais un homme riche ne saurait s'en tenir à une seule femme, à moins d'avoir perdu le sens commun.

— Au reste, lui dis-je, si en Europe la loi est si restreinte à ce sujet, nous avons trouvé dans nos mœurs les moyens de lui donner une plus grande extension.

— A la bonne heure; ce que je viens d'entendre me réconcilie avec ton pays.

Au même instant, un Européen entre sous ma tente. Ali Séhéri ayant vu une bague à son doigt, lui en a demandé le prix.

— Je ne saurais te le dire lui répondit mon compatriote. C'est un cadeau.

— De ta mère ?

— Non ; d'une femme.

— Ah ! les femmes ; je les connais bien. En Europe, elles tiennent donc à l'amour des hommes? Je ne le croyais pas. Dans nos pays, leurs caresses sont trompeuses. Et ayant soufflé sur sa main : Voilà, nous dit-il, la valeur d'un de leurs souvenirs. Je suis vieux, et je vous prie d'en croire ma vieille expérience.

— C'est peut-être parce que tu es vieux que tu parles ainsi des femmes. Quand tu étais jeune, tu devais avoir une autre opinion de leur cœur.

Alors le vieux cheikhr réfléchit un moment, et ayant pris sa barbe dans sa main, il nous dit :

— En effet, je me suis bien plus ressenti de leur légèreté depuis que les années commencent à s'appesantir sur moi. Chaque poil blanc qui arrive m'annonce un nouveau mécompte, qui vient con-

firmer les opinions que je professe sur ce sexe trompeur.

Ceci est la traduction naturelle de notre conversation, et peut être considéré comme un fidèle tableau de mœurs.

XVIII

Histoire d'Ali-Séhéri. — Portrait.— Sa jeunesse. — Guerre de Mohammed-Ali. — Bicha devient tributaire.— Révolte.— Hassan-Pacha. — Forteresse.—Les Bédouins sont vaincus.—Ali-Séhéri et sa citadelle.— Siége.—Canons.—Bombes.—Stratagème.—Mine.—Dattiers coupés. —Capitulation.—L'Assir est pris.—Révolte.—Ali.—Séid.—Ahmed-Pacha.—Sa défaite.—Sélim-Bey.—Abou-Kasouq.—Cachet.—Prison. —Condamnation.— Sursis. — Délivrance.— Nouveaux malheurs.— Ben-Dahman.—Derniers événemens.— Le fils d'Ali-Séhéri.— Visite à Kala't-Bicha.— Description.— Passion des Bédouins pour les talaris.—Échange de piastres.—Bœufs à bosse.—Origine de leur bosse.

Suite du 30 juillet. Séjour à Bicha.

Ali-Séhéri est un homme de moyenne taille : malgré son âge déjà assez avancé et les fatigues continuelles qu'il a eues à supporter, son aspect est encore celui d'un guerrier. Ce Bédouin marche ordinairement nu-pieds ; ce n'est que dans des cir-

constances extraordinaires qu'il consent à chausser les sandales de cuir de chameau, selon l'usage de ses compatriotes. Sa tunique, faite d'une toile grossière, est couverte d'une abbaïé de peu de valeur. Sa coiffure se compose d'une kouffié fixée sur sa tête par un petit turban blanc. Ali a la manie de porter toujours son sabre à la main, et n'a jamais voulu adopter le ceinturon des Européens ou les cordons de soie des Orientaux. Lorsqu'il est en visite chez un étranger, il a toujours ce sabre devant lui. Cette arme est de fabrique persanne. Le vieux cheikhr a pour elle un attachement superstitieux; il ne la donnerait pas pour dix mille talaris, quoiqu'elle ne lui en ait coûté que quarante.

La tête d'Ali-Séhéri est bien conformée. Ses yeux, noirs et brillans, sont entourés d'une teinte de cohul. Son nez est aquilin, son menton un peu pointu, sa bouche moyenne, sa barbe grisonnante et bien fournie. J'ai donné à ce cheikhr une brochure européenne, sur laquelle j'ai écrit mon nom; il m'a promis de traiter en ami et en frère tout voyageur français qui, venant à passer par son territoire, lui rappellerait cette circonstance. Ali m'a raconté lui-même, de la manière suivante les malheurs de sa vie :

« J'étais fort jeune, me dit ce cheikhr, lorsque Mohammed-Ali, après avoir abandonné les rives délicieuses du Nil, s'enfonça dans nos pays sablonneux avec la ferme résolution de nous subjuguer. Le courage et le patriotisme ne faisaient pas défaut alors aux Bédouins, et tous jurèrent de combattre à outrance l'ennemi de leur liberté. Cependant Allah ne fit pas pencher la balance de la guerre en notre faveur. Sa justice voulut punir sans doute les Ouahabis du crime qu'ils avaient commis en pillant et saccageant la Mekke et Médine, ses villes de prédilection : par lui, nous avons appris à respecter tout sanctuaire élevé par les hommes à la gloire de l'Éternel.

» Mohammed-Ali s'empara de nos personnes et de nos biens, et nous lui payâmes un pour quarante de contribution, ainsi qu'il a été établi par le livre sacré. Après quelques jours de repos, le pacha se dirigea en vainqueur vers les montagnes de l'Assir ; nous le suivîmes nous-mêmes jusque dans cette contrée, et nous assistâmes à la chute de nos compatriotes.

» Cependant Mohammed-Ali, chargé de butin, quitta notre pays, et se dirigea vers son pachalik, qu'on voulait, disait-on, lui enlever. L'année sui-

vante, toutes les tribus soumises par son armée se soulevèrent et refusèrent de payer aucune contribution ; car il était douloureux pour elles d'apporter entre les mains d'un étranger, d'un Turc, les fruits de leurs champs et de leurs jardins, et les meilleures bêtes de leurs troupeaux.

» Hassan pacha, qui se trouvait alors dans le Hedjaz, informa son maître de ce qui se passait dans nos montagnes. Mohammed-Ali lui envoya des troupes, avec l'ordre de nous faire rentrer sous son obéissance. Ce général ne tarda pas à prendre le chemin de nos pays. Nos espions nous annoncèrent secrètement que notre ennemi se trouvait à la tête d'une forte armée de fantassins et de cavaliers ; mais cette nouvelle, au lieu de nous effrayer, nous fit redoubler d'efforts dans la préparation de nos moyens de défense. Nous appelâmes aux armes toutes les kabyles des environs ; nous construisîmes une forteresse dont on voit encore les ruines à quelques pas du village. Ses magasins furent remplis de vivres pour deux mois, et un puits creusé dans la cour promettait de nous fournir de l'eau en abondance.

» Depuis la dernière guerre, j'avais acquis quelque expérience, et j'occupais un des premiers rangs

dans l'armée des Bédouins. Au jour indiqué, nos lances furent environnées de soldats qui avaient tout quitté pour se rendre à l'appel de leurs chefs. Les uns fourbissaient leurs sabres et leurs lances; d'autres raccommodaient leurs selles, et donnaient d'abondantes rations de viande et de lait à leurs chevaux de guerre. Les cheikhrs discutaient le plan d'attaque, et tous brûlaient de la plus vive ardeur.

» Cependant un jour, quelques instans après la prière du matin, un long nuage de poussière nous annonça l'armée ennemie. Nous volâmes au combat avec fureur; mais notre courage désordonné vint se briser contre les lignes inébranlables de Hassan-Pacha.

» Après ce terrible échec, les Arabes s'enfuirent avec plus de rapidité qu'ils n'étaient venus, et le silence de la solitude vint planer sur ces lieux, qui avaient retenti de nos cris de guerre, des chants de joie des vainqueurs et des gémissemens des vaincus. J'eus beaucoup de peine à réunir quatre cents hommes, et je m'enfermai avec eux dans la citadelle, dernier espoir de salut.

» Chez nos compatriotes, le plus fort est toujours le mieux respecté. Les tribus se rangèrent lâche-

ment sous les drapeaux de l'ennemi. Dès ce moment, je fus indiqué à Hassan-Pacha comme le seul instigateur de la révolte. Je vis bientôt qu'il n'y avait plus pour moi aucun espoir de salut, et je persistai à demeurer dans ma citadelle, décidé à mourir les armes à la main plutôt que de perdre la vie ignominieusement.

» Deux jours après le combat, les Turcs étant parfaitement remis de leurs fatigues, Hassan-Pacha m'envoya un de ses officiers en parlementaire. J'étais dans la cour au moment où la sentinelle annonça son arrivée, et me fit demander s'il *fallait* tirer sur lui. Je montai sur-le-champ sur le rempart, et, par mes sigues, j'engageai le Turc à s'approcher. Celui-ci, s'étant avancé, me lança un djérid, au bout duquel un morceau de papier était roulé, et disparut sur-le-champ au grand galop de son cheval.

» J'ouvris la missive, et je lus ces mots : « Ali-Séhéri, tu dois te rendre à discrétion avant le coucher du soleil ; sinon, la nuit qui va s'écouler sera la dernière pour toi et les tiens. »

» Je ne communiquai cette lettre à personne. Quelques instans avant la prière du soir, le même officier se présente encore à cheval : je l'attendais.

Dès que je l'eus aperçu, je lui jetai son djérid, qui devait porter ma réponse. Elle était conçue en ces termes : « Tu sais que ces murailles sont de terre ; mais ce que tu ignores, c'est que nos bras sont de fer. »

» Le lendemain matin, je vis déboucher du milieu des dattiers une centaine de fantassins arnaoutes envoyés en tirailleurs. Ils éclairaient la marche de Hassan-Pacha, qui s'avançait avec toute son armée pour faire le siége de la forteresse. Sa résolution ne m'étonna pas; je m'y attendais; mais ce qui me brûla le cœur, ce fut de voir mes compatriotes réunir leurs forces à celles de l'ennemi pour venir m'écraser.

» Le premier jour, nous nous contentâmes de nous attaquer par quelques coups de fusil ; il semblait que le général ennemi redoutât d'engager une affaire sérieuse. Le cinquième jour cependant, l'artillerie des Turcs commença à nous foudroyer ; malheureusement je ne pouvais pas leur répondre de la même manière, car tu sais que les Bédouins de cette partie de l'Arabie ont toujours été privés de canons. Je dus donc supporter patiemment les ravages de ce tonnerre redoutable inventé par tes compatriotes.

» Un jour, j'étais occupé à lire le Coram dans une petite chambre que je m'étais réservée, lorsque j'entends un bruit épouvantable au-dessus de ma tête. Tout-à-coup un énorme projectile de fer tombe à deux pas de moi, et produit une explosion épouvantable, dont mon ange gardien eut la bonté de me préserver : les Turcs commençaient à m'attaquer avec les bombes.

» Je me rendis aussitôt sur les remparts. Mes gens étaient dans la consternation, et je dus faire usage de toute mon autorité pour les maintenir dans le devoir. J'appris à deux hommes de mes parens à prévenir les effets du projectile en enlevant la mèche qui met le feu à la poudre. Ces braves Bédouins, doués d'un courage extraordinaire, s'acquittaient de leur nouvelle fonction avec audace; mais cependant, malgré leur dévouement, plusieurs bombes éclatèrent, et vinrent porter le ravage au milieu de ma faible garnison.

» Dans une après-midi, où nous avions souffert plus qu'à l'ordinaire, je rassemble mes gens, et je leur dis : « Amis, j'ai trouvé un moyen pour nous préserver de cette infernale machine : fermez bien les issues des eaux de pluie avec de la terre, afin que l'eau ne puisse pas s'échapper de la cour. » Mes

ordres furent exécutés sans qu'on sût encore où je voulais en venir. Mais, lorsque tous ces préparatifs furent terminés, je dis à mes Bédouins : « Maintenant, puisez de l'eau dans la saquie, et répandez-la sur le sol. » En moins d'une demi-journée, nous eûmes une demi-coudée d'eau sur toute la surface de la forteresse, et nous nous moquions des bombes de Hassan-Pacha.

» L'ennemi, étonné de notre impassibilité, ne savait à quoi en attribuer la cause. Cependant un de mes soldats, nouvellement marié avec une jeune et jolie femme dont il était épris, se sauva pendant la nuit pour aller la trouver ; mais le lendemain, au moment où il allait reprendre son poste, il fut pris par les artilleurs ennemis. Amené devant Hassan-Pacha, et reconnu comme ayant fait partie de ma garnison, il fut questionné sur l'état de ma forteresse, et obligé de faire connaître le stratagème dont je m'étais servi.

» Le général parut très-étonné en l'apprenant, et dès lors il changea de plan d'attaque. Il fit creuser un chemin souterrain qui arrivait justement au centre de ma citadelle, qu'il voulait faire sauter. Encore quelques minutes, et nous étions perdus ; mais heureusement Dieu, ayant envoyé une pluie

pour nous défendre, fit ébouler le terrain qui renfermait les instrumens de notre mort. Je rendis grâces au Tout-Puissant de la faveur qu'il venait de nous accorder, et j'ordonnai de combler le trou de grosses pierres.

» Cependant j'avais tué beaucoup de monde aux ennemis. Pendant la nuit, il m'arrivait souvent de réparer les brèches que l'artillerie avait faites durant le jour, et le matin les Turcs trouvaient fermée la place par laquelle ils avaient espéré la veille venir nous exterminer.

» Enfin, après plusieurs assauts infructueux et malheureux, Hassan-Pacha, irrité de ses efforts impuissans, m'envoya le cavalier au djérid avec la mission suivante : « Si demain tu ne te rends pas, je vais couper tous tes dattiers. »

» Ces arbres que Dieu a formés pour notre terre stérile, et qui exigent tant de soin pendant de si longues années, j'allais donc me les voir enlever en un seul coup par mon déloyal ennemi. C'était ma principale richesse, ma plus grande ressource pour moi et les miens : cependant la crainte d'en être privé ne me fit pas chanceler un seul instant. Je restai fidèle à mon devoir.

» Je me contentai de répondre à Hassan-Pacha :

« Si mes dattiers étaient plantés au milieu de ma forteresse, tu ne viendrais pas les abattre; mais, comme je ne puis les défendre, que la volonté de Dieu se fasse. »

» Cet acte de barbarie fut consommé. Je montai au haut de la citadelle pour être témoin de cette scène. Je voyais les arbres attaqués par la hache vaciller quelque temps au sommet, se pencher et tomber pour ne plus se relever. Chaque coup du fatal instrument, je le sentais sur mon cœur.

» Cependant mes munitions étant épuisées et mes vivres consommés, et de plus ayant perdu tout espoir d'être secouru par les kabyles voisines, je dus faire cesser une guerre inutile, et j'acceptai une capitulation honorable, qui m'avait été offerte tous les jours.

» Ma défense valeureuse ne put me préserver de la ruine. Vaincu, je fus haï de tout le monde; si j'avais été vainqueur, on m'aurait adulé. Je fus obligé de faire planter de jeunes dattiers sur mes terrains dévastés, et je dus accompagner mes nouveau maîtres dans leur expédition contre l'Assir. Jamais je n'ai mieux senti l'infériorité des tribus fixes : si j'avais été pasteur, j'aurais confié mes tentes et mes bagages à mes chameaux, et, mettant

quelques jours de désert entre mon camp et celui des Turcs, j'aurais pu braver impunément tous leurs efforts. Lorsque nous nous attachons trop fortement à la terre, nous disons adieu à la liberté.

» L'armée de Hassan-Pacha s'empara de l'Assir, et lui imposa une contribution annuelle. Après la campagne, je rentrai dans mes foyers pour m'y reposer de mes fatigues et réparer les dégâts commis sur mes propriétés.

» Le général turc ne tarda pas à reprendre le chemin de la Mekke. Lorsque les tribus l'eurent vu s'éloigner, elles se déclarèrent indépendantes; et, l'année suivante, l'impôt fut refusé aux serviteurs de Mohammed-Ali. Nous devînmes encore rebelles, pour me servir de l'expression des Turcs; comme si ce nom pouvait nous convenir, lorsque nous nous contentons de reprendre notre indépendance, que la contrainte seule a pu nous ravir.

» Cet amour irrésistible de la liberté devait me causer encore de graves inquiétudes. Ahmed-Pacha, le même qui commande l'expédition actuelle, nous imposa de nouveau l'autorité des Turcs. Nous fûmes obligés de l'accompagner dans son incursion sur les terres de l'Assir. Le général soumit encore

cette province, et se hâta de retourner à la Mekke après en avoir pris possession au nom de Mohammed-Ali. Durant cette campagne, Ahmed remarqua ma valeur et ma fidélité : depuis ce temps, il m'avait voué une franche amitié, qui vient d'être altérée depuis quelques jours.

» Cependant les garnisons turques laissées dans l'Assir traitaient les habitans de ce pays avec dédain, et les accablaient de vexations. La justice des Osmanlis, qui vous arrive toujours au bout d'un bâton, ne pouvait guère convenir au caractère indépendant et orgueilleux de ces peuplades. Une semblable conduite était contraire aux lois d'une politique sage et éclairée. Mais ce qui contribua surtout à porter l'exaspération au comble, ce fut ce crime honteux que Dieu punit par le feu du ciel, et que les Turcs portent toujours avec eux comme le reptile son venin. Ce que l'on devait attendre de cette manière d'agir arriva. Les Osmanlis furent de nouveau battus et chassés honteusement de leurs positions.

» Les chefs de ce mouvement étaiént Ali et Séid. Le premier, comme tu sais, a acquis une grande renommée parmi les Bédouins : le dernier, quoi-

que moins connu, ne lui cédait en rien ni pour l'intelligence ni pour la valeur.

» Ahmed-Pacha résolut, en apprenant cet échec, de se mettre à la tête d'une nouvelle expédition. Ali et Séid, qui partageaient alors l'autorité souveraine, enrôlaient une armée pour l'opposer à celle des Turcs. Ma place se trouvait naturellement auprès d'eux; et d'ailleurs, si je n'avais pas pris leur parti de bonne grâce, j'y aurais évidemment été poussé par la contrainte.

» Cette campagne ne fut guère favorable aux Osmanlis : acculés dans un défilé environné de hautes montagnes, ils durent se rendre à discrétion. Séid, pour ôter aux ennemis l'envie de revenir une nouvelle fois, voulait les exterminer tous en masse; mais Ali, dont les sentimens étaient plus humains, ne voulut jamais y consentir. Cependant l'armée turque dut laisser ses armes, ses munitions, ses bagages; et les Bédouins conservent encore précieusement la belle tente verte du pacha, qui fut prise dans cette circonstance. Les ennemis durent s'en retourner honteusement, et pendant leur route jusqu'à Gonfoudah ils n'eurent souvent que du hachich à manger.

» Cependant Sélim-Bey fut envoyé contre nous

pour réparer l'échec essuyé par Ahmed-Pacha. Ce Turc était alors caïmacan [1] du deuxième régiment des rouges. Son caractère, barbare et indomptable, l'a rendu célèbre dans nos pays. Tout homme qui lui paraissait suspect périssait par le pal; et moi-même, je faillis mourir de cette mort cruelle et ignominieuse. Les Bédouins ne le connaissent que sous le nom d'Abou-Kasouq [2].

» Sélim-Bey arriva jusque dans notre vallée sans éprouver une sérieuse résistance de la part des Bédouins. Des gens mal intentionnés, mes ennemis personnels, que ma présence gênait dans leurs projets, me dépeignirent à lui comme un homme tracassier et turbulent, et comme l'instigateur de toutes les révoltes passées.

» A cette époque, mon cachet disparut sans que j'aie jamais pu le retrouver depuis. On l'apposa sur des lettres fabriquées par ceux qui voulaient me perdre, et on alla les présenter au bey comme ayant été écrites de ma main. J'étais innocent; mon amitié, ma fidélité pour Ahmed-Pacha ne s'étaient jamais démenties; je lui en avais donné mainte fois des preuves incontestables; mais, à cette époque,

[1] Lieutenant-colonel.
[2] Le père du pal.

tout le monde semblait se liguer contre moi ; et ceux-là mêmes qui se disaient mes amis faisaient tous leurs efforts pour me compromettre aux yeux du caïmacam. »

—J'avais entendu affirmer, dis-je à mon historien, que, lorsque les Bédouins s'écrivaient entre eux, ils n'apposaient jamais de cachet sur leurs lettres.

— Tu as raison, me répondit le cheikhr. Les Arabes de l'intérieur se contentent de mettre leur nom au bas de la missive ; mais, le plus souvent, ils ne la signent d'aucune manière.

— Comment faire alors pour reconnaître l'auteur de l'écrit ?

— Le courrier chargé de le remettre l'indique lui-même.

— Cette manière d'agir me paraît avoir un inconvénient très-grave ; car un Arabe de mauvaise foi pourrait se servir du nom d'un personnage hautement placé et le compromettre gravement.

— C'est vrai ; mais cet usage a quelque chose de sacré dans nos mœurs ; et celui qui le violerait attirerait sur lui l'animadversion universelle.

— Cependant tu as failli être victime toi-même de la coutume que tu défends.

— C'est le seul exemple que l'on pourrait citer. Je t'assure que, de mémoire d'homme, on n'avait jamais entendu parler d'un semblable abus de confiance.

L'assertion du cheikhr devait être vraie; car, depuis cette époque, j'ai souvent pris des informations auprès des Bédouins, et tous me citaient l'exemple d'Ali-Séhéri comme un fait unique et monstrueux.

« Au reste, continua mon interlocuteur, tu dois voir, par ce que je viens de te dire, que l'usage des cachets n'est pas absolument inconnu parmi nous; mais les cheikhrs des tribus indépendantes ont seuls le droit de s'en servir. Dans les contrées où plusieurs kabyles sont réunies sous une même autorité, ce privilége est réservé au grand cheikhr. Ainsi, dans l'Assir, il n'y a qu'un seul cachet, c'est celui d'Aït-Ibn-Merey le gouverneur[1]. Dans les grandes villes arabes telles que la Mekke, Médine, Djeddah, dont les habitans sont sans cesse en contact avec les Osmanlis[2], la coutume de ces derniers

[1] Ce cachet est considéré comme le sceau royal en France et en Europe.

[2] Les Turcs font un grand usage du cachet.

a prévalu, et les simples particuliers y ont tous leur khratem[1].

» Notre usage particulier a été d'une grande utilité aux Bédouins dans les guerres qu'ils ont eues à soutenir contre Mohammed ; car souvent des lettres, qui auraient pu attirer une punition capitale sur leur auteur, sont restées sans effet, parce que nos ennemis ne les considéraient pas comme authentiques. D'ailleurs, ces missives ne portant aucun nom, on n'aurait pu découvrir ceux qui les avaient écrites que par la trahison des courriers, crime excessivement rare parmi nous. »

Après cette digression, Ali-Séhéri continua son récit en ces termes :

« Sélim-Bey, circonvenu de toutes parts, se laissa convaincre de mon prétendu crime par ceux qui avaient juré ma mort. Abou-Kasouq me condamna à subir le supplice du pal.

» Un esclave du Soudan, qui avait été mon serviteur avant de devenir celui du caïmacan, avait conservé pour moi un reste d'attachement. Occupé au service du café au moment où cette détermination se prenait contre moi, il vint m'en avertir secrètement ; mais je me refusais à y croire, et je ne

[1] Cachet.

méditai aucun plan d'évasion, quoiqu'on m'en eût bien laissé tout le temps.

» Le lendemain, vers la cinquième heure du jour, l'esclave, tout essoufflé, passa devant ma maison, et me dit sans s'arrêter : « Mon maître, sauve-toi ; les gens qui doivent te prendre sont en chemin. »

» Ce conseil ne put me faire changer de résolution. L'heure de la prière de midi approchait, et je me disposai à faire mes ablutions. Pendant que je me livrais à ce pieux devoir, des gens armés entourèrent ma maison. Un chaouich se présenta devant moi pendant que mes femmes et mes filles éplorées faisaient retentir tout le voisinage de leurs cris.

» L'émissaire d'Abou-Kasouq, respectant ma sainte occupation, se tint debout à la porte, en attendant que j'eusse fini de prier.

— Que me veux-tu ? demandai-je au soldat après mon dernier fetah.

—La volonté de notre maître Sélim-Bey est que tu m'accompagnes jusque sous sa tente.

— Était-il besoin de tant d'hommes pour en arrêter un seul ?

— Ainsi l'a voulu notre maître.

» Avant de sortir de chez moi, je fus chargé de fers, et j'arrivai dans cet état auprès du caïmacan.

— Ta conscience, me dit ce Turc, doit te dire pourquoi tu te trouves ainsi devant moi.

— Ma conscience ne me reproche rien; mais je n'ai pas l'intention de me défendre; je sais ce qu'il faut attendre d'un homme comme toi : le tigre ne laisse pas échapper sa proie une fois qu'il la tient.

» J'entendais, en dehors de la tente, les coups de hache du bourreau qui apprêtait le pal; un soldat aiguisait le fatal rasoir. Les soldats égyptiens, toujours avides de semblables spectacles, se réjouissaient d'avance des sensations délicieuses que celui-ci allait leur offrir, et plaisantaient d'une manière dégoûtante sur mon malheur.

» Les apprêts de ce barbare supplice me faisaient frissonner, et m'adressant au caïmacan.

— Au nom de Dieu, dis-je à Sélim, accorde-moi la grâce de mourir comme un honnête homme, fais-moi décapiter avec le sabre.

— Tu es donc bien pressé de quitter cette vie?

— Si je suis destiné à périr, que ce soit promp-

tement. Mais il me semble que tu ne peux pas condamner à mort un homme comme moi, et faire exécuter la sentence sans en prévenir ton supérieur. Je te prie donc d'écrire à Ahmed-Pacha pour avoir son opinion.

» Soit que Dieu fût encore mon protecteur, soit que le bey doutât de la sincérité des dépositions de mes ennemis, il me fit mettre en prison, et retarda le moment de mon supplice.

» Sélim demanda conseil à Ahmed-Pacha. Celui-ci, connaissant l'humeur irritable de cet officier, lui envoya un courrier forcé pour lui ordonner de me conserver la vie, et de me considérer comme un des plus fidèles serviteurs de Mohammed-Ali. Ce général n'a jamais trahi son ami, et a toujours eu pitié des malheureux.

» Le caïmacan, après avoir pris connaissance de cet ordre, envoya sur-le-champ un officier pour me délivrer. Je croyais toucher au moment de mon supplice, et rien ne pourrait exprimer la joie que je ressentis lorsque j'eus la certitude que j'allais être rendu à la liberté.

» Dès ce moment, le bey, convaincu de mon innocence, se lia avec moi de l'amitié la plus vive, et c'est encore une des personnes dont je conserve

les meilleurs souvenirs. Résolu de sacrifier ma vie pour mon protecteur, je me rangeai franchement sous les drapeaux de Mohammed-Ali; et dans la malheureuse campagne entreprise par Ahmed-Pacha contre l'Assir, je ne fus pas étranger à la conservation de l'armée égyptienne vaincue. Connu assez particulièrement d'Ali et de son frère Séid, je contribuai avec quelques grands cheikhrs arabes à faire signer la paix, sans laquelle le général et les soldats étaient tous perdus. C'est ainsi que la vie conservée à un innocent a sauvé celle de plusieurs milliers d'hommes.

» De cette fatale époque datent pour moi de nouveaux chagrins. Les deux cheikhrs d'Assir, pour punir nos tribus de la part que nous avions prise à cette guerre, leur imposèrent une contribution exorbitante, que nous avons été obligés de payer. Nous fûmes forcés de recevoir de leur part un gouverneur assirien, qui nous a tenus sous sa main de fer jusqu'à l'arrivée de votre armée dans les parages de Rania.

» Ben-Dahman était le nom de ce gouverneur; El-Foue, cheikhr de Bicha, a aussi pris la fuite avec lui. Nous ignorons s'il est allé chercher un asile jusque dans l'Assir, ou bien si la crainte

des Turcs le force à se cacher dans les environs.

» Ces jours passés, le sort malheureux qui me poursuit depuis ma jeunesse est encore venu s'appesantir sur moi. Le pacha m'a fait demander un grand nombre de chameaux de transport, et m'a imposé une forte contribution de dattes. Cette dernière denrée a été livrée au jour convenu; mais, comme je mettais quelque retard à rassembler les chameaux, et cela par la faute des cheikhrs subalternes, le général a cru que je n'agissais pas de bonne foi. Il a fait partir des compagnies armées de haches pour me ruiner une nouvelle fois en coupant mes dattiers.

» Heureusement pour moi, le grand chérif est intervenu en ma faveur, et m'a fait accorder un sursis de quatre jours. Enfin, hier au soir, j'ai été destitué de ma fonction de grand cheikhr sans savoir pourquoi, et le nommé Mohammed-Ibn-Aoun m'a remplacé.

» Dieu le veut ainsi : ma fidèle jument, qui m'a transporté mille fois dans les combats, est prête, et mes armes m'attendent. Malgré cet outrage, je ne suis pas une femme, pour m'enfermer dans ma maison. J'accompagnerai Ahmed-Pacha dans l'Assir, et je combattrai à ses côtés pour lui prouver

que je me souviens toujours que je lui dois l'existnce. »

Ali-Séhéri, après avoir rappelé ces circonstances de sa vie, se retire d'un air pensif et mélancolique : il se rend, dit-il, chez lui, pour terminer ses préparatifs de départ. Ce cheikhr a un fils âgé de dix-neuf ans ; puisse-t-il être aussi honnête homme, mais plus heureux que son père ! Ce jeune Arabe donne de belles espérances.

1er août 1834.

Vers le matin, j'ordonne à mon saïs de préparer mon cheval. Je dois aller avec MM. Chedufau et Gatti visiter la forteresse de Bicha, célèbre dans cette partie de l'Arabie par la belle résistance d'Ali-Séhéri[1]. Nous suivons les murs des jardins de la vallée, et, après un quart d'heure de marche, nous arrivons au terme de notre course. Cette citadelle, la plus belle sans contredit que nous ayons encore vue depuis notre départ de Taïffa, est située sur une colline très-basse, à côté de la colonne de dattiers de l'oadi[2]. Elle est éloignée d'un mille et demi

[1] Les Bédouins la connaissent sous le nom de Cala't-Bicha (forteresse de Bicha.)

[2] Rive droite du torrent.

du village de Rouchan-Kébir[1]. Ses environs sont couverts de nombreux villages. Une population active et laborieuse cultive les terrains ombragés par les palmiers.

Cette citadelle est carrée et sans portes, comme on le pratique depuis Tsania[2]; et j'ai déjà dit ailleurs que les garnisons se servent d'une corde pour pénétrer dans l'intérieur. La muraille extérieure est construite en terre; elle a sept pieds d'épaisseur sur vingt de hauteur. En dedans, une nouvelle muraille de même dimension, et parallèle à la première, forme avec celle-ci un corridor circulaire, recouvert d'un plancher de troncs de palmier revêtus d'une forte couche de terre. Les assiégés se placent sur cet espace bordé de meurtrières, qui leur permet de tirer sur l'ennemi sans être exposés à ses coups. Un nouveau plancher couronne le faîte des murs, et préserve la garnison des intempéries des saisons.

1 Ou Rochan-Kébir.

2 M. Jomard écrit *Ténia* ou *Toknia*. Voyez son dernier ouvrage, intitulé : *Études historiques et géographiques sur l'Arabie*, accompagnées d'une carte de l'Assir et d'une carte générale de l'Arabie, suivies de la *Relation du Voyage de Mohammed-Ali dans le Fazoql*, avec des observations sur l'état des affaires en Arabie et en Égypte, par M. Jomard, membre de l'Institut, etc., etc. Paris, in-8°. Firmin Didot frères.

Tous les murs sont crénelés avec soin, et défendus en outre par huit tours placées aux angles et au centre. Ces tours affectent la forme d'un demi-cercle. Le milieu de la forteresse formait une cour de 80 pas de côté, sur laquelle toute la garnison pouvait être passée en revue : la muraille extérieure a 480 pas de développement, ce qui donne pour la cour une surface de 6,400 pas carrés, et de 14,400 pour l'espace occupé tout entier par la citadelle. Un puits, creusé à l'un des angles, fournissait une eau abondante à la garnison.

Ces constructions, ruinées aujourd'hui, ne présentent plus que l'ombre de ce qu'elles étaient autrefois. Tout bruit de guerre a déserté ces murailles, et les crocs où les guerriers suspendaient jadis leurs armes, soutiennent maintenant des instrumens aratoires. L'épée a été remplacée par le soc de la charrue. La cour, qu'avaient endurcie les pas des combattans, est couverte de bercim. Vers les murailles, le terrain est planté de rissings et de cotonniers. Cette transformation doit être agréable aux hommes qui croient à un avenir pacifique, et il serait à désirer que toutes les forteresses du globe en fussent au même point.

En revenant au camp, nous prenons la route qui

serpente sous les dattiers. L'heure de la visite de l'hôpital approchait pour les médecins : mes compagnons prennent les devans.

On sait que les Bédouins aiment avec passion les talaris. Leur ambition consiste à en amasser le plus grand nombre possible. Les Arabes n'estiment que cette monnaie ou les vieilles piastres de Constantinople. Ils ont de la répugnance à prendre les pièces frappées au coin de Mohammed-Ali, car ils savent que le titre en est mauvais, et ils ne s'y décident que par la contrainte. A cause de la présence de l'armée, ils n'osent pas refuser les piastres égyptiennes; mais ils se hâtent de les convertir en talaris dès qu'ils en possèdent un nombre suffisant. Quant à l'or, ils ne l'accepteraient à aucune condition.

En passant à côté d'un dattier, je suis accosté par une Bédouine, qui me prie de lui échanger des piastres pour un talari. J'y consens volontiers. Cette femme me donne un tas de petite monnaie, bien persuadée que je ne m'amuserais pas à la compter. Cependant, ne voulant pas être pris pour dupe, j'ordonne à mon saïs de la vérifier. Il ne trouve que quinze piastres au lieu de vingt-une, selon le cours. Comme elle se refuse à compléter le nombre voulu, je pique mon cheval, et je pars. Elle

m'arrête, et m'offre quinze piastres argent et des dattes pour complément. Enfin, nous convenons qu'elle donnera vingt piastres, et le reste en dattes. Elle m'apporta une si grande quantité de petite monnaie, que mon saïs mit plusieurs minutes à la compter; et il y eut encore du déficit. Voyant qu'il lui était impossible de me tromper, elle alla recueillir tous les paras du village, et cette fois il n'y eut pas erreur.

Chemin faisant, je m'arrête devant une saquie ombragée par des saules et des palmiers. Un Bédouin est occupé à puiser de l'eau en se servant de la méthode que j'ai déjà décrite à Taïffa. L'une des deux vaches employées à ce travail a une énorme bosse au-dessus des épaules, et son maître, voyant que je la considérais avec curiosité, me demande si je connais l'origine de cette protubérance. Sur ma réponse négative, voici ce qu'il me raconta :

« Un jour, Mohammed-el-Nébi, proscrit de la Mekke, s'achemina seul vers Médine. Arrivé à Oadi-Safra, il était exténué de fatigue : ses jambes ne pouvaient plus le porter. Il s'assit sous un arbre, invoquant la miséricorde divine, lorsqu'une génisse, qui paissait dans les environs, se présenta devant lui. El-Nébi, s'adressant à elle, la pria de

lui prêter son secours pour continuer sa route; mais l'animal lui répondit :

— Le service que tu me demandes n'est pas possible ; tu sais bien que mon dos n'est pas conformé pour porter un cavalier.

— Peu t'importe, répliqua le prophète; consens à ce que je te demande, et je me charge du reste.

— Je suis tout entière à ton service.

» L'envoyé de Dieu enjambe sa nouvelle monture : aussitôt une bosse s'élève sur les épaules de la génisse, et forme une espèce de selle, dont le prophète se sert jusqu'à la fin de son voyage. Depuis cette époque, tous les bœufs de l'Arabie ont gardé cette marque de distinction, et tu sais qu'on n'en rencontre pas de pareils dans les autres contrées de la terre. »

Les Bédouins, et en général tous les Orientaux, expliquent par des considérations religieuses tous les phénomènes qui présentent quelque chose de surnaturel. Cependant mon Bédouin se trompait en croyant que son pays seul nourrissait des bœufs à bosse; car, pour ne parler que d'une seule contrée, on sait que ceux de l'Abyssinie sont absolument conformés de la même manière.

XIX

Deux Arabes de la tribu de Dossari-Abou-Nogta. — Nouvelles d'Assir. —Un apologue.— Retour de Chérif-Mansour.— Départ des Bédouins auxiliaires.—Ambassadeurs de la tribu d'Iam.—Détails historiques.— Offre de coopération.— Soultan-Ben-Abda.— Rofédi, cheikhr de Bel-el-Asmar.—Garama, envoyé de Béni-Cher.—Transfuges. —Arabes.— Égyptiens.—Heures de marche.— Hauteur du thermomètre à Bicha. Départ de Bicha.— Route. — Oasis de Billa.— Maroua. — Arrivée à Héfa.—Méhémet-Bey.—Ahmed-Pacha.—Hassan-Pacha.—Chameaux de Bicha. — Quatre vieilles femmes. — Envoyés de Béni-Cher. — Nouvelles d'Assir. —Température.

1er août 1834. Séjour à Bicha.

Deux Arabes, de la tribu de Dossari-Abou-Nogta, sont arrivés au camp pour venir rendre visite à leur ancien maître. D'après leur rapport, les montagnards de cette kabyle n'attendent que le moment où le pacha se présentera dans l'Assir pour se déclarer en sa faveur.

— Les vieux amis d'Abou-Nogta, leur a demandé Dossari, se réjouissent-ils de ce que son fils semble destiné à les commander ?

— Le souvenir de ton père est encore vivant parmi nous ; car nous savons très-bien que si l'Assir est une puissance, c'est à lui qu'elle le doit[1]. Cependant nos compatriotes te verraient avec peine si tu devenais leur gouverneur pour le compte des Turcs.

— Indépendamment de cela, ont-ils pour moi de la considération ?

— Hindi, l'ambassadeur d'Aït, qui t'a vu à Taïffa, a conçu de toi une très-bonne opinion ; mais il a prétendu que tu fumais le narghilé.

— C'est vrai.

— Je n'ai pas de la peine à le croire, car j'en vois plusieurs sous ta tente. Tu sais que la doctrine d'Ouahab a poussé des racines profondes dans l'Assir, et tu feras bien de renoncer à cet usage[2].

— Quelle impression la présence de l'armée a-t-elle produite sur Hindi ?

— Il a dit en conseil : « L'armée du pacha est

[1] Avant Abou-Nogta, toutes les kabyles de l'Assir étaient isolées et sans aucun lien politique. Ce chef parvint à les unir et à leur donner une nationalité commune.

[2] On sait que la religion des Ouahabis leur défend de fumer, et même de boire du café.

forte. Si votre intention est de vous battre, prenez sur-le-champ vos mesures de défense; et si vous ne voulez pas faire résistance, tâchez d'obtenir tout de suite un accommodement. »

Aït-ibn-Merey a appelé au conseil les principaux cheikhrs de l'Assir, et, pour les encourager, il leur a dit : « L'armée qui s'avance contre nous, avec la prétention de nous réduire à l'état de raïa, n'est composée que de mauvais soldats et de misérables tacrouris ramassés et enrégimentés par la contrainte à la Mekke, au moment du pèlerinage. » A ces mots, tous ont répondu qu'ils étaient disposés à se battre. Alors Aït, reprenant la parole, leur a dit : « Je sais que vos intentions ne sont pas encore bien arrêtées, et plus tard il arrivera peut-être que vous me trahirez ; mais peu m'importe ; s'il le faut, je combattrai seul, et je succomberai du moins avec honneur. » Une partie des troupes d'Assir sont campées à Menader[1], et l'autre s'organise sur le territoire de la tribu de Beni-Malek.

La nouvelle de l'excursion du pacha contre Maroua et celle de son retour à Bicha a été apportée par les Bédouins fugitifs. Aït s'en est saisi et

[1] Nous camperons plus tard en ce lieu, et nous y séjournerons longtemps.

l'a tournée à son avantage, en répandant le bru
qu'Ahmed pacha et son armée avaient repris l
chemin de la Mekke, après avoir abandonné leu
projets contre l'Assir.»

Pensant que ses Arabes pourraient être de quel-
que utilité dans les circonstances présentes, Do-
sari les a présentés au divan.

— Quelles sont les forces dont les gens d'Assir peuvent disposer contre moi, leur a demandé le pacha, et quelle est leur position morale?

— Les Bédouins, ont-ils répondu, tremblent chaque fois qu'il s'agit pour eux de se mesurer avec des troupes organisées. Quant à leurs forces, on ne peut pas les apprécier; l'Assir proprement dite peut mettre quatre mille hommes sous les armes: mais elle ne doit pas compter sur l'appui des kabyles qui avaient coutume de suivre le drapeau d'Ali. Ces kabyles ont été long-temps tributaires et sont aigries, par conséquent, contre leurs anciens maîtres; d'un autre côté, la domination des Turcs ne leur plaît guère, et on ne peut pas prévoir en faveur de qui elles prendront les armes.

— Pensez-vous que mon armée puisse lutter avec avantage contre celle des ennemis?

A cette question, l'un des Arabes a répondu af-

firmativement, mais au moyen d'une allégorie que malheureusement la bienséance européenne m'empêche de rapporter.

— Cependant, a repris le pacha, quelques espions nous assurent que les forces d'Aït sont très-considérables ?

Le même Arabe a répondu encore par un apologue que rien ne m'empêche de reproduire. Le voici tel qu'il m'a été communiqué par M. Chedufau, médecin en chef, qui était présent lors de cette conversation.

« Un jour, un lion affamé, ayant aperçu un baudet, voulut le dévorer; il s'approche; mais l'Aliboron dresse à l'instant ses longues oreilles avec les pointes dirigées en avant en forme de cornes. Le lion, l'ayant aperçu dans cette attitude, eut peur de cet animal dont l'espèce lui paraissait inconnue, et il se préparait à la retraite, lorsqu'un passant qui se trouvait sur le lieu lui dit :

» O roi des animaux, fais attention que l'ennemi dont tu t'effraies n'est nullement à craindre, et ce que tu prends pour des cornes n'est qu'une paire d'oreilles. A ces mots, le lion s'approcha un peu plus près vers le baudet qui faisait le fanfaron,

s'imaginant être craint, et, s'étant précipité sur lui, il le dévora.

» Il en sera ainsi, pacha, de ton armée; elle exterminera celle de l'Assir, que l'on fait si forte de loin, et qui de près n'est qu'un fantôme. Je t'en réponds sur ma barbe. »

Chérif-Mansour, après avoir visité toutes les kabyles de Bicha pour trouver des vivres et des chameaux, est arrivé aujourd'hui au camp. Les préparatifs de départ sont terminés, et je pense que nous ne tarderons pas beaucoup à nous mettre en marche. Une partie de l'armée a pris aujourd'hui les devans : ce sont les Mograbins et la cavalerie d'Abddin-Bey et de Mohammed-Bey.

2 août 1834. Séjour à Bicha.

Aujourd'hui, quelques instans après le lever du soleil, les Bédouins de Chérif-Mansour et tous ceux qui sont venus rejoindre l'armée, soit à Akig, soit à Bicha, ont fait leurs préparatifs de départ, sans oublier et danses et chants. Avant de se mettre en marche, ils ont eu le soin de brûler les cabanes qu'ils s'étaient construites avec des branches et des feuilles de palmier. Lorsque les Arabes lèvent leur camp, ils laissent sur les lieux tout ce qu'ils ne veulent pas emporter, pourvu qu'ils soient amis avec la

tribu voisine; dans le cas contraire, ils le livrent aux flammes. Je devais trouver plus tard le même usage établi en Abyssinie.

Tous les jours on nous assure que nous allons partir; et cependant ce moment n'arrive jamais. On attend encore quatre ou cinq cents chameaux de transport. Les Bédouins fournissent ceux de leurs animaux qui ont le moins de valeur, parce qu'ils pensent que les fatigues et le manque de pâturages feront mourir tous ceux qui accompagneront l'expédition. Les chameaux qui sont déjà arrivés ressemblent à des squelettes, et il en meurt tous les jours quelques-uns; cependant, si au 22 août l'Assir n'est pas en notre pouvoir, nous aurons à supporter toutes les douleurs de la famine, puisque nous n'avons de vivres que jusqu'à cette époque.

La tribu d'Aschid-el-Bekil, qui, dit-on, s'avance vers l'Assir pour faire cause commune avec nous, se nomme Iam. Cette kabyle, nombreuse et puissante, occupe l'espace compris entre Rejal-el-Ma-el-Iémen, le Tehama, l'Assir et les états de l'Imam de Sana. Lorsque Sultan-Sélim vint faire la conquête de l'Arabie, son armée se trouvait dans le voisinage de la tribu d'Iam, au moment où elle fut attaquée par une affreuse épidémie. Les kabyles en-

nemies allaient profiter du triste état où le monarque se trouvait réduit; mais les Bédouins dont je parle prirent son parti et le délivrèrent du péril qui le menaçait. Ensuite ils escortèrent les troupes turques jusqu'à la Mekke, où le sultan voulut les faire reposer pour leur procurer une entière guérison.

Pour récompenser les Iam du service qu'ils lui avaient rendu, Sélim leur donna une firman qui les autorisait à prélever annuellement une certaine imposition sur les tribus voisines que les Turcs avaient soumises. Les Bédouins conservèrent avec soin ce firman, et chaque année ils envoyaient une armée de trois ou quatre mille hommes pour percevoir le tribut. Cependant Ali d'Assir s'était emparé du gouvernement de son pays : la tribu d'Iam, confiante dans son droit et dans sa force, expédia une nouvelle armée pour exiger l'impôt accoutumé; mais Ali, s'étant embusqué dans un défilé, les attaqua à l'improviste, et les mit en fuite après les avoir entièrement battus.

Bientôt Ali, après avoir organisé toutes les forces de l'Assir, rangea sous son autorité presque toutes les tribus voisines, et celle d'Iam y fut comprise. Celle-ci supporta patiemment les vexations de ses anciens tributaires, et leur paya exactement la

contribution convenue, se promettant à part soi de reprendre sa revanche à la première occasion favorable.

A la mort d'Ali d'Assir, le bruit de l'expédition du pacha s'était répandu dans le pays. Il fallut songer à défendre la patrie menacée, et Aït fut obligé de diminuer les forces de toutes les garnisons qui occupaient les pays vaincus. Les Kabyles soumises n'ont pas tardé à se délivrer des troupes qui les maintenaient dans l'obéissance; et celle d'Iam, qui n'avait pu oublier ses griefs contre ses anciens maîtres, a envoyé un ambassadeur au pacha pour lui offrir sa coopération.

Les Iam conservent encore précieusement le firman du Sultan-Sélim. Ils sont les partisans ardens de Constantinople; et s'ils prennent parti pour le pacha qui réside au Caire, c'est uniquement pour se venger de leurs anciens oppresseurs. Dans les circonstances présentes, les Arabes devraient oublier tous leurs ressentimens particuliers pour se lier contre l'ennemi commun. Malheureusement c'est un peuple à passions ardentes, et chaque tribu est trop préoccupée de ses haines particulières pour penser à l'intérêt général.

3 août 1834. Séjour à Bicha.

Soultan-Ben-Abda est le nom d'un cheikhr qui a des prétentions au gouvernement d'une des kabyles de l'Assir, qui reconnaissait l'autorité de son père avant l'avénement d'Ali au pouvoir. Le pacha d'Égypte a promis de le réintégrer dans tous ses droits. Il était parti d'Akig pour se rendre sur les frontières de son pays avec intention de semer la discorde parmi les cheikhrs ennemis, et pour obtenir par le moyen de ses espions des renseignemens exacts sur les forces et les mouvemens d'Aït. Il est revenu aujourd'hui au camp pour rendre compte de sa mission.

Dossari vient de recevoir aussi une lettre de Rofédi cheikhr de Bel-el-Asmar. Cette tribu, située sur la frontière de l'Assir, et naguère sa tributaire, a recouvré son indépendance par le seul fait *de la* mort d'Ali, dont le bras était seul assez fort pour contenir dans l'obéissance les nombreuses contrées qu'il avait soumises. « Dès que Hamed-Pacha, dit-il, sera arrivé sur les frontières d'Assir, nous mettrons à sa disposition tous ceux de nos hommes qui peuvent porter les armes. Venez, vous êtes attendus avec impatience. »

Garama, cheikhr subalterne de Béni-Cher, est

arrivé presque en même temps. Il est porteur d'une lettre de Gourm, chef de cette tribu. Celui-ci offre sa soumission au pacha, et lui témoigne le désir de s'unir à lui pour se battre contre l'Assir. Le général et le grand chérif acceptent sa proposition. Cette tribu, qui peut armer dix mille hommes, avait été subjugée par Ali, qui lui avait imposé une garnison et des chefs de son pays.

A l'approche de l'expédition égyptienne, le gouverneur assyrien, voyant les dispositions peu amicales de cette tribu, et craignant une insurrection générale, s'est retiré dans son pays, et est venu se ranger sous les drapeaux d'Aït.

Garama, parmi tous les envoyés qui sont venus au camp, est celui qui paraît avoir le plus d'importance : il est accompagné d'une nombreuse escorte de fantassins et de cavaliers montés sur de magnifiques jumens.

4 août 1834. Séjour à Bicha.

Dans l'Assir, lorsqu'un homme trahit son pays et passe à l'ennemi, on brûle sa maison; ses bestiaux sont confisqués, ses terres saccagées et ravagées. Si on le reprend, il est condamné à avoir la barbe rasée et à mourir d'une mort ignominieuse.

Jusque là cette coutume n'a rien de trop déraisonnable; mais ce n'est pas tout: la famille elle-même du transfuge est réduite à la dernière misère; on ne laisse à la femme que des haillons et une soucoupe de courge pour demander l'aumône. La mère, les enfans deviennent l'objet de l'exécration générale, et sont obligés de s'expatrier, s'ils ne meurent pas de douleur et de faim.

5 août 1834. Séjour à Bicha.

Depuis une semaine environ, nous recevons tous les jours l'ordre de partir; mais le contre-ordre arrive un quart d'heure après. Ce serait un spectacle vraiment amusant, s'il ne s'agissait pas de la vie de plusieurs milliers d'hommes. Jusqu'ici, les ressources de l'armée ont toujours été au-dessous de ses besoins. Les chameaux qui manquaient ne sont pas encore arrivés, et on ne fait aucune démarche pour se les procurer. Le pacha, qui ne peut se résoudre à un acte de vigueur, seul langage que comprennent les Bédouins, voyant les vivres diminuer tous les jours et les chameaux mourir de faim, avait l'intention de faire prendre les devans à l'armée, et de rester ici avec le grand chérif; mais Ibn-Aoun l'a dissuadé de ce projet.

Cependant le nombre des transports est insuffisant; et, au lieu de jeter au vent les tentes dont on devrait pouvoir se passer en campagne, on préfère laisser dans le village de Rouchan une partie des munitions et les fusées à la Congrève, qui sont d'une utilité infiniment plus directe. Chaque officier a droit à un et même à plusieurs domestiques pris en dehors des cadres de l'armée. Les employés européens sont encore moins limités qu'eux sous ce rapport; et dans l'armée irrégulière, on compte au moins un esclave ou tout autre serviteur pour trois soldats. Il y a dans l'expédition un quart de bouches inutiles qui consomment sans rien produire. Comment songer à faire une pareille guerre dans un pays sablonneux, sans eau, et lorsqu'on a pour ennemis des Arabes qui se meuvent avec une rapidité extraordinaire, n'ayant pour tout bagage qu'un petit sac de farine, qui leur suffit pour tenir campagne pendant trois mois; tandis qu'on n'a dans son armée que des soldats égyptiens lourds comme des buffles, habitués à manger abondamment et à boire à outrance l'eau délicieuse du Nil?

Un militaire européen aurait ici de quoi mourir de pitié. Quant à moi, je me trouve bien partout, et je prends le parti de ne plus songer au lende-

main. Lorsque les chameaux seront chargés, et que l'armée se mettra en marche, je monterai à cheval, et je ferai mes adieux à la vallée de Bicha, qui bientôt ne m'offrirait plus rien à écrire, seul passe-temps qui me procure maintenant quelque satisfaction.

6 août 1834. Séjour à Bicha.

Voici le total des heures employées par l'armée pour se rendre de Taïffa à Bicha.

De Taïffa à Akig	71	3/4
Dix-neuvième marche	5	
Vingtième	6	1/4
Vingt-unième	7	1/2
Vingt-deuxième	6	1/2
Vingt-troisième	11	
TOTAL	108	

Depuis Akig jusqu'ici, le terrain descend de niveau, quoique d'une manière insensible, et la chaleur doit être plus forte dans cette vallée. La température y a été très-élevée pendant tout le temps de notre séjour. Cependant, eu égard à la saison, nous n'avons pas trop à nous plaindre. Le vent du nord a régné presque sans discontinuation.

Voici la hauteur du thermomètre à Bicha :

	Soleil levant.	Midi.	2 h. après midi.	Soleil couchant.	Minuit.
22 Juillet...	19°....	32°....	33°....	29°....	24°
23.........	20.....	82.....	33.....	30.....	24
24.........	20.....	32.....	34.....	29.....	23
25.........	20.....	33.....	35.....	28.....	23
26.........	20.....	31.....	33.....	27.....	24
27.........	19.....	33.....	36.....	28.....	25
28.........	19.....	30.....	33.....	27.....	23
29.........	21.....	30.....	32.....	28.....	24
30.........	21.....	31.....	32.....	29.....	24
31.........	22.....	32.....	34.....	29.....	24
1er Août....	20.....	30.....	31.....	26.....	23
2..........	19.....	29.....	31.....	26.....	22
3..........	18.....	29.....	30.....	25.....	23
4..........	20.....	30.....	33.....	27.....	24
5..........	19.....	30.....	31.....	27.....	24
6..........	20.....	32.....	33.....	27.....	24

7 août 1834. Vingt-quatrième jour de marche.

Persuadé qu'en prolongeant encore le séjour de Bicha, l'armée pourrait très-bien mourir de faim, le pacha vient de donner l'ordre de départ, et, une heure après, le camp, naguère immobile sur le terrain de la vallée, se trouvait disposé sur le dos des chameaux, et se mouvait lentement dans la direction du sud. Mohammed me présente mon cheval, et, après avoir jeté un regard d'adieu sur la belle oadi que probablement je ne dois jamais revoir, je

prends à toute course les devans de l'armée. Tous les chevaux, fatigués de leur longue oisiveté, étaient impatiens, et le frein avait peine à les contenir. Les cavaliers, les uns après les autres, lâchent les rênes pour contenter leur ardeur. Le chemin est couvert de coursiers qui courent en tous sens, laissant derrière eux une longue colonne de nuages de sable, au grand mécontentement des malheureux piétons.

La route où nous marchons est tracée sur le prolongement de la vallée de Bicha, qui va sans cesse en se rétrécissant. Les montagnes dont elle est bordée sont élevées, moins stériles que celles dont j'ai déjà parlé, et finissent bientôt par s'écarter. La gorge qui sépare les deux bassins est barrée par une petite colline qui semble vouloir arrêter le cours du torrent de Bicha. Cependant les eaux se sont creusées, à travers cet obstacle, un passage étroit, mais suffisant à leur écoulement.

A côté, on aperçoit une oasis plantée de dattiers et couverte de champs cultivés, de terres labourées et de nombreux jardins arrosés par de belles saquies. Après l'oasis, c'est une plaine sablonneuse semée de cyprès pins et de touffes d'herbes. Elle est traversée par le torrent de Bicha, dont le lit est

d'une étendue prodigieuse et mieux encaissé que du côté du village de Néméran. La rive droite est ombragée par de beaux palmiers dont les fruits ont été cueillis depuis peu. Les puits sont environnés de grands saules que je ne m'attendais pas à retrouver aussi tôt[1]. A côté, on remarque de petites cabanes destinées aux jardiniers et aux animaux occupés à puiser l'eau. Des habitations bédouines sont disséminées sur le bord du torrent.

Cette oasis se nomme Billa. On la remarque à peine quand on vient de Bicha; mais, isolée au milieu d'un désert, elle paraîtrait ravissante.

Chemin faisant j'aperçois quelques plantes de la famille des anthemis, du genêt, et le daria, que Mahomet place dans les enfers pour servir de nourriture aux damnés. Trois forts bâtis sur le sommet des collines et une tour construite sur la plaine défendent un village qui se trouve au milieu : c'est celui de Maroua, dont nous avons déjà parlé. Nous le laissons à notre droite, et nous arrivons bientôt au village de Héfa, où la cavalerie et les Bédouins nous attendent depuis leur départ de Bicha.

Héfa est ruiné depuis long-temps; les Bédouins

[1] La vallée de Bicha en possède un grand nombre.

l'ont abandonné pour aller établir leurs habitations sous l'ombrage des dattiers.

Mehemet-Bey, chef d'une partie de la cavalerie turque, s'est rendu au-devant du pacha. Il l'a supplié de lui donner la permission de couper les dattiers de Héfa et d'en exterminer tous les habitans.

— D'où vient ta colère? lui a demandé le pacha.

— Depuis mon arrivée en ce lieu j'ai perdu quatre cavaliers.

— Que sont-ils deveuus?

— Les Bédouins les ont assassinés pendant qu'ils étaient à la chasse; ils ont voulu, sans doute, venger la mort de ces hommes que nous avons tués lors de votre excursion contre Maroua.

— Nous ne sommes pas encore en pays ennemi, les innocens ne peuvent pas payer pour les coupables. Le sang du juste retombe sur celui qui l'a versé, et au jour du jugement Allah saura distinguer les bons des méchans.

Telles sont généralement les réponses du pacha: il compte trop sur l'avenir, et ne vit pas assez dans la vie présente. Je ne le blâme pas d'être trop bon; cependant, lorsqu'on commande des soldats à peine civilisés et que l'on a mission de combattre des hommes qui sont au moins aussi arriérés qu'eux,

on doit donner sa démission de général ou savoir employer la force, puisque c'est la seule manière d'impressionner un peuple à demi barbare.

Au reste, les Arabes n'ont pas eu grand tort de tuer ces quatre cavaliers; ils savaient très-bien que dans une de ses expéditions un général turc, Hassan Pacha, étant arrivé devant Maroua, prit toutes les femmes et les enfans de ce malheureux village, et les fit vendre au marché comme un troupeau de moutons.

Les chameaux que nous avons pris à Bicha sont tous très-frêles, et ne peuvent porter que de légers fardeaux : il est impossible de les assujettir à marcher les uns à la suite des autres, malgré la corde qu'on leur attache à la lèvre supérieure ou sous le menton. Cette manière de lier ces animaux me paraît particulière aux Bedouins, et c'est pour la première fois que j'en ai été témoin. Dès qu'un de ces chameaux se sent le ventre ridé par les cordes qui doivent fixer les fardeaux, il s'échappe à toutes jambes, et fait des ruades épouvantables, jusqu'à ce qu'il soit délivré de sa charge.

Il serait impossible de se présenter en pays ennemi avec des moyens de transport aussi indociles. Cinquante chameaux employés à porter une

partie des munitions ne sont pas encore arrivés; d'autres sont morts. Le grand chérif est resté en arrière. Les fusées à la Congrève ont été réellement laissées à Bicha, et le pacha d'Égypte peut les considérer comme perdues pour toujours. Cependant ces projectiles auraient pu être d'une grande utilité pour débusquer les Bédouins ennemis des positions élevées où ils ne manqueront pas de se retrancher, et ils auraient été d'autant plus redoutables, qu'ils leur sont tout-à-fait inconnus.

Tous les habitans de Héfa et des environs ont pris la fuite, à l'exception de quatre vieilles femmes qui ont préféré s'exposer à la mort plutôt que d'abandonner les chaumières où elles ont vécu. Les Bédouins, avant de partir, ont enlevé toutes les bonnes dattes, et n'ont laissé sur les arbres que le fruit vert, afin qu'il puisse donner aux soldats des fièvres et des dyssenteries. En agissant ainsi, on prétend qu'ils n'ont fait qu'obéir aux ordres des gens d'Assir, qui doivent connaître par expérience la gloutonnerie d'un fellah affamé.

Vers le soleil couchant, de nouveaux envoyés sont arrivés de Béni-Chèr. Ils sont descendus directement chez le chérif, et lui ont apporté quelques ballasses de beurre pour sa cuisine. En Europe un am-

bassadeur qui arriverait avec un cadeau pareil chez un général d'armée paraîtrait passablement ridicule; mais en Arabie c'est un usage reçu, et on se garderait bien de commettre l'impolitesse de refuser.

D'après le récit de ces envoyés, Aït, craignant toujours la trahison des cheikhrs lorsqu'ils se trouveront en présence de l'armée égyptienne, tient divan tous les jours et les fait comparaître devant lui pour leur faire prêter serment de fidélité. Il a même l'intention, pour plus grande sûreté, d'exiger des otages de la part des deux principaux cheikhrs de chaque tribu. « Si vous défendez courageusement notre sainte cause, leur dit-il, vous serez mes frères; dans le cas contraire, je ferai couper la tête à ceux qui devront répondre de votre fidélité. »

Les cheikhrs sont mécontens d'être mis en état de suspicion. Peut-être ont-ils secrètement la pensée d'agir comme Aït le suppose, et peut-être veulent-ils aussi conserver une entière indépendance dans les circonstances difficiles où ils pourront se trouver. Ils n'ont pas voulu consentir à ce qu'Aït exige d'eux et se sont contentés de lui dire: « Nous sommes fidèles musulmans, et Dieu sait que notre intention est de combattre jusqu'à la mort

l'armée de mécréans qui s'avance contre nous : cela doit te suffire. » Aït n'a pas jugé à propos d'insister davantage.

THERMOMÈTRE.

Au soleil levant	20°
A midi	32°
Deux heures après midi	32°
Au coucher du soleil	26°
A minuit	23°

Au soleil levant, j'ai pris la hauteur du thermomètre à Bicha. Les autres observations ont été faites à Héfa.

XX

Séjour à Héfa.— Chameaux. — Incertitude.— Site de Héfa.—Bedouins de Chérif-Mansour. — Courrier de Gonfoudah. — Nouvelles d'Abou-Arich.— Ali-d'Assir.— Bédouins. — Village de Héfa.— El-Midra.— El-Bajira.— Tééri.— Température.— Plantes.—Aït-Ibn-Mereï.— Les cheikhrs d'Assir. — Sentinelle tuée.— Route. — Nature du terrain. — Plantes.—Nuit.—Guides.—Torches.— Delil-Ahmed.— Incertitude de la route.—Soif.—Souffrances horribles de l'armée.—Halte.—Un infirmier piémontais.— Soldats et médecins.— On se remet en marche. —Température.—Séjour à Melah.

8 août 1834. Séjour à Héfa.

Quoique plusieurs chameaux laissés en arrière soient arrivés au camp pendant toute la nuit, il en manque encore cent cinquante, que nous ne voyons pas paraître. Un commandant mandé par le pacha prend une escorte avec lui, et va tâcher de ramener ceux qui ne seront pas morts ou volés par les

Bédouins. Nous sommes demeurés pendant vingt jours à Bicha, et l'on n'a pas pu se procurer le nombre de chameaux nécessaire, quoique ce pays en soit rempli. Les Turcs, malgré toutes leurs forces, ont été les dupes de l'astuce des Arabes : on sait que les chameliers sont nos ennemis, et cependant on les a laissés en arrière sans gardes et maîtres d'agir entièrement à leur volonté.

On ignore encore la distance de l'étape que nous devons faire demain. Les personnes les mieux informées sont en contradiction, et l'on vient de convoquer les gens les plus instruits du pays pour savoir à quoi s'en tenir. Le pacha, quoique ayant déjà fait deux campagnes contre l'Assir, ne connaît pas ce chemin. Celui qu'il a suivi dans les expéditions précédentes est plus rapprochée de l'ouest.

Un courrier, venu de Djeddah en douze jours, annonce que huit barques sont arrivées dans cette dernière ville avec une partie du nouveau corps d'armée destiné à agir contre l'Iémen. Un autre dromadaire est arrivé de Confoudah, et il apporte la nouvelle que les fièvres épidémiques règnent dans cette partie du Tehama. Deux nouveaux ambassadeurs se sont présentés de la part de Réjal-

el-Mà : nous tâcherons de découvrir plus tard le motif qui les a amenés.

Le camp est placé dans un demi-cercle, entrecoupé par les ondulations d'un terrain rocailleux sur le haut et sablonneux vers le bas. Une forêt de dattiers couvre toute la partie du pays qui se trouve dans la direction du sud. En montant sur une colline placée entre le torrent de Bicha et ces dattiers, on découvre une grande plaine inculte, tachetée de quelques petits arbrisseaux : elle s'étend vers l'ouest. L'eau des saquies voisines du torrent est de très-bon goût, mais un peu plus pesante que celle de Néméran : celles qui sont plus rapprochées des montagnes ne fournissent qu'une boisson saumâtre. L'air de ce pays est un peu plus humide que celui de Bicha ; peut-être cette circonstance n'est qu'accidentelle, et occasionnée par le vent du nord-ouest, qui, soufflant du côté de la mer Rouge, s'imprègne de molécules aqueuses.

Le site de Héfa se compose d'un réseau de montagnes qui s'entr'ouvrent seulement pour donner passage au torrent de Bicha.

Les Bédouins de Chérif-Mansour ont établi leur campement sous les dattiers pour être mieux à portée de leurs provisions de bouche. Ils trouvent

délicieuses les dattes vertes abandonnées par les habitans. Ils en remplissent leurs ghirbés, et en vivront au moins pendant quinze jours sans en être malades. Les soldats égyptiens n'en pourraient pas faire un seul repas sans s'exposer à la dyssenterie.

Ces Arabes sont infatigables, sobres, légers à la course, et les Européens ne les connaissent plus que sous le nom de levriers de Chérif-Mansour. A Bicha, leur nourriture consistait en viande de chameaux morts de maladie ou de faim ; et cependant leur santé n'en a nullement souffert.

D'après les nouvelles apportées par le courrier de Gonfoudah, Chérif-Ali d'Abou-Arich, ne pouvant consentir à demeurer dans l'inaction, s'avance à marches forcées vers les frontières de l'Assir. Il est résolu à franchir la terrible Akaba, qui protége le pays du côté du Téhama, pour pénétrer dans l'intérieur. L'armée égyptienne est très-heureuse d'avoir ce fougueux auxiliaire pour tenir divisées les forces de l'ennemi ; et, quoi qu'il puisse arriver par la suite, Ahmed-Pacha aura toujours le mérite de l'avoir attiré dans son parti.

Toutes les tribus du Hedjaz, depuis Akig et Oadi-Zaaran, avaient fourni des troupes à Ali-d'Assir

au moment où ce cheikhr se préparait à envahir l'Iémen et à conquérir Lohéïa, Hodeida et Moka. Ceux qui étaient ses tributaires en avaient reçu l'ordre ; mais les kabyles indépendantes s'étaient jointes à lui comme auxiliaires, avec l'espoir de partager les dépouilles des pays vaincus. La vallée de Bicha avait fourni cinq cents hommes armés de lances et de fusils. Ces Bédouins ont rapporté chez eux des étoffes persanes, indiennes ou turques, prises au pillage de Moka, et ils les ajustent par-dessus leur costume ordinaire, ce qui ne manque pas de produire l'effet le plus bizarre.

La plupart de ces Bédouins étaient enrôlés sous les bannières de l'Assir lorsque ce pays avait à résister aux premières expéditions entreprises par Mohammed-Ali. Ils avaient l'espoir de piller le camp égyptien, qui leur semblait immensément riche en or, argent et effets précieux, surtout lorsqu'ils voyaient distribuer ces belles pelisses rouges et ces châles de cachemire dont les pachas se sont montrés de tout temps si prodigues. Cette fois les populations sont restées dans leur pays parce qu'elles croient au succès des Turcs : cependant une foule de pillards suivent le camp de loin en loin, et ramassent tout ce qu'ils trouvent sur leur

chemin. Quelquefois même, comme de Tania à Bicha ils se hasardent à attaquer les hommes isolés et éloignés du gros de l'armée.

Les maisons de Héfa sont construites en pierre jusqu'à une certaine hauteur, le reste est bâti en terre glaise. Le plus grand nombre a deux étages; le rez-de-chaussée est très-malpropre, et semble être reservé aux animaux domestiques. Le premier étage renferme ce que les Bédouins ont de plus précieux. Ces maisons ont ordinairement une cave où les habitans cachent les objets qu'ils veulent soustraire à la rapacité de leurs ennemis. Le village possède une mosquée rectangulaire, construite dans le genre des habitations. La toiture est soutenue par trois piliers de terre : un puits d'eau douce est creusé devant la porte d'entrée. Héfa est entouré d'une muraille, et on pénètre dans l'intérieur par quatre petites portes.

A côté de ce village, on en remarque deux autres nommés El-Midra et El-Bajira. Cette oadi porte le nom de Téeri. La forêt de dattiers qui la couvre se divise en deux colonnes, dont le milieu est occupé par les cultivations. Quelques Arabes prétendent que cette vallée appartient au territoire de Bicha; d'autres croient qu'elle en est en dehors :

cependant la première opinion paraît plus accréditée. Vers l'extrémité sud, on trouve un village de Tééri, qui a donné son nom à l'oadi. Son cheikhr s'appelle Chénédi, et celui de Héfa, About.

THERMOMÈTRE.

Au soleil levant....................	20°
A midi............................	31°
A deux heures.	33°
Au coucher du soleil...............	27°

Le matin l'atmosphère a été voilée par un léger brouillard.

On trouve à Héfa et dans les environs des asclépias, de la saponaire, et des touffes de petits roseaux.

9 août 1834. Vingt-cinquième jour de marche.

Aït-Ibn-Mereï, pour conjurer l'orage qui s'apprête à fondre sur lui, a mandé des émissaires de toutes parts, afin d'appeler sous ses drapeaux les Bédouins qui jadis avaient combattu sous les ordres d'Ali d'Assir. Ses envoyés ont eu beau exciter les populations, et leur dire que les tentes du rendez-vous étaient dressées à Rhedda, les tribus n'ont pas encore bougé de place.

Aït a rassemblé chez lui un très-grand nombre de cheikhrs, et leur a dit :

« Vous savez qu'un ennemi puissant s'approche contre nous? Si Dieu permettait que l'Assir fût soumise, les Turcs ne tarderaient pas à tourner les armes contre ses voisins, et le danger qui aujourd'hui vous paraît peu à craindre retomberait directement sur vos têtes. Je sais que depuis la mort d'Ali vous avez perdu jusqu'à la dernière trace de l'énergie et du courage. Vous me promettez votre concours; mais vos paroles ne sont pas sincères, et au jour de la lutte vous irez vous cacher comme de vieilles femmes. Retournez, si vous voulez, dans vos foyers. Quant à moi et à la tribu que je commande, nous sommes disposés à nous battre jusqu'à la mort.

— D'où vient, lui ont répondu les cheikhrs, que tu as été le premier à douter de notre courage? Tu as répandu par toute l'Assir que l'armée du pacha n'était qu'un misérable assemblage de tacrouris; et cependant nous savons, d'après les rapports de nos députés et des espions, que jamais expédition dirigée contre ce pays n'a présenté un aspect militaire aussi imposant. La renommée a même grossi la réalité aux yeux de nos compatriotes et a découragé des populations qui déjà étaient mal disposées. »

Aujourd'hui ou demain le pacha et le grand ché-

rif pensent que l'on verra arriver des ambassadeurs chargés de présenter la soumission du pays ennemi.

Au moment où nous nous sommes mis en marche, une sentinelle de faction sous les dattiers a été assassinée sans que l'on ait fait aucune démarche pour découvrir les auteurs de sa mort. L'avant-garde, précédée par des guides que l'on serre étroitement, abandonne Oadi-Bicha pour entrer dans une nouvelle vallée dont les eaux s'écoulent vers le premier torrent.

Poussé par ma nature voyageuse, qui me force à aller toujours en avant sans jamais regarder en arrière, j'avais pris place à côté des délils[1]. Le sol que nous parcourons nourrit un grand nombre d'arbres d'espèces variées, dont la hauteur et la verdeur annoncent la présence d'une eau souterraine qui pourrait facilement fertiliser cette terre féconde. Les montagnes doivent se refuser à toute sorte de culture; elles sont formées de craie et de terres calcaires entièrement calcinées par l'action du soleil. Cependant leur pied, composé de marne, d'argile et d'un peu de terre végétale, nourrit quelques arbres rabougris.

[1] Guides.

La plaine produit le mossouak, dont les Bédouins du Tehama font des brosses à dents, le nebac ou ziziphus-lotus, que mes lecteurs connaissent déjà; et les mimosas, avec leurs feuilles étroites, contrastent avec celles des asclépias.

Le terrain qui couvre les montagnes n'est qu'une couche superficielle jetée sur leur charpente. L'intérieur est composé de roches primitives; car les sommets les plus élevés, et que l'action de l'air ou de la pluie ont mis à nu, paraissent appartenir à cette formation.

La vallée cesse bientôt. Une petite plaine sablonneuse se présente avec quelques mimosas desséchés. Plus avant, ce sont encore de nouvelles vallées de la même nature, et on entre dans une gorge bordée de hautes montagnes coulées en un seul bloc de roche primitive. En débouchant par son extrémité, on a devant soi une plaine immense entourée par des chaînes de la même nature. Elle nourrit un grand nombre de mimosas poudreux, qui de loin paraissent autant de points jetés sur ce cercle, dont la circonférence présente des teintes noirâtres et un aspect désolé.

La nuit commençait à se répandre sur nous; elle enveloppe bientôt la plaine et les montagnes,

et jette sur l'ensemble du paysage un manteau uniforme. La lune, quoique naissante, aurait pu nous prêter sa blanche lumière; mais un nuage noir et dense comme une roche nous dérobait sa clarté. La troupe, qui marchait depuis midi, attendait avec impatience les chameaux qui portaient la provision d'eau, et les chefs, rassemblés autour des guides gardés à vue, les excitaient à nous bien conduire par l'appât d'une grande récompense.

Les étoiles, assez rares d'abord, se montrent en plus grand nombre, et leur clarté commune supplée à celle que la lune nous refuse. Cette partie du ciel contraste avec celle où le gros nuage noir apparaît toujours comme une île au milieu de l'Océan.

La troupe, après avoir vainement attendu les chameaux, se met encore en marche. Une torche est allumée au-devant des guides, l'armée imite cet exemple, elle éclaire de la même manière le front de chaque bataillon, et présente ainsi un signal aux hommes que la fatigue force à rester derrière ou à ceux qui se sont égarés.

Les montagnes du nord et de l'ouest avaient disparu; celles du sud, vers lesquelles nous marchions, nous apparaissaient de loin comme de grandes

ombres, cachées dans des ténèbres moins épaisses. Leurs masses compactes, coupées en forme de rempart, nous dérobaient le passage mystérieux qui devait nous introduire dans l'intérieur. L'uniformité de la plaine où nous cheminions, jointe à l'obscurité, permettait à peine au guide de distinguer le sentier d'où dépendait le sort de l'armée et le sien.

Bientôt le delil annonce qu'il n'est plus sûr de sa route. Nous sommes en pleine mer, et nous craignons d'avoir perdu la boussole. On donne au guide une demi-heure pour se reconnaître. Le pacha arrive lui-même, et, s'adressant à l'Arabe, il lui dit :

— Tu m'as assuré que tu connaissais le chemin comme celui de ta maison à la mosquée de ton village, et maintenant tu hésites?

— Ce maudit nuage noir, immobile comme un roc, a été mis là par le diable pour dérouter ton serviteur.

— Serais-tu un traître?

— Je te jure sur ma barbe et sur la tête de mon père, qu'il n'y a pas mauvaise volonté de ma part dans mon irrésolution.

— Peu m'importe : si dans dix minutes la route n'est pas trouvée, tu seras fusillé. Tu sais que ce sont là nos conditions?

— Je le sais. Mais une armée est une masse trop lourde pour l'aventurer sans être sûr de son fait. Laisse-moi aller pousser une reconnaissance, et je reviendrai lorsque j'aurai la certitude que je connais la bonne voie.

— Tu ne sortiras d'ici qu'avec l'armée à ta suite, ou bien tu y demeureras pour être fusillé.

C'en était fait de nous, si on avait accordé au guide sa demande; et, en supposant même qu'on l'eût fait accompagner, était-on sûr qu'à quelques pas, l'ennemi prévenu ne se trouvait pas en mesure d'enlever l'escorte?

Plusieurs chefs s'avancent près d'Ahmed, et le supplient de conserver sa vie et celle de l'armée. Un moment, je crus que cet homme s'était résigné d'avance à la mort pour sauver son pays; mais y a-t-il réellement aujourd'hui en Arabie un homme capable d'un pareil dévouement? Aux Thermopyles, trois cents hommes firent le sacrifice de leur vie : ne pourrait-il pas se trouver un Bédouin résolu au même sacrifice?

Pendant que j'étais en proie à ces réflexions douloureuses, les guides de l'arrière-garde arrivent. Ils se consultent avec Ahmed, et un moment après l'armée se remet en marche.

Au bout d'une heure, j'entendis le delil dire à l'adjudant-major, qui ne quittait pas ses côtés :

— Va annoncer au pacha que je suis sûr de mon chemin.

— Plaise à Dieu que tu dises la vérité! Tu peux t'attendre à une belle récompense ; mais comment être certain de ce que tu avances ?

— Tu dois y compter. Tu sais bien que ma vie en dépend.

— Mais je n'aperçois aucune trace de sentier.

— Ce n'est pas en regardant à mes pieds que je reconnais la route.

— Et sur quoi te bases-tu?

— Vois-tu devant nous cette masse de montagnes dont les sommets forment une ligne droite comme le bois d'une lance ?

— Oui.

— Mais n'aperçois-tu pas devant toi une légère dépression? ne vois-tu pas là des étoiles plus basses que celles qui sont à côté?.

— Oui.

— Eh bien! cette dépression annonce la gorge où l'armée doit s'engager pour trouver le bon chemin.

— Je vais faire prévenir le pacha.

— J'étais auprès du guide au moment de cette conversation, et à la fin mon cœur se dilata de plaisir.

Bientôt, en effet, la colonne s'engage dans un défilé. L'immense caravane se presse contre les flancs de roche de cette gorge; l'armée et les bagages, réunis en une seule masse, se dégorgent peu à peu, comme les eaux d'un lac qui s'écoulent sur le lit d'un fleuve resserré.

La vallée était couverte de nombreux mimosas desséchés ; plusieurs sentiers sont tracés sur la route, et les chutes des chameaux annoncent la présence d'un torrent que l'obscurité de la nuit ne permettait pas de distinguer. Le chemin est généralement uni; cependant on rencontre de temps en temps quelques inégalités de terrain que l'on signale de loin par des colonnes de feu allumées pour rendre le passage plus facile aux fourgons de l'artillerie, qui, depuis Bicha, sont attelés aux chevaux du train.

Il était près de minuit, et depuis midi, heure à laquelle nous étions partis de Héfa, la troupe n'avait pas encore bu. Six cents soldats environ étaient disséminés sur toute la route sans pouvoir se relever. Ici aucune expression ne serait assez forte

pour flétrir l'imprévoyance des chefs de l'armée. Ces pauvres militaires ne reçoivent ni viande ni pain frais; et cependant ils sont obligés d'endurer des souffrances atroces, qu'un général tant soit peu habile saurait leur éviter. Leurs chaussures de maroquin, vrais souliers de bal, sont presque entièrement usées, et il n'y en a plus dans les magasins de l'armée. Aujourd'hui quelques chameaux portent la provision d'eau nécessaire; on les laisse plusieurs heures en arrière, et on ne veut pas ordonner une halte pour les attendre. On dirait que les chefs ont l'intention de faire périr les hommes que le pacha d'Égypte a confiés à son neveu : un ennemi ne pourrait pas agir autrement.

Les Turcs soignent leurs chevaux bien mieux que leurs armes. Les mules des mahlems[1] mangent des fèves à belles dents, tandis que les soldats ont à peine de quoi vivre. Aujourd'hui on ne veut pas faire reposer l'armée, malgré ses souffrances atroces, et souvent on ordonne une halte par un soleil ardent, uniquement pour donner aux chefs le temps de boire le café et de fumer le narghilé.

Enfin la troupe reçoit la permission de se reposer. Chaque soldat se laisse tomber à la place où il se

[1] Écrivains attachés à l'armée.

trouve : il est impossible de parvenir à leur faire former les faisceaux.

THERMOMÈTRE.

Au soleil levant....................	20°
A midi..........................	34°
A minuit.........................	28°

10 août 1834. Suite de la vingt-cinquième journée de marche.

Au milieu de la confusion générale, il m'est impossible de retrouver mon domestique et mes bagages. Je me couche à terre sur un lit de sable, et j'attache mon cheval à un mimosa dont le tronc me sert aussi pour reposer ma tête. J'étais là depuis environ une heure, haletant de soif, mais la supportant courageusement, lorsque je vois arriver à côté de moi un Européen, que je reconnus à sa monture pareille à celle de Sancho-Pança.

Cet Européen était un jeune Piémontais, moitié infirmier, moitié sous-aide pharmacien. Il avait pour moi un attachement réel, à cause des petits services que j'étais à portée de lui rendre par mes rapports intimes avec M. Chedufau.

— Je suis charmé de vous rencontrer, me dit-il. Je vous reconnais toujours d'une manière infaillible.

— Pourquoi donc ?

— Parce que votre cheval, avec son habitude de lancer des coups de pied à tout autre qu'à son maitre, vous donne l'avantage de demeurer seul, tandis que vos compagnons sont pressés et foulés par la multitude.

— C'est vrai ; grâce à lui, je chemine toujours en pleine liberté et avec autant de facilité que si j'étais seul sur la route.

— Cependant votre cheval ne vous donne pas tous les avantages de mon modeste baudet ; car celui-ci porte dans mes besaces des provisions, et surtout une outre d'eau, marchandise précieuse par le temps qui court.

— Est-ce que vous la vendez ?

— Non ; je la conserve pour moi et pour vous, si vous en désirez.

— J'aurais garde de refuser.

— Laissez éloigner ces gens qui passent, et je vais vous en donner.

L'infirmier, prenant une outre dans ses besaces et la cachant avec précaution comme un honnête homme qui aurait une bourse bien garnie au milieu d'une bande de voleurs, me la présente en me disant : « Faites semblant de dormir ; appuyez votre tête

par terre, pressez les flancs de la zimzemie, l'eau montera d'elle-même dans votre bouche.

J'exécutai la prescription à la lettre, et j'allais lui rendre son outre, lorsqu'il me dit : « Gardez-la pour vous ; j'en ai une toute pareille dans mes khourdj[1]; seulement, dans l'occasion, je vous prie de ne pas oublier votre échanson. »

Cependant les chameaux chargés d'eau arrivent, et on la distribue à l'armée. M. Chedufau a fait relever, chemin faisant, six cents hommes que la soif avait anéantis. Lorsque ce médecin trouvait un de ces soldats, il lui disait :

— Lève-toi.

— Je ne veux pas me lever, répondait-il.

— Monte à chameau.

— Je ne veux pas monter à chameau.

— Bois.

— Je ne veux pas boire.

— Que veux-tu donc faire?

— Je veux rester ici, parce que je m'y trouve bien.

On était obligé de les enlever de force pour les faire mettre sur des chameaux. On dit que ceux qui meurent de froid ont une agonie délicieuse,

[1] Besaces.

en serait-il de même de ceux qui succombent par la soif?

Après une heure et demie de halte, l'armée se remet en marche. L'eau est encore très-éloignée. Plusieurs dromadaires du grand chérif prennent les devans; je pars avec eux. Ma zimzemie était épuisée : j'en avais fait part à quelques malheureux mourans de soif. Mes habits s'étaient déchirés aux épines des mimosas; j'avais reçu quelques coups de pied de cheval, que le mien avait rendus avec usure; ma monture était épuisée, j'avais hâte de gagner la station. Je chemine dans une gorge séparée de la précédente par un monticule qui divise le cours des eaux de pluie. Je m'engage dans un chemin creux, tortueux, et j'arrive sur les bords d'un petit torrent couvert d'un gravier formé par les débris des roches granitiques.

Plusieurs cavaliers d'Abdin-bey et de Mehemet-bey, et les Bédouins de Chérif-Mansour, retournaient sur leurs pas, portant avec eux des ghirbes d'eau destinées à l'infanterie. Ces Bédouins étaient partis avec nous de Héfa : après être arrivés à la station et y avoir pris quelques instans de repos, ils revenaient vers l'armée avec leurs outres sur les épaules, comme s'ils allaient faire une promenade d'agrément.

Plusieurs excavations pratiquées sur le lit du torrent dont je viens de parler m'annoncent le lieu où les Bédouins ont puisé l'eau. Le camp de la cavalerie était dressé non loin de là. Je descends de cheval, et Abdallah, esclave noir d'Ibrahim-Effendi [1], vient me présenter deux grandes coupes que je vide d'un seul trait. Je fais boire mon cheval, et je me couche à l'ombre d'un arbre en attendant l'arrivée du gros de l'armée. A dix heures du matin le tambour m'annonce la présence du nézam, qui venait de faire une étape de vingt-deux heures.

THERMOMÈTRE.

Le matin au lever du soleil.........	20°
A midi............................	30°
Au coucher du soleil..............	27°

11 août 1834. Séjour à Mélah.

Les chameaux qui sont restés trop en arrière ont été volés par les Bédouins ou ont succombé à leurs fatigues. Les charges de quelques-uns ont été rapportées par le caïmacam [2] du seizième régiment, mandé à cet effet ; mais ce n'est rien, si on le compare à ce qui est resté en route. Les Mograbins viennent de partir pour aller prendre tout ce qui

1 Médecin sicilien qui avait embrassé l'islamisme.

2 Lieutenant-colonel.

n'aurait pas encore été dérobé par les Arabes. Le pacha, les colonels, ont perdu une bonne partie de leur bagage. Quant à moi, j'en suis pour une paire de bottes, quelques hardes et pour ma provision de riz. Huit caisses de poudre manquent. Les gardiens ont été attaqués par un nombre supérieur de voleurs. Si ce désordre arrive parmi les tribus neutres, que sera-ce en pays ennemi ?

Plusieurs chameaux ont été volés au pâturage, parce qu'on n'avait pas envoyé une garde suffisante. Nous n'avons que pour cinq jours de vivres, et un ennemi intelligent pourrait faire périr l'armée toute entière sans tirer un seul coup de fusil. Si les gens d'Assir nous eussent attendus à cette station, et s'ils avaient pu défendre les abords de l'eau pendant quelques heures, c'en était fait de nous.

Le lieu où nous campons s'appelle Mélah; il est plus élevé que Bicha, et le climat y est moins chaud.

THERMOMÈTRE.

Le matin........................	19°
A midi............................	29°
Au soleil couchant................	27°

XXI

Meïah.—Minéralogie.—Etain.—Plomb.—Départ de Meïah.—Route.—Petite oasis ravagée.—Conversation avec Dossari.—Mograbis.—Forteresse.—Plantations.—Fortifications de montagne.—On brûle les dattiers.—Khadra.—Séjour.—Incertitude sur la route.—Boissons.—Espions.—Température.—Saquie.—Cimetière.—Tombes.—Máden.—Détails.—Température.—Une alerte.—Lettre d'Ali-Aoda, cheikh d'Oadi-Hamama.—Chekher.—Cavaliers ennemis.—Ali-Seteri.—Scorpions.—Limite du Hedjaz et de l'Assir.—Khalil.—Omar-Aga.—Chameaux.—Village.—Oadi-Hamama.—Singes.—Cavaliers d'Assir.—Température.

12 août 1834. Vingt-sixième jour de marche.

Au sud et au nord, les montagnes de Melah sont formées de grands blocs de granit décharné. La plaine est partout recouverte d'un gravier dont les couches noires sont mêlées avec un peu de terre végétale; et, grâce à cette circonstance, on aper-

çoit quelques arbustes et des touffes de hachich. A l'extrémité de l'ellipse formée par la plaine, on trouve un village d'où l'on prétend que sortent la plupart des voleurs qui suivent les traces de l'armée.

En me promenant hier, j'ai trouvé sur une montagne voisine du camp une pierre à laquelle adhérait un morceau d'étain très-pur. A Héfa, j'ai recueilli un échantillon qui renferme évidemment du plomb, et j'y ai rencontré du marbre, qui, sans être très-pur, pourrait devenir assez beau sous la main d'un habile ouvrier.

Dans la grande étape, j'ai remarqué en route des lièvres et des pintades.

Aujourd'hui j'ai couché en plein air, et je suis éveillé long-temps avant le jour. J'avais en face de moi la belle constellation d'Orion. Sa brillante ceinture, après avoir pâli aux premières lueurs de l'aube, venait de s'effacer complètement devant les rayons dorés d'un beau soleil levant. Les chameaux étaient prêts à partir, les soldats alignés se mettent en marche au signal du tambour.

Le chemin ne tarde pas à être encombré de mimosas. Les cavaliers du Caire, en guidant leurs chevaux à travers ce labyrinthe, se comparaient aux

nautoniers de la mer Rouge louvoyant au milieu des écueils dont leur route est parsemée. Plus loin, les montagnes sont formées de granit; des blocs énormes gisent sur le sol; et Dossari me disait qu'en observant ce site, on pourrait le prendre pour un parc d'artillerie dont les bombes et les boulets, d'une dimension énorme, seraient jetés pêle-mêle en attendant la main qui doit les disposer d'une manière convenable. Ces roches sont en granit secondaire.

La route, tracée sur une succession de petits bassins séparés par des montagnes, présente partout l'aspect de la plus affreuse désolation, et jette dans vos ames une impression de tristesse et même de frayeur. C'est à peine si l'on aperçoit quelques rares arbustes rabougris au fond des vallées, où l'eau est retenue par une couche de roche qui lui ferme tout passage. Aux trois quarts de la route s'élèvent quelques asclépias solitaires, et des plantes aromatiques croissent dans les vides qui possèdent un peu de terre végétale.

Cependant, après avoir franchi une montagne dont la charpente ressemble à la carcasse d'un animal décharné, on aperçoit à ses pieds une vallée où se reposent de frais mimosas; et, un peu plus

loin, on découvre un groupe de jeunes palmiers, dont la vue est pour le voyageur un indice presque certain de la présence d'une source. Bientôt une potence, où l'on a fixé une poulie, vous indique une saquie. Une petite oasis, arrosée par trois puits, a été créée en ce lieu par la patience et le travail des Bédouins. Ces champs sont couverts de bercim[1] et d'un doura[2] verdoyant. Tous les chevaux s'abattent avec avidité sur cette curée; et comme les plantations étaient destinées à disparaître, je lâche la bride au mien sans scrupule, afin qu'il puisse en prendre sa part.

— D'où vient, demandai-je à Dossari, que les Bédouins ont laissé leurs champs à notre disposition sans profiter eux-mêmes de ce qui allait devenir notre proie?

— Dans toutes les expéditions dirigées contre l'Assir, l'armée n'était jamais passée par cette route. Ces Arabes ne s'attendaient pas à notre visite.

— Ils savaient cependant que nous étions à Melah.

— Leurs espions nous suivaient depuis Bicha.

— Alors, pourquoi n'ont-ils pas fait leurs dispositions d'avance?

[1] Trèfle.

[2] Holcus.

— Ils espéraient toujours que nous suivrions une autre voie; mais dès que le cri d'alarme a été donné, ils ont confié à leurs chameaux les femmes, les enfans, les vieillards et ce qu'ils avaient de plus précieux, et le chemin a disparu sous leurs pas agiles.

— Voilà des Mograbins qui conduisent des bœufs; ce sont sans doute ceux des Bédouins?

— Ces cavaliers ont la faculté de sentir de loin l'odeur d'un ennemi en fuite et malheureux. Les Arabes n'ont pas eu le temps de rassembler leurs bestiaux, qui étaient épars dans les pâturages; leurs écuries sont encore chaudes, et on aurait pu atteindre facilement la colonne fugitive, si on avait connu la direction qu'elle a prise.

A côté des saquies, on aperçoit un torrent desséché; après l'avoir laissé derrière, on découvre devant soi une forteresse bédouine, qui vient à peine d'être terminée, et que l'on n'a pas eu le temps d'environner d'un fossé. Ses murailles, hautes de quinze pieds, sont dominées par une tour carrée, soutenue par une forte encoule. Non loin de là, on voit trois saquies entourées de champs cultivés et d'une plantation de jeunes palmiers : plus haut, ce sont des dattiers vigoureux et en plein rapport.

Les montagnes voisines sont couronnées de deux tours en aussi bon état que la forteresse, et couvertes de ces petites murailles en pierre sèche, derrière lesquelles les Bédouins ont coutume de se poster pour être à couvert au moment où ils ajustent l'ennemi. Ces murs ont tous la forme d'un demi-cercle ou d'un fer à cheval. On prétend que les gens d'Assir avaient résolu d'abord d'attendre l'armée dans cette position.

Des colonnes de fumée qui s'élèvent dans les airs annoncent un incendie. On a mis le feu aux dattiers, et ce sont les levriers de Chérif-Mansour qui se sont chargés de ce soin. Cette mesure a été ordonnée par le pacha, lorsqu'on a su que les gens de ce village, réunis à ceux des environs, avaient fourni à l'Assir quatre cents hommes de cavalerie.

13 août 1834. Séjour à Khadra.

Cette station se nomme Oadi-Khadra ou la vallée verte. Ce matin on a achevé de brûler les palmiers séculaires qui avaient résisté aux premières tentatives d'incendie. Naguère les cultivations du pays étaient très-bornées ; mais depuis deux ou trois ans, on les avait étendues dans le sens de la vallée. La plupart des arbres étaient très-jeunes,

les saquies nouvellement construites, et tout cela sera ruiné pour long-temps. Les hommes et les animaux ont beaucoup souffert pendant l'étape, et nous sommes arrivés bien à propos dans cette belle oadi.

La route que nous suivons est inconnue au pacha. Les Bédouins de l'armée la connaissent bien ; mais ils ne peuvent pas affirmer que l'eau soit partout assez abondante pour suffire à une aussi nombreuse réunion d'hommes. Deux chemins conduisent d'Oadi-Khadra à Oadi-Chaaran. L'un est direct, et l'eau ne s'y trouve qu'à de grandes distances; l'autre est long, mais les puits y sont plus rapprochés. Les Bédouins de Chérif-Mansour ont pris les devans. Ils doivent recueillir des informations exactes. Leur réponse n'est pas encore parvenue au camp; on pense qu'elle arrivera dans la nuit.

Deux espions, qui étaient partis de Bicha pour surveiller les mouvemens de l'ennemi, viennent de retourner au camp. Ils assurent que les gens d'Assir se sont fortifiés à Oadi-Chaaran, où ils nous attendent de pied ferme. D'un autre côté, les chérifs, qui se croient bien informés, assurent qu'on ne tirera pas un seul coup de fusil.

Le terrain de la vallée de Khadra est fertile, et celui des montagnes pourrait être facilement cultivé.

THERMOMÈTRE.

Au soleil levant....................	19°
A midi...........................	33°
Au soleil couchant.................	27°

14 août 1834. Vingt-septième jour de marche.

La réponse de Chérif-Mansour est arrivée dans la nuit. Ses Bédouins s'occupent à creuser des trous sur le lit d'un torrent pour mettre l'eau à découvert. Au lever du soleil, l'avant-garde se met en marche. Nous avons suivi jusque au-delà de la forteresse la route que nous avions faite hier. A cette distance, nous avons quitté Oadi-Khadra pour prendre une nouvelle vallée, dont le terrain paraît très-fertile. Elle est abondamment pourvue d'eau, et le sol est recouvert d'herbes vertes, surtout au bord du courant, qui ordinairement est sablonneux et stérile. Nous nous trouvons bientôt en présence d'une ancienne saquie, dont l'ouverture est ombragée par les branches d'un cyprès-pin, dont le tronc sort de l'intérieur du puits. On aperçoit au loin des groupes de dattiers épars, et des

figuiers noircis par l'incendie que les Bédouins envoyés en avant avaient voulu allumer.

Non loin des palmiers s'élève un cimetière, que ses hautes tombes font ressembler aux maisons d'un village. Ces tombes sont d'une forme étrange, et jusqu'ici je n'en ai pas aperçu de semblables. La dernière demeure des morts est entourée d'un rectangle, formé par quatre murs de six pieds de haut, et surmontée d'un toit de pierre supporté par des troncs de palmiers. Une petite ouverture, pratiquée vers le côté où se trouvent les pieds, laisse pénétrer la vue dans l'intérieur.

Comme celles de tous les cimetières du monde, ces tombes sont d'inégale grandeur, selon qu'elles recouvrent les cendres d'un mort vulgaire ou d'un cheikhr important.

Une montagne qui s'élève à côté du cimetière est couverte de ces murs de pierres, fortifications passagères établies par les Bédouins, et que nous avons déjà rencontrées à Oadi-Khadra. De village, on n'en voit pas. Cependant ces tombes nombreuses annoncent qu'une population considérable habitait jadis cette contrée. Je demandai à un Bédouin de Bicha la raison de cette solitude actuelle. Voici ce qu'il me répondit :

— Autrefois, la vallée où nous campons était couverte de nombreux dattiers et de belles cultivations. La population qui la cultivait a été obligée de l'abandonner à cause du manque de pluie, qui, pendant quatre ans, a pesé sur ce malheureux pays.

— Quel est le nom de cette vallée?

— Les Bédouins l'appellent Oadi-Mâden. Derrière la montagne, on trouvait jadis un village nommé Mahamla; il est aujourd'hui à moitié ruiné: cependant, de temps en temps, les pasteurs en font leur demeure provisoire. Mâden n'est que le nom du site que nous occupons, la vallée entière se nomme Oadi-Erjab.

— D'où vient qu'il est resté si peu de palmiers?

— Ils furent emportés par une inondation terrible, qui survint après les quatre années de sécheresse dont je vous ai déjà parlé. Oadi-Erjab n'a jamais été habitée par une population absolument fixe. Ses Bédouins vivaient sous des tentes et s'établissaient ici seulement pendant le temps nécessaire pour semer les terres et faire les récoltes.

Plusieurs montagnes qui forment le lit du torrent sont recouvertes d'une assez forte couche de

terre argileuse propre à la culture. Le pic le plus élevé ressemble à une mosaïque, tant il abonde en échantillons de minéralogie. Des tombeaux cachés par un amas de pierres sont perchés sur les sommets les plus élevés. Les Bédouins de cette contrée ont l'habitude d'enterrer les morts sur les cimes des montagnes ou la crête des collines, afin de les mettre à l'abri du ravage des inondations. Depuis Héfa jusqu'à Mâden, le chemin est parsemé de tombeaux où reposent les cendres de certains marabouts vénérés qui sont morts loin de toute habitation.

THERMOMÈTRE.

Au soleil levant....................	18°
A midi...........................	33°
Au soleil couchant..................	28°

15 août 1834. Vingt-huitième jour de marche.

Cette nuit, des voleurs, qui ignoraient sans doute les dispositions prises pour la garde d'un camp bien organisé, s'avançaient furtivement pour tâcher de faire main basse sur quelque objet; mais le fatal *qui vive?* les a arrêtés tout court, et quelques coups de fusil ont été échangés avec les postes avancés. Les Bédouins de Chérif-Mansour remplissent l'air de cris de guerre aigus et perçans, et qui cependant

— Autrefois, la vallée où nous campons était couverte de nombreux dattiers et de belles cultivations. La population qui la cultivait a été obligée de l'abandonner à cause du manque de pluie, qui, pendant quatre ans, a pesé sur ce malheureux pays.

— Quel est le nom de cette vallée?

— Les Bédouins l'appellent Oadi-Mâden. Derrière la montagne, on trouvait jadis un village nommé Mahamla; il est aujourd'hui à moitié ruiné : cependant, de temps en temps, les pasteurs en font leur demeure provisoire. Mâden n'est que le nom du site que nous occupons, la vallée entière se nomme Oadi-Erjab.

— D'où vient qu'il est resté si peu de palmiers?

— Ils furent emportés par une inondation terrible, qui survint après les quatre années de sécheresse dont je vous ai déjà parlé. Oadi-Erjab n'a jamais été habitée par une population absolument fixe. Ses Bédouins vivaient sous des tentes et s'établissaient ici seulement pendant le temps nécessaire pour semer les terres et faire les récoltes.

Plusieurs montagnes qui forment le lit du torrent sont recouvertes d'une assez forte couche de



terre argileuse propre à la culture. Le pic le plus élevé ressemble à une mosaïque, tant il abonde en échantillons de minéralogie. Des tombeaux cachés par un amas de pierres sont perchés sur les sommets les plus élevés. Les Bédouins de cette contrée ont l'habitude d'enterrer les morts sur les cimes des montagnes ou la crête des collines, afin de les mettre à l'abri du ravage des inondations. Depuis Héfa jusqu'à Mâden, le chemin est parsemé de tombeaux où reposent les cendres de certains marabouts vénérés qui sont morts loin de toute habitation.

THERMOMÈTRE.

Au soleil levant....................	18°
A midi...........................	33°
Au soleil couchant.................	28°

15 août 1834. Vingt-huitième jour de marche.

Cette nuit, des voleurs, qui ignoraient sans doute les dispositions prises pour la garde d'un camp bien organisé, s'avançaient furtivement pour tâcher de faire main basse sur quelque objet; mais le fatal *qui vive?* les a arrêtés tout court, et quelques coups de fusil ont été échangés avec les postes avancés. Les Bédouins de Chérif-Mansour remplissent l'air de cris de guerre aigus et perçans, et qui cependant

mée sera harassée de fatigue et mourante de soif, à cause de la grande distance qui sépare la vallée de la station précédente. Ils prétendent aussi que les positions prises par les ennemis sont formidables, et peuvent rendre facilement le lit du torrent inabordable.

A cette nouvelle, Ahmed-Pacha réunit dans sa tente plusieurs Bédouins importans. Presque *tous* les membres de ce conseil improvisé témoignent quelque crainte de ces dispositions; mais Ali-Séhéri, dont nous avons parlé à Bicha, a pris la parole, et a dit : « Je connais parfaitement la route d'ici à Hamama, les positions dont on parle n'ont rien qui doive effrayer. Partout la cavalerie et l'artillerie pourront manœuvrer sans obstacle. Quand même le village de Hamama serait gardé par une armée, il serait très-facile d'aborder le torrent plus haut ou plus bas, et les troupes trouveront toujours le moyen de se désaltérer abondamment. Enfin, a-t-il ajouté, je connais très-bien la tactique des Bédouins d'Assir, et ils ne viendront jamais s'exposer sur la route que nous allons parcourir aujourd'hui et demain.

Un moment avant de partir, j'ai trouvé sur mon tapis un scorpion de moyenne taille et de couleur

noire mêlée de vert. Un instant après, j'en découvre un nouveau d'une prodigieuse grosseur ; il est d'un blanc jaunâtre, et sa piqûre est ordinairement mortelle.

A midi, le camp se met en marche : nous prenons la direction du sud, et après avoir dépassé le torrent, qui va sans cesse en s'agrandissant, nous entrons dans une plaine couverte d'arbres de mossouak. A quelques pas du torrent on trouve une saquie qui forme la limite de séparation entre l'Assir et le Hedjaz. L'horizon est borné par de petites collines noires : lorsqu'on les a franchies, on entre sur une nouvelle plaine semblable à la première.

Ce pays possède beaucoup de lièvres, que les cavaliers s'amusent à poursuivre. Bientôt l'armée se répand sur une magnifique *sahal*[1], qui a environ six lieues de diamètre. Elle est recouverte d'arbres épineux et de hachich vert. Le terrain serait propre à la culture ; et quoique l'eau manque à la surface, on s'en procurerait facilement en creusant des saquies. Nous arrivons à l'extrémité de la plaine ; et, pour éviter la confusion que la nuit allait répandre dans les bagages, nous nous arrêtons

[1] Plaine.

au pied des montagnes où nous devons nous engager demain.

Toute la ligne est disposée en un triangle, ouvert à l'un des angles pour laisser une passe aux chameaux de transport. Lorsqu'il n'y a plus en dehors ni hommees, ni chevaux, ni munitions, le triangle se ferme, et présente de tout côté une muraille hérissée de fer. Quoique ce lieu ne possède ni source ni puits, les troupes n'ont pas eu beaucoup à souffrir, parce que les chameaux chargés d'eau se sont tenus toujours à portée.

Cette station se nomme Khalaïl.

THERMOMÈTRE.

Au soleil levant....................	16°
A midi...........................	32°
Au soleil couchant................	26°

16 août 1834. Vingt-neuvième jour de marche.

Les troupes ont bivouaqué pendant toute la nuit. Vers le matin, des grands feux ont été allumés sur toute la surface du camp pour suppléer à la clarté du jour, qui ne paraissait pas encore. Les Bédouins découpent la viande des chameaux morts. Ils la jettent par gros morceaux au milieu des flammes, et la mettent dans leur carnier après avoir pris un à-compte.

Aux premières lueurs de l'aube, les bagages étaient sur le dos des chameaux, l'armée commence à s'ébranler. Chaque fois que nous quittons une station, on oublie toujours quelques objets sur les lieux où l'on a bivouaqué, et les Bédouins des tribus voisines viennent s'en emparer. Tout homme qui a le sens commun doit préférer voir ces objets devenir leur propriété plutôt que de se consumer en pure perte sur un sol désert.

Aujourd'hui, quatre Bédouins étaient venus à Khalaïl après notre départ. Omar-Aga, bachaouch du pacha, brave autant qu'un homme puisse l'être, et brûlant de se montrer utile, même lorsqu'il n'en résulte aucun profit pour personne, s'était embusqué derrière une haute touffe de buissons pour attendre la visite des maraudeurs.

Au moment où il les a vus occupés à ramasser les objets oubliés, il a fondu sur eux comme un trait. Grâce à la vigueur de son cheval, il en a atteint deux, qu'il a abattus avec ses pistolets, et leur a enlevé les oreilles pour preuve de sa victoire. Un troisième a été fait prisonnier, et mis sous la garde de son domestique. Le quatrième, pour rendre sa marche plus légère, avait jeté un jourab [1] de

[1] Outre.

dattes qu'il portait sur ses épaules ; et, grâce à cette précaution, il est parvenu à échapper à la fureur du vieux janissaire.

Omar a conduit sa capture au pacha.

— Effendina [1], lui a-t-il dit, je vous ai délivré ce matin de trois ennemis, et si le quatrième est loin d'ici, ce n'est pas ma faute. Ces Bédouins étaient des partisans de l'Assir, des espions dangereux envoyés par Aït-Ibn-Mereï ; vous devez sentir aussi bien que moi toute l'importance de mon fait d'armes. Voici les oreilles de ceux que j'ai tués ; voilà le prisonnier que j'ai fait : je lui ai conservé la vie afin que vous puissiez obtenir de lui quelque révélation.

— Tu t'es comporté en brave Osmanli, a répondu le pacha. Fais-toi compter par mon caissier cent cinquante piastres, que je te donne en récompense de ton dévouement.

Lorsqu'un chameau succombe, les soldats le dépècent avec leurs briquets avant qu'il soit mort ; ils remplissent leurs sacs avec la viande, et la conservent précieusement pour la faire rôtir au

[1] C'est le nom que les gens attachés au pacha donnent à leur maître. Les inférieurs et les Européens d'un caractère peu indépendant emploient aussi le même titre quand ils s'adressent à lui.

lieu de la station. Ordinairement il s'élève des disputes pour la possession du foie, qui est considéré comme la partie la plus délicate de l'animal.

Les Bédouins dont les chameaux refusent de se lever pour marcher leur jettent des broussailles sous le ventre et y mettent le feu; si leur bête ne se dresse pas lorsqu'elle sent la flamme lui brûler la peau, on peut la considérer comme perdue; si, au contraire, son refus provient de la paresse ou de la mauvaise volonté, il est impossible qu'elle endure cette épreuve sans se relever.

De quelque côté que l'on tourne ses regards, l'œil attristé n'aperçoit que des montagnes stériles, nues, décharnées, déchiquetées, qui ne présentent pas la moindre trace de végétation. Ces chaînes, quoique d'une forme assez continue, sont dominées de temps en temps par des pics élevés, formés de roches énormes privés de toute terre végétale.

Souvent ces pics présentent des grottes naturelles, où les hommes et les chameaux peuvent entrer afin de se mettre à l'abri de la chaleur du jour. Les Bédouins, toujours infatigables, s'amusent à escalader de bloc en bloc la cime des pics, et leur silhouette se dessine gracieusement sur le fond azuré

du ciel, tandis que le fellah, pesamment chargé de son attirail militaire, marque par les gouttes de sueur qui ruissellent de son front, le chemin où il est passé.

Nos guides et le cheikhr qui était venu faire sa soumission à Khadra nous avaient annoncé pour aujourd'hui une vallée fertile et ombragée par des arbres magnifiques. A voir l'horizon tel qu'il se dessinait devant nous, je me demandais où pouvait se trouver cette oadi si bien favorisée par la nature. Au moment où je cherchais la solution de ce problème, je vois se dresser devant moi deux palmiers élégans, avant-garde de ceux qu'on nous avait promis à la station.

Je hâte le pas de mon cheval, et je ne tarde pas à découvrir un village situé à quelques pas des deux palmiers : les Bédouins me disent qu'il se nomme Khalaïl, comme le lieu où nous avons campé pendant la nuit. Khalaïl est entouré de palmiers, de cotonniers, et de hautes vignes à échalas. Ses maisons, élevées et percées de meurtrières, affectent la forme d'une pyramide quadrangulaire tronquée. Une tour cylindrique, terminée par une flèche conique, domine toute cette petite oasis, que les habitans ont abandonnée à cause du passage de l'armée.

Arrivé par le travers de Khalaïl, mon œil plonge sur la délicieuse Oadi-Hamama, la plus belle que j'aie vue jusqu'ici. J'étais arrivé à la station avec les Bédouins de l'avant-garde, et j'eus tout le temps nécessaire pour l'examiner à mon aise.

Le village de Hamama est bâti sur les deux rives du torrent; ses maisons sont isolées, et chacune d'elles est un fort qui peut soutenir un siége, preuve manifeste de la permanence de la guerre dans ces contrées. Elles sont toutes construites dans le même genre que celles de Khalaïl : leurs murs sont en pierres sèches, dont les interstices ont été comblés par des cailloux pris sur les bords de l'oadi. La porte a cinq pieds de haut sur un de large; elle est formée d'un seul tronc de palmier équarri avec la hache, et posé à la moitié de l'épaisseur du mur. Les fenêtres sont très-étroites et environnées d'un cadre de petites pierres de quartz d'une blancheur éclatante. La tour-maison est toujours surmontée d'une terrasse, et à son pied elle est souvent environnée de petites bâtisses basses et d'une forme régulière, où les maîtres renferment le produit des récoltes et les bestiaux.

Une colonne de dattiers s'élève sur chaque rive du torrent, et dérobe à ceux qui se trouvent sur

son lit l'aspect effrayant des montagnes au milieu desquelles il se trouve placé. Les cultivations de doura, les cotonniers, les figuiers, les vignes, les saules, se marient à la verdure du bercim; et votre œil, fatigué de la stérilité du désert, ne trouve ici qu'une belle végétation à admirer. Les saquies se composent d'une simple excavation pratiquée sur le bord du torrent. L'eau, recueillie au moyen d'une charpente à bascule, se répand sur les terres dans des canaux d'irrigation : elle se trouve à un pied au-dessous du sol.

Le lit du torrent, couvert d'un sable très-fin, est si uni, et d'une largeur si égale, qu'on dirait un canal desséché tracé par la main de l'homme. Les montagnes voisines sont en granit de formation secondaire. L'Oadi-Hamama va joindre celle de Bicha vers le nord, et ses eaux s'écoulent dans cette direction.

Depuis Bicha jusqu'à Hamama, nous avons rencontré journellement des singes sur notre route. Les maisons de cette station en sont remplies. Les dattiers de cette vallée sont d'une hauteur prodigieuse; mais leurs fruits ne sont pas aussi bons que ceux des arbres de Bicha.

Les cavaliers d'Assir, qui étaient en observation

dans les environs, s'étaient avancés du côté de Khalaïl. Arrivés à moitié chemin, ils ont aperçu une immense colonne de poussière soulevée par le vent, et ils ont pris la fuite, croyant que c'était l'armée égyptienne qui s'avançait de ce côté.

Le nézam arrive en ce moment à Hamama. Il est disposé en neuf bataillons. Les compagnies sont séparées par une grande distance, afin de donner aux Arabes une haute idée des forces de l'expédition. Les habitans du village montrent la tête par-dessus les terrasses de leurs maisons, et contemplent avec effroi les uniformes rouges des Égyptiens.

On rompt les rangs. Les soldats se hâtent de grimper sur les dattiers; les champs de bercim et de doura sont moissonnés en un instant par les chameliers et les cavaliers. Les portes des maisons allaient être enfoncées, et on avait commencé à tirer quelques balles contre les serrures pour pénétrer dans l'intérieur. Les Bédouins de Chérif-Mansour en étaient venus aux mains avec ceux de l'oadi; le pacha et le grand chérif sont obligés de se rendre en personne sur les lieux pour apaiser le tumulte.

Depuis Bicha, les nuits deviennent tous les jours

plus froides et plus humides, et le ciel se voile de temps en temps de nuages. De Mâden à Khalaïl, nous avons supporté la pluie pendant une demi-heure ; et en arrivant à Hamama, l'eau contenue dans le creux des rochers annonçait que l'orage était parvenu jusqu'ici.

THERMOMÈTRE.

Au soleil levant	14°
A midi	30°
Au soleil couchant	26°

XXII

Départ d'Oadi-Hamama.— Mahamla-el-Soughayr.— Mahamla-el-Kébir. — Thermomètre. — Bivouac. — Plantes. — Oadi-Chaaran. — Bédouins pasteurs. — Bédouins cultivateurs. — Température. — Départ d'Oadi-Chaaran. — Iaufour. — Tombeaux. — Ruines. — Chéléia. Conversation avec Dossari.— Détails sur Aït.— Un espion de Dossari. — Lettre de Mohammed-Ibn-Abdallah. — Nouvelles de l'ennemi. — Chérif-Barakat. — Tribu d'Iam. — Tauni. — Vivres. — Température. — Exercice à feu. — Détails sur les cavaliers Mograbins.

17 août 1834. Trentième jour de marche.

Il avait été décidé en route que nous séjournerions quelque temps à Hamama pour réunir les vivres nécessaires à la subsistance de l'armée, et afin de donner aux troupes un repos dont elles ont besoin puisqu'elles doivent être prêtes à se présenter bientôt

devant l'ennemi qu'elles sont venues chercher de si loin. Cette résolution avait été prise lorsque l'on croyait les gens d'Assir campés à Oadi-Chaaran; mais comme ils sont plus éloignés qu'on ne le supposait d'abord, il a été arrêté que l'on se porterait immédiatement en avant, afin de profiter des dissensions qui se sont, dit-on, manifestées dans le camp ennemi.

A midi, l'armée quitte Oadi-Hamama : *elle suit* lentement la trace des dromadaires montés par les Bédouins, dont le nombre grossit tous les jours. Ici, comme presque partout, les montagnes se composent de granit secondaire, les bas-fonds sont sablonneux et couverts de mimosas ou de mossouaks. Au bout d'une heure, nous retombons sur le lit de la vallée que nous venions d'abandonner, et que nous n'avons pas suivie à cause de ses nombreux détours.

Terrain sablonneux sur le lit de la vallée, eau cachée sous le sable et que votre cheval fait jaillir sous les pieds, verts étels, plantations de doura et de deukhoun, vignes où se balancent mollement des grappes de muscat blanc, amandiers, pêchers couverts de fruits nombreux, saquies ombragées par des saules, bords du torrent émaillés d'une

riante pelouse, maison en forme de tour, dont la vue vous rappelle les cheminées des hauts fourneaux d'Europe, maisons plus grandes abandonnées par les habitans.

L'oadi se subdivise bientôt en deux branches: l'une est couverte d'une fraîche végétation; l'autre ne renferme que du sable et des rochers stériles. Au point de partage s'élève une colline en pain de sucre. Le pied est entouré d'une muraille et le sommet défendu par une haute tour. Cet ensemble, tapissé de vignes, de figuiers, n'est fréquenté maintenant que par des pigeons et des tourterelles, qui sont devenus possesseurs de ce lieu depuis que les Bédouins l'ont abandonné.

Cette station, où nous allons camper, se nomme Mahamla-el-Sougayr (Mahamla le petit), pour la distinguer de celle où nous nous sommes établis hier, qui, outre le nom de Hamama, prend aussi celui de Mahamla-el-Kébir (Mahamla le grand). Cette vallée nourrit une grande quantité d'oiseaux semblables aux pigeons: leurs plumes sont jaunes sous le ventre, vertes sur le dos, et azurées vers le haut des ailes; les Bédouins les appellent hamam, et c'est pour cette raison que les Arabes désignent l'oadi sous la dénomination de Hamama.

Ces oiseaux viennent voltiger autour du camp: les chérifs s'amusent à les tuer à coups de balles, et dès que l'un d'eux est tombé, un esclave se hâte de le ramasser, pour lui couper la tête avant qu'il soit complètement mort. Sans cette cérémonie, un musulman se garderait bien d'en manger. Des hirondelles blanches, à l'exception des ailes qui sont d'un beau noir, décrivent des courbes devant les Arabes comme pour les défier : les Européens dont les fusils sont chargés avec du plomb peuvent seuls les faire repentir de leur témérité.

THERMOMÈTRE.

Au soleil levant....................	15°
A midi..........................	28°
Au soleil couchant................	26°

18 août 1834. Trente-unième jour de marche.

Une demi-heure avant le jour les sentinelles ont quitté les lieux élevés où elles avaient été placées pendant la nuit, et sont rentrées dans les rangs de l'armée prête à abandonner le bivouac. Nous avons pris celle des deux branches de la vallée que personne n'aurait voulu suivre; c'est celle qui n'est remarquable que par sa stérilité. Nous arrivons à son extrémité en peu de temps, nous parcourons

successivement des collines granitiques et de petites plaines couvertes d'arbres et de verdure.

La route possède plusieurs plantes intéressantes: ce serait une bonne fortune pour un botaniste de métier; quant à moi, qui ai fait très-peu d'études dans cette direction, voici celles que j'ai reconnues:

Deux espèces de filipodes.

Taraxacum.

Lactua-scariola.

Figuiers sauvages peu élevés, à feuilles très-petites, à troncs nombreux et flûtés.

Au moment où je contemplais avec ravissement une fleur rouge à cinq pétales qui sortait d'une tige cramponnée dans les fentes d'une roche de granit, un long cri poussé par les Bédouins m'annonce la belle, la célèbre Oadi-Chaaran tant vantée par les Arabes.

Les habitans de cette vallée, peu confians dans les dispositions bienveillantes du pacha, avaient abandonné leurs foyers. Depuis quelque temps nous sommes à même de nous convaincre des grands avantages que les Bédouins errans retirent de leur manière de vivre. Chaque fois que nous sommes passés sur le territoire d'une tribu nomade, nous l'avons trouvé parfaitement désert, les Arabes avaient transporté leur camp et toute leur fortune

quelques lieues plus loin, et, certains de n'avoir rien à perdre, ils n'ont pas eu besoin de venir courber la tête devant le pacha. Les populations fixes, au contraire, sont invinciblement attachées au sol. Si elles quittent leurs demeures, tout est ravagé et pillé par l'armée; si elles y restent, elles doivent se dépouiller de leur fortune pour payer des contributions et se reconnaître tributaires de Mohammed-Ali. Il est facile de comprendre maintenant pourquoi les pasteurs se considèrent comme d'une nature supérieure à celle des cultivateurs.

Je ne donnerai pas ici la description de la belle Oadi-Chaaran [1]. Sous le rapport agricole et pittoresque, elle est infiniment supérieure à ce que nous avons vu jusqu'ici. La population est beaucoup plus nombreuse et plus guerrière que celle d'Oadi-Mahamla. Cette vallée est un joyau convoité de tout temps par les conquérans arabes, et Ali d'Assir l'avait, quoique avec peine, soumise à sa domination.

Ce matin, quinze cavaliers, mandés comme explorateurs par Aït-Ibn-Mereï, se trouvaient à Oadi-Chaaran. Ils se sont empressés de partir avant notre arrivée, et sont allés donner à leur maître des nouvelles de ses ennemis.

[1] Elle se trouvera dans un nouvel ouvrage que je publierai plus tard.

THERMOMÈTRE.

Au soleil levant	14°
A midi	27°
Au soleil couchant	25°

19 août 1834. Trente-deuxième jour de marche.

En arrivant à Oadi-Chaaran, j'avais trouvé un marché tout installé. On y vendait des dattes, des raisins, des pêches, des figues, etc.; c'étaient les Bédouins de Chérif-Mansour, qui, après s'être gorgés des fruits de la vallée, s'étaient transformés en marchands pour vendre ce qui leur restait. Accablés de souffrances et de privations inouïes, nous avons savouré avec joie des fruits aussi délicieux. Tous ceux qui avaient quelques par as dansleur poche s'en délivraient avec empressement.

La vallée de Chaaran, si belle, si fraîche la veille, avait vu ses champs encore verts dévorés par les chameaux et les chevaux de l'armée. La charpente des tours et des maisons avait été arrachée par les Bédouins pour faire rôtir la chair des animaux qui avaient succombé de fatigue ou de maladie. Les *delou*[1] de cuir étaient suspendus sur les saquies solitaires, les canaux d'irrigation desséchés, les ar-

[1] Sceau de cuir dont on se sert pour puiser l'eau.

bres dépouillés de leurs fruits et de leur feuillage, les champs moissonnés et ravagés.

Quelques propriétaires, plus hardis que les autres, apparaissaient de temps en temps sur le sommet des montagnes voisines. Ils observaient avec tristesse les progrès du pillage, et semblaient craindre de voir la stérilité du désert envahir leur propre territoire. Ils durent voir avec joie la colonne barbare quitter ces lieux, où son passage n'était marqué que par des ruines, et écouter avec bonheur les derniers bruits de la caravane guerrière disparaissant à l'horizon.

Chérif-Mansour avait pris les devans, et marquait la route de loin aux troupes régulières. Ses nombreux dromadaires emportaient avec insouciance leurs cavaliers armés de longues lances ornées d'un bouquet de plumes d'autruche, et le nezam, s'abaissant ou s'élevant selon les sinuosités du terrain, s'annonçait de loin par ses baïonnettes, qui réfléchissaient comme un miroir les rayons du soleil.

La caravane franchit une vallée sinueuse plantée de quelques arbres épineux; elle dépasse des collines arides et pierreuses, et s'enfonce, à deux reprises différentes, sur le lit de torrens ombragés

par des cyprès pins. Plus loin, nouvelles collines, nouvelle stérilité. Du haut de la dernière hauteur, on voit à quelques pas de soi la fraîche vallée d'Ianfour, avec ses maisons ruinées, ses tours délabrées, et les vestiges d'un immense camp couvert de beaux et de modestes mausolées.

Ianfour est une belle oadi plantée d'une triple forêt de cyprès pins; mais son humidité et sa fraîcheur déterminent souvent des fièvres épidémiques, qui reparaissent toutes les années à la même époque. L'ancienne population de ce pays, décimée par ce fléau, a dû transporter ailleurs ses pénates, et abandonner les tombeaux où reposent les cendres de ses pères[1].

Le site d'Ianfour se compose d'un grand ellipse renfermé entre des montagnes dont le sommet est couronné d'une immense muraille ruinée, qui a dû servir à abriter un camp, ou qui a été le théâtre d'une sanglante bataille, car le terrain environnant est tout couvert de petits tombeaux en pierres sèches. Vers le milieu de l'ovale, s'élevait jadis une forteresse carrée, divisée intérieurement en salles rectangulaires, où se tenaient les soldats de la gar-

[1] Ces fièvres sont intermittentes; elles enlèvent le malade au troisième ou au quatrième jour.

nison. Aujourd'hui elle n'offre que des ruines. Le torrent d'Ianfour, dans son cours capricieux, contourne presque entièrement le pied de la montagne où existait cette forteresse, et se ramifie en trois branches, qui s'écoulent dans une direction différente, selon l'abondance des eaux.

Lorsque les Bédouins de ce lieu enterraient un de leurs compatriotes, ils mettaient le défunt dans une fosse peu profonde, et la recouvraient de larges dalles de pierre. Ils construisaient ensuite au-dessus du tombeau un rectangle de deux mètres de long sur un de large, et remplissaient tout l'intérieur avec des petites pierres choisies et remarquables par la perfection de leur forme ou le brillant de leur couleur.

THERMOMÈTRE.

Le matin au lever du soleil.........	15°
A midi..........................	26°
Au soleil couchant................	24°

20 août 1834. Séjour à Ianfour.

Un Bédouin, nommé Chéleia, vient d'arriver de Khadra, où il avait cru trouver l'armée. Aït l'a chargé de porter une lettre au pacha et au grand

chérif. Malgré toutes les questions adressées au courrier, on n'a pu obtenir de lui aucune révélation sur l'état actuel des gens d'Assir ; il s'est toujours renfermé dans une réserve impénétrable.

Je vais voir Dossari sous sa tente, et je lui demande de me faire part des nouvelles propositions d'Aït.

— Les chefs de l'expédition, m'a-t-il dit, n'ont encore rien laissé transpirer de cette affaire. Je crois pourtant qu'Aït propose au pacha de se reconnaître tributaire de Mohammed-Ali, pourvu qu'on lui laisse le commandement de l'Assir.

— Tu m'as souvent parlé d'Aït, l'as-tu connu dans son enfance ?

— Je l'ignore ; je n'ai conservé de lui aucun souvenir.

— Quelle opinion as-tu de lui ?

— D'après tout ce qu'on m'a dit sur son compte, Aït doit être un homme de cœur et plein de courage. Cependant, le siége d'Abou-Arich, qu'il a été forcé de lever, quoique disposant de forces considérables, me donne une faible idée de son habileté. Cette retraite lui a été très-défavorable. Ce coup d'essai manqué lui a fait perdre la confiance des tribus, qui ne l'ont pas jugé digne de succéder à

des hommes aussi remarquables que ses prédécesseurs Ali et Séid[1]. »

Aït est âgé de trente-trois ans ; il a cinq pieds de taille et assez d'embonpoint : sa barbe et ses sourcils sont noirs et épais. Ses yeux, grands et expressifs, scintillent sans cesse comme des diamans. Petit-neveu d'Ali et de Séid du côté de son père, il est issu comme eux de la tribu de Béni-Mouguet, dont le commandement lui appartient par droit de naissance.

Cette tribu se divise en deux districts, dont l'un se nomme Naghé et l'autre Ouassé. Aït habite le premier ; le second est commandé par Oual-Ali-Ibn-Fariba.

Le Bédouin qui a été pris à Khalaïl par Omar-Aga appartient à la kabyle de Béni-Memble. Le grand chérif vient de lui rendre sa liberté. Ceux qui ont été tués étaient l'un de Béni-Ouahed et l'autre de Béni-Nahis.

Les parens de Dossari qui sont demeurés dans leur tribu avaient envoyé à Bicha un homme de confiance, qui devait remettre des lettres importantes

[1] Ali d'Assir avait un frère nommé Séid, qui est mort cinq ans avant l'époque de cette expédition. De son vivant il partageait avec Ali l'autorité suprême. C'était un homme inflexible et d'un caractère moins doux que son frère.

à cet Arabe, et s'assurer en même temps de son identité. Cet envoyé était un homme de triste apparence, n'ayant pour tout vêtement qu'une chemise sale et en lambeaux. Sa tête est toujours entourée d'un mauvais chiffon, et,de plus, il est privé de son œil droit.

Au moment où j'étais sous la tente de Dossari, un des nègres que le pacha d'Égypte lui a donnés vient le prévenir qu'un étranger désire lui parler.

— Quel est son nom? lui a répondu son maître.

— Je l'ignore.

— Demande-le-lui.

— Je lui ai déjà fait cette question, il a refusé de me répondre.

— D'où vient-il ?

— De l'Assir.

— Que ne me le disais-tu tout de suite, enfant de chien ? Fais-le entrer sur-le-champ.

L'étranger fut introduit, et Dossari reconnut aussitôt l'homme de Bicha.

— Que la paix soit avec toi [1], père, lui dit mon hôte.

— Qu'avec toi soit la paix [2], répondit le Bédouin.

[1] Salam-Aleikoum.

[2] Aleikoum-Salam.

— As-tu de bonnes nouvelles à m'apprendre ?

L'Arabe, au lieu de répondre, jeta sur son maître un coup d'œil d'intelligence pour savoir s'il devait parler en ma présence. Dossari le comprit, et lui répondit affirmativement par un autre signe.

— Mohammed-Ibn-Abdallah, reprit l'étranger, m'a chargé de te remettre une lettre.

— Donne-la-moi.

Le Bédouin prit une de ses sandales, et ayant entr'ouvert les deux bandes de cuir qui en formaient la semelle, il en tira un pli, qu'il remit à son maître. En voici le contenu :

« Mohammed-Ibn-Abdallah, cheikhr de Rabia et Rofeida, à Dossari-Abou-Nogta. Que Dieu répande sur toi ses grâces et sa bénédiction.

» Cher frère [1],

» Tous les Bédouins de ta tribu, jeunes et vieux, sont très-contens que le pacha d'Égypte leur destine pour gouverneur un fils de Nogta, dont tout le monde parmi nous vénère la mémoire. Je te recommande de faire diligence, et de venir, si c'est possible, avant le pacha, pour te mettre à la tête de tes sujets : tous t'attendent avec impatience pour se déclarer en ta faveur.

[1] Ce cheikhr est un frère utérin de Dossari.

» Afin de ne donner aucun soupçon à Aït, nous avons été forcés de joindre nos troupes aux siennes; mais dès que nous entendrons le premier coup de canon, je serrerai ma bannière autour de la lance, et, à ce signal, nous passerons tous dans vos rangs. Nous serons suivis par les hommes de Béni-Malek et de Réjal-el-Mà; Aït n'aura avec lui que les tribus d'Alcan et de Béni-Monguet. Toutes les kabyles sont en général dans l'irrésolution; elles se méfient les unes des autres, et je ne serais pas étonné de voir éclater bientôt une guerre civile.

» Nous avons reçu les lettres que tu nous as adressées de Bicha par celui qui te remettra ce pli.»

— Maintenant, mon cher ami, demanda Dossari, n'as-tu rien de nouveau à m'annoncer?

— Aït vous attend décidément à Khamis-Michet, où il travaille à se fortifier. Dans le cas où il serait battu, il a formé le projet de se retirer dans les forteresses et les maisons de ce village, et passera des unes dans les autres si l'on venait à prendre les premières. De plus, une faible partie de son armée doit se présenter d'abord pour combattre, tandis que le gros des troupes tâchera de vous cerner par derrière pour vous mettre entre deux feux.

— Voilà des renseignemens précieux, je vais en informer le pacha. Mais auparavant, dis-moi de quelle manière tu t'es tiré de ton expédition secrète?

— Si je suis vivant, ce n'est pas sans peine, et je dois en remercier Dieu. Depuis Tabab[1] jusqu'ici, je n'ai eu qu'un pain et des dattes à manger, et encore en très-petite quantité. J'ai été souvent obligé de m'abriter dans des broussailles, de faire de longs détours pour éviter les partisans d'Aït; me cachant derrière les pierres et les rochers lorsque je sentais le besoin de me reposer. Enfin me voici en sûreté; mais cependant prêt à repartir s'il le faut.

— Repose-toi sous ma tente, fais-toi servir par mes esclaves tout ce que tu désires, j'aurai peut-être encore besoin de tes services.

Nous ne sommes ici qu'à deux lieues de Khramis-Michet, où le premier choc des armées doit avoir lieu. On croyait partir aujourd'hui pour aller attaquer l'ennemi; mais des lettres d'un chérif de l'Iémen, nommé Barakat, annoncent que ce chef vient opérer sa jonction avec nous, et apporte, sur quatre cents chameaux, quatre jours de vivres pour

[1] Tabab est le nom de la capitale de la tribu de Rofeida.

l'armée ; il a avec lui quinze cents hommes armés de lances et de fusils. Cette nouvelle est reçue avec joie, car nos vivres sont entièrement consommés. D'ailleurs, les soldats du chérif sont redoutés dans le pays à cause de leur courage, et leur concours pourra être très-efficace.

Avant hier la tribu d'Iam a expédié un courrier à Ahmed-Pacha, pour le prier de lui désigner le lieu du rendez-vous. Le général leur a dit de venir le joindre à côté de Khramis-Michet. A Oadi-Chaaran on avait envoyé dans l'Assir un espion nommé Tauni, qui est cousin de Dossari-Abou-Nogta. Ce Bédouin s'est rendu en toute hâte à Khramis-Michet, et a pu juger des dispositions prises par l'ennemi. De là, il s'est réfugié dans un village de la tribu de Béni-Malek.

Aït, ayant été prevenu de son arrivée, a fait partir sur-le-champ vingt cavaliers, qui avaient ordre de le prendre. Des Bédouins de Béni-Malek, au nombre de trente, ayant aperçu cette troupe, se sont armés, et ont obligé les serviteurs d'Aït à prendre la fuite. Ces mêmes Arabes ont escorté Tauni jusqu'à Tabab, capitale de Rofeïda, tribu de Dossari. Les Bédouins de cette kabyle étaient réunis au-

tour de ce village; et, après avoir pris connaissance des lettres apportées par l'espion, ils ont paru entièrement décidés à abandonner le parti d'Aït.

Une heure avant le coucher du soleil, des salves de mousqueterie et des cris perçans annoncent l'arrivée de Chérif-Barakat : les chérifs du camp, en qualité de descendans du prophète, montent à cheval pour aller au-devant de leur parent. Les nouveau-venus sont sur la montagne voisine, et forment leurs rangs en laissant les chameaux et la bannière au centre de la troupe. Comme l'exagération est ordinaire aux Arabes, les quinze cents hommes du chérif se sont réduits à trois cents, les quatre cents chameaux à quarante, et les quatre jours de vivres à la moitié d'un. Pour attendre ce renfort insignifiant, l'armée a perdu un jour précieux.

Les troupes n'ont que pour une journée de vivres, en comptant ce qui vient d'être apporté par Chérif-Barakat. Le caissier de l'armée reçoit l'ordre de compter un mois de solde aux sous-officiers et soldats, comme si avec de l'argent ces malheureux pouvaient trouver de quoi manger au milieu d'un désert.

THERMOMÈTRE.

Au soleil levant....................	14°
A midi.........................	26°
Au soleil conchant.................	21°

A une heure de nuit, les artilleurs ont tiré vingt coups de canon. Le 7[e] régiment s'est mis en bataille à côté du camp, et a exécuté pendant une demi-heure un feu bien nourri. Le bruit en est venu jusqu'à Khamis-Michet ; l'ennemi a répondu par une vive fusillade et par trois coups de canon. Cette manière de faire la guerre vous rappelle ces défis que de tout temps se sont faits les adversaires avant d'en venir aux mains. Jeter sa poudre au vent en pure perte me paraît une absurdité et une niaiserie lorsqu'on se trouve sans communications avec les lieux d'où l'on pourrait en tirer en cas de besoin.

Cette nuit, les postes avancés ont été doublés, de fortes patrouilles de cavalerie ont circulé autour du camp. A une heure du matin, nous avons eu une alerte excitée par un maraudeur d'Oadi-Chaaran, qui voulait sans doute se dédommager des pertes que l'armée lui avait fait éprouver à son passage par cette vallée. Ce Bédouin a été fait prisonnier par un Mograbin.

XXIII

Mais alors les piastres du conscrit perdent au moins les trois quarts de leur valeur. Un cheval, qui vaut à peine trois cents piastres, lui est cédé au prix de quinze cents : il en est de même de son cheval et de ses effets. Pour pourvoir à sa subsistance et payer cette dette, plusieurs années lui sont nécessaires, surtout si l'on a égard aux intérêts de la somme prêtée, qui, en Égypte, s'élèvent légalement à deux pour cent par mois, ou vingt-quatre pour cent par an. Si dans cet intervalle il a le malheur de perdre un cheval, ses cheveux ont le temps de blanchir avant qu'il puisse se délivrer des griffes de son créancier. Au reste, il lui arrive assez souvent de perdre sa monture, parce que, pour avoir quelques piastres, il a l'habitude de vendre la moitié ou les trois quarts de la ration d'orge que le chef doit lui fournir.

Cependant un mograbin a comme tout autre son grain d'ambition ; et, pour le satisfaire, il contracte des habitudes de fraude et de dissimulation, qui, dans ces cœurs échauffés par un sang bouillant, deviennent terribles et insatiables. Ne voyant de salut pour eux que dans les rapines qu'ils peuvent exercer en temps de guerre, ils enfourchent joyeusement leur rossinante, et malheur à l'ennemi

vaincu, non par eux, car cela n'arrive presque jamais, mais par les armées dont ils font partie. Le pillage, le meurtre, le viol leur sont familiers; ils égorgent sans pitié des gens innocens, et leur fureur, aveugle comme celle des lâches, ne respecte ni jeunesse, ni vieillesse, ni beauté.

Parmi eux, les enfans succèdent au père; ils s'enrôlent extrêmement jeunes, et seulement pour prendre dans les caisses du pacha un argent que le malheureux enfant ne fait que toucher une seule fois. Les chevaux de ces soldats sont très-mal harnachés; outre le poids énorme d'une selle à la mamelouk et de leur cavalier, ils doivent encore porter la provision d'eau, des besaces pleines de vivres, et souvent même leur ration, qu'on semble vouloir seulement leur faire flairer.

XXIII

Départ d'Ianfour. — Disposition de l'armée. — Nous arrivons en [illegible] de Khamis-Michet. — Description. — Forteresses. — Siege. — Espion. — Artillerie. — Aide de camp du pacha. — Villages de l'ouest. — Les Bédouins sont poursuivis. — Le grand chérif Mohammed-Ebn-Aoun. — Le pacha. — Têtes et oreilles coupées. — Prisonniers. — Prise de plusieurs forts. — L'armée bédouine. — Combat. — Fuite de l'armée d'Assir. — Détails sur la bataille. — Le pacha. — Le grand chérif. — Emin-Bey. — Mestam -Bey. — Cherim-Bey. — Bekir-Aga. — M. Chedufau. — Conver sation avec Dossari. — Ali. — Forteresses abandonnées. — Souterrains. — Forteresse.

21 août 1834. Vingt-sixième jour de marche.

Ianfour, avec sa forteresse et ses grands murs ruinés, était noyée dans les vapeurs du matin : l'ennemi pouvait à chaque instant se présenter à nous. Pour éviter toute surprise, la cavalerie turque reçoit l'ordre de former l'avant-garde, et derrière elle

venait le grand chérif à la tête de tous les Arabes auxiliaires. L'infanterie régulière se trouvait au centre; elle était suivie des bagages, dont les derrières étaient gardés par un bataillon du nezam et les cavaliers mograbins.

Nous marchons pendant une heure sur le lit desséché d'une branche du torrent d'Ianfour. C'est ici que fut tué Chérif-Raga, lorsque les Bédouins d'Assir chassèrent le gouverneur que Mohammed-Ali leur avait imposé, après qu'il eut fait la conquête de ce pays. Là on quitte Sel-Ianfour, mais on le reprend bientôt pour l'abandonner de nouveau. Alors on escalade quelques montagnes de roche, et du sommet de l'une d'elles on découvre Khramis-Michet, où l'ennemi nous attend, abrité par les fortifications.

Depuis Taïf, je n'avais pas vu une aussi grande réunion de maisons. En dirigeant ses regards vers le pied de la montagne, on découvre un torrent desséché, à la surface sablonneuse, qui renferme, à un pied de profondeur, une eau abondante et de première qualité. Le bassin de Khramis-Michet est tout verdoyant de palmiers, d'arbres fruitiers, de plantations nombreuses de trèfle, de blé, d'orge et de doura qui s'élève à une hauteur prodigieuse.

Ce bassin est environné de montagnes, dont la plus élevée apparaissait déjà d'Ianfour. Nous entrons dans l'intérieur par le lit d'un torrent. Le pied de ces montagnes est couvert de villages, dont les plus nombreux et les plus importans sont appuyés à la chaîne du sud. Vers ce côté se dressent six forts. Le dernier, par son étendue, pourrait se nommer forteresse.

Au moment où nous avons aperçu Khamis-Michet, il était trois heures de jour à la turque [1]. Le grand chérif et la cavalerie irrégulière avaient conservé leur position relative. Les deux régimens marchaient parallèlement, leur premier bataillon en bataille et les autres en colonne, à cause de la difficulté du terrain; cependant, avant de se présenter devant les forts, il a été possible de les disposer tous en bataille.

Nous commençons à dresser le camp. Pendant ce temps, les troupes se sont reposées, et les bagages avec leur escorte ont pu venir rejoindre. Les vivres de l'armée sont complètement épuisés; il faut vaincre ou mourir de faim. Bientôt deux coups de canon annoncent le commencement des hostilités.

[1] C'est-à-dire que le soleil était levé depuis trois heures.

XXIII

Les Bédouins et les défenseurs des forts échangent quelques coups de fusil : un homme de la grande forteresse a été tué. A une heure après midi, toutes les dispositions d'attaque étaient prises.

Deux bataillons du septième ont été placés sur un petit monticule situé à la droite des villages cernés. Ils étaient commandés par le pacha. Cette position avait été prise pour éviter toute surprise ; car on savait que l'ennemi devait déboucher de ce *côté*. Une pièce de canon appartenant au grand chérif et l'artillerie de l'armée régulière ont été établies sur une hauteur qui domine les forteresses. La batterie était soutenue par un bataillon du seizième et par les cavaliers du grand chérif, qui était chargé lui-même de la direction du siége.

A gauche des forteresses, se trouvaient la cavalerie de Mohammed-Bey, avec une partie des Arabes de Chérif-Mansour, et ceux d'Ali-Séhéri de Bicha. Le restant des forces de Mansour et les hommes de Chérif-Barakat occupaient le côté de l'ouest, tandis que la cavalerie d'Abdim-Bey et les mograbins étaient postés dans le creux d'un torrent et dans des champs de doura, entre les villages assiégés et la colline occupée par Ahmed-Pacha. Le général, d'après le rapport d'un nouvel espion, voyant que de sa posi-

tion il aurait à supporter le choc de l'armée bédouine, qui ne paraissait pas encore, appelle auprès de lui deux bataillons du seizième. Le troisième et le quatrième sont laissés au camp pour veiller à sa sûreté.

Vers midi, les canons et un obusier ont commencé à tirer contre les forteresses. Les artilleurs étaient à demi-portée de fusil de l'ennemi. Le grand chérif, qui était d'abord assez indifférent, s'anime peu à peu; il excite les canonniers par ses paroles, et met lui-même la main à l'œuvre lorsque ses ordres ne sont pas exécutés comme il l'entend.

— D'où vient, demandai-je au commandant de l'artillerie, que le grand chérif est aussi acharné contre les assiégés?

— Il a des motifs de haine particuliers contre les gens d'Assir.

— Cependant, tu sais aussi bien que moi qu'il désire leur réussite.

— Oui; mais, dans ce moment, l'odeur de la poudre et le bruit du canon lui font oublier qu'il se bat en faveur des Turcs.

Ce brave commandant fumait gravement sa pipe au moment où ses hommes pointaient les pièces contre la citadelle. A chaque nouveau boulet qui sortait de la gueule du canon, il lâchait une bouffée

venait le grand chérif à la tête de tous les Arabes auxiliaires. L'infanterie régulière se trouvait au centre; elle était suivie des bagages, dont les derrières étaient gardés par un bataillon du nezam et les cavaliers mograbins.

Nous marchons pendant une heure sur le lit desséché d'une branche du torrent d'Ianfour. C'est ici que fut tué Chérif-Raga, lorsque les Bédouins d'Assir chassèrent le gouverneur que Mohammed-Ali leur avait imposé, après qu'il eut fait la conquête de ce pays. Là on quitte Sel-Ianfour, mais on le reprend bientôt pour l'abandonner de nouveau. Alors on escalade quelques montagnes de roche, et du sommet de l'une d'elles on découvre Khramis-Michet, où l'ennemi nous attend, abrité par les fortifications.

Depuis Taïf, je n'avais pas vu une aussi grande réunion de maisons. En dirigeant ses regards vers le pied de la montagne, on découvre un torrent desséché, à la surface sablonneuse, qui renferme, à un pied de profondeur, une eau abondante et de première qualité. Le bassin de Khramis-Michet est tout verdoyant de palmiers, d'arbres fruitiers, de plantations nombreuses de trèfle, de blé, d'orge et de doura qui s'élève à une hauteur prodigieuse.

Ce bassin est environné de montagnes, dont la plus élevée apparaissait déjà d'Ianfour. Nous entrons dans l'intérieur par le lit d'un torrent. Le pied de ces montagnes est couvert de villages, dont les plus nombreux et les plus importans sont appuyés à la chaîne du sud. Vers ce côté se dressent six forts. Le dernier, par son étendue, pourrait se nommer forteresse.

Au moment où nous avons aperçu Khamis-Michet, il était trois heures de jour à la turque [1]. Le grand chérif et la cavalerie irrégulière avaient conservé leur position relative. Les deux régimens marchaient parallèlement, leur premier bataillon en bataille et les autres en colonne, à cause de la difficulté du terrain; cependant, avant de se présenter devant les forts, il a été possible de les disposer tous en bataille.

Nous commençons à dresser le camp. Pendant ce temps, les troupes se sont reposées, et les bagages avec leur escorte ont pu venir rejoindre. Les vivres de l'armée sont complètement épuisés; il faut vaincre ou mourir de faim. Bientôt deux coups de canon annoncent le commencement des hostilités.

[1] C'est-à-dire que le soleil était levé depuis trois heures.

Les Bédouins et les défenseurs des forts échangent quelques coups de fusil : un homme de la grande forteresse a été tué. A une heure après midi, toutes les dispositions d'attaque étaient prises.

Deux bataillons du septième ont été placés sur un petit monticule situé à la droite des villages cernés. Ils étaient commandés par le pacha. Cette position avait été prise pour éviter toute surprise; car on savait que l'ennemi devait déboucher de ce côté. Une pièce de canon appartenant au grand chérif et l'artillerie de l'armée régulière ont été établies sur une hauteur qui domine les forteresses. La batterie était soutenue par un bataillon du seizième et par les cavaliers du grand chérif, qui était chargé lui-même de la direction du siége.

A gauche des forteresses, se trouvaient la cavalerie de Mohammed-Bey, avec une partie des Arabes de Chérif-Mansour, et ceux d'Ali-Séhéri de Bicha. Le restant des forces de Mansour et les hommes de Chérif-Barakat occupaient le côté de l'ouest, tandis que la cavalerie d'Abdim-Bey et les mograbins étaient postés dans le creux d'un torrent et dans des champs de doura, entre les villages assiégés et la colline occupée par Ahmed-Pacha. Le général, d'après le rapport d'un nouvel espion, voyant que de sa posi-

tion il aurait à supporter le choc de l'armée bédouine, qui ne paraissait pas encore, appelle auprès de lui deux bataillons du seizième. Le troisième et le quatrième sont laissés au camp pour veiller à sa sûreté.

Vers midi, les canons et un obusier ont commencé à tirer contre les forteresses. Les artilleurs étaient à demi-portée de fusil de l'ennemi. Le grand chérif, qui était d'abord assez indifférent, s'anime peu à peu; il excite les canonniers par ses paroles, et met lui-même la main à l'œuvre lorsque ses ordres ne sont pas exécutés comme il l'entend.

— D'où vient, demandai-je au commandant de l'artillerie, que le grand chérif est aussi acharné contre les assiégés?

— Il a des motifs de haine particuliers contre les gens d'Assir.

— Cependant, tu sais aussi bien que moi qu'il désire leur réussite.

— Oui; mais, dans ce moment, l'odeur de la poudre et le bruit du canon lui font oublier qu'il se bat en faveur des Turcs.

Ce brave commandant fumait gravement sa pipe au moment où ses hommes pointaient les pièces contre la citadelle. A chaque nouveau boulet qui sortait de la gueule du canon, il lâchait une bouffée

de fumée, et il redoublait de plus belle lorsque le projectile atteignait le but indiqué.

— Quoique nous ne soyons qu'à demi-portée de fusil de la citadelle, dis-je au bimbachi, votre artillerie ne me paraît pas produire grand effet.

— Ces maudits murs sont de terre, me répondit-il; le boulet fait une ouverture du même diamètre que lui, et traverse la muraille sans l'endommager sensiblement.

En ce moment, un aide de camp arrive vers la batterie : dès que le commandant l'aperçoit, il éteint sa pipe pour ne pas se trouver en contradiction avec les nouveaux réglemens.

— Le village de l'ouest, dit l'offficier au chef des canonniers, vient d'être abandonné par les Bédouins. Chérif-Barakat, avec les siens, a achevé ce que tes artilleurs avaient commencé, et il est parvenu à déloger l'ennemi. Tu vas concentrer ton feu sur la forteresse, tel est l'ordre du pacha.

Au même instant, nous apercevons un Arabe monter sur la terrasse de la maison la plus élevée; il porte avec lui un drapeau, et parvient à le placer en vue du camp : ses couleurs sont le rouge et le blanc, disposés en bandes parallèles; il appartient à Chérif-Barakat.

—Honneur aux descendans du prophète ! s'écrie Mohammed-Ibn-Aoun, notre frère aîné nous enseigne le chemin de la victoire : malgré son âge, le vieux Barakat est aussi courageux qu'au temps de sa jeunesse.

L'artillerie ne vise plus que les forteresses ; les Bédouins, cachés derrière des pierres ou perdus dans des champs cultivés, choisissent le moment où les assiégés se montrent derrière les meurtrières pour les viser à la tête. Lorsque la balle ne soulève pas un léger nuage de poussière, c'est une preuve qu'elle ne s'est pas enfoncée dans l'épaisseur du mur, et qu'elle a pénétré dans l'intérieur par les créneaux. Les Arabes poussent alors de grands cris de joie ; ils s'imaginent qu'un des défenseurs des forts a été mis hors de combat.

Bientôt des Bédouins qui se sauvent à toutes jambes nous annoncent que le second village vient d'être abandonné. Chérif-Mansour et Chérif-Hussein[1] ont forcé l'ennemi à déguerpir. Une demi-heure après, Chérif-Bas[2] s'empare du troisième, et y arbore son étendard.

Aussitôt la suite du pacha, les cavaliers mogra-

1 Ce chérif est de la Mekke.

2 Idem.

bins et ceux d'Abdim-Bey se mettent à la poursuite des fuyards ; le plus grand nombre des chérifs suit leur exemple. Les gens d'Assir, n'ayant plus de village à portée pour pouvoir s'y réfugier, tâchent de se cacher dans des champs de doura. D'autres ont pris le chemin de l'ouest, espérant se blottir dans les creux des rochers des montagnes ou rejoindre l'armée bédouine, qui n'apparaissait pas encore. Dossari-Abou-Nogta et Sultan-Ibn-Abda se sont particulièrement distingués dans cette occasion ; ils ont fait tous leurs efforts pour prouver à l'armée que le choix de Mohammed-Ali était tombé sur des hommes intelligens et courageux.

Au moment où tous les Arabes abandonnent les environs de la forteresse pour chasser et dépouiller les fugitifs, les assiégés des forts, pressés de moins près, dirigent tout leur feu contre la batterie. Les curieux se mettent à l'abri derrière de grandes roches qui se trouvent à quelques pas des pièces. J'étais à côté du grand chérif avec deux Européens. Ibn-Aoun, voyant les balles qui sillonnaient en ricochant l'élévation où nous nous trouvions, nous prie de ne pas nous exposer volontairement, et nous indique une place où nous serons parfaitement à couvert.

— Nous ne sommes pas plus en danger que toi, lui répondit un de nous.

— C'est vrai; mais mon devoir me force à rester ici, et le vôtre ne vous y appelle pas.

— Nous sommes venus chercher ici une distraction à notre ennui, nous en subirons les conséquences.

Au même instant un artilleur reçoit un coup de balle au front; mais la blessure est peu dangereuse.

— Vous voyez, dit le chérif, Dieu pouvait aussi bien choisir votre tête que celle de ce fellah. C'est un avertissement, retirez-vous.

Nous n'avions pas eu le temps de répondre, qu'un canonnier avait eu la main emportée par un boulet. La figure d'Ibn-Aoun se rembrunissait.

— Partons, dis-je à mes amis : le musulman pourrait croire que ces blessures sont causées par notre obstination. Laissons-le avec ses canons, et allons voir ce qui se passe aux environs des villages.

Nous nous dirigeons de ce côté. Le pacha s'y trouvait avec les quatre bataillons dont j'ai déjà parlé. A chaque instant, on voyait arriver des Bédouins, des cavaliers qui portaient au bout de leurs

lances ou à l'arçon de la selle des dépouilles sanglantes prises sur l'ennemi. Vers trois heures du soir, on avait jeté aux pieds du pacha seize têtes et vingt-deux paires d'oreilles. Vingt-quatre prisonniers avaient été amenés, et s'attendaient à subir le sort de leurs infortunés compagnons. Des Turcs et des mograbins amenaient des hommes qu'ils avaient pris, et lorsqu'ils étaient en présence du général, ils les tuaient par derrière avec leurs pistolets.

Ces scènes ne peuvent se passer que chez des peuples qui n'ont plus au cœur le moindre sentiment d'honneur et de vrai courage. A quoi bon discipliner des armées à la méthode européenne, si on continue à les laisser se déshonorer par de semblables infamies? Je sais bien que le nézam, *qui* jusqu'ici a toujours eu l'arme au bras, ne peut pas être compris dans cette accusation; mais un général de Mohammed-Ali devrait-il tolérer de pareilles turpitudes?

A quatre heures du soir, la grande forteresse et deux forts voisins résistaient encore. Ils étaient cernés de toutes parts par les Bédouins et les cavaliers irréguliers. Les assiégés ne peuvent se sauver qu'à la condition de résister au moins jusqu'à



la nuit. L'artillerie a déjà changé cinq fois de position : elle s'approche toujours davantage de l'ennemi. Le grand chérif reçoit le rapport d'un espion, et s'avance vers les villages pour aller rejoindre le pacha.

En même temps, Omar-Aga, le même qui avait tué les deux Bédouins de Khralaïl, s'annonce de loin par de grands cris. Son cheval est couvert de sang et de sueur. Le janissaire porte pour sa part sept têtes, qu'il a attachées ensemble par les longues tresses de leurs cheveux, et disposées autour de son corps comme une ceinture. Il met pied à terre, présente au pacha son offrande, et après avoir exprimé le sang qui coule encore de ces têtes, il s'en lave les mains en présence du général. A cette vue, la fureur des soldats s'allume de nouveau, et plusieurs prisonniers couverts de blessures sont impitoyablement égorgés, sans qu'une seule voix s'élève pour réclamer en leur faveur les droits méconnus de l'humanité.

Les défenseurs des forteresses étaient peu nombreux : Aït avec son armée ne se présentait pas encore. Cependant on savait qu'il devait paraître avant la fin de la journée. Le pacha prend avec lui deux bataillons du septième régiment, et se porte

Les Bédouins et les défenseurs des forts échangent quelques coups de fusil : un homme de la grande forteresse a été tué. A une heure après midi, toutes les dispositions d'attaque étaient prises.

Deux bataillons du septième ont été placés sur un petit monticule situé à la droite des villages cernés. Ils étaient commandés par le pacha. Cette position avait été prise pour éviter toute surprise; car on savait que l'ennemi devait déboucher de ce *côté*. Une pièce de canon appartenant au grand chérif et l'artillerie de l'armée régulière ont été établies sur une hauteur qui domine les forteresses. La batterie était soutenue par un bataillon du seizième et par les cavaliers du grand chérif, qui était chargé lui-même de la direction du siége.

A gauche des forteresses, se trouvaient la cavalerie de Mohammed-Bey, avec une partie des Arabes de Chérif-Mansour, et ceux d'Ali-Séhéri de Bicha. Le restant des forces de Mansour et les hommes de Chérif-Barakat occupaient le côté de l'ouest, tandis que la cavalerie d'Abdim-Bey et les mograbins étaient postés dans le creux d'un torrent et dans des champs de doura, entre les villages assiégés et la colline occupée par Ahmed-Pacha. Le général, d'après le rapport d'un nouvel espion, voyant que de sa posi-

tion il aurait à supporter le choc de l'armée bédouine, qui ne paraissait pas encore, appelle auprès de lui deux bataillons du seizième. Le troisième et le quatrième sont laissés au camp pour veiller à sa sûreté.

Vers midi, les canons et un obusier ont commencé à tirer contre les forteresses. Les artilleurs étaient à demi-portée de fusil de l'ennemi. Le grand chérif, qui était d'abord assez indifférent, s'anime peu à peu; il excite les canonniers par ses paroles, et met lui-même la main à l'œuvre lorsque ses ordres ne sont pas exécutés comme il l'entend.

— D'où vient, demandai-je au commandant de l'artillerie, que le grand chérif est aussi acharné contre les assiégés?

— Il a des motifs de haine particuliers contre les gens d'Assir.

— Cependant, tu sais aussi bien que moi qu'il désire leur réussite.

— Oui; mais, dans ce moment, l'odeur de la poudre et le bruit du canon lui font oublier qu'il se bat en faveur des Turcs.

Ce brave commandant fumait gravement sa pipe au moment où ses hommes pointaient les pièces contre la citadelle. A chaque nouveau boulet qui sortait de la gueule du canon, il lâchait une bouffée

Les Bédouins et les défenseurs des forts échangent quelques coups de fusil : un homme de la grande forteresse a été tué. A une heure après midi, toutes les dispositions d'attaque étaient prises.

Deux bataillons du septième ont été placés sur un petit monticule situé à la droite des villages cernés. Ils étaient commandés par le pacha. Cette position avait été prise pour éviter toute surprise; car on savait que l'ennemi devait déboucher de ce côté. Une pièce de canon appartenant au grand chérif et l'artillerie de l'armée régulière ont été établies sur une hauteur qui domine les forteresses. La batterie était soutenue par un bataillon du seizième et par les cavaliers du grand chérif, qui était chargé lui-même de la direction du siége.

A gauche des forteresses, se trouvaient la cavalerie de Mohammed-Bey, avec une partie des Arabes de Chérif-Mansour, et ceux d'Ali-Séhéri de Bicha. Le restant des forces de Mansour et les hommes de Chérif-Barakat occupaient le côté de l'ouest, tandis que la cavalerie d'Abdim-Bey et les mograbins étaient postés dans le creux d'un torrent et dans des champs de doura, entre les villages assiégés et la colline occupée par Ahmed-Pacha. Le général, d'après le rapport d'un nouvel espion, voyant que de sa posi-

tion il aurait à supporter le choc de l'armée bédouine, qui ne paraissait pas encore, appelle auprès de lui deux bataillons du seizième. Le troisième et le quatrième sont laissés au camp pour veiller à sa sûreté.

Vers midi, les canons et un obusier ont commencé à tirer contre les forteresses. Les artilleurs étaient à demi-portée de fusil de l'ennemi. Le grand chérif, qui était d'abord assez indifférent, s'anime peu à peu; il excite les canonniers par ses paroles, et met lui-même la main à l'œuvre lorsque ses ordres ne sont pas exécutés comme il l'entend.

— D'où vient, demandai-je au commandant de l'artillerie, que le grand chérif est aussi acharné contre les assiégés?

— Il a des motifs de haine particuliers contre les gens d'Assir.

— Cependant, tu sais aussi bien que moi qu'il désire leur réussite.

— Oui; mais, dans ce moment, l'odeur de la poudre et le bruit du canon lui font oublier qu'il se bat en faveur des Turcs.

Ce brave commandant fumait gravement sa pipe au moment où ses hommes pointaient les pièces contre la citadelle. A chaque nouveau boulet qui sortait de la gueule du canon, il lâchait une bouffée

L'armée ennemie, défaite dans une heure de temps, a laissé cinq cents morts autour des forteresses et sur le champ de bataille; elle a eu autant de blessés, et on lui a fait quatre-vingts prisonniers. La colonne qui a pris part au combat était forte de six mille hommes; celle qui se tenait en observation, avec l'intention d'aller piller le camp si l'issue de l'affaire était favorable, a pris la fuite en voyant la déroute des siens. Elle était aussi forte que la première.

Lorsque la déroute a été complète, les soldats réguliers ont reçu l'ordre de se former en bataille, et ils sont demeurés simples spectateurs de la manière dont les cavaliers poursuivaient l'ennemi. Le nézam n'a perdu qu'un simple soldat et un capitaine; il a eu seulement cinq blessés. Les cavaliers et les Bédouins ont eu quatre morts, quinze blessés et huit chevaux tués. Trois canonniers ont été blessés; de ce nombre sont les deux dont j'ai déjà parlé, et le troisième a reçu un coup de balle sur l'omoplate. A l'entrée de la nuit, toutes les troupes sont rentrées au camp, victorieuses, il est vrai, mais sans pain à mettre sous la dent.

Dans cette affaire, le pacha et le grand chérif ont fait preuve de courage. Émin-Bey, Mestam-Bey,

Cherim-Bey se sont bien conduits, malgré que les soldats se soient montrés peu soumis à leur voix. Bekir-Aga[1] a donné de très-bons conseils au pacha pour les dispositions générales de l'attaque. M. Chedufau, médecin en chef, que l'on est toujours sûr de rencontrer là où il y a des dangers à courir ou des souffrances à calmer, s'est constamment tenu à côté des bataillons, et a donné les soins les plus empressés aux blessés. C'est le vrai type du médecin français.

Les soldats réguliers se sont conduits comme de vrais conscrits; cependant, leurs fautes n'ayant eu que de bonnes conséquences, nous devons nous montrer disposés à leur pardonner.

Le général a donné 50 piastres pour chaque tête coupée. La même somme a été distribuée à ceux qui ont apporté une paire d'oreilles ou amené un prisonnier. Les cavaliers dont les montures ont été tuées ont reçu une indemnité de 300 piastres. Cette dépense s'est élevée en somme à vingt-cinq bourses, ou 12,500 piastres.

Quant à cette barbarie de têtes et d'oreilles cou-

[1] C'est le nom pris par M. Mari, qui est attaché au pacha en qualité d'instructeur. M. Mari est un Corse, ancien soldat de l'empire.

pées et de prisonniers massacrés, elle ne peut inspirer que du mépris et du dégoût.

Trois cent quatre-vingts obus ou boulets ont été lancés contre les forteresses.

22 août 1834. Séjour à Khamis-Michet.

Aujourd'hui je suis allé visiter Dossari-Abou-Nogta; il était fatigué de la journée de la veille, et était encore étendu sur son divan.

— Je te félicite, lui dis-je, de la manière dont tu t'es comporté hier; je t'ai aperçu de la batterie lorsque tu as délogé l'ennemi des villages, de concert avec les autres Arabes.

— La bravoure, me répondit-il, ne servira pas à grand'chose, nous avons un ennemi plus redoutable qu'Aït.

— C'est la faim.

— Précisément.

— On aurait dû profiter de la terreur que la victoire vient d'inspirer aux ennemis, afin de se porter contre leurs derniers retranchemens, et alors, sans doute, nous aurions trouvé des vivres.

— C'est ce que j'ai tâché de faire entendre au pacha et au grand chérif; mais je n'ai pas pu les convaincre. Ils vont perdre ici plusieurs jours précieux dans l'espoir de trouver de la farine et de

l'orge; mais ce qu'on apportera ne pourra jamais suffire à nos besoins. Pendant ce temps, les gens d'Assir reviendront de leur panique; ils se reconstitueront, et ce sera à recommencer de nouveau. Ce n'est pas le tout de vaincre, il faut savoir profiter de la victoire.

— A propos; comment trouves-tu le plan de bataille conçu par Aït?

— Très-bien! seulement lui et ses troupes ont manqué de courage pour l'exécuter.

— Il faut avouer aussi que le secret de leurs opérations avait été apporté au camp par un espion du pacha.

Aït avait mis trois mille hommes de garnison dans les forteresses; et il est évident qu'ils auraient pu se défendre avec avantage jusqu'à la nuit; car, dans les fortifications de terre, le boulet n'ébranle pas les murailles, et par conséquent ne peut faire une brèche qu'après plusieurs journées de siége. Le malheur des Bédouins, c'est d'avoir ignoré qu'on tirerait sur eux avec des obus. Ce projectile a porté la terreur dans l'ame des assiégés. Ceux-ci ont abandonné les maisons et trois forts où ils n'ont pu résister, et sont venus déconcerter ainsi le plan de leur chef.

Pendant que les Égyptiens auraient été absorbés par le siége de Khamis-Michet, une colonne, forte de trois mille hommes, devait déboucher du haut de la montagne placée en face des forts, pour tâcher de diviser les troupes du pacha ; et au même instant un nouveau corps d'armée, pareil au premier, serait venu les attaquer d'un autre côté, afin de les mettre entre deux feux. Vers l'entrée de la nuit, la troisième colonne de six mille hommes, qui n'a pas pris part au combat, devait venir joindre ses forces à celles des deux premières, et profiter de la confusion que cette tactique aurait jetée dans les mouvemens des Égyptiens. Après la victoire, on se serait jeté sur le camp pour le livrer au pillage.

— Je vais me rendre aux forteresses, me dit Dossari : veux-tu venir avec moi?

— Très-volontiers. Mais tu ne prends pas tes armes? tu ne fais pas seller ton cheval?

— Ce n'est pas nécessaire ; l'ennemi n'y est plus ; il s'est échappé pendant la nuit.

— Comment le sait-on?

— L'étendard blanc et noir qui flottait hier sur les murailles a disparu, et dans ce moment nos troupes sont établies dans les forts. Le pacha a

laissé les ennemis libres de fuir pendant la nuit pour ne pas avoir la peine de les chasser lui-même.

Nous arrivons bientôt dans l'intérieur de la forteresse; le pacha venait de faire pratiquer quelques fouilles; mais on n'avait pu découvrir que quatre morts parmi les décombres. On se demandait comment les assiégés avaient eu aussi peu de tués, et l'on pensait que les corps des victimes avaient été emportés pendant la nuit par les fugitifs. Cependant un fellah accourt vers le pacha en disant : « Je viens de découvrir l'ouverture d'un souterrain. » Le général fait descendre un sapeur dans le caveau. Celui-ci annonce que le fond est encombré de cadavres sanglans; il en compte jusqu'à quarante-deux. Un Bédouin a été trouvé noyé dans le puits de la forteresse; on aperçoit distinctement sa tête, et ses longs cheveux étalés sur l'eau occupent une grande partie de sa surface. Les Bédouins avaient laissé quatre cadavres exposés à la vue; car si on les eût tous cachés, les Égyptiens, se doutant de la supercherie, auraient dû nécessairement faire des recherches, que l'on a ordonnées cependant malgré cette précaution, et qui ont amené la découverte du caveau mystérieux.

Le pacha demande à Émin-Bey si parmi les prisonniers il se trouve des hommes de Khamis-Michet.

— On en compte plusieurs, dit l'aide de camp.

— Que l'on fasse venir le plus important sur-le-champ.

Au bout d'une demi-heure, un Bédouin, à la figure pâle et consternée, est amené par deux kaouas.

— Ami, lui dit le général, de quel pays es-tu?

— De Khamis-Michet.

— Alors tu dois connaître la forteresse dans tous ses détails?

— Tu la vois devant toi; tes gens en savent autant que moi.

— Je ne te demanderai pas des informations sur ce qui se voit; mais j'exige que tu m'indiques l'ouverture des caveaux qui se trouvent sous nos pieds.

— Mais... maître... j'ignore...

— Décide-toi, ou tu vas avoir la tête coupée sur-le-champ.

— Creuse là, dit l'Arabe en frappant du pied avec colère, tu trouveras ce que tu cherches.

D'après ses indications, les sapeurs donnent quelques coups de pioche; et, dans une demi-heure, cinq ouvertures de pierre scellées avec une dalle ont été mises à découvert sur différens points de la cour.

Le général veut connaître ce qui se trouve dans l'intérieur; il ordonne à un baltajji[1] de descendre dans le quatrième. On l'attache avec des cordes, et il se glisse à travers l'ouverture. Arrivé en bas, il se sent suffoqué, et demande à remonter. Ses camarades, croyant qu'il avait peur, l'ont engagé à montrer plus de courage, et se refusent à le satisfaire. On lui parle; mais il ne répond pas. Enfin on le hisse : le malheureux baltajji n'était plus qu'un cadavre; il était mort asphyxié.

Chacun s'empresse de faire des commentaires sur cet événement. D'après les uns, le sapeur a été tué par le diable; d'après d'autres, des Bédouins cachés dans le caveau l'ont étranglé. Les explications naturelles sont celles que les Arabes cherchent le moins.

Plus tard, deux Bédouins de Chérif-Mansour, excités par l'appât d'une récompense, consentent à pénétrer dans le souterrain; mais si on ne les

[1] Sapeur. L'étymologie de baltajji vient de *balta*, qui veut dire *hache*.

avait pas retirés promptement, ils allaient subir le même sort. Enfin, lorsque l'air a eu le temps de se renouveler, plusieurs soldats descendent sans inconvénient, et on trouve dans l'intérieur une grande quantité d'instrumens aratoires, quelques sacs d'orge et de farine, et des siéges précieux, ornés de sculptures et d'incrustations de cuivre, de fer et d'étain. Ce travail, exécuté par des ouvriers bédouins, est d'assez bon goût.

La grande forteresse est construite au-dessus de ces caveaux; elle est carrée, et ses murailles s'élèvent à quarante-cinq pieds de hauteur. Le faîte est couronné de pierres blanches saillantes, qui permettent aux assiégés de viser l'ennemi qui tenterait de briser les portes. L'intérieur de la tour est orné de teintes plates, rouges et blanches, disposées en échiquier. On pénètre sur le sommet par un escalier de terre en spirale, dont les degrés sont soutenus par des troncs de palmier enfoncés dans le mur et dans un pilier vertical. Le pied de la tour est environné d'une muraille de terre de dix-huit pieds de haut et de quatre d'épaisseur; trois de ses angles sont défendus par des tourelles rondes ou carrées. Vers l'ouest, on a creusé un puits qui ne tarit jamais. La cour est partagée par plusieurs

murailles, qui devaient empêcher les assiégeans de s'approcher de la porte, même après que le mur d'enceinte aurait été forcé.

Tout ce travail est bien exécuté. L'idée en est ingénieuse, et un ennemi qui n'aurait pas de canons ne pourrait forcer les assiégés à se rendre qu'en les affamant. La forteresse et les ouvrages environnans ont été construits d'après les plans d'Ali d'Assir, qui les vit terminés quelques mois avant sa mort. Malheureusement pour les ennemis, cette position a pu être dominée du haut des collines voisines; mais le fondateur n'avait d'autre but, en les élevant, que de résister à des attaques bédouines, et il aurait bien su arrêter un ennemi qui aurait eu du canon avant qu'il eût pu parvenir en ce lieu.

XXIV

Séjour à Khamis-Michet. — Suites de la bataille. — Ali incendie la maison d'Ali. — Soultan-Ibn-Abda. — Ses manœuvres. — Plaintes de Dossari, — Ali-Ibn-Mouchet. — Ali-Séhéri. — Vivres. — Prisonniers. — Réjal-el-Mâ. — Béni-Mouguet. — Alerte de nuit. — Trois cents coups de bâton. — Dossari. — Abdallah, son fils. — Grand chérif. — Un chérif tué. — Un chérif blessé. — Jument. — Vivres. — Chameaux. — Baudets. Orage. — Torrent. — Thermomètre. — Climat.

23 août 1834. Séjour à Khamis-Michet.

Après la bataille de Khamis-Michet, les Bédouins de l'armée d'Aït ont regagné leurs villages : ce chef n'a conservé avec lui que les hommes de sa tribu. En voyant les Arabes de Réjal-el-Mâ prendre la direction de leur pays, il a demandé à Ben-Dahban

s'il leur avait accordé la permission de se retirer; et sur sa réponse négative, il s'est écrié avec colère : « Tout le monde m'abandonne; je suis menacé de me trouver seul; mais peu m'importe, je me retirerai dans les forteresses de Rhedda, et je m'engloutirai, s'il le faut, sous leurs ruines. » D'après la manière dont le chef d'Assir s'est comporté en présence de l'ennemi, ces paroles ne me paraissent pas annoncer une résolution bien déterminée.

Dans sa fuite, Aït-Ibn-Méreï avait désigné pour lieu de rendez-vous un village nommé Menader, où il habitait pendant la paix. Après s'être arrêté pendant quelque temps dans la belle maison construite naguère par son prédécesseur, il a dit à son homme de confiance :

—Ben-Dahban, fais apporter un tapis sur la colline, je veux prier.

— Je vais donner des ordres pour cela; mais pourrais-je te demander quelle est ton intention?

— Je veux invoquer la protection du Tout-Puissant, afin qu'il daigne sauver l'Assir en la délivrant de ses ennemis.

— Mais nous sommes peut-être poursuivis par

l'armée égyptienne : il serait prudent de partir sur-le-champ.

— Nos espions auront toujours le temps de nous avertir.

En prononçant ces mots, il s'achemine vers la colline ; et, après avoir prié pendant deux heures, il dit à Ben-Dahban :

— Fais enlever tout ce qui se trouve encore dans ma demeure et expédie-le pour Séga. Tu mettras ensuite le feu à la maison, et tu ne partiras que lorsque l'incendie aura été bien allumé.

Quelques instans après, une longue colonne de flamme et de fumée sortait par la terrasse du palais bédouin, et dévorait en partie cette demeure délicieuse qu'Ali d'Assir s'était plu à embellir avec les dépouilles conquises dans ses nombreuses expéditions.

Cette maison ou ce palais, comme on voudra l'appeler, se nomme Meuftaha ; nous aurons l'occasion d'en voir les ruines sous peu de jours.

24 août 1834. Séjour à Khamis-Michet.

Depuis le lendemain de la bataille, Soultan-Ibn-Abda, qui, par sa naissance, peut avoir des droits sur une des tribus de l'Assir, passe presque toutes ses journées chez le pacha ou sous la tente du grand

chérif. Ces conversations mystérieuses cachent quelques projets contraires aux intérêts de Dossari; et d'après l'indiscrétion de certaines personnes qui ont assisté à ces conférences, il paraît certain que les deux chefs de l'expédition veulent donner à Ibn-Abda le commandement de la moitié des pays que l'on croit devoir soumettre.

Il est facile de voir de quel côté viennent ces manœuvres. Dossari est un homme à moitié Turc. Il a été élevé au Caire et pourrait prendre franchement le parti de Mohammed-Ali dans l'Assir. Le grand chérif a donc intérêt à le voir s'éloigner des affaires, ou du moins à diminuer autant que possible son influence; et c'est ainsi qu'il tâche de lui créer un rival dangereux dans la personne de Soultan-Ibn-Abda.

Dossari s'est rendu aujourd'hui sous la tente du pacha pour lui exposer ses griefs. Une heure après, des kaouas mandés par le général vont convoquer les membres du conseil, parmi lesquels se trouve Mohammed-Ibn-Aoun.

Les débats ont été orageux. Le grand chérif persiste toujours dans les mêmes intentions; et voici les raisons qu'il donne à Dossari pour justifier sa conduite.

« Soultan-Ibn-Abda, dit-il, fait tous les jours des démarches pour procurer à l'armée les vivres dont elle a tant besoin. Il a envoyé plusieurs fois des émissaires dans l'Assir pour s'informer de l'état des populations de ce pays, et obtenir des détails sur leurs préparatifs militaires. C'est donc pour le récompenser de ce dévouement que je ferai tous mes efforts pour lui faire partager l'autorité dont le fils d'Abou-Nogta voudrait jouir tout seul. »

Dossari a répondu :

« Fils d'Aoun, tes raisons paraissent assez bonnes; mais cependant elles ne sont pas sans réplique. Je reconnais comme toi les services que Soultan-Ibn-Abda rend à l'armée; cependant tu sais que moi-même j'ai fait tout ce qui a dépendu de moi pour lui être utile.

» Je suis parti du Caire par ordre de Mohammed-Ali pour aller commander la province d'Assir. Le vice-roi d'Égypte est notre maître suprême, aucun de nous n'a le droit de porter obstacle à l'exécution de sa volonté. En conséquence, écoute ce que j'ai à te déclarer.

» Si on ne m'investit pas du commandement de l'Assi r, je suis disposé à retourner au Caire, et j'y

recommencerai la vie obscure que j'ai menée pendant mes seize années d'exil, jusqu'à ce qu'il plaise au grand pacha de m'élever au rang que ma naissance me donne le droit d'ambitionner.

» Je laisse à ceux qui prennent sur leur tête de s'opposer à la volonté de notre seigneur et maître toute la responsabilité de leur conduite. »

Les droits de Dossari sont incontestablement mieux établis que ceux de son rival; d'ailleurs le courroux de Mohammed-Ali n'est pas chose à laquelle un pacha ou un chérif veuille s'exposer gratuitement. Les chefs de l'expédition n'ont pu s'empêcher de faire droit aux réclamations du fils d'Abou-Nogta, et Soultan-Ibn-Abda s'est vu forcé de renoncer à ses prétentions.

« Je te promets sur ma barbe, a dit le pacha en s'adressant à Dossari, que les ordres de Mohammed-Ali seront fidèlement exécutés à ton égard. Ce que nous avons voulu faire en faveur de Soultan devait servir à le récompenser de son zèle et de son dévouement; tu vois toi-même qu'il a droit à notre reconnaissance, et par conséquent à la tienne. Je te laisse maître de lui témoigner ta gratitude comme tu l'entendras. »

Alors Dossari, se tournant vers son rival, lui a dit :

« Soultan, tu peux te considérer à l'avenir comme mon frère ; et, pour te prouver toute l'affection que je ressens pour toi, je te donne le commandement de la tribu d'Alcan dont tu étais cheikhr avant d'avoir été chassé de ta patrie par Ali d'Assir. Tu me rendras compte de tout ce que tu feras, comme tout inférieur doit agir envers son supérieur, et, à cette condition, nous serons bons amis. »

Soultan a accepté sans se faire prier, et il est parti le soir même pour sa tribu, où il est attendu par ses partisans. Jusque-là tout va bien ; mais les deux rivaux me paraissent agir comme ces chasseurs qui vendent la peau de l'ours avant de l'avoir jeté par terre.

Vingt-cinq cheikhrs d'Assir sont déjà venus au camp pour faire leur soumission. Il en sera de ces derniers comme de ceux qui étaient venus prendre l'aman en route. Tout le monde alors paraissait aussi disposé à se soumettre ; mais Aït ne s'en est pas moins trouvé à la tête d'une armée de quinze mille hommes.

25 août 1834. Séjour à Khamis-Michet.

Ali, fils de Mouchet, cheikhr de Khamis-Michet,

ayant obtenu l'aman pour sa tribu, a promis de fournir des vivres à l'armée. Ali-Séhéri de Bicha vient de faire un traité avec les Bédouins, d'après lequel on lui livrera l'orge pour deux talaris l'ardeb, et la farine de froment à trois talaris. Il vient de recevoir 3,500 talaris à cet effet.

Ali-Séhéri vient de partir du camp pour aller faire sa tournée, et il a été chargé par le pacha d'offrir l'aman à Mouchet, qui, craignant pour sa tête, erre en ce moment à travers les montagnes.

Les habitans des villages dont les cheikhrs ont été graciés commencent à arriver pour prendre possession de leurs propriétés. Le pacha et le grand chérif leur ont pardonné, à condition qu'ils porteraient leurs denrées au camp à un prix raisonnable. Les Bédouins des environs possèdent une grande quantité de céréales; ils ont eu soin de les cacher dans des silhos ou dans les cavernes des montagnes.

Le beurre, qui se vendait, il y a trois jours, huit piastres le rotle, ne coûte aujourd'hui que deux piastres et demie. La viande est descendue de trois piastres à trente paras. L'orge et la farine sont toujours à un prix très-élevé; le roub coûte un ta-

lari, et encore il est très-difficile de s'en procurer à ce prix.

Les prisonniers ont payé leur rançon en céréales. Les uns ont dû fournir trente ardebs de froment, d'autres cinquante; les plus riches ont été imposés à cent ardebs. Dès qu'un Bédouin a satisfait à ces conditions, il est rendu sur-le-champ à la liberté.

Le cheikhr de Rejal-el-Mâ-el-Hedjaz est venu aujourd'hui faire sa soumission; celui de Rejal-el-Mâ-el-Iémen ne s'est pas encore présenté; mais on pense qu'il se rendra au camp dès qu'il aura appris que son confrère a été pardonné. On sait que ces deux cheikhrs avaient envoyé à Bicha une députation pour offrir au pacha leur coopération contre l'Assir. Comme ils n'avaient pas été satisfaits de leur négociation, ils ont fourni deux mille hommes, qui ont combattu dans la dernière affaire sous la bannière d'Aït.

Les Bédouins de la tribu de Béni-Mouguet, dont le territoire confine avec celui d'Alcan, ayant appris que l'armée ravage le pays pour subvenir aux besoins des soldats et des animaux, ont écrit aujourd'hui au pacha et au grand chérif. Ils consentent à se reconnaître tributaires de Mohammed-Ali.

Les chefs de l'expédition ont accepté leur soumission. Aït est issu des Béni-Mouguet; il commandait cette tribu en personne avant d'avoir été élevé au titre de gouverneur de l'Assir.

Le chef ennemi a été, dit-on, très-sensible à la défection de sa kabyle. Il est campé maintenant sur une montagne nommée Séga, à côté d'un village du même nom. Aït est décidé à tenter encore le sort des armes dans cette position ; et si le sort lui est contraire, il descendra au bas de la montagne, dans les forteresses de Rhedda, son dernier refuge.

Vers les dix heures du soir, nous avons eu une alerte. Un caporal, qui était de garde aux avant-postes, s'est avancé vers les villages en criant : Voici l'ennemi! Trois coups de fusil ont été tirés, et toutes les troupes ont pris les armes. Une demi-heure après, on s'est aperçu de la méprise, et tout est rentré dans l'ordre accoutumé. Vers le matin, le colonel a fait appeler le caporal qui avait causé tout ce désordre.

— Pour quelle raison, lui a-t-il dit, as-tu jeté l'alarme dans le camp cette nuit?

— Parce que j'ai vu devant moi l'armée ennemie prête à fondre sur nous.

— Tu es dans l'erreur ; car rien ne nous a annoncé la présence des Bédouins d'Aït.

— Je les ai aperçus aussi bien que je te vois, mon colonel.

— Étaient-ils nombreux ?

— Aussi nombreux que les étoiles du ciel ou les gouttes d'eau de la mer. Ils étaient tous montés sur des chevaux dont les yeux et les narines jetaient des flammes. La jument el-Borak...

— Assez, assez ; je vois ce qu'il en est : tu t'es enivré avec du hachich, et tu viens nous débiter ici toutes les rêveries qui te passent par la tête.

— Je te jure...

— Ne jure pas ; car je t'infligerais une punition plus forte.

— Kéfac ïa sidi (à ton plaisir, mon maître).

— Tu connais le chapitre du Coran qui ordonne de s'abstenir de toute substance enivrante. Tu vois maintenant si cette interdiction est juste. Il suffit d'un homme en cet état pour compromettre l'existence d'une armée entière. Pour t'apprendre à ne pas t'enivrer à l'avenir, et surtout lorsque tu seras de garde aux avant-postes, tu vas recevoir trois cents coups de bâton sur ton derrière.

— Fiardak ïa sidi (grâce, mon maître), fiardak Depuis trois jours, je n'ai eu pour toute nourriture que des tiges de doura, et c'est pour échapper à cette affreuse réalité que j'ai été poussé à prendre du hachich. En partant de mon village, ma bonne mère m'a remis une petite boîte, et m'a dit : « Cher enfant, tu vas me quitter; qui sait si ce n'est pas pour la dernière fois que j'entends le son de ta voix? Lorsque tu seras sur une terre étrangère et que tu voudras revenir en idée au milieu des tiens, prends un peu de cette confiture, manges-en gros comme une datte, et tu seras transporté en esprit au milieu de nous, à l'ombre de nos palmiers, sur les rives fécondes du Nil où tu es né.

— A vouloir suivre le conseil de ta mère, tu aurais dû mieux choisir le moment. Qu'on lui donne les trois cents coups de bâton.

Le pauvre diable a été emmené, et les chaouich ont exécuté la sentence à la lettre.

Dossari se propose d'aller rejoindre les gens de sa tribu. Rien ne pourrait dépeindre le désir qu'il éprouve de revoir son village. En route, à mesure que nous nous approchions des frontières de l'Assir, son front soucieux se déridait peu à peu. Dernièrement, je me trouvais avec lui, nous gravis-

sions une haute montagne. Quand nous fûmes parvenus au sommet, il me dit en m'indiquant du doigt les cimes azurées qui se dessinaient dans le lointain : « Voilà le lieu où j'ai laissé une jeune épouse enceinte, et ma vieille mère, qui vit encore : voilà le lieu où j'ai passé les jours heureux de mon enfance. »

Lorsque nous sommes arrivés à Khamis-Michet, Dossari s'attendait à voir les Bédouins de sa tribu réunir leurs forces à celles de notre armée ; mais les précautions prises par Aït les empêchèrent d'exécuter ce projet. Ce chef avait exigé des otages pris dans les familles des cheikhrs de cette kabyle, et force leur a été de combattre dans les rangs de l'Assir. Plusieurs Arabes de Rofeïdah avaient été mis dans les forteresses de Khamis-Michet, afin qu'ils ne pussent pas s'empêcher de se trouver au feu. Lorsque Dossari s'approcha des assiégés le jour de la rencontre, un colloque s'établit de loin entre les gens de sa tribu qui étaient enfermés dans les citadelles et le petit nombre de ceux qui avaient pu venir rejoindre le fils d'Abou-Nogta.

Après la bataille, les Bédouins de Rofeïdah, profitant de la confusion inséparable de cet événement, emmenèrent leurs otages, et se retirèrent sur leur

territoire, se trouvant entièrement libres d'agir selon leur propre volonté.

Dernièrement, le fils de Dossari est parti de Tabab, capitale de Rofeïdah, à la tête de cinq cents Bédouins. Quatre cents hommes sont demeurés à quelque distance de Khamis-Michet; et lui-même, escorté des cent Arabes les plus importans, vient d'arriver au camp.

Abdallah, c'est ainsi que se nomme le fils de Dossari, s'est présenté d'abord chez le pacha avec son escorte. Ses Bédouins se font remarquer par leur belle taille et par un équipement confortable et élégant. Leurs habits sont riches, et proviennent du pillage des diverses villes maritimes de l'Iémen; leurs sabres sont enfermés dans des fourreaux d'argent, et quelques-uns portent des djambies d'or. De la tente du pacha, le jeune cheikhr s'est rendu sous celle du grand chérif, et il en est sorti pour aller embrasser son père, qui avait eu toute la peine du monde à supporter l'attente que la hiérarchie militaire lui imposait. Le père et le fils se sont jetés avec effusion dans les bras l'un de l'autre. Ils ne s'étaient jamais vus.

Abdallah n'a que seize ans. Il est peu grand pour son âge. Les nombreuses maladies qu'il a éprou-

vées durant son absence lui ont donné une complexion fort délicate. Il paraît souffrant, et cependant un air de gaîté anime constamment sa figure.

Dossari lui a demandé quelles étaient les dispositions de ses Bédouins, et le jeune homme lui a répondu : « Plusieurs cheikhrs importans sont venus chez moi me prêter serment de fidélité comme à leur chef légitime, en ma qualité de fils de Dossari-Abou-Nogta. Les kabyles de Rofeïdah et de Rabia t'engagent à partir sur-le-champ pour aller te mettre à leur tête; il n'y a pas de temps à perdre. »

Dossari s'est présenté chez le pacha; il a été nommé provisoirement cheikhr de ces deux tribus, et a reçu la pelisse d'honneur. A mesure que les autres provinces feront leur soumission, elles se rangeront sous son autorité. Depuis ses réclamations, le fils d'Abou-Nogta était considéré par les chefs de l'expédition comme gouverneur de l'Assir, et c'est en cette qualité qu'il a été admis à faire partie du conseil. Jusqu'à Bicha, il a été tenu à l'écart, et ce n'est que dans ces derniers temps qu'on a commencé à le prendre pour quelque chose. Il part aujourd'hui pour Tabab, commandé provisoi-

rement par Cheikhr-Tami : c'est là qu'habite sa famille. On pense qu'après y être demeuré pendant quatre jours, il viendra rejoindre notre armée dans la position de Ménader, où nous devons aller camper incessamment.

Soultan-Ibn-Abda est parti hier au soir pour Alcan ; chemin faisant, il a rencontré son fils, enfant de quatorze ans, qui était venu l'attendre avec une nombreuse escorte. Son père l'a engagé à se rendre au camp pour aller offrir lui-même sa soumission au pacha et au grand chérif. Il arrive à l'instant ; ses hommes sont beaux, bien vêtus, bien armés, toujours aux dépens des populations de l'Iémen.

Plusieurs cheikhrs de Réjal-el-Mà-el-Hedjaz et de Réjal-el-Mà-el-Iémen, de Roufeïdah et de Rabia, sont venus faire leur soumission.

26 août 1834. Séjour à Khramis-Michet.

Ali, fils de Mouchet, cheikhr de Khramis-Michet, se trouvait à la bataille : « Aït, a-t-il dit, en voyant la déroute des siens, s'est écrié : « Que Dieu nous protége. » Il a pris rapidement la fuite, grâce à la magnifique jument qu'il montait, et ne s'est arrêté qu'à Ménader, où il a fait mettre le feu à sa maison. »

Le lendemain de la bataille, Ibn-Aoun s'est levé de bonne heure, et a appelé auprès de lui tous les chérifs. Deux d'entre eux ont manqué à l'appel. Le chef ayant demandé la raison de leur absence, un vieil esclave lui a répondu :

— Ibn-Aoun, c'est en vain que tu attendrais mon maître Chérif-Jazan : à l'heure où je te parle, son ame est bien loin de nous : le descendant du prophète a déjà traversé d'un pas ferme le pont étroit qui conduit dans le ciel, séjour de tous ceux qui meurent sur le champ de bataille pour la cause du vrai Dieu.

— Comment! Jazan est mort? s'est écrié le grand chérif.

— Tu l'as dit.

— D'où vient qu'on ne m'a pas annoncé sur-le-champ cette horrible nouvelle?

— Il est toujours temps d'apprendre les tristes événemens. Cette nuit j'ai lavé le corps de mon maître; j'ai récité, avec les personnes de sa suite, les prières usitées en pareille circonstance : il ne nous reste plus qu'à confier à la terre sa dépouille mortelle.

— Quel attentat! Naguère celui qui aurait tué un descendant du prophète aurait été renié par ses

compagnons même ; tout bon musulman l'eût maudit comme un infâme ; sa famille eût été honnie, ses maisons brûlées, ses champs ravagés, et Dieu eût armé le bras d'un fidèle croyant pour mettre à mort l'infâme meurtrier. Ces gens d'Assir sont de vrais mécréans ; cette race maudite des Ouahabis ne respecte rien de ce que les autres hommes sont habitués à considérer comme sacré.

— Ce n'est pas le seul attentat commis contre les nobles prérogatives de ta race. Chérif-Abdallah, qui s'était trop imprudemment engagé au milieu des ennemis, a été entouré par les gens d'Assir ; il a reçu quinze coups de lance et a été renversé de sa jument. Ses esclaves sont accourus à son secours au moment où on allait lui trancher la tête, et ils l'ont transporté au camp sur un sarir.

— Et la jument, qu'est-elle devenue ? a demandé aussitôt le grand chérif.

— Un Bédouin d'Assir s'est jeté sur la selle et a disparu de toute la vitesse du noble animal.

— Malédiction ! une jument d'aussi belle race ! la perle de toutes les jumens d'Oadi-Fatma ! quels rejetons nous perdons ! Mais, non ; il est impossible de laisser une aussi magnifique proie aux mains de

l'ennemi. Je jure sur mon turban qu'elle sera rendue à son maître.

Kateb, dit Ibn-Aoun en s'adressant à un vieil Arabe vêtu à l'arménienne, et qui portait à sa ceinture une écritoire en guise de poignard, Kateb, écris ce que je vais te dicter.

« Aït, la jument de mon neveu, Chérif-Abdallah, a été dérobée par un Bédouin le jour de la bataille; je veux cet animal à tout prix, quel qu'en soit le possesseur, et j'irai le chercher jusque dans l'enfer si on l'y conduit. Que la malédiction de Dieu et du prophète tombe sur le ravisseur! »

Après que cette lettre a été expédiée, la fureur du grand chérif a paru se calmer tout-à-coup, et c'est alors seulement que, se souvenant de son neveu, il a demandé de ses nouvelles à ceux qui l'entouraient. Cependant Chérif-Abdallah est particulièrement aimé de son oncle, qui le considère comme son fils.

Hindi, le diplomate bédouin que nous avons déjà vu à Taïffa, engageait fortement son maître à conclure un traité de paix avec les ennemis, ou du moins à ne pas risquer une bataille sur les positions de Khramis-Michet. Retirons-nous, lui disait-il, dans les forteresses de Rhedda : nous se-

rons abrités par la montagne presque impraticable de Sega, et nous pourrons lutter avec avantage.

— Je veux éviter, répondait Aït, qu'Ahmed-pacha ravage tous les villages par lesquels il passera; il vaut mieux aller l'attendre à la frontière que de le laisser pénétrer dans le cœur du pays.

Aït ne voulut pas écouter les conseils du diplomate, et on connaît les suites de son refus. Le chef a encouru des reproches de la part de ses conseillers, et particulièrement de Hindi. Ce dernier a manifesté le désir de quitter les affaires, et il vient d'écrire au pacha une lettre ainsi conçue :

« Je te prie, Ahmed, d'oublier la part que j'ai prise à la lutte actuelle; je te demande grâce pour moi et les gens de ma tribu. Je renonce absolument à un rôle politique quelconque, pour vivre en simple particulier au milieu des miens. »

Le pacha lui a accordé sa demande.

Les vivres manquent au camp; les portions d'hôpital sont elles-mêmes diminuées de moitié; les soldats en sont réduits à mâcher les tiges sucrées du doura.

Abd-el-Kérim, l'un des cheikhs de Khamis-Michet, profitant de l'aman qui lui a été donné,

s'est présenté aujourd'hui au camp. Il s'est prosterné devant le pacha et lui a dit :

— Tu connais tous les maux dont cette guerre m'a rendu victime : mes récoltes sont ravagées, mes provisions mangées, mes animaux tués ou pris, mes maisons démolies ; cependant, si tu ne te trouves pas assez vengé, impose-moi de nouveaux sacrifices, je suis prêt à les supporter.

— La seule chose que je te demande, lui a répondu le général, c'est de me procurer des vivres, que je te paierai exactement.

— Tu sais que les Bédouins sont pauvres ; cependant je vais rappeler à Khramis-Michet mes gens qui errent à travers les montagnes, et je te fournirai autant de provisions qu'il sera en mon pouvoir.

Vers le soir, des députés de la tribu de Moghetta, qui fait partie des domaines d'Aït, sont venus prendre l'aman.

27 août 1834. Séjour à Khramis-Michet.

Je suis éveillé avant le jour par les cris rauques des Bédouins qui commencent à approvisionner le camp. Ils apportent les vivres à dos de baudet, car déjà le pays où nous sommes ne nourrit pas de chameaux. Ce quadrupède, sans lequel les Arabes

du Hedjaz ne pourraient avoir ni existence politique ni existence commerciale, ne trouve pas dans ce pays de montagnes une quantité suffisante de soleil et de sable, et les Bédouins ont renoncé à l'élever.

Malgré la bonne volonté des baudets et la réduction des rations, la choune du camp ne se remplit guère. Les vivres que l'on apporte sont bien loin de suffire à la consommation de l'armée. Le soldat s'affaiblit tous les jours ; cette position intolérable le démoralise, et cependant les chefs ne paraissent guère s'en soucier. Au lieu d'aller en avant pour profiter de l'impression produite par le gain de la bataille, on a donné à l'ennemi le temps de se reconnaître et de se reconstituer : ce sera une nouvelle guerre que nous devrons entreprendre.

Les chameaux de transport meurent par douzaines tous les jours. Lorsque les pluies, la fatigue et la rigueur du climat auront fait périr ceux qui nous restent, on aura sans doute recours aux Alibörons, et je ne désespère pas de voir un jour le camp tout entier transporté à dos de baudet. Ces animaux tiennent ici la place des chevaux, des chameaux, des voitures, des porteurs d'eau ; ils sont toujours sans bride, et se laissent conduire, comme

certains peuples d'Orient, par l'influence du bâton.

Les gens d'Oadi-Chaaran qui, malgré leurs belles promesses, s'étaient battus dans l'armée d'Aït, sont venus chez le pacha au nombre de deux cents pour offrir leur coopération.

28 août 1834. Séjour à Khramis-Michet.

Orage épouvantable qui éclate vers le soir. Le tonnerre gronde sans cesse pendant trois heures environ. Durant ce temps, les éclairs n'ont pas cessé de sillonner l'atmosphère. La pluie tombe par torrens. Vers le matin, le ruisseau, qui la veille était presque à sec, roule un volume d'eau considérable. Les Bédouins qui viennent au camp n'osent pas se hasarder à le traverser.

29 août 1834. Séjour à Khramis-Michet.

Nouvel orage, nouveaux éclats de tonnerre. L'air est plein d'électricité; l'on craint beaucoup pour la poudrière, qui se trouve dans les maisons d'un village abandonné contre lequel le camp est adossé. Si ces magasins sautent, tout est fini pour moi, dont la tente n'est séparée de la poudre que par un simple mur de terre; mais malheur à ceux qui resteront à la merci des Bédouins sans vivres et sans munitions!

Vers minuit la tourmente cesse; peu à peu la

nature rentre dans son état de calme ordinaire. Le torrent s'est gonflé de nouveau, les eaux ont un pied de profondeur sur quatre-vingts ou cent de largeur.

TEMPÉRATURE DE KHRAMIS-MICHET.

	Soleil levant.	Midi.	Soleil couchant.	Observations.
21 Août....	15°......	25°......	23°	Ciel serein.
22.........	14.......	23.......	21	Nuages.
23.........	14.......	22.......	20	Temps pluvieux.
24.........	13.......	22.......	20	*id.*
25.........	13.......	22.......	19	*id.*
26.........	14.......	23.......	21	*id.*
27.........	13.......	24.......	20	*id.*
28.........	12.......	22.......	19	Orage.
29.........	12.......	23.......	19	*id.*

Depuis Bicha jusqu'à Khramis-Michet, le thermomètre n'a cessé de descendre, malgré que nous nous soyons presque toujours dirigés vers le sud. Cette circonstance est due au niveau élevé du pays où nous nous trouvons, et à la hauteur des montagnes sur lesquelles passent les vents qui soufflent du côté de la mer Rouge. Ici, matin et soir, les couleurs foncées des collines et des villages disparaissent derrière le voile d'un épais brouillard imprégné de molécules aqueuses dont la présence est

très-nuisible à l'homme qui vient de traverser, comme nous, un pays inondé de soleil.

La chaleur du milieu de la journée contraste d'une manière fâcheuse avec la fraîcheur du matin et de la nuit. Les rayons du soleil sont toujours ardens ; cependant la température ne s'en ressent guère à l'ombre des arbres, sous les tentes ou dans les maisons. Pendant un jour seulement le ciel est resté pur : depuis lors il a été couvert de nuages, surtout du côté de l'Assir, où il paraît qu'il pleut continuellement.

XXV

Départ de Khramis-Michet.—Retour d'Ali-Séhéri.—Arrivée de Mouchet, cheikhr de Khramis-Michet.—Son portrait.—Ses apprehensions.—Son histoire. — Sa justification auprès du pacha. — Il reçoit l'aman. — Arrivée d'un ancien envoyé d'Assir nommé Chéléia.— Il se jette aux pieds du pacha.—Compte rendu de sa mission.— Son imprudence. — Colère d'Aït. — Ses frayeurs. — Aït veut le faire assassiner.— Il parvient à s'esquiver.—Portrait.— Ration distribuée à l'armée.—On lève le camp.—Champ de bataille.—Pâturages.—Mosquée provisoire. — Tombeaux. — Sel-Éjéla. — Bar-Ejéla. — Heffa. — Maraou. — Djouaha.—Apha.—Arrivée à Ménader.

30 août 1834. Départ de Khramis-Michet. — Trente-quatrième jour de marche.

Ali-Séhéri de Bicha, qui avait reçu mission d'aller acheter des approvisionnemens pour l'armée affamée, est de retour au camp depuis hier. Je suis allé le visiter sous sa tente quelques heures après son arrivée.

— Eh bien! lui ai-je dit après les cérémc d'usage, es-tu content de ton excursion?

— Vous devez tous vous en être ressentis camp. L'abondance ne règne pas dans les gamell cependant les soldats ont les dents un peu mc longues maintenant.

— Tu nous a empêchés, il est vrai, de mou de faim; mais tu ne dois pas te reprocher de no avoir donné des indigestions.

— Le glaneur ne fait pas des gerbes aussi gross et aussi nombreuses que le moissonneur, et su une terre aussi avare que celle de l'Arabie on e bien heureux lorsqu'on trouve le moyen de ne pa mourir de faim. Les Bédouins se trouvent conten à cette condition; mais, quant à vous, messeigneurs les étrangers, Francs, Turcs et Égyptiens, vous êtes de trop grands consommateurs; vous absorbez en un jour ce qui nous suffirait pour une semaine; et si vous ne vous réformez pas de bon gré, la nécessité saura bien vous y forcer.

— Les Européens, il est vrai, ont la réputation de manger pour vivre; cependant ils savent se conformer aux circonstances : nous ne souffrons pas plus que vous de la famine. Si un général de notre pays eût dirigé cette expédition, elle serait

terminée depuis long-temps, et il aurait su trouver le moyen de pourvoir un peu mieux les magasins de l'armée.

— Au reste, si je n'ai pas trouvé les vivres qui nous auraient été nécessaires, j'ai amené au camp un homme plus apte que moi à s'en procurer. Je te présente Mouchet, que voilà à côté de moi; c'est le cheikhr de Khramis-Michet et de tous les environs.

Mon attention se porta sur un Arabe assis sur le même tapis qu'Ali-Séhéri. Cet individu était vêtu avec la même simplicité que le commun des Bédouins, et à ces signes extérieurs il eût été difficile de le reconnaître comme un homme d'assez grande importance.

Mouchet jouit d'une grande considération parmi les montagnards, et il serait impossible de trouver parmi ces tribus un homme dont la figure exprimât plus de bonté et l'œil plus de douceur. Sa tête est noble dans ses contours, son nez droit, mais un peu déprimé vers son extrémité : son front large et ouvert annonce une ame pleine de franchise et de loyauté.

Ses sourcils arqués, d'une épaisseur et d'un noir d'ébène, semblent appartenir à un homme dans

toute la vigueur de l'âge; cependant le cheikhr a dépassé la soixantaine. Il y a encore beaucoup de vivacité dans son regard; et, chose rare parmi les Arabes, ses yeux sont d'un gris qui se rapproche beaucoup du bleu de ciel. Une peau marbrée de teintes cuivrées et bistrées, des tempes et des pommettes saillantes, entourées et sillonnées de profondes rides, annoncent en lui un homme habitué à contempler le soleil, et dont la carrière s'est passée au milieu des passions qui fermentent au cœur des Arabes.

Pendant que j'observe le vieux cheikhr, un mouvement subit se passe sur sa physionomie. Je dirige mes yeux du côté où se porte son regard, et j'aperçois quelques soldats égyptiens conduits par un officier turc, qui semble se diriger vers la tente où nous nous trouvons.

Mouchet jette un coup d'œil perçant sur Ali-Séhéri. Il le regarde fixement et lui dit avec vivacité.

— Serais-je trahi?

Cette seule parole, prononcée en langage bédouin, me prouve que le vieux cheikhr ne croit pas encore à la paix qu'il a faite avec le pacha. Il craint, sans aucun doute, qu'on veuille attenter à

sa liberté, et il ne serait pas éloigné d'accuser le cheikhr de Bicha de complicité.

Ali-Séhéri s'aperçoit aussi de ce qui se passe dans son cœur, et lui répond :

— Si tu es trahi, je n'y suis pour rien.

— Me laisserais-tu arrêter sous ta tente ?

— Cache-toi sous mes selles, derrière ce divan de campagne : ne crains rien, tu ne seras vu de personne.

— Tu crois donc que je veuille me laisser prendre comme un lion dans une fosse ?

— Eh bien ! passe sous la toile de la tente. Ta jument et la mienne doivent être sellées, prends-en une, et regagne tes montagnes, où tu pourras défier toutes les forces du pacha.

Le vieillard observe toujours attentivement les soldats, qui viennent de faire une halte. Il se glisse comme un serpent sous la tente, prêt à prendre la fuite avec sa monture au premier signal d'alarme.

Les militaires se remettent en marche, et se dirigent vers un poste où ils vont sans doute relever leurs camarades. Le danger est passé pour le cheikhr. Il sort par précaution cependant, et va voir

lui-même si sa monture est prête à partir en cas de besoin.

— Vois où les mœurs des Bédouins en sont aujourd'hui, me dit Ali-Séhéri dès qu'il fut seul avec moi. Autrefois, dans le temps de ma jeunesse, par exemple, un Bédouin aurait-il osé soupçonner de trahison un ami qui serait allé le prendre au milieu des montagnes, et qui l'aurait abrité sous sa tente dans le seul but de lui être utile? cependant Mouchet a eu un instant cette pensée.

— Il faut lui pardonner, répondis-je. Dans ces derniers temps, vos guerres avec un ennemi puissant comme le pacha d'Égypte ont jeté parmi vos tribus tant de sujets de haine et de discorde, les exemples de trahison sont devenus si fréquens, qu'il n'est pas étonnant que le cheikhr de Khramis-Michet ait pu t'accuser d'un crime dont tu es certainement incapable.

— Hélas! c'est malheureusement sa seule excuse.

Je profite du départ du vieux cheikhr pour demander à Ali-Séhéri quelques renseignemens sur son compte. Voici ce que m'apprit mon ami de Bicha :

« Malgré ses soixante-un ans et sa barbe blan-

che, me dit Séhéri, Mouchet est encore l'homme dont la complexion résiste le mieux aux fatigues du voyage ou de la guerre. Sa voix est douce comme les premiers cris d'une gazelle qui vient de naître, mais tu n'as pu en juger par toi-même, parce que tu l'as entendue dans un moment où la passion l'avait grandement altérée. Ce cheikhr a une élocution extrêmement facile, et possède à un haut degré le talent de la persuasion : il est impossible de ne pas se ranger de son avis lorsqu'il a fini de parler sur un sujet controversé.

» Mouchet fut un des compagnons fidèles d'Ali d'Assir; il a suivi sa fortune avec religion. On le vit à la suite de ce prince lorsque l'expédition contre le Téhama fut entreprise, et il contribua puissamment, par son courage et ses conseils, à la prise de Hodeïda et de Moka. Ali professait pour ce cheikhr une estime toute particulière, et avait en lui une confiance sans bornes.

» Dans cette expédition, le cheikhr de Khramis-Michet avait emmené avec lui deux mille fantassins de ses kabyles et deux cents cavaliers bien équipés. Il a rapporté de l'Iémen une grande quantité de dépouilles, et parfois il aime à s'habiller à

la mode de ce pays avec les costumes qui lui sont échus en partage.

» Lorsque Mohammed-Ibn-Aoun, le même qui se trouve à la tête de cette expédition en commun avec le pacha, fut nommé gouverneur d'Assir par Mohammed-Ali, Mouchet lui donna sa fille en mariage; mais le chérif la répudia après que les Bédouins l'eurent chassé de leur pays. (A cette époque, Ibn-Aoun habitait la maison qui touche à ta tente, et sur la terrasse de laquelle tu vas quelquefois le soir pour jouir de la vue du bassin de Khramis-Michet, de son torrent et de l'horizon bleu de ses montagnes). »

Aujourd'hui, avant de partir, Séhéri a conduit Mouchet auprès d'Ahmed-Pacha. Celui-ci lui ayant demandé pour quelle raison il ne s'était pas soumis avant la bataille, voici ce que le vieux cheikhr lui a répondu :

« Tu sais, Ahmed, que depuis long-temps le pays dont je suis le chef s'est rangé sous la domination d'Ali d'Assir, et que nous nous sommes reconnus comme ses tributaires. En ma qualité de sujet, j'ai été obligé de suivre la fortune de mon maître. Ali, avec cette pénétration qui lui était ordinaire, me jugea homme de courage et de bonne foi; je de-

terminée depuis long-temps, et il aurait su trouver le moyen de pourvoir un peu mieux les magasins de l'armée.

— Au reste, si je n'ai pas trouvé les vivres qui nous auraient été nécessaires, j'ai amené au camp un homme plus apte que moi à s'en procurer. Je te présente Mouchet, que voilà à côté de moi; c'est le cheikhr de Khramis-Michet et de tous les environs.

Mon attention se porta sur un Arabe assis sur le même tapis qu'Ali-Séhéri. Cet individu était vêtu avec la même simplicité que le commun des Bédouins, et à ces signes extérieurs il eût été difficile de le reconnaître comme un homme d'assez grande importance.

Mouchet jouit d'une grande considération parmi les montagnards, et il serait impossible de trouver parmi ces tribus un homme dont la figure exprimât plus de bonté et l'œil plus de douceur. Sa tête est noble dans ses contours, son nez droit, mais un peu déprimé vers son extrémité: son front large et ouvert annonce une ame pleine de franchise et de loyauté.

Ses sourcils arqués, d'une épaisseur et d'un noir d'ébène, semblent appartenir à un homme dans

milieu de mes montagnes, tâchant de consoler de leur malheur les vieillards, les femmes et les enfans, et de les protéger de ma vieille expérience. Tous se tournaient vers leurs maisons et leurs champs abandonnés, à moitié détruits, attendant avec anxiété l'issue des événemens qui jusqu'ici vous ont été si favorables.

» Voilà quelle a été ma conduite. J'avais juré fidélité au fils de Méreï, j'ai tenu ma promesse. Me trouvant comme ton prisonnier maintenant, je suis dégagé de mes sermens, ta cause est devenue la mienne, et je suivrai ta fortune en bon et loyal serviteur. »

Après que le cheikhr a eu cessé de parler, le pacha et le grand chérif ont eu l'air de se consulter à voix basse pour savoir à quelle détermination s'arrêter; mais l'armée a trop besoin du secours de Mouchet, et la réponse des chefs ne pouvait être que favorable.

« Sois le bien venu sous ma tente, lui a dit Ahmed-Pacha; Dieu me préserve de toucher à un seul poil de ta barbe vénérable! Ta conduite passée est oubliée, nous l'avons entièrement bannie de notre mémoire, et dès à présent tu es admis au nombre de nos amis.

» Cette pelisse rouge et ce châle de cachemire, que cet esclave vient d'apporter, nous te prions de les accepter; que ce soit le signe d'une pleine et entière réconciliation. De ton côté, tu prendras l'engagement de nous fournir les provisions de bouche qui sont à ta disposition, et nous serons tous de bons amis.

» Maintenant, continua le pacha, tu peux reprendre le chemin de tes montagnes pour réunir tes gens dispersés, et leur annoncer les conditions auxquelles nous leur accordons notre protection. »

Un nouvel Assirien est arrivé au camp ce matin : c'est Chéléia, que nous avons vu à Oadi-Khradra, venant apporter une lettre au pacha de la part d'Aït. Cet ex-ambassadeur s'est rendu sur-le-champ au divan; et, après avoir incliné sa tête jusque dans la poussière, il a dit au général :

« Ahmed, tu vois à tes pieds un proscrit qui vient se mettre sous ta protection.

— Je t'écoute, lui a répondu le chef.

— Pacha, tu dois sans doute me reconnaître?

— Parfaitement.

— J'ai déjà eu le bonheur de me prosterner devant toi.

— Oui, à Khradra ; je m'en souviens très-bien. Mais de quelle mission es-tu chargé aujourd'hui ?

— Je ne viens plus parlementer pour l'Assir ; c'est de moi-même qu'il s'agit. Cette excursion à Khradra m'a été funeste. A mon retour, je me rendis auprès d'Aït pour lui rendre compte du résultat de mes démarches auprès de toi. Le chef était dans ce moment avec ses cheikhrs principaux.

» Ils venaient tous de s'asseoir en cercle autour d'une sanie, et s'apprêtaient à dévorer un énorme mouton farci de riz. Sans attendre le b'ism-illah, je me mets à table ; et après que j'eus pris quelques bouchées, le fils de Méreï m'interpelle pour me dire :

— Eh bien ! quelles nouvelles nous apportes-tu de ce prétendu ennemi ?

— Ce que j'ai à t'annoncer ne nous est pas trop favorable, lui dis-je.

— Comment ! qu'avons-nous à craindre d'une bande de tacrouris et de vagabonds ?

— Tacrouris et vagabons tant que tu voudras ; mais apprends que l'armée ennemie se compose de beaux et bons régimens rouges, de cavalerie et d'ar-

il me semblait que cet argent allait me sauver la vie, et tu sens que ce n'était pas la payer trop cher.

— Mais tu trouvas ces talaris bien à propos dans ta bourse.

— Hélas! pacha, c'étaient ceux dont tu m'avais fait cadeau à Khradra. J'avais fait de si beaux rêves sur l'emploi de cet argent!....

» Le nègre, me voyant prêt à partir, se plaça devant moi, et me dit :

— Maître, est-ce qu'on peut t'adresser une question?

— Parle, lui répliquai-je.

— Eh bien, où vas-tu ce soir?

— Je vais dans mon village embrasser ma femme et mes enfans. Ces pauvres petits lionceaux, il y a si long-temps que je ne les ai vus!

— Et quel chemin vas-tu prendre pour aller chez toi?

— Celui de la montagne.

— Il est bien difficile pendant la nuit.

— Oui; mais il est le plus court.

— Peu importe; il vaut mieux que tu prennes celui de l'oadi.

— Pourquoi donc?

— C'est qu'il y a un chameau mort au pied de la montagne. Un cadavre peut porter malheur pendant la nuit.

— Il est possible que cela soit ainsi dans ton pays ; mais moi, je ne suis pas superstitieux. Adieu.

— Ainsi tu t'obstines à vouloir passer par l'Akaba ?

— Oui, c'est décidé.

— Tant pis !... Mais ce n'est pas ma faute.

» Ces dernières paroles avaient été murmurées à voix basse. Je les entendis cependant ; mais, indépendamment de cela, j'étais bien décidé à prendre la route de la vallée. Néanmoins, je n'avais pas voulu laisser voir au nègre que je comprenais ma position ; car qui sait si un remords de conscience ne l'aurait pas forcé à une révélation ?

» Je pris donc, triste et le cœur plein de crainte, le chemin de mon village. En sortant de chez Aït, je rencontrai un palefrenier qui me dit :

— Bonne nuit, Farhan ; que le Tout-Puissant t'accompagne.

» Bonne nuit, Farhan, me dis-je en moi-même. Il paraît que le déguisement opère. Cependant, de peur d'être trahi par ma voix, je ne répondis que

par une inclination de tête. Alors, au lieu de me rendre chez moi, je pris le chemin du village de Farhan, qui est très-peu éloigné du mien. Je dois avouer, à ma honte peut-être, que jamais de ma vie je n'ai eu une aussi grande frayeur que cette nuit-là. Le vent se jouant à travers les branches des arbres, une feuille tombant à terre, un oiseau poussant un cri, me semblaient autant de bourreaux prêts à m'égorger. J'avais fait environ un quart d'heure de chemin, jusque là rien de réellement sérieux n'était venu m'arrêter; et cela devait être ainsi, car les lois de l'hospitalité ne permettent pas à un Bédouin de faire assassiner un de ses hôtes aussi près de la maison où il a été fêté.

» Cependant j'allais être obligé de m'enfoncer dans un torrent. Le sentier de mon village passe sur un de ses bords, et celui du village de mon ami est tracé sur le côté opposé. Ce passage était bien dangereux ; aussi n'avançai-je qu'avec la précaution d'un chacal ou d'un renard. Heureusement j'étais protégé par un massif de figuiers, et je ne pouvais pas être aperçu par des personnes qui se seraient trouvées sur l'autre rive.

» Arrivé près d'un lieu où le torrent renfermait

une mare d'eau, j'entendis le son d'une crosse de fusil qui frappait un rocher. Je portai toute mon attention de ce côté; je vis un homme qui s'agenouillait au bord de l'eau, et, au bruit qu'il faisait, je compris facilement qu'il se désaltérait avec le creux de sa main.

» Au même instant, une voix, partie de l'autre bord, disait à l'homme occupé à boire:

—Dis donc: pourquoi renifles-tu dans cette mare comme un chameau qui n'aurait pas bu depuis quinze jours?

— Je n'ai rien de meilleur à faire, répondit l'autre; voilà deux heures que nous attendons, et rien ne paraît.

— Tu sais bien qu'on nous a recommandé le silence.

— Ce n'est plus nécessaire maintenant. A cette heure il doit être sauvé, ou avoir été tué par Ben-Dahban.

— Tant mieux! c'est une triste mission; je me sentirais très-heureux d'en être débarrassé.

— Et moi aussi; le sang d'un innocent retombe toujours sur la tête de celui qui le répand.

» C'était évidemment de moi qu'il s'agissait. Un frisson convulsif secoua tous mes membres, et m'au-

rait fait dresser les cheveux sur la tête, si je ne l'avais eue rasée. Ce mouvement agita une branche, et comme il coïncidait avec la conversation des deux Bédouins, cela leur parut étrange.

— N'as-tu rien entendu? dit à son compagnon celui que je n'apercevais pas.

— Si; les branches de ce figuier ont fait un mouvement.

— Est-ce bien sûr?

— Oui; c'est sans doute quelque renard qui va tendre des piéges à nos poules; nous ferions mieux d'aller les défendre que de rester ici à regarder les astres et à gober l'humidité de la nuit.

— Tu parles toujours comme une vieille femme.

— Et toi comme un chien, tu aboies sans cesse.

» Je crus que les deux Bédouins allaient se quereller, et je me disposais à profiter de leur dispute pour m'échapper; cependant celui que je ne voyais pas dit à l'autre :

— Lâche un coup de fusil dans ce fourré d'où est parti le bruit.

— Pourquoi faire? pour abattre des figues?

— Non, pour abattre un homme, s'il y est.

— Poudre perdue.

» Cependant le Bédouin ajuste, il casse la branche

— C'est qu'il y a un chameau mort au pied de la montagne. Un cadavre peut porter malheur pendant la nuit.

— Il est possible que cela soit ainsi dans ton pays; mais moi, je ne suis pas superstitieux. Adieu.

— Ainsi tu t'obstines à vouloir passer par l'Akaba?

— Oui, c'est décidé.

— Tant pis !... Mais ce n'est pas ma faute.

» Ces dernières paroles avaient été murmurées à voix basse. Je les entendis cependant; mais, indépendamment de cela, j'étais bien décidé à prendre la route de la vallée. Néanmoins, je n'avais pas voulu laisser voir au nègre que je comprenais ma position; car qui sait si un remords de conscience ne l'aurait pas forcé à une révélation?

» Je pris donc, triste et le cœur plein de crainte, le chemin de mon village. En sortant de chez Aït, je rencontrai un palefrenier qui me dit :

— Bonne nuit, Farhan; que le Tout-Puissant t'accompagne.

» Bonne nuit, Farhan, me dis-je en moi-même. Il paraît que le déguisement opère. Cependant, de peur d'être trahi par ma voix, je ne répondis que

par une inclination de tête. Alors, au lieu de me rendre chez moi, je pris le chemin du village de Farhan, qui est très-peu éloigné du mien. Je dois avouer, à ma honte peut-être, que jamais de ma vie je n'ai eu une aussi grande frayeur que cette nuit-là. Le vent se jouant à travers les branches des arbres, une feuille tombant à terre, un oiseau poussant un cri, me semblaient autant de bourreaux prêts à m'égorger. J'avais fait environ un quart d'heure de chemin, jusque là rien de réellement sérieux n'était venu m'arrêter; et cela devait être ainsi, car les lois de l'hospitalité ne permettent pas à un Bédouin de faire assassiner un de ses hôtes aussi près de la maison où il a été fêté.

» Cependant j'allais être obligé de m'enfoncer dans un torrent. Le sentier de mon village passe sur un de ses bords, et celui du village de mon ami est tracé sur le côté opposé. Ce passage était bien dangereux; aussi n'avançai-je qu'avec la précaution d'un chacal ou d'un renard. Heureusement j'étais protégé par un massif de figuiers, et je ne pouvais pas être aperçu par des personnes qui se seraient trouvées sur l'autre rive.

» Arrivé près d'un lieu où le torrent renfermait

— Chéléia, me dit le nègre, mon maître est en prière maintenant, il ne sera libre que dans deux heures; et comme tu dois être fatigué de la route, tu as la permission de te retirer, si tel est ton bon plaisir.

— Par la clef de la maison de Dieu! lui répondis-je, nous avons un maître d'un cœur excellent. Remercie-le de ma part pour son attention envers un de ses indignes serviteurs.

— Je m'acquitterai de cette commission.

» En rentrant dans la salle à manger, j'avais aperçu la pelisse de mon ami Farhan, et je l'endossai avant de partir.

— Tiens, dis-je au nègre au moment de le quitter, voilà dix talaris que je te prie de recevoir comme souvenir.

» L'esclave ouvrit deux grands yeux blancs, qui, malgré l'obscurité, illuminèrent la salle : il hésita pendant quelques instans avant d'accepter mon bacchich. Cependant il ne put résister à la tentation; et, ayant pris l'argent de ma main, il le cacha dans les plis de sa ceinture.

— Chéléia, répliqua le pacha, tu étais bien généreux ce jour-là.

—J'avais un pressentiment, répondit le Bédouin;

il me semblait que cet argent allait me sauver la vie, et tu sens que ce n'était pas la payer trop cher.

— Mais tu trouvas ces talaris bien à propos dans ta bourse.

— Hélas ! pacha, c'étaient ceux dont tu m'avais fait cadeau à Khradra. J'avais fait de si beaux rêves sur l'emploi de cet argent !....

» Le nègre, me voyant prêt à partir, se plaça devant moi, et me dit :

— Maître, est-ce qu'on peut t'adresser une question ?

— Parle, lui répliquai-je.

— Eh bien, où vas-tu ce soir ?

— Je vais dans mon village embrasser ma femme et mes enfans. Ces pauvres petits lionceaux, il y a si long-temps que je ne les ai vus !

— Et quel chemin vas-tu prendre pour aller chez toi ?

— Celui de la montagne.

— Il est bien difficile pendant la nuit.

— Oui ; mais il est le plus court.

— Peu importe ; il vaut mieux que tu prennes celui de l'oadi.

— Pourquoi donc ?

— C'est qu'il y a un chameau mort au pied de la montagne. Un cadavre peut porter malheur pendant la nuit.

— Il est possible que cela soit ainsi dans ton pays; mais moi, je ne suis pas superstitieux. Adieu.

— Ainsi tu t'obstines à vouloir passer par l'Akaba ?

— Oui, c'est décidé.

— Tant pis !... Mais ce n'est pas ma faute.

» Ces dernières paroles avaient été murmurées à voix basse. Je les entendis cependant; mais, indépendamment de cela, j'étais bien décidé à prendre la route de la vallée. Néanmoins, je n'avais pas voulu laisser voir au nègre que je comprenais ma position; car qui sait si un remords de conscience ne l'aurait pas forcé à une révélation?

» Je pris donc, triste et le cœur plein de crainte, le chemin de mon village. En sortant de chez Aït, je rencontrai un palefrenier qui me dit :

— Bonne nuit, Farhan; que le Tout-Puissant t'accompagne.

» Bonne nuit, Farhan, me dis-je en moi-même. Il paraît que le déguisement opère. Cependant, de peur d'être trahi par ma voix, je ne répondis que

par une inclination de tête. Alors, au lieu de me rendre chez moi, je pris le chemin du village de Farhan, qui est très-peu éloigné du mien. Je dois avouer, à ma honte peut-être, que jamais de ma vie je n'ai eu une aussi grande frayeur que cette nuit-là. Le vent se jouant à travers les branches des arbres, une feuille tombant à terre, un oiseau poussant un cri, me semblaient autant de bourreaux prêts à m'égorger. J'avais fait environ un quart d'heure de chemin, jusque là rien de réellement sérieux n'était venu m'arrêter; et cela devait être ainsi, car les lois de l'hospitalité ne permettent pas à un Bédouin de faire assassiner un de ses hôtes aussi près de la maison où il a été fêté.

» Cependant j'allais être obligé de m'enfoncer dans un torrent. Le sentier de mon village passe sur un de ses bords, et celui du village de mon ami est tracé sur le côté opposé. Ce passage était bien dangereux; aussi n'avançai-je qu'avec la précaution d'un chacal ou d'un renard. Heureusement j'étais protégé par un massif de figuiers, et je ne pouvais pas être aperçu par des personnes qui se seraient trouvées sur l'autre rive.

» Arrivé près d'un lieu où le torrent renfermait

une mare d'eau, j'entendis le son d'une crosse de fusil qui frappait un rocher. Je portai toute mon attention de ce côté; je vis un homme qui s'agenouillait au bord de l'eau, et, au bruit qu'il faisait, je compris facilement qu'il se désaltérait avec le creux de sa main.

» Au même instant, une voix, partie de l'autre bord, disait à l'homme occupé à boire:

—Dis donc: pourquoi renifles-tu dans cette mare comme un chameau qui n'aurait pas bu depuis quinze jours?

— Je n'ai rien de meilleur à faire, répondit l'autre; voilà deux heures que nous attendons, et rien ne paraît.

— Tu sais bien qu'on nous a recommandé le silence.

— Ce n'est plus nécessaire maintenant. A cette heure il doit être sauvé, ou avoir été tué par Ben-Dahban.

— Tant mieux! c'est une triste mission; je me sentirais très-heureux d'en être débarrassé.

— Et moi aussi; le sang d'un innocent retombe toujours sur la tête de celui qui le répand.

» C'était évidemment de moi qu'il s'agissait. Un frisson convulsif secoua tous mes membres, et m'au-

rait fait dresser les cheveux sur la tête, si je ne l'avais eue rasée. Ce mouvement agita une branche, et comme il coïncidait avec la conversation des deux Bédouins, cela leur parut étrange.

— N'as-tu rien entendu? dit à son compagnon celui que je n'apercevais pas.

— Si; les branches de ce figuier ont fait un mouvement.

— Est-ce bien sûr?

— Oui; c'est sans doute quelque renard qui va tendre des piéges à nos poules; nous ferions mieux d'aller les défendre que de rester ici à regarder les astres et à gober l'humidité de la nuit.

— Tu parles toujours comme une vieille femme.

— Et toi comme un chien, tu aboies sans cesse.

» Je crus que les deux Bédouins allaient se quereller, et je me disposais à profiter de leur dispute pour m'échapper; cependant celui que je ne voyais pas dit à l'autre :

— Lâche un coup de fusil dans ce fourré d'où est parti le bruit.

— Pourquoi faire? pour abattre des figues?

— Non, pour abattre un homme, s'il y est.

— Poudre perdue.

» Cependant le Bédouin ajuste, il casse la branche

sur laquelle je m'étais appuyé; mais heureusement je venais de la quitter; la balle siffla à mes oreilles et alla s'aplatir contre un rocher. Grâce aux échos des montagnes qui répétaient le bruit du coup de fusil, je me suis sauvé sans être vu; la peur m'a donné des jambes; et pensant que les émissaires d'Aït pourraient bien m'attendre dans mon village, j'ai pris le chemin de celui de Farhan, qui m'a tenu caché plusieurs jours. Je l'ai quitté aujourd'hui un peu après le milieu de la nuit, et je ne me suis arrêté que sous ta tente pour y demander ta protection.

— Tu l'auras, répondit le pacha; mais tu vas nous suivre. Nous partons à l'instant pour marcher à l'ennemi, et si tu peux nous rendre quelque service, je pense que tu ne refuseras pas.

— Je suis tout entier à tes ordres. »

Chéléia est un homme de petite taille; il a l'air éveillé, et sautille toujours comme un écureuil; ses grands yeux noirs ne manquent pas d'expression, mais ils annoncent un homme indécis et irrésolu.

Nous allons reprendre maintenant notre course vers l'ennemi. Chaque soldat a reçu hier au soir quarante drachmes de farine, et l'ordre de partir avec cette énorme provision. Qu'on se figure l'état

de démoralisation d'une armée qui se trouve en Arabie avec quarante drachmes de farine pour toute ressource, et l'incapacité d'un général qui, par sa lenteur et ses tergiversations, se laisse conduire à ce beau résultat !

On lève le camp : les habitans qui avaient regagné leurs demeures montent sur les terrasses des maisons, et contemplent avec avidité le spectacle toujours intéressant qu'offre une grande réunion d'hommes avec leurs armes, leurs chevaux et leurs costumes éclatans. Ils voient partir avec bonheur l'immense caravane, et lui souhaitent sans doute tout le mal qu'elle leur a fait.

Nous prenons la direction de l'ouest. Nous arrivons bientôt au confluent des deux torrens qui ceignent le bassin de Khramis-Michet. Ils reçoivent en ce lieu même trois ou quatre petits sels qui descendent des montagnes voisines. Le plus considérable d'entre eux serpente sur la déclivité de la chaine pendant une heure et demie de route, et son lit est ombragé par de verts mimosas, particularité assez remarquable dans ces parages.

Le pays que nous avons devant nous se compose d'une succession non interrompue de collines, ou, pour parler plus juste, de montagnes élevées dont la

direction générale va du sud au nord. De distance en distance se trouvent des amas de pierres derrière lesquelles les Bédouins ont l'habitude de se retrancher pendant la guerre. A la bataille de Khramis-Michet, l'ennemi s'en était servi, mais sans succès. En s'écartant un peu du chemin, on peut visiter le champ de bataille, que l'on remarque facilement aux cadavres des morts demeurés sans sépulture, et qui ont été réduits en squelettes par la putréfaction, les animaux sauvages et les oiseaux de proie.

De temps en temps, lorsque nous sommes descendus au pied des montagnes, nous trouvons de petites plaines recouvertes d'une verte pelouse : c'est là que les gens des tribus voisines viennent s'établir pour faire paître leurs troupeaux. De longues files de pierres placées à une faible distance les unes des autres indiquent la division des pâturages; et ces espèces de parcs, quoique ouverts à tous venans, sont aussi bien respectés que s'ils étaient environnés de hautes murailles.

D'autres rangées de pierres indiquent la forme de ces mosquées provisoires que les pasteurs établissent sur les lieux où ils doivent séjourner pendant quelque temps. A côté gisent des tombeaux recouverts d'un cube de maçonnerie pareil à ceux

que nous avons déjà décrits à Ianfour; plusieurs vieilles masures ruinées, qui paraissent avoir récemment abrité des bergers, sont recouvertes de branches de mimosas.

Sur la crète d'une montagne voisine commence la source de ce torrent qui se jette dans ceux de Khramis-Michet, et dont j'ai déjà parlé. Sur le versant opposé, un autre prend naissance; il se dirige vers le nord et suit un peu plus loin les sinuosités d'une vallée. Cette oadi possède des champs couverts de doura, et un village dont les maisons de brique sont dominées par des tours qui ici sont cylindriques, au lieu d'affecter la forme pyramidale comme toutes celles que nous avons aperçues sur notre chemin. Le village et les tours sont déserts; la frayeur les a fait abandonner. Le torrent disparaît bientôt derrière les détours des montagnes, et ses eaux se rendent dans celui de Khramis-Michet [1].

Par une succession de montagnes et de fraîches oadis couvertes d'herbe verte, on arrive en présence de Sel-Éjela. A côté, on remarque un village aux maisons de terre entièrement entourées de

[1] Ce torrent se jette dans celui d'Ejéla, dont nous parlons plus bas, et ce dernier dans celui de Khramis-Michet.

— Chéléia, me dit le nègre, mon maître est en prière maintenant, il ne sera libre que dans deux heures; et comme tu dois être fatigué de la route, tu as la permission de te retirer, si tel est ton bon plaisir.

— Par la clef de la maison de Dieu! lui répondis-je, nous avons un maître d'un cœur excellent. Remercie-le de ma part pour son attention envers un de ses indignes serviteurs.

— Je m'acquitterai de cette commission.

» En rentrant dans la salle à manger, j'avais aperçu la pelisse de mon ami Farhan, et je l'endossai avant de partir.

— Tiens, dis-je au nègre au moment de le quitter, voilà dix talaris que je te prie de recevoir comme souvenir.

» L'esclave ouvrit deux grands yeux blancs, qui, malgré l'obscurité, illuminèrent la salle : il hésita pendant quelques instans avant d'accepter mon bacchich. Cependant il ne put résister à la tentation; et, ayant pris l'argent de ma main, il le cacha dans les plis de sa ceinture.

— Chéléia, répliqua le pacha, tu étais bien généreux ce jour-là.

— J'avais un pressentiment, répondit le Bédouin;

il me semblait que cet argent allait me sauver la vie, et tu sens que ce n'était pas la payer trop cher.

— Mais tu trouvas ces talaris bien à propos dans ta bourse.

— Hélas! pacha, c'étaient ceux dont tu m'avais fait cadeau à Khradra. J'avais fait de si beaux rêves sur l'emploi de cet argent!....

» Le nègre, me voyant prêt à partir, se plaça devant moi, et me dit :

— Maître, est-ce qu'on peut t'adresser une question?

— Parle, lui répliquai-je.

— Eh bien, où vas-tu ce soir?

— Je vais dans mon village embrasser ma femme et mes enfans. Ces pauvres petits lionceaux, il y a si long-temps que je ne les ai vus!

— Et quel chemin vas-tu prendre pour aller chez toi?

— Celui de la montagne.

— Il est bien difficile pendant la nuit.

— Oui; mais il est le plus court.

— Peu importe; il vaut mieux que tu prennes celui de l'oadi.

— Pourquoi donc?

— C'est qu'il y a un chameau mort au pied de la montagne. Un cadavre peut porter malheur pendant la nuit.

— Il est possible que cela soit ainsi dans ton pays ; mais moi, je ne suis pas superstitieux. Adieu.

— Ainsi tu t'obstines à vouloir passer par l'Akaba ?

— Oui, c'est décidé.

— Tant pis !... Mais ce n'est pas ma faute.

» Ces dernières paroles avaient été murmurées à voix basse. Je les entendis cependant ; mais, indépendamment de cela, j'étais bien décidé à prendre la route de la vallée. Néanmoins, je n'avais pas voulu laisser voir au nègre que je comprenais ma position ; car qui sait si un remords de conscience ne l'aurait pas forcé à une révélation ?

» Je pris donc, triste et le cœur plein de crainte, le chemin de mon village. En sortant de chez Aït, je rencontrai un palefrenier qui me dit :

— Bonne nuit, Farhan ; que le Tout-Puissant t'accompagne.

» Bonne nuit, Farhan, me dis-je en moi-même. Il paraît que le déguisement opère. Cependant, de peur d'être trahi par ma voix, je ne répondis que

par une inclination de tête. Alors, au lieu de me rendre chez moi, je pris le chemin du village de Farhan, qui est très-peu éloigné du mien. Je dois avouer, à ma honte peut-être, que jamais de ma vie je n'ai eu une aussi grande frayeur que cette nuit-là. Le vent se jouant à travers les branches des arbres, une feuille tombant à terre, un oiseau poussant un cri, me semblaient autant de bourreaux prêts à m'égorger. J'avais fait environ un quart d'heure de chemin, jusque là rien de réellement sérieux n'était venu m'arrêter; et cela devait être ainsi, car les lois de l'hospitalité ne permettent pas à un Bédouin de faire assassiner un de ses hôtes aussi près de la maison où il a été fêté.

» Cependant j'allais être obligé de m'enfoncer dans un torrent. Le sentier de mon village passe sur un de ses bords, et celui du village de mon ami est tracé sur le côté opposé. Ce passage était bien dangereux; aussi n'avançai-je qu'avec la précaution d'un chacal ou d'un renard. Heureusement j'étais protégé par un massif de figuiers, et je ne pouvais pas être aperçu par des personnes qui se seraient trouvées sur l'autre rive.

» Arrivé près d'un lieu où le torrent renfermait

une mare d'eau, j'entendis le son d'une crosse de fusil qui frappait un rocher. Je portai toute mon attention de ce côté; je vis un homme qui s'agenouillait au bord de l'eau, et, au bruit qu'il faisait, je compris facilement qu'il se désaltérait avec le creux de sa main.

» Au même instant, une voix, partie de l'autre bord, disait à l'homme occupé à boire:

—Dis donc: pourquoi renifles-tu dans cette mare comme un chameau qui n'aurait pas bu depuis quinze jours?

— Je n'ai rien de meilleur à faire, répondit l'autre; voilà deux heures que nous attendons, et rien ne paraît.

— Tu sais bien qu'on nous a recommandé le silence.

— Ce n'est plus nécessaire maintenant. A cette heure il doit être sauvé, ou avoir été tué par Ben-Dahban.

— Tant mieux! c'est une triste mission; je me sentirais très-heureux d'en être débarrassé.

— Et moi aussi; le sang d'un innocent retombe toujours sur la tête de celui qui le répand.

» C'était évidemment de moi qu'il s'agissait. Un frisson convulsif secoua tous mes membres, et m'au-

rait fait dresser les cheveux sur la tête, si je ne l'avais eue rasée. Ce mouvement agita une branche, et comme il coïncidait avec la conversation des deux Bédouins, cela leur parut étrange.

— N'as-tu rien entendu? dit à son compagnon celui que je n'apercevais pas.

—Si; les branches de ce figuier ont fait un mouvement.

— Est-ce bien sûr?

— Oui; c'est sans doute quelque renard qui va tendre des piéges à nos poules; nous ferions mieux d'aller les défendre que de rester ici à regarder les astres et à gober l'humidité de la nuit.

— Tu parles toujours comme une vieille femme.

— Et toi comme un chien, tu aboies sans cesse.

» Je crus que les deux Bédouins allaient se quereller, et je me disposais à profiter de leur dispute pour m'échapper; cependant celui que je ne voyais pas dit à l'autre :

— Lâche un coup de fusil dans ce fourré d'où est parti le bruit.

— Pourquoi faire? pour abattre des figues?

— Non, pour abattre un homme, s'il y est.

— Poudre perdue.

» Cependant le Bédouin ajuste, il casse la branche

Les montagnes de l'ouest, généralement couvertes de sabines, présentent une végétation verdoyante qui contraste d'une manière heureuse avec les teintes blafardes du terrain consacré à la culture par les Bédouins. Au pied de la déclivité occidentale de cette chaîne se trouvent les fameuses forteresses de Rhedda, qui servent de refuge aux partisans d'Aït.

6 septembre 1834. Séjour à Ménader.

Depuis le premier jour de notre arrivée, les Bédouins sont venus attaquer les avant-postes du camp; cependant ils ne s'écartent pas des hautes montagnes de l'ouest, où il n'est guère possible de les poursuivre. L'Arabe, qui n'ose pas affronter en masse les troupes égyptiennes, se bat très-bien en guérillas comme l'Espagnol; pourvu qu'il puisse se blottir derrière un rocher, il fait feu avec acharnement et ne pense pas au danger. Cette manière de faire la guerre semble amuser beaucoup les ennemis. Dès que le soleil est couché, ils sont plus hardis; nous les entendons alors très-près de nous. Ils engagent avec les Égyptiens des conversations grotesques dont la politesse est bien loin de faire les frais. La nuit dernière, les Bédouins appelaient leurs ennemis « baudets de Mohammed-Ali. » Ces

paroles avaient été arrangées sur un air national, et le chant n'a cessé qu'une demi-heure avant le jour ; ces escarmouches sont tout-à-fait insignifiantes : on brûle beaucoup de poudre en pure perte, car tous les coups sont tirés au hasard.

7 septembre 1834. Séjour à Ménader.

A trois heures de jour, les Bédouins s'acharnent contre un avant-poste du sud-est. Leurs balles arrivent jusqu'au camp. Le pacha, les voyant si avancés, envoie contre eux les cavaliers de Mehemet-Bey. L'ennemi opère sa retraite avec une célérité incroyable ; cependant les Turcs lui font deux prisonniers, parmi lesquels se trouve un enfant de treize à quatorze ans. Il porte pour tout vêtement une petite chemise de soie que son père lui a rapportée du pillage de Moka. Ce jeune Bédouin, se voyant serré de près par son ennemi, lui a lâché son coup de fusil ; mais son adresse l'a mal servi. Le cavalier, ayant pitié de sa faiblesse, l'a jeté à terre d'un coup de crosse, et le conduit au camp après l'avoir lié avec une corde. Amené devant le pacha, on n'a pu obtenir de lui aucune révélation, et le grand chérif l'a pris sous sa protection.

8 septembre. — La position de l'armée se complique à chaque instant. Les vivres qui arrivent

au camp deviennent plus rares tous les jours. Les soldats en sont réduits à un quart de ration ; et cependant ils supportent ces privations sans murmurer trop haut.

9 septembre. — Je vais faire une promenade à cheval du côté de l'est. Chemin faisant, je vois des militaires couper des tranches de chair sur un chameau mort depuis plusieurs jours et dont le ventre est déjà en putréfaction. Les trois quarts de l'armée en sont réduits à manger des tiges de doura. Le prix courant de la farine est de 10 francs la livre environ.

10 septembre. Séjour à Ménader.

Malgré cet état désespéré, nous conservons toujours les mêmes positions. Les citadelles où l'ennemi s'est réfugié ne sont éloignées d'ici que de quelques heures. Ces fortifications bâties à la bédouine ne sauraient faire une bien vigoureuse résistance; cependant le pacha, nonobstant les prières des chefs et les souffrances des soldats, n'ose pas se résoudre à les attaquer.

11 septembre. Séjour à Ménader.

Les jardins ont été pillés depuis long-temps; mais les soldats y retournent sans cesse avec l'espérance d'y trouver quelques fruits oubliés. Les

Européens suivent leur exemple, et moi-même, dans mes promenades, je découvre de nouvelles grappes de raisin que mes devanciers n'avaient pas aperçues.

La plupart des maisons de Ménader ont été détruites. Les Égyptiens en enlèvent la charpente pour faire bouillir leurs marmites presque vides. Pendant la nuit ils en allument de grands feux, et se réunissent autour du foyer pour écouter les conteurs dont les narrations leur font oublier pour un moment leurs terribles souffrances.

Avant notre arrivée à Khramis-Michet, Aït avait ordonné au cheikhr de ces villages de se joindre à lui avec tous ses hommes capables de porter les armes. Méreï, c'est ainsi qu'il se nomme, se trouvant lié d'amitié avec le pacha et le grand chérif, et sachant très-bien qu'une défaite attirerait sur lui les malheurs qui suivent une invasion, manifesta quelque hésitation.

Alors Aït, qui craignait une défection de sa part, se saisit de sa personne, et, sans égard pour son état maladif, il le força de venir avec lui et le traîna jusque sur le champ de bataille de Khramis-Michet. De là, il le conduisit dans la citadelle de Rhedda, où il l'a tenu renfermé jusqu'à ce jour.

Cependant Méreï est sorti de sa prison sous le prétexte de venir prendre part aux escarmouches dirigées contre l'armée égyptienne, et aujourd'hui il a passé dans notre camp avec une partie de ses Bédouins. Le pacha et le grand chérif ont reçu sa soumission.

Mohammed-Ibn-Aoun, qui s'est déjà marié à Bicha avec la fille d'Ali-Séhéri, vient d'épouser encore celle de Méreï. Trois heures après l'arrivée du père et de son enfant, le mariage était terminé. On voit que les Arabes n'y vont pas par quatre chemins.

12 septembre 1834. Séjour à Ménader.

Les propriétés des habitans de Ménader qui sont rentrés dans leurs foyers vont être respectées; quant à celles des absens qui se trouvent, de gré ou de force, dans les rangs d'Aït, on continuera de les traiter comme par le passé.

13 septembre 1834.

Dossari, depuis son départ de Khramis-Michet, ne s'est pas donné un instant de repos. Ses efforts ayant été couronnés d'un plein succès, il attend avec impatience le moment de marcher sur Rhedda, et ne conçoit rien à la temporisation des chefs de l'armée.

14 septembre 1834.

Aujourd'hui nous voyons arriver une troupe de Bédouins auxiliaires de la kabile de Béni-Cher ou Béni-Chahr. A quoi servent des renforts, puisque le pacha se refuse à marcher en avant? Encore si ces Arabes apportaient avec eux quelques provisions, nous bénirions leur arrivée; mais ils n'ont pas même assez de vivres pour leurs propres besoins.

Les Béni-Cher s'approchent vers le camp du côté du nord. Les cheikhrs, montés sur de superbes jumens, caracolent au-devant de la colonne, et viennent continuer leur fantasia jusques auprès de la tente du grand chérif. Quelques-uns, emportés par la fougue de leurs chevaux, ne peuvent pas les retenir à temps : ils viennent s'embarrasser dans les cordes qui soutiennent la maison de toile de ce prince des fidèles, et roulent par terre avec leur monture. Cependant nous devons dire, pour leur honneur, qu'ils sont aussitôt debout que tombés, et leur mésaventure a l'avantage de montrer leur savoir-faire en équitation. Jusque ici nous n'avions jamais remarqué des instrumens de musique chez les troupes bédouines que nous avons eu occasion de voir; elles suppléaient à leur absence par les chants. Ceux de Béni-Chahr sont plus avancés sous

ce rapport : un Arabe à pied portait sur son dos un énorme tarabouk[1] sur lequel deux hommes battaient une marche. D'autres musiciens venaient après eux, tenant à la main le même instrument réduit à de plus petites proportions. Ils allaient en mesure avec celui qui les précédait. Leur bannière n'était autre chose qu'un pavillon anglais. Étonné de cette circonstance, j'en demande l'explication à un cheikhr. Celui-ci me répond que cet étendard a été pris chez un marchand de Moka, lors du pillage de cette ville par Ali d'Assir.

Ces Bédouins se logent dans les maisons que les Égyptiens ont épargnées. Les lévriers de Chérif-Mansour les avaient furetées depuis long-temps. Aujourd'hui ces demeures ne doivent rien posséder qui puisse tenter l'avidité de leurs nouveaux hôtes. Au reste, les recherches actives des Arabes d'Oadi-Zaaran n'avaient pas abouti à grand'chose ; c'est à peine si l'on avait découvert quelques talaris et deux ou trois silhos insignifians.

A la nuit, les coups de fusil commencent à se faire entendre aux avant-postes. Les ennemis, enhardis par notre inactivité, sont plus audacieux

[1] Instrument formé d'un cylindre debois ou de terre cuite, recouvert d'une peau tendue à une seule de ses extrémités.

que de coutume. Le pacha, craignant pour la sûreté de l'armée, ordonne qu'on se mette sous les armes. Afin d'éclairer le lieu du combat, on incendie une maison, système adopté depuis long-temps chaque fois que les alertes menacent de devenir sérieuses. Quelques Européens reçoivent des balles dans leurs tentes. Quant à nous, parfaitement confians en notre bonne étoile, nous nous tenons cois sur notre tapis, profitant autant que possible des heures de sommeil; mais cependant nous avons la précaution de tenir notre cheval sellé, en cas de graves événemens.

15 septembre 1834.

Aujourd'hui nous avons été témoin d'un fait qui a mis au désespoir les lévriers de Chérif-Mansour.

Un Bédouin de Ménader ayant été tué à la bataille de Khramis-Michet, sa femme et ses enfans se retirèrent à Séga, village situé non loin de la citadelle de Rhedda. La veuve, ayant appris que les troupes égyptiennes détruisaient toutes les maisons de Ménader, craignit pour la sienne, car elle savait que son époux y avait déposé le fruit de ses épargnes avant de partir pour la campagne où il perdit la vie.

La femme, croyant que son petit trésor serait

mieux en sûreté dans sa maison, l'y avait laissé avec l'espoir de le retrouver à la fin de la guerre ; mais à la nouvelle dont nous avons parlé, elle a quitté Séga et est venue se présenter devant le pacha.

— Que veux-tu ? lui a demandé le général.

— Je réclame de toi un bien petit service ; et si ce que j'ai entendu dire de ta bonté est vrai, tu ne pourras pas me le refuser.

— Parle ; nous verrons.

— Je te prie de me laisser enlever les effets qui se trouvent dans ma maison.

— Par qui ta demeure est-elle habitée aujourd'hui ?

— Par les Bédouins d'Oadi-Zaaran.

— Est-ce leurs bagages que tu prétends emporter ?

— Dieu m'en préserve ! ce sont les miens.

— Tu penses donc, pauvre femme, que ces Arabes ont épargné ce qui t'appartient ?

— Peut-être.

— Eh bien ! va prendre ce que tu trouveras.

— Que Dieu te comble de bienfaits! Mais je ne suis qu'une pauvre veuve, les gens de Chérif-Mansour n'auraient aucun respect pour une femme : donne-moi quelques soldats pour m'accompagner.

— Je te les accorde encore ; et sois sûre qu'ils te préserveront de toute insulte.

La femme se rend dans sa maison, qu'elle trouve presque intacte. Ses nouveaux hôtes, désirant avoir pour eux une habitation confortable, s'étaient contentés d'y faire de légères recherches sans la dégrader. La veuve indique un point vers le plafond. On pratique une ouverture, elle y prend les 100 talaris que son époux y avait cachés. De là elle descend au rez-de-chaussée, et fait déplacer un pilier qui semblait soutenir le plancher. Alors on découvre une trappe où un soldat eut beaucoup de peine à passer. On en voit sortir du blé, de l'orge, des ustensiles de ménage ; et la propriétaire, heureuse de son succès, retourne en toute hâte à Séga, emportant avec elle ses richesses. Ce trait d'humanité et de respect pour la propriété, cette abstinence au milieu d'une disette générale, font honneur au pacha et à son armée. L'histoire, il faut l'avouer, a conservé le souvenir d'actions moins belles et moins généreuses.

Le grand chérif, qui déjà s'est marié deux fois depuis notre départ de Taïffa, vient encore, dit-on, de prendre une nouvelle épouse : c'est la sœur d'une jeune veuve d'Ali d'Assir.

16 septembre 1834. Séjour à Ménader.

Les balles trouvées dans le camp ne sont pas sphériques ; les Bédouins n'ont pas l'habitude de les fondre dans un moule. Lorsqu'ils veulent les confectionner, ils prennent une masse de plomb, et, en la frappant avec un marteau, ils en forment un cylindre proportionné au calibre de leur fusil. Lorsque ce travail est terminé, ils subdivisent ce cylindre en petits morceaux et en arrondissent grossièrement les extrémités. Alors ce projectile se trouve préparé.

Vers le soir on annonce que le pacha est décidé à se porter sur Rhedda. A une heure de nuit les soldats reçoivent une distribution de quelques onces de farine et l'ordre d'en faire du pain, que l'on ne doit manger qu'en présence de l'ennemi. Un chaouich armé d'un bâton préside à ce travail et a beaucoup de peine à faire observer la prescription. L'espérance renaît au cœur de l'armée. Chacun montre un égal empressement ; toutes les dokka[1] du camp sont en mouvement ; les feux pétillent devant le front de bandière. Les soldats espèrent sortir de leur horrible position, certains

[1] Plaque de fer dont les soldats et les voyageurs se servent pour cuire leur pain.

qu'ils ne peuvent avoir rien à y perdre; mais vers minuit le contre-ordre est donné, et l'on retombe dans le même abattement.

Il paraît que le pacha, voyant le dénuement de son armée, n'ose pas aller faire le siége de Rhedda, persuadé que nous serions morts de faim avant d'avoir pris les forteresses. D'un autre côté, il pense qu'il serait impossible de battre en retraite dans un pays désert et sans vivres, à moins d'obtenir le consentement des populations qui l'habitent. D'ailleurs, un seul pas fait en arrière attirerait sur nous une nuée de Bédouins auxquels il serait impossible de résister. Le parti le plus sûr consiste donc à faire la paix avec Aït, et à convenir qu'on se retirera sans être inquiété dans sa retraite. Au point où nous en sommes, ce calcul est très-sage; mais ce sera toujours une énorme faute de s'être laissé entraîner dans une aussi fausse position.

17 septembre 1834. Séjour à Ménader.

Les Bédouins, informés par leurs espions de l'état dans lequel se trouve l'armée, la laissent dépérir de faim; et lorsque le moment sera arrivé, ils viendront lui donner le coup de pied de l'âne. Le moyen inévitable de se délivrer d'un ennemi

aussi peu redoutable consisterait à le laisser livré à lui-même, et il est bien évident que nous péririons tous jusqu'au dernier. Cependant les Assiriens ont une peur effroyable des rouges; ils craignent de les voir se réveiller un beau jour et de devenir leur proie comme à Khramis-Michet. Si nous obtenons la paix, nous la devrons à cette dernière considération, et c'est sans doute pour les maintenir dans cette frayeur que le général a fait semblant hier de vouloir marcher sur Rhedda.

Vers midi, les ennemis, plus nombreux que jamais, sont venus flairer les environs du camp. A une heure des escarmouches assez sérieuses sont engagées avec tous les avant-postes. Les Égyptiens, pour se mettre à l'abri de la fusillade, ont construit de petits murs d'après le système des Arabes.

Vers deux heures, deux bataillons reçoivent l'ordre de marcher. Le pacha se met à leur tête avec toute sa suite et son état-major. Je monte moi-même à cheval et je pars avec lui. Les Assiriens occupaient tout le pied de la montagne, sur les deux rives du torrent qui descend de son sommet. Ils se cachaient à la faveur des rochers et derrière leurs fortifications passagères rangées en cercle ou en fer à cheval.

Nous avons remonté le sel pendant une demi-heure. Le lit en est extrêmement encaissé, et des deux chaînes qui le forment, celle du sud est plus élevée et se continue l'espace de deux milles sans changer de niveau. C'est le point culminant de toutes ces montagnes et le plus important pour l'hydrographie de ces contrées ; car il sert de partage aux eaux qui se rendent d'un côté dans l'intérieur des terres, et de l'autre dans le Tehama, vers la mer Rouge. Nous y reviendrons plus tard, lorsque nous parlerons de la géographie de cette partie de l'Arabie.

Immédiatement au-dessus de la tête de ce torrent, nous découvrons le petit village d'Ischa, dont les maisons et les jardins murés coupent la vallée et en rendent le passage impraticable. Les deux bataillons s'avancent en faisant feu ; l'ennemi est successivement débusqué de toutes ses positions et se réfugie vers le sommet des montagnes. Nous les gravissons après eux, et la montée est si abrupte, que nous sommes obligés de nous retenir à la crinière de nos chevaux. Les soldats rencontrent sur leur route des Bédouins morts ou blessés ; ils déchargent leurs fusils sur les premiers comme sur les derniers pour contenter leur rage, et l'un de

ces Assiriens en reçoit tellement, que ses habits s'enflamment et produisent une colonne de fumée.

Aït se trouvait lui-même à la tête de ses gens. On me l'indique, et je le reconnais facilement à sa pelisse rouge qui sert de point de mire aux soldats; il grimpe paisiblement la montagne, et se retourne de temps en temps vers nous; cependant, une fois arrivé au sommet, il disparaît derrière les rochers.

L'ennemi était complètement en fuite vers cinq heures du soir. Les deux bataillons, parvenus sur la crête de la chaîne, n'aperçoivent plus personne. Les Bédouins avaient disparu comme par enchantement.

C'était peut-être alors le moment de profiter de cet avantage, et de descendre à Rhedda pendant que l'ennemi se trouvait en proie au découragement; mais le pacha, peu audacieux de sa nature, ordonne de battre en retraite.

Les ennemis avaient dans leurs rangs plusieurs fellahs égyptiens faits prisonniers dans les expéditions précédentes, et même des déserteurs, qui ont mieux aimé leur liberté avec les Assiriens que l'esclavage du service militaire de Mohammed-Ali. Ces gens ont été bien reçus par les habitans du pays. Les chefs de l'Assir leur ont donné des

femmes et cédé des terrains qu'ils cultivent eux-mêmes. Ces déserteurs accomplissent une mission civilisatrice dans le pays; ils mettent un peu d'ordre et de tactique dans les armées indisciplinées des Arabes, et les généraux du vice-roi conviennent que leur présence se fait sentir d'une manière fâcheuse pour eux chez les ennemis.

Aux premiers coups de tambour qui annoncent la retraite, les transfuges avertissent leurs amis. Les bataillons avaient à peine commencé à descendre la montagne, que les Bédouins paraissent comme des fantômes sur leurs derrières et les accompagnent à coups de fusil. Un bataillon du 7e soutient le choc, tandis que celui du 16e va s'échelonner un peu plus bas. Cette retraite est conduite avec habileté. Le grand chérif a combattu avec son courage ordinaire : sur le point d'être coupé par les Assiriens, il traverse audacieusement le torrent sous les balles de l'ennemi, et vient opérer sa jonction avec le gros de la troupe.

J'avais pris place à côté d'Ahmed pacha sur un mamelon situé vers le milieu du versant de la montagne. Nous avons été surpris par l'apparition des gens d'Assir, que nous n'attendions pas aussitôt. Les balles ennemies arrivent jusqu'à nous; quel-

ques-unes s'aplatissent sur les rochers; d'autres frappent hommes et montures. Décidés à suivre le mouvement de retraite, nous nous disposons à descendre; mais nous acquérons bientôt la certitude que le sentier n'est praticable que pour des piétons. Nous rebroussons chemin, couverts par le feu du bataillon du 16ᵉ, et nous nous dirigeons vers le camp en traînant nos chevaux par la bride. Dans ce chemin abrupte mes babouches se déchirent, et, ne pouvant pas les porter plus long-temps, je me décide à les abandonner : je parviens nu-pieds sur le bord du torrent; là j'enfourche ma monture, et nous arrivons tous au camp dans l'ordre le plus parfait.

Au moment où l'on a sonné la charge, un médecin arabe de l'école d'Abou-Zabel a mis le sabre à la main, et dans son ardeur, il se serait mêlé au combat, s'il n'avait été arrêté par M. Chédufau. Celui-ci lui a fait remarquer que les officiers de santé ne sont pas dans les armées pour faire les blessures, mais pour les guérir, et qu'en s'exposant volontairement au feu on court la chance de priver les soldats des secours qu'ils ont droit de réclamer. Afin de graver cette leçon dans l'esprit du jeune médecin, il l'a mis aux arrêts pour deux jours.

18 septembre 1834. Séjour à Ménader.

Ma tente était dressée à côté de celle du pacha. En me levant le matin j'aperçois deux moutons morts et couverts de sang. Ils ont été égorgés pendant la nuit par un loup. Il est fort heureux que cette bête s'attaque de préférence aux animaux, car sans cela elle aurait pu sans crainte venir nous inquiéter pendant que nous dormions paisiblement sur nos tapis [1].

19 septembre 1834.

A onze heures du matin, les sentinelles signalent l'apparition d'un parti de Bédouins sur les hauteurs du sud-ouest. Ils descendent paisiblement et viennent se poster derrière les rochers, prêts à faire feu sur les premiers imprudens qui s'écarteront trop du camp. Leur présence contrarie vivement les chameliers de l'armée, qui sont obligés de quitter les pâturages et de se replier vers nos positions.

Le pacha fait marcher contre les Assiriens deux compagnies du septième régiment et les cavaliers d'Abdin-Bey. Il se met à leur tête, et je monte à cheval avec l'intention de le suivre. Dès que les

[1] Malgré la famine, il ne s'est pas trouvé dans l'armée un seul musulman qui ait voulu manger la chair de ces moutons.

Bédouins nous jugent à portée de fusil, ils nous lâchent une décharge de mousqueterie qui blesse quelques hommes de la cavalerie. Les tambours battent la charge, le nézam se précipite sur l'ennemi sans lui donner le temps de recharger ses armes. Celui-ci, déconcerté de cette vive attaque, se réfugie sur un pic élevé et abrupte, qu'il croit inexpugnable.

Mohammed-Aga, jeune Maltais converti à l'islamisme, et capitaine d'une des deux compagnies, reçoit l'ordre de débusquer les Arabes : il s'en acquitte avec courage et succès. En ce moment, les Assiriens, pressés sur les autres points, sont acculés contre le torrent dont nous avons déjà parlé, et qui, prenant sa source non loin du village d'Ischa, roule ses eaux du côté d'Abou-Arich.

Les bords de ce torrent sont excessivement escarpés, et nous paraissent tout-à-fait impraticables. Il nous semble qu'il est impossible à l'ennemi de s'engager sur ces roches taillées à pic, et qu'il aimera mieux se constituer prisonnier. Cependant, après s'être consultés avec anxiété, les Bédouins prennent leurs fusils aux dents, ils se glissent comme des serpens sur cette pente dangereuse, et, aidés tantôt de leurs mains et de leur ventre, tantôt de

leurs pieds et de leurs reins, quelquefois de tous leurs membres ensemble, ils parviennent en général à s'échapper avec assez de bonheur. Cependant quelques-uns, moins adroits ou moins favorisés par le chemin qu'ils ont choisi, roulent avec leurs armes jusqu'au fond des précipices, où nous les voyons disparaître sans savoir à quoi nous en tenir sur leur sort.

Un seul homme, d'une quarantaine d'années, est acculé sur un rocher, sans aucun espoir de salut. Il est vivement pressé par un jeune renégat grec, sous-lieutenant d'une des compagnies qui se trouvent sur les lieux. Ne pouvant aller plus loin sans faire une chute épouvantable qui doit lui donner la mort, il attend son antagoniste de pied ferme, après avoir mis quelques pas de distance entre lui et le précipice.

Un combat acharné va s'engager entre ces deux ennemis sur cette position aérienne. Le Grec est armé de son sabre, le Bédouin porte une lance de quatre pieds de long. Nous les voyons s'observer pendant quelque temps. L'Européen semble à ses mouvemens avoir l'intention de profiter de sa position plus avantageuse, en poussant son adversaire

dans le torrent; mais la crainte d'être entraîné avec lui doit le retenir.

Bientôt un duel est engagé. L'Arabe, après une lutte vigoureuse, blesse le Grec à la main : cependant celui-ci, adroit à manier le sabre, lui fait une entaille au poignet, et le force à lâcher son arme. Le Bédouin vaincu demande sa grâce; mais l'officier est sourd à ses prières. Il lui coupe la tête sous nos yeux; il la met au haut de la lance; et, après avoir fait rouler du pied le reste du corps dans le précipice, nous le voyons s'avancer vers le grand chérif pour lui présenter son offrande. Cet acte de barbarie vient clore les hostilités, nous recevons l'ordre de rentrer au camp. Dans cette escarmouche, l'armée a eu deux hommes tués et cinq blessés. La perte de l'ennemi a du être beaucoup plus considérable; mais il est impossible de l'évaluer exactement.

20 septembre 1834.

On raconte aujourd'hui au camp une anecdote assez remarquable. Hier, au moment où les Bédouins étaient en fuite, un Arabe de Mohammed-Ibn-Aoun, doué d'une force prodigieuse, poursuivait un Assirien avec vigueur. Celui-ci, d'une agilité peu commune, paraissait devoir lui échapper,

lorsque son ennemi lui jette sa djambie avec l'espoir de l'atteindre s'il parvenait à le blesser. Le poignard, lancé par une main vigoureuse, va s'enfoncer dans l'omoplate du Bédouin, qui, au lieu de ralentir sa course, n'en va que de plus belle, comme un cheval piqué par l'éperon. Arrivé au bord du torrent, le blessé se laisse glisser sur les roches, et disparaît, emportant avec lui sa proie.

L'Arabe de la Mekke était attaché au service intime du grand chérif. La djambie, fabriquée dans les ateliers de l'Iémen, appartenait à Ibn-Aoun, qui, dit-on, la regrette beaucoup, à cause de la bonté de la lame et de la richesse du travail de la poignée.

La coutume de lancer le poignard est très-répandue en Arabie : souvent, dans les combats, les premiers rangs s'attaquent de cette manière. C'est ainsi qu'est mort le capitaine tué à la bataille de Khramis-Michet.

21 septembre 1834.

Soultan-Ibn-Abda est venu aujourd'hui au camp pour savoir à quoi s'en tenir sur les intentions du pacha. Ce cheikhr, après avoir été chassé de sa tribu par Ali d'Assir, s'était réfugié à la Mekke : il est probable qu'il sera obligé d'y retourner.

22 septembre 1834.

Depuis notre arrivée à Menader, quelques soldats égyptiens ont été entraînés par des embaucheurs. Ils sont maintenant dans les rangs d'Aït. Ce fait avait été tenu secret jusqu'à ce jour; mais maintenant plusieurs personnes en sont informées. Il est à craindre que la misère et la famine rendent la désertion plus fréquente; et ce mouvement une fois imprimé, on ne sait guère où il s'arrêtera.

23 septembre 1834.

Malgré la triste position où nous sommes réduits, on compte peu de malades à l'hôpital. Cependant M. Chedufau, en revenant de la visite du soir, m'annonce qu'il a remarqué sur un soldat tous les symptômes du typhus.

24 septembre 1834.

Deux envoyés de Mouctar-Aga, qui se trouve dans le Tehama, au voisinage de Gonfoudah, viennent d'arriver au camp. Leur chef offre sa coopération en cas de besoin : on sait qu'il commande quatre cents hommes de cavalerie irrégulière. Les courriers sont renvoyés avec une réponse négative. Les gens bien informés prétendent que la paix avec Aït ne tardera pas à être signée.

qu'ils ne peuvent avoir rien à y perdre; mais vers minuit le contre-ordre est donné, et l'on retombe dans le même abattement.

Il paraît que le pacha, voyant le dénuement de son armée, n'ose pas aller faire le siége de Rhedda, persuadé que nous serions morts de faim avant d'avoir pris les forteresses. D'un autre côté, il pense qu'il serait impossible de battre en retraite dans un pays désert et sans vivres, à moins d'obtenir le consentement des populations qui l'habitent. D'ailleurs, un seul pas fait en arrière attirerait sur nous une nuée de Bédouins auxquels il serait impossible de résister. Le parti le plus sûr consiste donc à faire la paix avec Aït, et à convenir qu'on se retirera sans être inquiété dans sa retraite. Au point où nous en sommes, ce calcul est très-sage; mais ce sera toujours une énorme faute de s'être laissé entraîner dans une aussi fausse position.

17 septembre 1834. Séjour à Ménader.

Les Bédouins, informés par leurs espions de l'état dans lequel se trouve l'armée, la laissent dépérir de faim; et lorsque le moment sera arrivé, ils viendront lui donner le coup de pied de l'âne. Le moyen inévitable de se délivrer d'un ennemi

res ; mais leurs pelisses vertes et rouges annoncent des cheikhrs de condition.

Le pacha, que l'impatience avait entraîné vers les avant-postes, retourne sur ses pas en toute hâte, et va s'installer sur son divan pour recevoir dignement les envoyés. Dès que ceux-ci sont entrés sous la tente, le général et le grand chérif ne gardent autour d'eux que des personnes de confiance. Après une attente de trois heures, les portes du divan s'ouvrent, et nous apprenons que la paix vient d'être signée. Les Assiriens se sont montrés très-fiers dans leur langage ; cependant, au milieu des circonstances présentes, on aurait tort de se plaindre d'eux.

Voici les principales conditions du traité :

« Les Égyptiens quitteront Menader demain matin, et prendront le chemin de la mer Rouge ; ils ne seront point inquiétés dans leur retraite, pourvu qu'ils respectent les propriétés des kabyles qu'ils vont traverser.

» Les Assiriens conservent leur entière indépendance ; mais ils doivent s'abstenir de poursuivre sous aucun prétexte les personnes compromises dans la lutte qui vient de finir.

» L'armée égyptienne sera accompagnée par les

commissaires d'Aït, qui veilleront à l'exécution pleine et entière du traité : ils retourneront chez eux lorsque nous aurons dépassé leurs frontières.»

On n'a rien stipulé de particulier ni pour les déserteurs qu'Aït n'a jamais voulu rendre, ni pour Dessari-Abou-Nogta, qui va avoir contre lui toutes les forces de son rival.

TABLEAU DE LA TEMPÉRATURE A MENADER.

	Le Matin.	A Midi.	Le Soir.
2 Septembre[1]	13°	24°	22°
3	12	24	21
4	14	23	22
5	12	22	20
6	13	25	23
7	13	23	21
8	14	24	20
9	13	24	21
10	12	22	23
11	12	23	20
12	11	23	19
13	14	24	19
14	11	25	20
15	11	22	18
16	13	22	21
17	13	23	22
18	12	21	19
19	12	23	23
20	11	23	22
21	12	22	19
22	13	23	17
23	11	22	20
24	10	23	20
25	10	21	19
26	10	22	20

1. Le matin du 2 septembre, la température a été observée à Apha.

Jusqu'ici nos lecteurs ont été témoins d'horribles souffrances. Ils nous ont vus manger des tiges de maïs et des chameaux tombés en putréfaction ; ils nous ont vus jeûner et combattre durant le jour, et repousser pendant la nuit les attaques continuelles des Bédouins. Grâce à la paix qui vient d'être signée, nous pouvons nous retirer sans être poursuivis ; cependant qu'on se figure ce que nous aurons encore à supporter dans notre retraite, dénués de tous moyens de subsistance, et exposés à un soleil ardent, au milieu d'un pays sablonneux et sans eau.

CONCLUSION.

L'ouvrage qu'on vient de lire n'est guère que l'histoire de la campagne d'Assir ; depuis le départ de Taïffa, nous n'avons donné sur les pays que nous avons parcourus que les renseignemens indispensables pour l'intelligence des mouvemens de l'armée. Plus tard, nous publierons la fin de cette histoire et nos observations géographiques et historiques

sur cette partie presque inconnue de l'Arabie. Si dans la narration soumise actuellement au jugement du public nous avons souvent adopté la forme du dialogue, ce n'est ni par prétention littéraire, ni pour viser à l'effet, ni avec l'intention d'imiter d'autres publications de ce genre, mais seulement parce qu'elle nous a paru la plus naturelle. En effet, si, lorsque vous arrivez dans un pays, vous voulez savoir le nom d'un torrent, d'une montagne, d'une plaine, si vous désirez connaître les cheikhrs, les tribus, leurs mœurs, leurs usages, si vous avez l'intention d'apprendre leur histoire, n'est-ce pas en vous adressant à un homme du pays que vous y parviendrez? Alors il s'établira nécessairement entre vous et lui une conversation, un dialogue; et c'est parce que nous sommes convaincus de ce fait, que nous nous y sommes conformés.

Dans notre carte, nous avons pris pour base *la mer Rouge* d'après Moresby, et les positions connues de Djeddah, la Mekke, Gonfoudah et Taïffa; notre itinéraire a été tracé au moyen de la boussole.

Nous regrettons beaucoup de ne pas avoir connu assez tôt le dernier ouvrage de M. Jomard sur

l'Arabie: nous n'aurions eu que d'excellens renseignemens à puiser dans le beau travail de ce savant, dont le nom est cher à la science à tant d'autres titres. Nous espérons en profiter plus tard.

FIN.

ERRATA.

	Au lieu de :	*Lisez :*
Tome Ier, p. 300.	Anthémides.	Anthémis.
Tome II, p. 11.	Hetman-el-Medhalfé...	Falçal.
Tome II, p. 279.	Vingt-sixième.	Trente-troisième.

TABLE

DES SOMMAIRES DU TOME DEUXIÈME.

TABLE

DES SOMMAIRES DU TOME DEUXIÈME.



FIN DE LA TABLE.